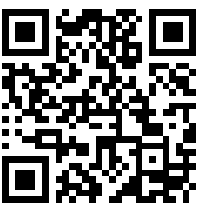
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12943
40727

ERS DE RELIURE
REGISTRES
Th. SELE
ANVERS
RUE DE LA CORNE 12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXI

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
—
1897

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLES LEDEGANCK

Le 29 août dernier, la petite ville d'Eecloo était en fête; tout ce que les lettres flamandes comptent de représentants en Belgique, un grand nombre de personnages officiels, dont trois ministres, enfin l'héritier de la couronne de Belgique, attestaient par leur présence le haut intérêt qui s'attachait à la solennité de ce jour. S'agissait-il de commémorer le souvenir d'une bataille ou de poser la première pierre d'une église ou d'un hôtel de ville? Non; les traditions civiles, militaires, religieuses du peuple flamand n'étaient point impliquées dans ce mouvement de foule et dans cette allégresse; on allait tout simplement découvrir la statue d'un poète cher à la Flandre, Charles-Louis Ledeganck.

On n'attend pas de nouveau, du moins en ce moment, une étude complète et détaillée sur Ledeganck, sa vie, ses émules et son talent. La *Revue de Belgique* se devait pourtant de s'associer à une commémoration, qui a été un événement littéraire et qui a sacré un nouveau dieu dans le panthéon de nos gloires; c'est pourquoi, et seulement pourquoi, les pages suivantes ont été écrites.

Né en 1805, Charles-Louis (1) Ledeganck manifesta de bonne heure un goût personnel et heureux pour la poésie flamande. Dès avant la révolution, il fut couronné à diverses reprises dans des concours de chambres de rhétorique, à Deynze, à Bruges et à Thielt. Sa biographie pourrait se résumer en quelques lignes : entré, dès l'âge de 15 ans, en qualité de

(1) C'est là son nom tel qu'il figure sur les registres de l'état civil; Ledeganck a toujours signé *Charles;* on l'appelait Charles dans sa famille; dans les cours de littérature flamande, on l'a toujours appelé *Karel Ledeganck*, et c'est ce dernier nom qui est inscrit sur le socle de sa statue.

Digitized by Google

commis à l'hôtel de ville d'Eecloo, il avait occupé divers postes dans l'administration. Puis, l'idée lui était venue tout à coup d'abandonner la carrière administrative et de faire son droit. Il sollicitait et obtenait, en 1832, la place de commis-greffier près la justice de paix de Caprycke, et devenait, peu de temps après, juge de paix suppléant. Son instruction ayant été fort rudimentaire, il aborda l'étude des langues classiques. Le 25 juillet 1835, il se présentait à l'Université de Gand pour subir l'épreuve de la candidature en philosophie. A peine remis des fatigues de son examen, l'idée lui vint de concourir pour le prix de poésie, institué un mois auparavant par le gouvernement. Ce prix était promis à l'auteur de la meilleure composition en vers, glorifiant les événements de 1830; l'arrêté qui réglait les conditions du concours disait : « Le genre et la forme des compositions sont laissés au choix des « auteurs; chaque pièce ne pourra être moindre (*sic*) de cent « vers, ni dépasser le nombre de deux cents »; le même arrêté remettait à « des commissions d'hommes éclairés » le soin de décerner les récompenses attachées à ce tournoi, 600 et 300 francs. Ce fut Ledeganck qui décrocha la timbale; sur trente-deux concurrents, il fut classé premier. Mince honneur, en somme, pour lui, grand honneur pour la littérature officielle, qui, chacun le sait, n'est pas nécessairement de la littérature!

Dans le camp flamand, on s'émut de voir un poète jouissant d'un certain renom, un ancien fonctionnaire du royaume des Pays-Bas — qui, comme tel, avait prêté serment au roi Guillaume — abaisser sa muse jusqu'à chanter la soi-disant indépendance de la Belgique. Maria Doolaeghe écrivit à ce propos une pièce de vers, et Ledeganck, bien des années après, se rappelait encore les reproches qu'on lui avait adressés lorsque, dans la préface de ses *Bloemen mijner Lente*, il répondait avec Lamartine :

> Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
> La muse sert sa gloire et non pas ses passions.
> Non, je n'ai point coupé les ailes à cet ange
> Pour l'atteler hurlant au char des factions.

Digitized by Google

C'est là un petit incident dans la vie littéraire des Flandres aux environs de 1834. Il dut passer presque inaperçu au milieu des autres événements de cette même année. Les écrivains en langue néerlandaise, pris à l'improviste par les journées de septembre, avaient vu, en un moment, tous leurs rêves s'effondrer; ils se taisent tous de 1830 à 1834. Mais à cette dernière date, J.-F. Willems, exilé à Eecloo, publie le chef-d'œuvre de la littérature flamande du moyen âge, le *Reynaert de Vos*. Si, dans son introduction, il examine doctement les origines et le développement du poème, il ne laisse pas échapper l'occasion qui lui est vaguement fournie d'une allusion aux événements du jour. « Même ici à Eecloo, j'ai compris », dit-il, « que la langue française, qui n'a pas fait reculer la langue flamande d'un pied depuis six siècles, ne sera jamais la langue de la majorité des Belges. Sur 8,600 habitants de la ville, il y en a environ 300 qui comprennent le français et moins de 100 qui le parlent d'une façon convenable. Et cependant, Eecloo a été pendant de nombreuses années le siège de tribunaux français, de sous-préfets français et de fonctionnaires français. Et de nouveau (depuis 1830) ses 8,300 habitants sont gouvernés en français, et c'est en français qu'on les traite administrativement et judiciairement. » C'est aussi en 1834 que Blommaert commence la publication de ses *Nederduitsche Letteroefeningen*.

L'année suivante, Van Duyse, dans une *Ode aan België*, termine l'une de ses strophes par ces mots : « Buffon, vous avez dit : le style, c'est l'homme. En réalité, la langue, c'est le peuple. » (*De taal is gansch het volk.*) Dès 1836, une société se forme à Gand qui reprend cette fière devise : elle publie un supplément littéraire à l'antique *Gazette van Gent*. En 1838, un an avant la conclusion de la paix définitive avec la Hollande, Conscience fait paraître son *Lion de Flandres*, qui marque le réveil de la nationalité flamande. Voilà des événements qui datent autrement que le prix remporté par Ledeganck et relèguent ce petit succès dans la nuit de l'oubli.

Il est réellement surprenant que l'esprit flamand, réduit un moment au silence, se soit ressaisi avec autant de prompti-

Digitized by Google

tude. Le gouvernement hollandais n'avait eu le temps que de semer; la moisson devait éclore ample et riche, juste au moment de sa chute. Et si, par un hardi coup de main, l'on était parvenu à anéantir le royaume des Pays-Bas, il fallait reconnaître, à l'aurore même du royaume nouveau-né, que la question des langues, pour avoir changé d'aspect, ne s'en dressait pas moins menaçante pour l'avenir. Dès 1834, un esprit clairvoyant aurait pu prévoir que dans un pays essentiellement bilingue, le nouvel essai de centralisation unilingue, à l'instar de Paris, ne résisterait pas à l'épreuve du temps.

H. Ledeganck ne va pas s'exagérer l'importance du petit succès qu'il a remporté. Il a compris qu'il est d'autres devoirs plus urgents qui le réclament, et que l'heure des délassements poétiques ne peut être pour lui la première. Il poursuit ses études à Gand. La faculté de droit lui ouvre ses portes. Candidat en mars 1836, il est proclamé docteur six mois plus tard. En un an, toutes ses études sont terminées!

Muni du diplôme, qui attestait que son examen avait été fort brillant, ayant fait, en outre, avant cet examen, un stage de plusieurs années à Caprycke, sa carrière était toute tracée : à la première vacature, une justice de paix lui serait donnée. Mais quelques mois avant qu'il devînt juge (sa nomination est du 6 octobre 1836), il eut à subir un coup terrible. Son père fut frappé d'une attaque d'apoplexie et complètement paralysé. Ledeganck adressa une lettre en alexandrins à Blieck, le littérateur qui avait partagé son premier succès officiel.

Ce morceau ouvre une période nouvelle dans la littérature flamande. Jusqu'alors, sous l'influence des Bilderdijk, Helmers, Rijnvis Feith, Feitama, c'est le pathos et le style boursouflé qui règnent sans conteste. Les chambres de rhétorique avaient contribué largement à cette déviation d'un art, sincère et naturaliste par essence. Ledeganck rompt, cette fois, avec le mauvais goût traditionnel. Dans un style simple, le poète nous apprend que son père, Jean Ledeganck, instituteur communal, avait été empêché, par les soins qu'il devait à sa nombreuse famille, d'acquérir des connaissances étendues. Après bien des années d'un labeur incessant, il avait été mis

Digitized by Google

à la pension. Comme le sage d'Horace, il cultivait son potager et nourrissait quelques bêtes, lorsque la maladie vint le frapper.

Traduite en prose française, l'élégie de Ledeganck perdrait tout son charme. Ce qui la distingue, c'est l'harmonie des vers, qui se ressent fortement de Lamartine, c'est le ton de profonde sincérité, mettant à nu une douleur intense, aussi honorable pour le fils aimant qui l'éprouve, que pour le digne père qui sut inspirer pareille affection.

Pendant un an, le père, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, traîne sa triste existence, puis il s'éteint tranquillement. Ledeganck reprend alors la plume et, dans une nouvelle lettre, adressée cette fois au littérateur et ami Rens, il raconte le nouveau et définitif malheur qui le frappe. Les deux lettres furent réunies sons ce titre : *Het graf mijns vaders* (la tombe de mon père).

En 1839, nouvelle épreuve pour ce cœur sensible : c'est sa mère qui meurt, et Ledeganck de rappeler, dans deux nouvelles élégies, que c'est à elle qu'il doit son goût pour la poésie; c'est elle qui connaissait Cats par cœur, et qui berçait ses enfants en leur chantant d'anciennes ballades. La première lettre du *Het graf mijner moeder* (la tombe de ma mère) est adressée *aan Virginie*. Virginie, c'est la fille aînée de M. De Hoon, médecin, ancien bourgmestre de Caprycke, et littérateur à ses heures (M. Heremans a recueilli ses œuvres en un petit volume hors commerce); Ledeganck entretenait avec lui, depuis plusieurs années, une correspondance littéraire. La mère du poète mourait donc au moment où il songeait à créer une nouvelle famille : ses fiançailles sont de la même année, 1839. Le mariage du poète eut lieu le 4 février 1840.

L'année même de ses fiançailles, Ledeganck réunissait en volume, sous le titre de *Bloemen mijner Leute* (fleurs de mon printemps), un choix de ses poésies; avec les élégies déjà mentionnées et son morceau du concours gouvernemental, l'une des meilleures pièces est intitulée *Het Klavier* (le piano).

En 1840, paraît un poème, intitulé *Het burgslot van Zomerghem* (le castel de Zomerghem). Cette fois, Ledeganck est pris de la fantaisie romantique : nous sommes en 1382, à

Digitized by Google

l'époque de Philippe van Artevelde. Les sombres oubliettes, les poternes et les herses, les couloirs secrets et les tours du guet, tout cela joue un rôle considérable dans l'œuvre nouvelle.

En 1841, paraît — étrange contraste — une traduction du *code civil* en flamand. Ledeganck avait été amené par sa profession même à voir combien il était déplorable pour ses compatriotes flamands de ne rien comprendre des lois qui les régissaient. Il conçut alors le plan de traduire les cinq codes. Le code civil est la seule partie de ce travail qui ait vu le jour. Il va sans dire que, pour aborder une œuvre aussi vaste, il fallait un profond juriste, doublé d'un philologue exercé. Nous avons vu la hâte avec laquelle Ledeganck passa ses examens. De plus, de 1835 à 1841, nous voyons notre poète entretenir une correspondance littéraire avec nombre de compatriotes. Il compose des poésies et collabore à des revues flamandes; mais les revues et journaux de droit, à la même date, ne contiennent rien de lui. Aussi, n'est-il point étonnant que la traduction du code laisse à désirer à beaucoup de points de vue. Elle eut néanmoins un succès considérable, succès provenant, en majeure partie, de ce que l'auteur avait créé de toutes pièces une terminologie juridique flamande, empruntée tantôt aux vieilles coutumes, tantôt au dictionnaire de Kiliaen; ce qu'il n'avait pas trouvé dans les textes, Ledeganck l'avait forgé lui-même. C'est par là que l'œuvre du poète flamand se distingue de la traduction du code, faite en 1825, par Brest van Rempen. Cette dernière œuvre est émaillée de mots français et la terminologie n'a rien de néerlandais. Le travail de Ledeganck n'a plus aujourd'hui, au point de vue de la langue, qu'un intérêt historique. Au moment où M. van Kempen écrivait, le droit romain s'enseignait en latin aux universités hollandaises. Nécessairement, quand on se mit à professer dans l'idiome national, quand on songea à reviser le code civil français, il fallut créer, aux Pays-Bas septentrionaux, une terminologie juridique, qui, dès à présent, est aussi complète que la terminologie française. Ce serait, de nos jours, pure niaiserie de la part des Flamands que de

Digitized by Google

vouloir se payer le luxe entièrement superflu d'une terminologie juridique qui leur soit propre. Elle ne pourrait aboutir qu'à un résultat : c'est de rendre les livres flamands incompréhensibles pour les Hollandais; et réciproquement, elle nuirait aux Flamands qui veulent prendre connaissance des livres de droit hollandais, prêterait à de déplorables confusions, et empêcherait de suivre la jurisprudence des cours et tribunaux, non seulement en Hollande, mais aux Indes orientales, à la Guyane, au Cap, dans l'État libre d'Orange et au Transvaal (dans ces deux derniers pays, le néerlandais seul est toléré).

La traduction du code aurait pu permettre à Ledeganck de s'élever rapidement aux plus hauts degrés de la magistrature. Mais nous l'avons vu délaisser l'administration pour la justice; en 1842, nouveau changement de front : il abandonne la justice et accepte une place d'inspecteur de l'enseignement primaire dans la Flandre orientale. Ce qui a probablement influé sur sa décision, c'est qu'une maladie qui l'inquiétait depuis quelque temps s'était subitement aggravée. Le travail de cabinet, qu'exige la magistrature, n'avait pu que développer la phtisie qui le minait déjà; sa nouvelle position va l'astreindre à de nombreux déplacements. Sa santé en bénéficiera peut-être.

Ledeganck est, en ce moment, en pleine possession de son talent. Sa collaboration est sollicitée par toutes les revues et journaux littéraires de la Flandre. En 1842, il publie son nouveau poème, *de Zinnelooze* (la Folle) : il a dit définitivement adieu au romantisme et traite cette fois un fait-divers contemporain.

A propos du *Burgslot van Zomerghem*, une revue flamande, le *Middelaer* (t. I, p. 55), avait écrit : « Nous considérons que « toute production littéraire, poésie ou autre, doit avoir un « but utilitaire; sans cela, elle peut être belle pour la forme, « mais au fond elle sera mauvaise et vaine. » Ledeganck cite ces mots dans l'avant-propos de la *Zinnelooze*. Il avait du reste lui-même, dans la préface des *Bloemen mijner Lente*, émis une appréciation analogue : « La littérature n'est pour

Digitized by Google

« moi qu'un délassement, après des occupations plus sérieuses. « Elle ne *doit* et ne *peut* être autre chose pour tous ceux qui « ont à remplir des obligations immédiates vis-à-vis de la « société et de la famille. »

La meilleure de ses poésies lyriques, *De Boekweit* (le blé sarrasin), date de 1844. La maladie terrassa le poète alors qu'il était dans la plénitude de ses facultés intellectuelles. Sa mort survint le 19 mars 1847, et un an à peine auparavant, il avait écrit son chef-d'œuvre : *De Drie Zustersteden* (les trois villes-sœurs).

***

Si Ledeganck a aujourd'hui sa statue à Eecloo, c'est sûrement aux *Drie Zustersteden* qu'il le doit. Cette trilogie, dans laquelle le poète s'adresse à tour de rôle à Gand, à Bruges et à Anvers, eut d'emblée un immense succès. Elle est devenue classique et se trouve inscrite au programme de tous les athénées du royaume. Tous ceux d'entre nous qui ont fait des études moyennes se rappelleront l'un ou l'autre professeur de flamand, prenant prétexte d'une strophe de Ledeganck pour nous exposer les causes et la justice du mouvement flamand. La trilogie est devenue un *credo* politique. On la connaît par cœur en Flandre; elle y restera sans aucun doute longtemps populaire, car sa forme même la sauvera, le vers de Ledeganck s'imposant à la mémoire par son extrême simplicité et son grand relief.

L'idée maîtresse de l'œuvre entière se trouve exprimée dans l'une des strophes : « La rose peut se passer de l'éclat du « rubis et le pré frais n'a que faire des rosiers; le cygne blanc « n'a que faire de la queue du paon et le lion peut se passer de « l'hermine! »

De roos behoeft geen glans van blakende robijnen,
De malsche wei, geen rozengaard;
De blanke zwaan, geen pauwestaart;
De fiere boschmonarch, geen bont van hermelijnen!

On devine la suite de la déduction : « Restons Flamands, « puisque nous sommes Flamands! Pourquoi veut-on faire de

Digitized by Google

« nous autre chose? Nous serions ridicules, et ridicules sans « profit! » — Cette idée a été exprimée souvent, elle l'a été sous toutes les formes. Consultez Taine, dans sa *Philosophie de l'art aux Pays-Bas*, vous y lirez que les Flamands ont été des peintres sublimes, quand ils se sont décidés à rester Flamands; ils ont été piteux, quand ils ont voulu être autre chose.

Voilà le côté vrai de la poésie de Ledeganck. Et aussi longtemps que le Flamand luttera pour sa langue, il vous renverra aux *Drie Zustersteden*.

Par contre, il n'est pas possible de relire aujourd'hui le poème sans éprouver quelque étonnement à certains endroits et sans sentir que le temps a marché et que les idées se sont bien modifiées depuis cinquante ans.

Ainsi, prenons l'*Ode aan Gent*. C'est là que le poète expose le mieux les devoirs du peuple flamand. Mais il va peut-être un peu loin quand il affirme : « Le Midi ne vous a jamais apporté que la médiocrité et la bassesse. » Pour étayer cette affirmation, Ledeganck nous dit : « Votre belle langue avait déjà un Maerlant quand, sur les bords de la Seine, une nouvelle langue naissait. » Cette même idée a été exprimée par notre poète dans d'autres œuvres. Ainsi, dans *De Vlaming heeft geen taal :*

Hij telde de eeuwen, die vervlogen
Sinds reeds zijn spraak- en zangvermogen
Om rein- en klaarheid werd gevierd,
Terwijl alsnog de kronkelboorden
Der Seine woeste klanken hoorden,
Waar eene taal uit wierd.

Pour saisir la portée de cette affirmation, il faut se reporter à l'époque où vivait Ledeganck. J.-F. Willems et Bormans soutenaient alors que la *Chanson de Roland* n'était qu'une traduction du *Roelandslied* flamand, de même que presque toutes les épopées carolingiennes françaises. C'était, à les en croire, aussi le cas du *Roman du Renard*. Quelle pitié le moyen âge français ne devait-il pas inspirer aux hommes qui croyaient de telles choses! Et dire qu'il a fallu qu'un maître français, M. Gaston Paris, l'illustre romaniste, auquel la *Revue* consa-

Digitized by Google

crait récemment un article, intervînt dans le débat et anéantît définitivement des théories qui, aujourd'hui, nous font sourire!

Le développement politique du moyen âge était également, pour les premiers flamingants, l'œuvre du peuple bas-allemand. C'est à ce peuple que la France devait la féodalité et même l'origine de ses communes. Les études plus récentes n'ont quasi rien laissé debout de cette doctrine, aussi absolue et aussi malheureuse que celle dont nous parlions tantôt.

Le patriotisme qui guidait la génération contemporaine de Ledeganck a vivement impressionné notre poète. Tous les vestiges du passé gantois deviennent pour lui un sujet de dithyrambes. Il aurait eu à chanter les gloires d'Athènes ou de Rome qu'il ne l'eût point fait sur un autre ton!

Le palais de justice de Gand est une merveille. Thémis n'a jamais été aussi bien logée :

> Terwijl ge der gerechtigheid
> Een puikjuweel der kunst, een tempel hebt geschonken
> Waarop de vreemdeling in stomme aanbidding staart
> En zooals Themis nooit er een bezat op aard.

Il convient de dire à la décharge du poète qu'il n'a jamais été à Paris et qu'il n'a connu les basiliques grecques et romaines que par la gravure.

Il y a aussi l'Université, dont les bâtiments sont splendides : la science y est à l'apogée (*ten hoogsten trap*). Quand on lit ceci, on devient rêveur. On se rappelle qu'en 1846, en Allemagne et à Paris, professaient Grimm, Hoffmann von Fallersleben, Bopp, Diez, Savigny, Quicherat, Burnouf et tant d'autres, qu'une vie intense rayonnait dans les universités d'outre-Rhin, à la Sorbonne et au Collège de France. On se demande, par comparaison, quels étaient donc ces professeurs illustres qui renouvelaient à Gand toute la science. On cherche... et, contrairement à ce que promet la Bible à l'homme de bonne volonté, on ne trouve pas!

Examinons maintenant l'*Ode aan Brugge*. Que de souvenirs Bruges n'a-t-elle pas gardés pour celui qui, curieux du passé, vient la visiter! Ces splendides monuments, vestiges éloquents

Digitized by Google

de sa gloire déchue, ces chefs-d'œuvre de la peinture flamande, que l'on vous montre dans un hôpital silencieux, ces demeures seigneuriales qui attestent l'opulence des habitants d'autrefois, tout cela faisant mieux voir l'abandon d'aujourd'hui, ne forme-t-il pas un tableau digne d'inspirer un vrai poète? Ledeganck n'a jamais été plus grand que dans les premières strophes de cette ode : la décadence de la Grèce contemporaine, contrastant si amèrement avec son glorieux passé, lui fournit un point de comparaison dont il a su tirer un puissant effet. Qui ne connaît, en Flandre, sa belle traduction d'une strophe du *Childe-Harold*, de Byron :

Wie ooit een doode maged zag
Den eersten droeven stervensdag...

par laquelle il introduit sa comparaison entre le passé et le présent? En quelques traits, le poète flamand nous remémore les principaux épisodes de l'histoire de Bruges : la participation aux croisades, le *Schild en vriend* de 1302, Bruges concurrente de Venise... Il y a là une puissante évocation du passé, que l'on peut citer comme une des meilleures pages de la littérature flamande de notre siècle.

Avec la strophe neuvième, reprend le raisonnement politique : « Et quelle est donc la cause de ce triste destin?.... Vous êtes déchue parce que vous avez menti à votre caractère flamand et parce que vous avez rejeté loin de vous tout ce qu'il y a de plus cher, pour une parure d'emprunt. » Et le poète de développer cette idée que la décadence d'une ville est méritée, aussitôt qu'elle abandonne sa langue nationale.

Et nous qui croyions que la décadence de Bruges provenait, indépendamment des causes historiques, de l'ensablement du Zwijn! Nous qui pouvons suivre, dans les in-quartos publiés par le savant archiviste de Bruges, M. Gilliodts van Severen, les péripéties de la lutte gigantesque que la commune flamande soutint contre l'océan — qui pouvons consulter les délibérations du magistrat, les comptes communaux, les rapports des ingénieurs du temps, — rapports dans lesquels nous trouvons cette déclaration typique : « Rien n'y fait!... Loin de combattre

Digitized by Google

le mal, tous nos travaux ne font que hâter l'ensablement du bras de mer! » Ledeganck n'a rien prévu de tout cela; il ne fait pas la moindre allusion à ces causes naturelles. Si l'herbe croît dans les rues de Bruges, nous apprend-il, c'est que, décidément, l'on y parle trop le français!

Contre de pareilles exagérations, qui font pendant à celles de l'*Ode aan Gent*, la raison raisonnante, comme l'on dirait en Allemagne, se rebifferait d'emblée chez tout Flamand, si elle n'était endormie et charmée par l'harmonie des vers et la grâce du rythme de Ledeganck. Sans qu'on s'en doute, on est entraîné par l'accent de sincérité profonde que respire toute l'œuvre des *Drie Zustersteden*. Et il faut réellement faire un effort sur soi-même pour finir par admettre que « la beauté, c'est la splendeur du vrai », et que, somme toute, une bonne part de ce que Ledeganck affirme est contraire à la vérité des faits.

Il va sans dire qu'il serait puéril de faire aujourd'hui un grief aux Flamands de ce que Ledeganck, il y a cinquante ans, dans sa justification poétique du mouvement qui anime leur race, ait fait la part aussi large à des arguments qui, en définitive, tombent à faux. Ce poète fut le chantre inspiré de la période romantique de la *Vlaamsche Beweging*. Nous sommes aujourd'hui devenus plus réalistes : nous nous surprenons à regretter qu'il ait tant admiré le palais de justice de Gand; nous nous demandons pourquoi il a tenu à émettre un avis sur l'enseignement supérieur de Gand en 1846, lui qui était visiblement étranger aux études scientifiques et qui n'avait même jamais quitté son coin de terre. Mais est-ce la seule hérésie d'un poète? Victor Hugo n'en a-t-il pas des centaines sur la conscience? N'a-t-il pas sur l'histoire des vues erronées? Une trilogie lyrique n'est pas un traité de logique; si Ledeganck avait eu des clartés plus complètes, des opinions plus scientifiques sur le rôle présent et passé du peuple flamand, n'est-il pas probable qu'une partie de son enthousiasme se serait dissipé et que nous aurions eu une belle œuvre de moins? Ledeganck a été de son temps, et c'est là le devoir essentiel de tout homme.

Digitized by Google

Mais la jeune Flandre d'aujourd'hui, elle aussi, veut être de son temps. Elle a renoncé au mépris de la langue française d'avant van Maerlant, et c'est avec respect qu'elle étudie les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et notamment les monuments grandioses que la littérature française a produits. Elle sait quelle influence cette littérature a exercée en Flandre; elle sait également que la France n'est redevable à ce pays ni de ses institutions féodales, ni de l'origine de ses communes. Elle estime que c'est déjà un titre suffisant de gloire pour sa terre natale d'avoir su garder sa personnalité propre, de s'être montrée réfractaire à l'absorption étrangère (1), alors que toute civilisation nous venait du Midi. Diogène le philosophe jugeait qu'on ne peut mieux démontrer le mouvement qu'en marchant. La Flandre ne saurait mieux démontrer sa vitalité qu'en vivant. C'est ce qu'elle fait de nos jours en cultivant avec ardeur les lettres et les arts et en prenant sa part même des tâches politiques.

Certains d'entre nous ont donc passé au crible de la critique les idées de Ledeganck. Comme il arrive toujours, une fois sur cette voie, on n'a pas ménagé ses idées en matière d'esthétique; on a soumis ses poésies à un examen sévère; on a reconnu par-ci par-là quelques morceaux d'une belle venue, qui assurent au poète un rang d'honneur dans la littérature flamande. Mais on s'est demandé également avec quelque étonnement pourquoi des critiques mal informés ou trop enthousiastes avaient voulu élever Ledeganck à un rang qui ne convenait pas à la modestie de ses dons naturels et de ses créations poétiques.

Il n'y a pas à le contester, la jeune génération (2) a une ten-

(1) La récente étude de M. Kurth, sur la frontière linguistique en Belgique, établit de façon péremptoire que, malgré la pression des classes supérieures, malgré de nombreux essais de centralisation, la frontière des langues n'a pas changé de façon sensible en Belgique depuis six siècles.

(2) Je fais allusion à l'article de M. Hendrik de Marez, dans le *Volksbelang* du 28 août 1897. J'ai eu communication également d'un travail de mon ami Paul De Reul, dont les vues concordent plus ou moins avec celles exprimées ici; j'espère qu'il publiera un jour ses notes intéressantes sur le style de Ledeganck. Au moment de revoir les épreuves, j'apprends que le *Nederlandsche Spectator* a publié également un éreintement du poète.

Digitized by Google

dance à ne plus ranger Ledeganck parmi les génies poétiques de premier ordre.

C'est l'apanage de ces génies d'être en avance sur leur temps, de hasarder des affirmations dont on ne reconnaît souvent la justesse que bien des années après leur mort : ils ont un certain don de prophétie. Ils ne s'adressent point seulement à leurs compatriotes, mais à l'humanité entière : tels les Grecs qui nous ravissent encore deux mille ans après que leur civilisation s'est éteinte. Si ces génies ne brillent point toujours par la profondeur de leurs idées, ils surent, du moins, trouver une formule nouvelle dans l'art, et ils rehaussèrent leurs pensées par l'éclat du style.

Ledeganck n'a point trouvé de formule nouvelle, et je crois avoir établi à suffisance qu'il a fort peu prophétisé. Enfin, ce qu'il nous dit ne peut guère être goûté que des Flamands.

Je ne donne évidemment ces appréciations que pour ce qu'elles valent ; mais il me semble que leur justesse est démontrée amplement par un seul fait : je veux parler de l'abstention complète des Hollandais aux dernières fêtes de Ledeganck. Si le poète d'Eecloo avait été un de ces génies supérieurs, comme d'aucuns le déclarent, il est clair qu'il eût trouvé, en Hollande, des cercles d'admirateurs et de lecteurs assidus. Sans doute, nos frères du Nord se plaisent à reconnaître le réel talent de Ledeganck, mais, en gens placides et maîtres de leurs impressions, ils se sont dit qu'ils feraient, à coup sûr, triste figure aux fêtes du 29 août dernier, qu'ils détonneraient au milieu de l'enthousiasme débordant des Flamands de Belgique, et ils sont restés chez eux.

Il est vrai qu'une bonne partie — la meilleure partie — de ce que Ledeganck a écrit n'est pas de nature à passionner le grand public d'outre-Moerdyck, car Ledeganck n'est réellement supérieur que quand il chante le *taalstrijd* flamand, quand il prône la *moedertaal*, quand il dépeint et glorifie l'agriculture (*de Boekweit*) ou l'industrie des Flandres.

Voilà pourquoi il me semble difficile de trouver un artiste à qui le comparer dans nos littératures contemporaines. On l'a bien souvent rapproché de Lamartine, et, de fait, notre com-

Digitized by Google

patriote a eu quelquefois des accents profondément lamartiniens. On a été jusqu'à le comparer à Byron. C'est dépasser les bornes. Il se conçoit difficilement qu'on puisse instituer un parallèle entre le grand poète du désenchantement et de l'incroyance et le brave père de famille qu'était Ledeganck, chantant Dieu, la patrie, la famille. On a peine à se représenter lord Byron devenu juge de paix à Zomerghem et adressant un souhait de bienvenue, en douze strophes, à M. Franciscus Lambrecht, curé de Lootenhulle (1)! Nous croyons que Ledeganck lui-même aurait protesté si on avait fait de lui l'égal d'un Byron, d'un Gœthe, d'un Victor Hugo, d'un Lamartine. La place qui lui revient est beaucoup plus modeste.

Toutefois, si la jeune Flandre se sépare des Max Rooses, des Heremans, des Paul Fredericq, en se permettant cette dernière appréciation, il est un point sur lequel elle reste d'accord avec ses aînés. Elle ne marchandera jamais ses éloges et sa reconnaissance à Ledeganck, parce qu'il a aimé le peuple flamand, qu'il a eu foi dans son avenir et qu'il a su communiquer cette foi à la foule anonyme de ses compatriotes.

LÉONARD WILLEMS.

(1) Il est vrai que Ledeganck a eu le bon goût de ne pas admettre cette poésie dans ses *Bloemen mijner Lente;* mais il a eu la faiblesse de la publier dans les *Bijdragen* de la *Gazette van Gent.* Elle manque dans les éditions Heremans et Vuylsteke, qui ne recueillent que les poésies ayant reçu l'*approbatur* du poète; elle est omise même dans l'édition De Seyn, qui a la prétention d'être complète.

Digitized by Google

L'EXIL POLITIQUE EN RUSSIE

I. — Pourquoi l'on va en Sibérie.

Le mouvement révolutionnaire qui aboutit en 1881 à la mort d'Alexandre II s'affaiblit en Russie peu de temps après l'attentat. Il n'en reste plus trace aujourd'hui. On s'en convaincrait aisément par la lecture des livres et des revues publiés à l'étranger depuis dix à quinze ans par les émigrés politiques. M. Botkine, secrétaire de l'ambassade russe à Washington, le reconnaissait récemment (1); adversaires et serviteurs du tsar s'accordent sur ce point. L'extrême surprise que souleva, cette année même, la thèse contraire de M. Bourtséf, semble aussi montrer l'extinction réelle du terrorisme en Russie (2). Pourquoi donc chaque année des milliers d'hommes se traînent-ils sur les routes sibériennes, expédiés sans jugement, pour la vie parfois, dans les coins les plus reculés de la « Terre du Nord »? Pourquoi les prisons s'emplissent-elles de prétendus criminels politiques? Quelles fautes leur reproche-t-on? Quels délits commettent-ils? Parcourez le code pénal russe, dans sa dernière édition, celle de 1892, vous trouverez la réponse.

Sans doute, l'on ne prend guère intérêt à lire des lois. Mais celles-ci constituent un exemple unique en Europe! Le juste et l'injuste, paraît-il, varient avec la latitude. Le parricide

(1) Kennan, *Golos za Roussky Narod*, p. 9. Genève, 1896.
(2) *Narodovoltés*. Londres, avril 1897.

Digitized by Google

est moins sévèrement puni que les insultes proférées contre l'empereur en sa présence ou que l'entrée dans une « conjuration ayant pour but de changer, dans un avenir plus ou moins éloigné, la forme du gouvernement ». La peine de mort n'existe que pour les crimes politiques, les crimes militaires et certaines infractions aux règlements de quarantaine; elle ne s'applique à aucune violence exercée au détriment des simples particuliers (1). Il y a sans doute un progrès réalisé depuis le XVIII[e] siècle : on ne fouette plus le scribe qui n'a pas écrit en caractères convenables et à la place convenable le nom du souverain; on ne sévit plus contre les personnes qui laissent choir une pièce de monnaie frappée à son effigie, le toast au monarque n'est plus obligatoire dans les banquets (2). Mais que de caractères archaïques subsistent encore! On y retrouve l'empreinte bien marquée du despotisme et d'un besoin fanatique de violer les consciences. On considère comme criminels et l'on punit de mort les actes dirigés contre la vie, la santé, la liberté et l'honneur de l'empereur et des membres de la maison impériale. Toutefois, les insultes contre le tsar, proférées hors de sa présence, les dessins où il est ridiculisé sont jugés avec plus de clémence : ils n'entraînent que six à huit ans de travaux forcés, la perte des droits civils et l'exil à vie en Sibérie. Si la peine de mort réprime tout attentat ayant pour but de détrôner l'empereur régnant, elle atteint aussi ceux qui veulent restreindre ses droits. Tout complot, toute association qui se propose de modifier la constitution de l'empire, fût-ce dans un avenir éloigné, fût-ce par les moyens les plus pacifiques, fait encourir aux associés ou aux conjurés la peine capitale (la pendaison). On peut donc être pendu pour avoir réclamé une constitution. Ce n'est pas tout : « Pour certains crimes, pour les crimes poli- « tiques surtout, la simple manifestation d'intention et à plus « forte raison la perpétration sont punissables. » C'est un des plus éminents parmi les jurisconsultes russes qui s'exprime

(1) *La législation pénale comparée*, publiée par l'*Union intern. de droit pén.* I. *L'empire russe*, par Iv. Foïnitsky, p. 538.

(2) L. Léger, *La littérature russe*, p. 188.

Digitized by Google

ainsi, et M. Foïnitsky (1) ajoute : « Ces crimes sont punis de « mort, comme s'ils étaient consommés alors même qu'il s'agit « des degrés les plus lointains de la réalisation du dessein « criminel; ceux qui y participent et ceux qui les facilitent « sont frappés de la même peine; en pratique, les mineurs « eux-mêmes sont condamnés à la peine de mort. » Observons cependant que, souvent prononcée, la peine de mort est presque toujours remplacée par l'exil et les travaux forcés à perpétuité. Depuis 1881, les exécutions ont lieu *intra muros*. Le peuple a une horreur profonde de la peine de mort et s'apitoie volontiers sur le sort des criminels. Quoi qu'il en soit, il suffit de menaces, de propositions faites à l'occasion du crime projeté pour conduire un homme en exil pour la vie, le crime ne fût-il même que la rédaction d'une brochure de propagande réclamant le droit de suffrage. Il suffit d'avoir proclamé son intention d'entrer dans un cercle politique mal noté pour mériter les travaux forcés. Le simple projet resté sans exécution est frappé comme le crime accompli. Mais ce n'est pas tout ; ces prescriptions restreignent à l'envi les droits des citoyens ; ces articles enlèvent l'une après l'autre les prérogatives les plus naturelles, les libertés les plus chères, comme un jardinier, à coups de serpe, émonderait un arbre trop touffu. Le code pénal impose des devoirs après avoir refusé des droits. Je ne parle point du devoir religieux, imposé à chacun par la loi et dont la prison et l'exil assurent l'observance. La question politique seule nous intéresse, pour le moment. La délation est un devoir en Russie et l'on se rend criminel en ne dénonçant pas. Ici encore, les crimes politiques s'opposent aux crimes de droit commun. En cette matière, les proches parents du coupable ne sont pas tenus de le trahir ; un père chez lequel s'est réfugié un fils misérable ne sera pas puni, généralement, pour n'avoir point livré son enfant aux gendarmes, ou il ne subira « qu'une peine moindre... », comme le dit froidement un écrivain russe. Mais,

(1) *La législation pénale comparée*, p. 532, 537. Voy. aussi G. KENNAN, *Les prisonniers politiques en Russie*. Genève, 1896, ch. I.

Digitized by Google

s'il s'agit de crimes politiques, malheur aux parents, malheur aux enfants qui ne se trahissent pas les uns les autres, qui ne dévoilent pas les crimes commis par les leurs! Eux aussi sont coupables, un châtiment sévère les guette et les frappera. On croit faire un mauvais rêve lorsqu'on lit ces dispositions sauvages; on se demande quelle vie peuvent mener des hommes courbés sous pareil joug. Il n'existe pas l'ombre d'une liberté politique. Il semble qu'on doive apporter aux pieds du tsar, comme aux pieds d'un dieu, l'hommage de sa personnalité et l'aveu des fautes commises par soi-même ou par d'autres. Le citoyen n'est rien, le souverain est tout.

Ce droit dont je viens de tracer la théorie est réalisé par une main de fer. Le régime administratif et l'état de siège proclamé dans de nombreux gouvernements augmentent encore sa rigueur. Depuis l'avènement d'Alexandre III, en 1881, une grande partie de la Russie européenne subit le régime militaire (1). Un droit spécial y est appliqué. Les autorités administratives peuvent enlever certains délits aux tribunaux ordinaires et les soumettre aux tribunaux militaires; elles infligent, sans contrôle ni jugement, des amendes atteignant 500 roubles, et jusqu'à trois mois de prison (2). Dans les autres régions, elles jouissent d'une autorité sans limites; sans décision judiciaire, elles peuvent prononcer l'exil en Sibérie pour un terme de cinq ans, l'emprisonnement cellulaire pour quatre ans, l'interdiction de séjour dans les grandes villes, la surveillance de la police, que sais-je enfin? Et remarquez que cet édit même n'est pas respecté. L'édit de 1881, m'expliqua un fonctionnaire russe très instruit, ne défend pas expressément de prolonger ce terme de cinq ans d'exil. En 1889, une commission parcourut la Sibérie, en quête d'améliorations dans le régime de l'exil. Le général Roussinof, qui la présidait, déclara à un groupe de déportés politiques : « Pour l'administration, le terme d'exil n'existe pas : elle peut l'abréger « ou l'allonger, si un apaisement ou un endurcissement se

(1) KENNAN, *Golos za Roussky Narod*, p. 8.
(2) FOÏNITSKY, p. 527.

Digitized by Google

« produit... Il suffit d'une déclaration qu'on renonce à la lutte « pour rentrer en Russie (1). » Et l'on sait des malheureux qui passèrent dix ans et plus, dans les déserts de glace, sans jamais avoir été jugés, sans avoir pu se défendre; on en cite qui sont envoyés là-bas à perpétuité. Aucune garantie ne protège les sujets russes. Chacun se trouve à la merci d'un officier de gendarmerie. Le moindre soupçon provoque une arrestation. Le magistrat chargé de l'enquête s'évertue à trouver les coupables, l'instruction se prolonge, dure indéfiniment. C'est la chose du monde la plus ordinaire de passer un an, dix-huit mois, deux ans en prison préventive. En 1893, à Irkoutsk, on condamna, dans l'affaire Kranikhfeld, sept personnes à la perte des droits civils et aux travaux forcés, peine que le tsar commua en l'exil à vie dans le territoire d'Iakoutsk. On les accusait d'avoir rédigé et répandu une proclamation contre l'attentat d'Iakoutsk, de 1889. Personne ne niait; cependant, la prison préventive dura trois ans; l'un des accusés, Ivanof, mourut avant d'être jugé. Faut-il ajouter que les débats ne furent point publics? Les mêmes faits se reproduisent chaque année. Quelqu'un ne verra peut-être là qu'une question de mots : si l'administration peut, sans jugement, emprisonner durant quatre années, si elle peut exiler pour un terme plus long, à quoi bon parler de prévention et de prison préventive? L'administration a toujours le droit de tenir enfermé un individu suspect. Aussi, il y a quelque temps, adoptant sans doute le même point de vue, l'administration avait-elle coutume de procéder plus promptement, si promptement que d'énormes erreurs se produisirent.

Le ministre libéral Loris Mélikof, en arrivant au pouvoir en 1880, nomma une commission spéciale pour examiner les dossiers administratifs des personnes arrêtées par raison d'État. Il fallait passer en revue 2,800 affaires; jusqu'au 1er janvier 1881, la commission en étudia 650 et dans 328 elle ordonna la libération ou le rapatriement des condamnés (2).

(1) *Samoouprávlénié*, n° 4, avril 1889.

(2) KENNAN, *Sibir i Sylka*, p. 55.

Digitized by Google

Admettons qu'elle ait examiné les cas les plus urgents; que dire d'une pareille proportion d'erreurs? Sous le ministère d'Ignatiéf, en janvier 1882, il fallait une seconde fois reviser plus de 2,800 dossiers nouveaux; une commission ne suffit pas à cette tâche; il y eut, paraît-il, cette année 200 libérations; mais je ne sais combien de dossiers la commission avait vus (1). Le premier des deux « convois » de déportés partis de Moscou, en 1882, pour la Sibérie, renfermait beaucoup de personnes arrêtées pour délits politiques. Déjà suspectes, elles attendaient dans différentes villes la décision des autorités; pour la plupart d'entre elles, les formalités ne traînèrent pas. Un matin, on les prie de se rendre au bureau de police; elles y trouvent deux troïkas et une escorte. Le départ a aussitôt lieu vers le plus proche centre administratif; à peine arrivées et déposées dans la prison, elles reçoivent la pelisse courte que portent les exilés et apprennent que pour un terme de cinq ans on les dirige sur la Sibérie. Parmi elles se trouvaient deux femmes, dont les maris ne purent quitter la résidence que leur avait désignée l'administration (2). Des procédés aussi sommaires doivent amener les erreurs les plus graves. On lit sans surprise que le reviseur Nord, envoyé de Saint-Pétersbourg après le couronnement d'Alexandre III, fit rentrer en Russie un jeune homme nommé Posen, exilé par erreur (3). On sait très bien que le grand artiste ès lettres Korolénko fut, en 1879, déporté par méprise. Il fut ensuite rapatrié, à vrai dire; mais ayant refusé, en 1881, de prêter le serment d'obéissance au souverain, exigé de tous les sujets à chaque avènement, — refus qui se comprend dans une âme blessée par l'injustice, — il fut, et cette fois sans erreur, exilé pour dix ans dans le territoire d'Iakoutsk. Le publiciste Borodine subit un sort plus triste : la police trouva chez lui un manuscrit, l'examina et le trouva dangereux; Borodine fut dirigé vers le territoire d'Iakoutsk. Quelques mois plus tard, le manuscrit, soumis à la censure, approuvé par elle, paraissait dans une revue russe, les

(1) *Volnoé Slovo*. Genève, 3 janvier 1882.
(2) *Volnoé Slovo*, 15 août 1882.
(3) *Viéstnik Narodnoï Voli*, n° 5, 1886, p. 164.

Digitized by Google

Otétchestvennie Zapiski, mais Borodine resta en exil (1). En résumé, l'administration ne rend aucun compte; elle agit secrètement et sa procédure conduit aux plus grands excès dans l'un et l'autre sens. Aucune protection ne défend le citoyen contre l'arbitraire. Trop expéditive ou trop lente, l'autorité encourt tous les soupçons et tous les reproches.

Ce régime sévit depuis près de vingt ans avec une rigueur croissante. Les criminels ordinaires sont jugés; les délinquants politiques peuvent ne pas l'être et ne le sont pas. Il y a dix ans, on voyait encore des procès politiques jugés par les tribunaux. Les débats n'étaient point publics, cependant, comme ils l'avaient été parfois sous Alexandre II. Depuis, l'ordre administratif domine le pouvoir judiciaire. C'est le pouvoir exécutif qui s'occupe de la vie politique; les malheureux qui s'intéressent aux questions sociales vivent à sa merci. Le libéral modéré qui s'occupe de répandre sa doctrine court autant de risques que le socialiste qui s'efforce de propager ses idées. Il y a dix ans déjà que les « révolutionnaires » s'appliquent à fonder des écoles, à faire des cours d'adultes, à publier des livres pour le peuple, à lancer des brochures socialistes, à créer des sociétés secrètes (2) pour l'étude des questions économiques, à organiser des caisses de résistance pour les cas de grève; leur activité « révolutionnaire » se concentre sur ces points, mais elle suffit à les rendre suspects et à les faire proscrire. De l'avis de Thun et de Dragomanof, il ne peut se former de parti politique, la police est trop bien organisée. La prédiction que formulait, en 1883, le professeur de Bâle, Thun, n'a point reçu de démenti : le tsar reste vainqueur, pas une liberté politique n'a été concédée et, sans doute, ne le sera de longtemps (3). Et cependant, la lutte politique nous semblerait une nécessité dans ce pays, que tant de

(1) KENNAN, *Sibir i Sylka*, p. 52.

(2) On ne peut fonder une société d'études sans l'autorisation du gouvernement.

(3) Depuis deux ou trois ans, le socialisme gagne des adhérents parmi les ouvriers des fabriques. Donnera-t-il ce que certains en attendent dans un avenir prochain? Le doute me semble encore permis.

Digitized by Google

maux accablent. La misère y est inimaginable. Trente millions d'hommes, un quart de la population, vivent au jour le jour. Les impôts dépassent souvent le revenu *total* de la terre cultivée par le paysan. Malgré les verges et la prison, il arrive que les redevances ne rentrent pas durant des mois. Cette année, par exemple, dans le district de Sytchévsk (gouvernement de Smolensk), l'administration locale n'a pu depuis un trimestre toucher un seul copeck de l'impôt foncier et ne peut payer ses fonctionnaires (1). L'homme de cœur qu'indigne ou qu'inquiète pareille situation doit s'abstenir de protester ou de réclamer un ordre de choses nouveau; sa générosité le rendrait suspect et lui vaudrait l'exil ou la prison.

Voilà pourquoi l'on va en Sibérie. Nous allons voir quelle vie y mènent les proscrits, quelle existence ils peuvent s'y faire.

II. — Le voyage.

Plusieurs régions de la Sibérie n'ont pas encore été explorées; la carte de cet immense pays reste incertaine sur bien des points. Le premier voyage de circumnavigation ne date pas de vingt ans; c'est un homme banni par la Russie, l'explorateur Nordenskjold, qui doubla le premier, en 1879, le cap Oriental. Le cosaque Yermak avait commencé au XVI^e^ siècle la conquête de la Sibérie; ses bandes n'y cherchaient que des fourrures précieuses. Dès le XVII^e^ siècle, on y exila; ce fut le cas sous Pierre le Grand; depuis lors, on n'a cessé de procéder ainsi.

Qu'on n'attende pas de moi l'histoire complète de la déportation, mais simplement l'étude de ce qui se passe aujourd'hui. Encore faudra-t-il, dans ce domaine restreint, excuser la sobriété des détails et la rapidité des aperçus. Un publiciste américain, déjà connu par de bons travaux sur l'extrême nord de l'Asie, fit en 1885-86 un long voyage dans l'Asie russe pour étudier le système pénal dans son application aux

(1) *Viatski Kraï*, 31 mai 1897.

Digitized by Google

crimes politiques. Le livre qu'il publia à son retour fit grand bruit; il empêcha, paraît-il, les États-Unis de conclure avec la Russie un traité pour l'extradition des criminels d'État. On fut surtout frappé de cette circonstance que George Kennan, d'abord fortement prévenu en faveur du gouvernement russe, s'en revint adversaire énergique de ses procédés. Nous aurons souvent recours à son ouvrage, tout en nous proposant de décrire particulièrement ce qui s'est passé depuis l'époque où Kennan a publié ses récits.

Deux fois l'an, de la forteresse de Pétropavlovsk et des prisons des deux capitales, partent des convois pour la Sibérie (1). Il arrive plus rarement qu'ils partent d'autres villes. Depuis peu, le nombre des convois a augmenté; on en compte jusqu'à six. Les souffrances ne commencent qu'au moment où l'on quitte le chemin de fer. Un édit publié cette année ordonne d'employer la ligne qui traverse la Sibérie au transport des criminels. Il en résultera une économie pour le gouvernement et un allègement aux souffrances des déportés. Mais ce chemin de fer, le seul au monde qui traverse un sol perpétuellement gelé, ne conduit guère à toutes les stations d'exil; au nord et au sud de la ligne, il faudra malgré tout parcourir d'immenses espaces en barges, en traîneau ou à pied.

D'après les statistiques du ministère de l'intérieur, plus de 700,000 personnes furent déportées de 1807 à 1886. Le nombre augmente d'année en année. Entre 1874 et 1886, la moyenne annuelle dépasse 17,000. Un tiers seulement ont été condamnées judiciairement; les personnes envoyées par l'administration forment un second tiers; le reste comprend les parents qui suivent de leur plein gré les exilés (2).

On ne forme pas de convois spéciaux pour les condamnés politiques; ils accompagnent les criminels de droit commun. Au départ, des scènes touchantes se passent. La pitié du peuple russe pour ceux qu'il appelle les « malheureux » se manifeste toujours. Un ancien exilé me contait sa surprise,

(1) MARIA TSÉBRIKOVA, *Katorga i Sylka*. Genève, 1889, p. 24, 25.

(2) FOÏNITSKI, p. 525. Pour 1884-86, sur 17,256 déportés, 32.20 p. c. le sont judiciairement, 28 p. c. administrativement.

Digitized by Google

lorsqu'au moment du départ, malgré les gardes, une vieille personne lui donna deux ou trois copecks en lui souhaitant un voyage sans malheur... Cette indulgence s'étendait à tous ses compagnons. De pauvres gens, petits bourgeois ou paysans, tendaient de la menue monnaie, des morceaux de pain ou de poisson à tous les membres du convoi, sans distinguer entre les « malheureux »; la foule se découvrit quand ils se mirent en marche. Lorsque le cortège approche d'un village sibérien, les criminels entonnent une chanson monotone, douce et triste : « Compatissants petits-pères, plaignez-nous comme de malheureux étrangers, n'oubliez pas de pauvres prisonniers... » La mélodie se perd sans écho dans la plaine; la faiblesse de la plainte rappelle aussitôt l'immensité du désert où se sont enfouies tant d'existences. L'impression est poignante (1), et chacun d'apporter du pain, de la viande, des œufs, de l'argent même; de souhaiter aux prisonniers une heureuse traversée de la steppe; vœux naïfs et stériles, car il reste en route jusqu'à un dixième des voyageurs.

Au delà d'Ékatérinbourg, entre Markova et Tougoulinska, une colonne en briques, haute de douze pieds, rompt la monotonie du terrain; elle marque la frontière d'Asie. C'est là qu'autrefois un dernier espoir agitait les condamnés; on y proclamait les dernières grâces accordées par l'empereur. On n'a plus à craindre de désillusion en franchissant la borne : la clémence du souverain s'est lassée. Kennan put lire des noms à demi effacés, tracés sur l'indicateur : « Adieu Marie! » avait écrit un anonyme (2).

La bande, entourée de soldats, se dirige vers Tomsk, Tobolsk, Irkoutsk, Iakoutsk. Il lui faut de longs mois pour franchir l'espace; des étendues couvertes d'herbes aux fleurs jaunes ou blanches se succèdent avec une désespérante uniformité durant des milliers de verstes. Aucun accident du sol, aucune spontanéité de la végétation ne chasse l'ennui; au bout de la journée, on croit n'avoir pas gagné un pas sur l'espace à

(1) KENNAN, *Sibir i Sylka*, p. 113.
(2) KENNAN, *loc. cit.*, p. 18, 19.

Digitized by Google

franchir; devant les yeux, se développe la même plaine, avec ses plantes à l'aspect fané. Les chemins sont mauvais; on n'en peut imaginer de plus affreux que la grand'route reliant A chinsk et Krasnoïarsk. A peine y trouve-t-on de la nourriture (1). De plus en plus, les exilés politiques sont dirigés vers l'extrême orient et l'extrême nord de la Sibérie. L'achèvement du chemin de fer empirera leur situation; jamais l'autorité ne leur permettra de séjourner dans les villes traversées par un mouvement commercial un peu intense; elle les rejettera au nord de la ligne.

Des femmes et des enfants suivent le convoi. La femme d'un criminel qui accompagne librement son mari reçoit le vêtement, la chaussure et la nourriture jusqu'au terme du voyage (2). Mais comment l'accomplit-elle? La route, très dure pour les hommes, est bien pénible pour une mère qui emmène des enfants; elle entraîne toutes les privations. La proportion des épouses dévouées est énorme cependant, et je ne sais si pareil attachement se rencontrerait chez nous. N'y a-t-il pas là un exemple éminent de cette pitié pour les « malheureux » que montrent si souvent les pauvres gens de Russie? On aime, dans les journaux français, à parler du fatalisme des Slaves; pourquoi citer en second ordre un trait plus intéressant de leur caractère, l'amour désintéressé et le respect du malheur?

Le service est souvent mal organisé. Sur les fleuves, le trajet s'accomplit dans de grosses barques nommées barges. Une lettre publiée par Tsébrikova en donne quelque idée (3); il s'agit d'un voyage effectué de Tioumène à Tomsk : « Notre barge s'arrêta une semaine au confluent de l'Irtyche et de l'Obi, sur lequel dérivaient d'épais glaçons. Nous supportâmes un froid affreux. Notre cahute n'avait pas de porte; un écriteau s'y étalait : « Chambre de forçats ». L'air froid y pénétrait librement, nous perçant de part en part. J'étais couché sur un lit de camp, mais je cédai ma place à des malades et m'installai au pied du lit; enfin, j'attrapai une dysenterie. J'en parlerai

(1) KENNAN, *loc. cit.*, p. 108.
(2) *Tchékhof. Ostrof Sakhaline. Rousskaïa Mysl*, 1894, juin, p. 14.
(3) *Katorga i Sylka*, p. 25.

Digitized by Google

dans les lettres suivantes; mais ce n'est pas là ce qui importe... » L'auteur de ces lignes était accompagné de sa femme, qui l'avait volontairement suivi. Ainsi donc, dans une cabine où souffle la bise, les malades se réfugient et dépossèdent de sa couche un forçat moins souffrant qu'eux! Après lecture de pareils documents, on peut accepter les faits que donne Kennan. Dans la barge qu'il visita à Tomsk, la moitié seulement des prisonniers avaient une couchette; les autres dormaient sous les lits ou dans la ruelle. Le bateau était aussi malpropre qu'on peut l'imaginer; des ordures de toute espèce couvraient le plancher. S'il faut en croire le rapport d'un inspecteur, la mortalité annuelle des personnes ainsi transportées s'élèverait à 8 p. c., et les cas de maladie atteindraient plus de 90 p. c. (1). Les autorités locales s'efforcent d'amoindrir les souffrances, malheureusement elles disposent d'insuffisantes ressources.

Le voyage par terre ne vaut pas mieux; la grand'route que parcourent encore en partie les convois de déportés n'offre guère de confort. Les « étapes », comme on appelle les postes où peuvent s'arrêter les prisonniers, ne suffisent pas à contenir leur foule, elles sont délabrées et ressemblent à des écuries.

Le service médical ne possède pas une organisation meilleure; entre Atchinsk et Irkoutsk, la bande peut marcher jusqu'à un mois sans trouver aux postes de médecin militaire. Les déportés qui, en juillet et en août, partent de Tomsk pour Irkoutsk, souffrent beaucoup du froid et des pluies; ils ne reçoivent que plus tard les vêtements d'hiver, alors que s'est ouverte la saison des grands gels. Les chaussures qu'on leur remet se déchirent longtemps avant la fin du voyage. Des témoins le constatèrent plus d'une fois (2).

Si l'on se dirige vers le nord, les difficultés redoublent. Un déporté à Sredné-Kolymsk me disait qu'en route, ses compagnons et lui faillirent mourir de faim; ils n'étaient pas plus de quatre cependant, y compris les deux Cosaques. D'Irkoutsk

(1) KENNAN, ouv. cité, p. 71. Ces chiffres concernent 1879 et 1882.
(2) KENNAN, ouv. cité, p. 112, 114.

Digitized by Google

à Sredné-Kolymsk par Verkhoïansk, le voyage en traîneau dure plusieurs mois. Il est vrai qu'arrivé au terme, on se trouve dans le cercle de Kolyma, vingt-cinq fois plus vaste que la Belgique et « peuplé » de 7,000 âmes environ. La nuit s'y prolonge pendant des mois, on ne s'y nourrit que de poissons et de racines, et la poste ne passe que deux ou trois fois l'an; mais ces étrangetés n'empêchent pas de regretter l'Europe.

Les rapports des déportés politiques avec les officiers qui dirigent les colonnes de condamnés présentent une extrême diversité. On ne peut formuler d'appréciation générale sur le caractère de ces relations. Il est des officiers qui comprennent la situation de leurs prisonniers et leur accordent des égards mérités. Ils ne sont point très nombreux, mais ils ne forment point des exceptions étonnantes. Ce qui frappe plutôt, c'est l'absence de tout contrôle et le pouvoir absolu laissé aux représentants de la puissance exécutive. Qu'il se trouve un fanatique de l'autocratie parmi les chefs du convoi ou les autorités administratives, il n'épargnera aucune vexation à ses victimes. L'attitude des exilés se définit plus aisément, et pour cause, puisque tous subissent la même peine pour des faits semblables. Un émigré politique expliqua parfaitement l'état d'esprit de ces malheureux : « Nous nous considérons, disait-il, « comme des vaincus; la force a triomphé de nous; nous lui « avons cédé physiquement. Mais elle n'a point entamé notre « dignité morale et nous entendons qu'on la respecte; notre « personnalité reste entière. Que l'on nous traite en prison- « niers, soit; mais avec des égards. »

Des excès se produisent donc. Mais des abus du même genre se voient dans les colonies et les pénitenciers de France et d'Angleterre. S'il faut faire procès à la Russie, ce n'est pas de livrer à des mains barbares ses prisonniers politiques, c'est d'assimiler ceux-ci aux assassins et aux pires bandits.

Lorsqu'un différend surgit entre l'officier et les exilés, le soldat recourt aux menaces, il fait approcher ses hommes, armer les fusils, il annonce un massacre ou bien il se contente de menacer des fers les perturbateurs. Ceux-ci lui opposent une complète inertie, un parfait sang-froid. Ils tiennent à ne

Digitized by Google

pas sortir de la « légalité » ; le moyen le plus simple est le refus de se mettre en marche. La discussion se prolongera parfois longtemps. Mais il n'est point rare que l'officier cède (1). La grossièreté du tutoiement exaspère les « politiques ». — Comment es-tu arrivé ici? — demande un officier à l'un de ses prisonniers. — Que veux-*tu?* lui répond l'autre L'officier s'emporte et réclame une forme plus respectueuse. La discussion s'engage; pris de colère, l'officier annonce qu'il fait tirer dans le tas des déportés. « L'animal! », s'écrie Danilof; l'officier lui pose son revolver sur le front et le défie de répéter l'expression, en le menaçant de mort. Danilof réitère l'interjection, et il la prononce ainsi trois fois de suite, invité à le faire par l'officier lui-même On les sépare enfin. Ce fut tout. Le lendemain, l'officier fut le premier à saluer Danilof, dit-on; mais celui-ci ne voulut point lui rendre son salut (1). Si toutes les difficultés se dénouaient ainsi, on ne pourrait accuser bien sérieusement les fonctionnaires sibériens. Mais on cite également des exagérations de conduite qui soulèvent l'indignation. On écrit de Siisk, station située dans le gouvernement de Vologda, que les soldats ont tenté plusieurs fois de violenter des femmes de criminels ou des exilées politiques. Mme Ch...a, victime de leur brutalité, s'empoisonna. Un de ses compagnons, Khmara, fut assommé à coups de crosse pour avoir défendu contre pareille agression l'une des prisonnières (2). On prouverait aisément que ces faits ne sont point exceptionnels.

Des condamnés politiques se trouvaient à Tioumène, se dirigeant vers le Stiépno. Pour diminuer leurs dépenses, ils demandent au général de Tobolsk, Troïtsky, l'autorisation d'accélérer le voyage. Le télégraphe leur répond que leur désir ne peut pratiquement se réaliser. Par dépêche, ils informent le gouverneur qu'ils ont trouvé des ressources suffisantes, des chevaux, qu'il leur suffit d'une simple autorisation. La requête ne semblait pas de nature à troubler l'ordre social russe. Le général en jugea sans doute autrement, il refusa net.

(1) *Svobodnaïa Rossia*, n° 3, mai 1889. Cela est vrai au moins du convoi dont parle cet article.

(2) *Osnovy téor. sots.-s prilojeniém srodiny i na rodinou*, 1893, p. 7, 10.

Digitized by Google

Les déportés s'en plaignirent à des fonctionnaires présents. L'inspecteur de police coupa court aux récriminations en donnant l'ordre du départ. Ils se mirent en marche sans résistance (1). Mais les « séditieux du 9 juin 1888 », comme on les appela, furent poursuivis. Tessiolkine, signataire des télégrammes, reçut huit ans de travaux forcés; Tchoumaévsky et Smirnof, cinq ans d'exil dans le Iénisséi, et chacun des dix-neuf autres, six mois de prison. Notez que si tous avaient signé les dépêches, ils auraient enfreint la disposition du code pénal qui défend les requêtes collectives. Il paraît même que les accusés furent jugés à Tobolsk, alors qu'ils habitaient, bien loin de là, les résidences d'exil. On lut à l'audience leurs interrogatoires, on montra leurs photographies aux témoins, puis on les condamna, après avoir pris le temps nécessaire à la réflexion.

L'administration favorise parfois les voyages. Un déporté politique écrivait, en 1882, qu'il devait sans cesse changer de résidence, et pour des motifs futiles. Il adresse à un ami une lettre recommandée renfermant son portrait; lettre et portrait furent confisqués en vertu de je ne sais quel édit. Un nouveau terme d'exil s'ajouta au premier; le malheureux se trouva condamné administrativement à dix années de Sibérie; on le transporta dans une localité située à 2,843 verstes de la précédente; en cinq ans, il avait ainsi parcouru 6,625 verstes (2). Kennan rapporte un fait semblable. Tcherniavsky est exilé avec sa femme en 1878; en 1881, on exige de lui le serment de fidélité; son refus le fait transférer à Krasnoïarsk; les nouveaux fonctionnaires qu'il y rencontre lui demandent de prêter ce serment qu'on avait déjà réclamé de lui. Était-ce erreur de leur part ou excès de zèle? J'admettrais plutôt l'erreur si fréquente dans ce domaine. Une seconde fois, Tcherniavsky refusa et, pour la seconde fois, on lui désigna un lieu d'exil plus éloigné. Il partit avec sa femme et un jeune enfant; c'était au cœur de l'hiver. Arrivés à Irkoutsk, l'enfant était mort de froid.

(1) *Samoouprávlénié*, n° 4, avril 1889.
(2) *Volnoé Slovo*, n° 43, août 1882.

Digitized by Google

On déporte même des enfants. L'histoire de la famille Ananiéf instruit douloureusement. Le 1er mars 1887 eut lieu un attentat contre Alexandre III. Cinq étudiants de l'université de Saint-Pétersbourg furent condamnés à mort et pendus dans la cour de Schlüsselbourg; c'étaient Oulianof, Ghénéralof, Andréïouchkine, Chévéref et Ossipanof. D'autres accusés se virent infliger des condamnations diverses. L'administration, le procès fini, entra directement en scène. Des personnes qui n'avaient pu être gardées en prévention et jugées, des connaissances des accusés ou des témoins, furent exilées administrativement. Le témoin Gomaltsky, étudiant, fut placé pour cinq ans à Pélym, pauvre village composé de neuf maisons, entouré de forêts et de marécages, perdu dans le gouvernement de Tobolsk. Ordre fut donné aux fonctionnaires supérieurs de choisir pour ces déportés les endroits les plus reculés, ceux où ne se trouvait aucun condamné politique. Un chargé de cours au séminaire supérieur de la capitale, Novoroussky, était condamné à quinze ans de travaux forcés. Parmi les personnes liées avec des condamnés, l'administration découvrit la famille Ananiéf. Mme Ananiéva avait loué un quartier à l'un des condamnés à mort, Oulianof, elle avait comparu au procès et reçu quinze ans de travaux forcés. On la dirigea vers la Sibérie orientale, à Kara. Ni sa fille, ni son fils n'avaient été mis en cause, pour d'excellentes raisons. Mlle Ananiéva s'était fiancée à Novoroussky. Elle n'avait que 17 ans. L'administration l'exila pour cinq ans à Kandinskoé, sur l'Obi, entre Obdorsk et Bériozof, lieu d'exil autrefois célèbre. Elle s'y trouva absolument seule. Le fils avait 11 ans; conspire-t-on à cet âge? Il fut envoyé à Tiflis, dans le Caucase, à des milliers de verstes de sa mère et de sa sœur.

La question des transports provoqua, en 1889, un drame terrible à Iakoutsk. Ostachkine, qui faisait fonction de gouverneur, avait pris une suite de mesures vexatoires; il avait, par exemple, confisqué les livres des exilés. Il devait envoyer seize personnes à Sredné-Kolymsk. Le voyage est difficile. Jusqu'à Aldane, à 240 verstes d'Iakoutsk, le pays est plus ou moins cultivé. Au delà, c'est le désert. On ne peut se procurer

Digitized by Google

de pain qu'à Verkhoïansk, encore n'est-ce pas en toute saison. Le trajet dure des mois. Les stations se composent d'une ou deux « iourtes » (huttes), habitées par une vingtaine d'êtres, hommes et bêtes. On trouve parfois des postes abandonnés, les habitants s'enfuient pour ne pas mourir de faim. Les chevaux et les rennes suffisent à peine au transport de quatre voyageurs par semaine. Ostachkine ordonna le départ des exilés par groupes de quatre, escortés d'autant de Cosaques; il limita la quantité de provisions qu'ils pourraient emporter et il voulut espacer les convois de huit jours seulement. C'était, en hiver surtout, condamner les voyageurs à une mort certaine. La police fixa les groupes très maladroitement. C'est ainsi que les deux sœurs Gourévitch se trouvaient séparées. Ces dispositions soulevèrent de vives protestations; les exilés remirent une pétition collective, qui fut écartée pour vice de forme. On leur imputa à crime, plus tard, d'avoir déclaré qu'ils ne se soumettraient point au nouveau règlement, s'il était maintenu (1). Ces mesures, du reste, étaient dangereuses pour les Cosaques mêmes d'Ostachkine. Une série de requêtes individuelles, correctes en la forme, furent alors déposées. Le maître de police, Soukhatchef, dit aux exilés d'attendre la réponse le lendemain 22 mars, chez l'un deux, Notkine. Les déportés se réunirent chez leur ami. Une longue discussion s'engagea entre eux, l'officier Karamzine, le capitaine Vajef et le maître de police : on avait promis de leur donner réponse chez Notkine et ils refusaient de se rendre au bureau de police. C'est ainsi que commencent toutes les « histoires » : les « politiques » invoquent le respect qui leur est dû et protestent contre le sans-gêne administratif; on parlemente et, parfois, il n'y a pas d'autre incident. Les soldats furent-ils trop barbares? Les exilés trop obstinés? On ne sait ce qui provoqua le massacre (2). Plus souples, les déportés l'évitaient. Cette réserve faite, on peut admettre que les fantassins de Karamzine voulurent expulser avec trop de violence le

(1) *Tchto diélaetsia v Sibiri?* Feuille volante. Saint-Pétersbourg, 1889.

(2) Il faut comparer : *Oubiistvo polit. sylnykh v. Iakoutské*, 1890; *Svobodnaia Rossia*, mai 1889, et *Sotsial-Democrat*, 1890.

Digitized by Google

groupe des exilés; ils en blessèrent plusieurs à coups de crosses et de baïonnettes. Des coups de revolver partirent; une fusillade leur répondit Le feu continua alors même que les insurgés n'avaient plus de cartouches à tirer. Chour sort de la chambre en criant : « Je me rends! Je n'ai pas d'armes! » Un instant après, il était tué. On souleva Sophie Gourévitch sur des baïonnettes et on lui ouvrit le ventre. Podbiélsky accourt de la ville et veut pénétrer dans la maison; il est tué. Pick, Notkine et Moukhanof furent également tués. L. Bernstein, Zotof, Minor, Hots, Orlof, Foundaminsky, I. Estrovitch, Kangher, Mme Zoroastrova, sont grièvement blessés. Il y eut parmi les représentants du pouvoir quatre blessés.

L'évêque d'Iakoutsk protesta dans un prêche contre l'administration. Les survivants furent livrés à la justice. Les débats furent secrets. Les accusés n'avaient point de défenseurs; on les interrogea séparément; on ne leur communiqua même pas l'acte d'accusation; on leur accordait cinq minutes pour répondre aux questions et se justifier. Ce sont des condamnés à mort qui consignent ces faits, dans la cellule d'où ils aperçoivent la potence dressée. Albert Hausmann, Léon Kogane-Bernstein, Nicolas Zotof sont frappés de la peine capitale; quatre autres perdent leurs droits civils et sont condamnés aux mines à perpétuité; six accusés ont à subir la mort civile et vingt ans de travaux forcés; quatre femmes reçoivent quinze ans de mines et la perte des droits civils; un accusé est envoyé aux travaux forcés pour dix ans; deux autres pour huit ans; Eugénie Gourévitch est condamnée à six ans de mines; Rosa Franck et A. Chekhter, à quatre ans; Kater et Zoroastrova, à la confiscation des biens, à la mort civile, à l'exil à vie au cap Bykof, sur l'océan Glacial; Mahat, pour avoir signé la première requête, est exilé à vie dans un « oulouss » du territoire d'Iakoutsk; Gheïman, outre la perte des droits civils, eut à subir trois ans de prison.

Bernstein, Hausmann et Zotof furent pendus. Des personnes qui ont connu Zotof et Hausmann assurent que c'étaient des hommes d'un caractère calme et paisible. Bernstein, grièvement blessé, fut apporté sur un matelas. La

Digitized by Google

fièvre l'avait saisi. On lui passa la corde au cou et on le souleva de la couche où il reposait. Tous, ils moururent courageusement.

On a religieusement conservé les dernières lettres qu'ils ont écrites. « Ne dites pas et ne pensez pas, s'écrie Bernstein, que notre vie est perdue, qu'elle se réduit à des souffrances, à des tortures inutiles. Endurer des tourments pour sa patrie, être un reproche vivant pour la descendance des ténèbres et du mal, c'est une grande œuvre. Ce n'est pas un malheur, si tel est votre destin. Vous avez apporté votre obole sur l'autel de la lutte pour le triomphe de la Volonté du Peuple (1). »

L'officier qui dirige un convoi peut se livrer à tous ses caprices; il est maître absolu. Ce ne sont pas les mieux appréciés à la cour, sans doute, que l'on détache en Sibérie; on choisit plutôt les têtes folles, et les abus de pouvoir se font moins rares qu'en Russie. Les humiliations, les vexations sont plus nombreuses qu'il ne faudrait. La nature n'épargne pas non plus les souffrances physiques. Des millions seraient nécessaires pour mettre les routes en bon état, pour restaurer les postes et les stations de repos, pour organiser le service médical, pour nourrir, chausser et vêtir décemment les déportés. Il en meurt des centaines chaque année sur les chemins; les maladies accablent les autres; il n'arrive au but du pèlerinage que des fantômes d'hommes. Aux yeux de qui ces tourments sanctifieront-ils l'autocratie du tsar?

F. MOLL.

(1) « Narodnaia Voliia » (la volonté du peuple), c'est le nom d'un parti démocratique.

Digitized by Google

L'INCONSOLÉ [1]

La moiteur printanière avait fondu la glace des étangs, qui s'entouraient de la couronne verdoyante des saules; de longs soupirs traversaient l'air, paraissant poussés par la terre en gésine; dans le ciel, d'un bleu d'alcôve ou de berceau, de blanches nuées s'effrangeaient au soleil irradiant.

Lointaines ou proches et montant avec des vibrations sonores qui retombaient en gerbes joyeuses sur les champs, les alouettes disaient la chanson du renouveau, tandis que, dans les blés courts, les lièvres, deux à deux, erraient sentimentalement.

A je ne sais quel silence plus accentué, à plus de solitude sur les labours et les guérets, comme aussi, par moments, à de vagues sonneries de cloche éparses dans la brise, on devinait un dimanche.

Séraphina, sur la longue chaussée de Vilvorde à Grimberghen, se hâtait, voulant aller chez sa sœur et en revenir en une matinée, afin de pouvoir encore passer l'après-dîner même à la ferme, sinon en compagnie de Wannes, du moins chez lui, dans l'air qu'il respirait.

Et c'était pitié vraiment de voir cette belle fille, toute férue d'amour pour le grand Wannes, courir ainsi à travers champs, dans la hâte fébrile de lui revenir plus énamourée et toujours plus indifférente.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1897.

Digitized by Google

Elle avait jeté sur ses cheveux, de manière à n'en laisser voir que les deux bandeaux lustrés qu'encadrait une guirlande de dentelle noire et de jaunes primevères, un large foulard de soie violette, et des deux côtés de ses joues rosées par la marche et par le grand air, il retombait, entourant ses épaules et lui descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Brune, l'ovale du visage allongé, les yeux brillants, les dents blanches, elle portait en toute sa personne, en sa physionomie, en sa façon de marcher, en ses gestes, un esprit de décision net et sans détours. A peine si l'amour pouvait atténuer en elle cette saine fierté du vouloir.

Elle songeait, aveugle aux claires verdures des sillons, sourde aux chants des oiseaux, l'âme obstinément repliée sur elle-même. Et ce qu'elle songeait, semblable à un flot violent qui s'amasse derrière un obstacle, activait sa résolution d'en finir vite par un coup d'audace.

Comme elle approchait de Grimberghen, elle aperçut sur le dos-d'âne de la chaussée une de ces charrettes où gîtent des vanniers ambulants. Le misérable logis de planches et de haillons accrochés, traîné par un poney famélique, avançait cahin-caha, de loin annoncé par le bruit sec de ses cahots sur les pavés. Séraphina n'eût certes point fait attention à pareille rencontre si, apparaissant tout à coup derrière la roulotte, deux enfants en guenilles ne fussent venus lui tendre la main. Après les enfants, la mère s'approcha de même et celle-ci souriant dans les boucles éparses de sa chevelure noire et luisante, dardant sur la grasse Flamande ses yeux goulus de Tzigane : « Amour, amour, prononça-t-elle d'une voix rauque. Vous amour, répéta-t-elle en montrant Séraphina ; et moi, — en se montrant elle-même, — dire quoi amour devenir. »

Séraphina comprit.

« Vous voulez me dire la bonne aventure? demanda-t-elle.

— Combien vous donner? » dit la Bohémienne.

Et Séraphina lui ayant montré une pièce de cinquante

Digitized by Google

centimes, elle s'empara de la main potelée de la jeune fille.

Autour du groupe qu'elles formaient à peu de distance de la roulotte arrêtée, les deux hommes de la troupe ambulante erraient avec la mine de loups cherchant pâture et, lorsque leur compagne commença ses vaticinations, curieusement ils s'arrêtèrent, les bras croisés, pour l'écouter.

« Longue peine de cœur », dit la Tzigane, après un temps.

Les hommes demeurèrent graves; Séraphina sourit.

« Et puis? interrogea-t-elle.

— Une mort, murmura la chiromancienne, paraissant lire attentivement les lignes de la main; puis, tandis que ses longs doigts maigres et noirs s'agitaient d'un mouvement fébrile : Une mort, répéta-t-elle; mais pas vous, pas lui...

— Comme de juste : on finit toujours par mourir, dit Séraphina, qui voulut plaisanter.

— Pas vous, pas lui, redit la Bohémienne, dont les yeux noirs fascinaient Séraphina. Vous toujours aimer, lui jamais... jamais... »

Et pour conclure, elle se mit à chanter, dans une langue inconnue, une sorte de mélopée qu'elle accompagna de balancements du buste et des bras.

Les hommes la regardaient et l'un d'eux, tirant de sa poche une paire de castagnettes, se les fixait aux doigts.

« Musique, musique! » cria-t-il.

Séraphina se demandait comment la scène allait se terminer, lorsqu'elle eut l'idée de montrer sa pièce de cinquante centimes.

A cette vue, la fièvre dont avaient été saisis les Bohémiens tomba soudainement et Séraphina put reprendre son chemin.

Au carrefour de Peuthy, ses brancards appuyés sur le sol, la roulotte reposait sous les grands ormes et, dans un rayon de soleil descendu de la cime des arbres, les vanniers tressaient l'osier roux. Le cheval paissait le long du fossé, sous la garde de l'un des enfants. A l'entrecroisement des deux routes, la

Digitized by Google

femme, debout contre l'orme qui termine l'allée, regardait et semblait attendre.

C'était le hasard pourtant qui lui amenait Séraphina, le hasard seul, rien que le hasard, comme elle se hâta de le déclarer à la Bohémienne.

Et la Bohémienne, abaissant sur ses yeux ardents ses paupières bistrées, accepta sans protestation ce que lui disait la jeune fille, puis toutes deux s'éloignèrent sur la route déserte.

« J'ai pensé, commença Séraphina fermement, que vous pourriez rendre un service à une personne que j'aime, — à ma sœur », ajouta-t-elle aussitôt.

La Bohémienne écoutait, les yeux perdus au loin sur la campagne verte. Rien en elle ne trahissait ses impressions, et cette impassibilité menaçait de troubler Séraphina, qui poursuivit en pressant ses paroles :

« Ma sœur aime un homme qui ne l'aime pas... Elle espère le décider à venir vous consulter. Il faudrait lui conseiller d'épouser ma sœur — comprenez-vous? lui dire que son destin le veut...

— Tra la la. »

Sourdement, la Bohémienne se mit à fredonner l'air étrange que Séraphina avait déjà entendu.

« Combien ta sœur me donne? fit-elle en s'interrompant.

— Combien demandez-vous?

— *Cinque* francs! répondit la Bohémienne, et, dans un langage inintelligible qu'elle accompagna de force grands gestes, elle expliqua qu'elle n'était pas habituée à mentir, mais que, pour *cinque* francs, vu la misère des temps, elle mettait de côté tout scrupule.

— Le nom? demanda-t-elle.

— Inutile; je vous amènerai la personne.

— Ici?

— Non; à la kermesse de Dieghem, où vous allez sans doute. »

La Bohémienne acquiesça et Séraphina conclut :

Digitized by Google

« Je vous donnerai les cinq francs quand vous aurez parlé.
— Tra, tra la... »

De sa voix profonde, aux résonnances gutturales, la Bohémienne reprit la mélopée dont elle semblait vouloir endormir ses scrupules ou les scrupules de sa cliente.

Au retour du printemps, chaque année, on voit par les chemins de Dieghem un homme en veste de velours, pantalon de bure, la poitrine et les cuisses couvertes d'un grand tablier de toile blanche, portant dans des gaines, dont l'une lui pend à l'épaule et l'autre s'attache derrière à un ceinturon de cuir, des couteaux à manches de bois. Il passe. Un carrousel, un atelier de photographie, des boutiques se bâtissent, de l'échelle de sa roulotte rangée au long d'une maison, quelque forain le regarde passer et, tandis que derrière lui, couchée dans une cour sur un lit de paille, sa rose victime est livrée aux soins de ceux qui soigneusement lui raclent la couenne, il va continuer de ferme en ferme la sanglante hécatombe.

Dès le matin du grand jour, dans les routes et les sentiers à travers la campagne que laissent encore visible les arbres dépouillés, des groupes de paysans cheminent vers le même but : l'église au clocher en tiare, tout blanc sur le bleu pur des cieux. De vagues accords d'orchestres jouant des polkas et des valses montent par bouffées, en même temps qu'une tiédeur printanière et des parfums d'herbes humides.

Au village, la grand'rue est pleine de monde : paysans en veston de drap et casquette de soie noire ; ouvriers en redingote et chapeau boule ; paysannes en robes à demi-longues et mouchoirs de tête à palmettes, filles en cheveux. Tous se coudoient, rient, s'interpellent, entrent dans les cabarets, en sortent, pendant que les appels des marchands, dont les échoppes s'adossent aux maisons, essayent de les arrêter au passage.

Ici, sur une table à gradins, du foie, du jambon et des saucissons ; là, dans des baraques en toile aux drapeaux assemblés en trophées, du pain d'épice et des bocaux remplis de sucreries.

Digitized by Google

Et la foule circule devant, une paysanne de temps en temps y achetant deux de ces carrés de pain d'épice d'un jaune roux, que les vendeurs frappent bruyamment l'un contre l'autre. Plus loin, des fritures; l'odeur du graillon, celle du tabac, celle du saucisson et du pain d'épice, puis les senteurs particulières à une foule en fête : odeur de bière, de sueur et de savon grossier, chacune tour à tour vous monte aux narines avec le relent fade des ruelles.

Dans la foule et la dominant de sa tête crépue sous la haute casquette de soie noire, Wannes brusquement tourna le coin de la grand'rue et Séraphina, l'ayant tout de suite reconnu, joua des coudes pour se rapprocher. Elle lui fut annoncée par les remous qu'elle creusait devant elle dans la cohue et, souriant de la voir le visage tout rouge et couvert de sueur :

« Où est la petite? demanda-t-il. Heureusement que tu ne l'as pas menée dans cette foule avec toi.

— Est-ce que j'ai la coutume d'exposer la fille aux dangers? repartit-elle.

— Aussi ne sont-ce point des reproches que je t'adresse, Séraphina, répondit-il, mais des félicitations pour l'avoir sans doute laissée dans une maison amie. Mais toi, toute seule comme cela, tu ne dois pas beaucoup t'amuser? fit-il. Tu n'es pas allée sur les chevaux de bois? »

Et il se mit à rire. Le soleil, dans le hâle de son visage, fit briller la blancheur de ses dents.

« Non, je ne suis point allée sur les chevaux de bois, répliqua-t-elle; mais on dit tant de choses étonnantes de la diseuse de bonne aventure qui est ici...

— Ah! cela, tu ne feras pas, dit-il, en levant le doigt; c'est défendu. »

Mais il rit de plus belle et Séraphina s'aperçut qu'il avait sans doute bu du lambic de trop bon matin. C'était le moment de mener à bien leur entrevue avec la Bohémienne.

« Oui, on dit, reprit-elle, comme si elle ne l'avait pas entendu, on dit qu'elle fait parler les morts. »

Digitized by Google

Il fit un grand geste des épaules comme pour rejeter un fardeau importun :

« Elles content toutes la même histoire! Ce serait mieux de faire parler sensément les vivants.

— Moi, je vais aller voir quand même.

— Si tu y vas, j'y vais. Mais tu n'iras pas, parce que c'est défendu, répéta-t-il, défendu, défendu. »

S'il venait de déclarer qu'il irait si elle y allait, c'était par un singulier sentiment de jalousie, — de crainte qu'elle ne vît ou n'entendît parler la seule personne qui comptât pour lui parmi les morts, sa chère Katau. Séraphina le comprit-elle ou voulut-elle voir dans cet empressement à l'accompagner chez la diseuse de bonne aventure une arrière-pensée de galanterie? Toujours est-il que, se dirigeant aussitôt vers un renfoncement dans la rangée des baraques, elle alla s'arrêter devant la roulotte des vanniers dont l'arrière, tourné vers la rue, avait été orné de chiffons rouges, de drapeaux et de placards, d'où il résultait clairement que les célibataires des deux sexes qui voulaient connaître qui ils épouseraient, ne pouvaient mieux faire que de s'adresser à la célèbre M^me^ Carpantra, la Sibylle fin-de-siècle. Au-dessus de l'escalier garni de cinq ou six pots de géraniums, le seuil de la loge était gardé par un des vanniers vêtu d'une veste de zouave pontifical ouvrant sur un gilet de flanelle rouge et d'un pantalon de nankin, chaussé d'espadrilles et coiffé d'un bonnet qui, bien que grec, achevait de lui donner l'aspect d'un Turc, seul résultat auquel il avait sans doute prétendu atteindre.

En apercevant Séraphina et son compagnon, il s'inclina et les introduisit immédiatement dans l'intérieur du sanctuaire.

Derrière une table boiteuse, couverte d'un tapis déchiré, sur laquelle étaient placés un jeu de cartes, une cafetière, une tasse et une soucoupe ébréchée, la Bohémienne était assise dans une attitude lasse et rêveuse, les deux coudes à la table, les yeux fixés sur les entrants. La tête était enveloppée d'un châle noir dont les plis, entourant son visage, faisaient ressortir la pâleur mate de son teint.

Digitized by Google

Elle ne parut pas reconnaître Séraphina et s'empara de la main lourde et calleuse de Wannes.

« Amour, amour, murmura-t-elle; moi, je sais tout; moi, je dire tout. »

Wannes, malgré lui, fit un mouvement pour retirer sa main, mal à l'aise tout à coup de la sentir dans la moiteur de la paume de la sorcière.

« Toi aimer celle qui t'aimer plus, reprit-elle, et toi pas aimer celle qui aimer toi. »

Et d'entre ses lèvres que serra de nouveau l'attention vraie ou feinte qu'elle mettait à lire dans la main de Wannes, Séraphina entendit s'envoler un inintelligible mumure. Était-ce une chanson, une prière, une incantation magique?

Wannes, dont le lambic soutenait le courage, s'était mis à rire et se frottait les mains l'une contre l'autre. Au fond, il ne comprenait pas très bien. Il finit par l'avouer à la Bohémienne.

« Toi devoir aimer celle qui aimer toi et que toi pas aimer, poursuivit-elle, et, jetant un rapide regard à Séraphina : — Les morts sont morts et les vivants sont vivants; il faut vivre avec les vivants ou mourir avec les morts. Moi ne dire pas davantage. »

Et, sa chanson aux lèvres, elle se leva et se mit à marcher d'un pas rythmique en balançant les bras.

Wannes, dégrisé, avait peur tout de bon, mais, voulant faire bonne contenance devant Séraphina, comme la Bohémienne passait devant lui, il la saisit par la taille d'une si brusque façon qu'elle eut à peine le temps de s'opposer à ce que la bouche du jeune homme se posât sur sa joue.

Comment ils se retrouvèrent dehors, en pleine foule, en butte à ses lazzis et se disputant, elle lui reprochant de s'être conduit comme un ivrogne, lui l'accusant de l'avoir mené dans un lieu de perdition, c'est ce que jamais ils ne parvinrent à s'expliquer. Il est probable que, devant le geste entreprenant de Wannes, M^me^ Carpantra avait appelé son garde du corps qui, faisant usage de la force d'un de ces Turcs auxquels il avait la

Digitized by Google

prétention de ressembler, avait précipité le fermier et sa compagne sans leur laisser le temps de se reconnaître ; d'ailleurs, au même moment, la roulotte était envahie par une troupe de joyeux lurons sur lesquels leur chute avait dû s'amortir.

« Cela n'est pas permis, Wannes !

— Et pourquoi n'était-il pas permis de voir si le diable se laisserait embrasser ?

— Vous avez donc eu peur ? » interrogea Séraphina en abandonnant tout à coup son ton de colère jalouse.

Il ne répondit pas directement à la question.

« Je vous avais dit, fit-il, qu'il était défendu d'interroger sur les morts.

— Mais elle a parlé des vivants aussi, Wannes. C'est peut-être cela qui vous a effrayé ? »

Il hésita, sourit en affectant du dédain, puis :

« Tout de même, murmura-t-il, elle n'aurait pas su me dire celle qui m'aime, parce que cela, cela, affirma-t-il en insistant, je sais très bien que cela n'existe pas. »

Et il tourna le dos, s'en allant vers un estaminet d'où, depuis un instant, on lui faisait de grands gestes d'appel.

L'une de ces deux tourterelles que, par cette saison d'amoureuse allégresse, elle a vues si souvent fuir de compagnie vers les bois humides, elle la suppose brusquement frappée par le plomb d'un chasseur : dans l'air où elle volait, alerte et déployant à la brise son aile d'un brun fauve, la voici qui tournoie et qui tombe, en jetant vers son nid un suprême regard.

Ainsi, dans le jardin où elle s'est réfugiée, Séraphina se compare elle-même à un oiseau tombé avec une blessure au flanc. Elle songe que Wannes a prononcé le mot décisif et qu'elle ne peut espérer plus longtemps ; elle songe qu'elle va quitter la ferme, quitter le pays et qu'elle trouvera sans doute à s'engager dans la grande ville dont, si souvent naguère, elle regardait au loin les dômes d'or, songeant avec la fierté d'une femme sûre d'elle-même et de son pouvoir : « Jamais, je n'irai là-bas servir, traîner la chaîne de l'esclave. »

Digitized by Google

Eh bien, maintenant, il faudra bien qu'elle l'accepte, cette chaîne, et il faudra qu'elle apprenne à obéir, parce que Wannes est trop stupide vraiment et qu'il ne veut rien comprendre de ce qu'un autre aurait depuis longtemps deviné!...

Autour d'elle, dans le petit jardin enclos de haies qui laissent la vue s'étendre sur les jardins voisins, règne une solitude qu'animent pourtant les bruits prolongés des bals et des carrousels; mais ni la musique, ni la confuse rumeur de la foule ne parviennent à troubler Séraphina et, s'absorbant de plus en plus en elle-même, elle se sent seule en ce monde pour se plaindre du malheur le plus triste qui fût jamais...

D'ailleurs, elle ne souffrira pas longtemps; elle quittera le pays et, là-bas, dans la grande ville, elle trouvera bien un service qui l'usera en peu de temps, la brisera, la fera promptement mourir.

S'il voulait comprendre cependant! Mais non; toujours, toujours, elle est sur son chemin, au lever, aux heures de repas, dans la campagne encore, chaque fois qu'il est possible : il ne la voit pas; elle a beau prodiguer ses caresses à la petite Léna — qu'elle devrait peut-être haïr, puisque c'est l'enfant de celle qui le garde de tout nouvel amour, — il ne les sent pas.

Du banc de bois où elle se cachait à demi dans l'aubépine de la haie, Séraphina vient de se lever et, rapidement, elle se dirige vers la maison d'où partent les cris d'un enfant qui s'éveille.

« Léna! Léna! » crie-t-elle en entrant; puis, la voici de nouveau avec, dans ses bras, un jeune enfant qu'elle berce d'une voix lente et monotone.

« La dure existence qui nous est faite, petite Léna! La dure existence aux créatures humaines... Et tout le bonheur va aux uns, tandis que les autres ne sont ici-bas que pour souffrir. Des pauvres gens qui n'ont pas de quoi manger, pas de quoi s'abriter, pas de quoi se donner un petit plaisir lorsque, comme aujourd'hui, c'est la kermesse, petite Léna chérie! Et puis des pauvres gens aussi qui n'ont pas de quoi aimer! »

L'enfant s'est rendormie et Séraphina s'est mise à pleurer.

Digitized by Google

« Je pars, Wannes. Léna est hors d'affaire et je ne ferais plus que vous être à charge dans cette maison où il y a assez de servantes, Dieu merci! pour vous cuire vos repas et vous laver votre linge.

— Et où vas-tu? » demanda-t-il.

Elle indiqua la direction de la ville.

« Servir? »

Elle agita la tête en signe d'assentiment.

« Tu parlais tant tout à l'heure, reprit-il avec un sourire; pourquoi maintenant es-tu muette? Sais-tu ce que je crois, Séraphina? C'est que pour une raison ou pour une autre, tu t'en vas fâchée contre moi. Si c'était ainsi, il faudrait me le dire parce que, pour le repos de celle que j'ai perdue, Séraphina, je ne voudrais pas t'avoir fait de la peine. »

Un moment, en voyant l'intérêt qu'il lui montrait, Séraphina s'était reprise à croire que le cœur de Wannes allait se fondre, mais la phrase où il rappelait la morte lui brisa son espoir et ce fut presque brutalement qu'elle répondit :

« De la peine? Et quelle peine voudriez-vous m'avoir faite?

— Alors, pourquoi pars-tu?

— Parce que je n'ai plus rien à faire ici. »

Elle montra les champs où les blés ondulaient en vagues verdoyantes jusqu'aux peupliers longeant la route.

« Quand ces orges et ces froments seront mûrs, Wannes, tu m'auras oubliée; — et cela vaut mieux ainsi, ajouta-t-elle avec effort; pour le repos de la morte, cela vaut mieux ainsi. »

En parlant, elle descendit l'unique marche du seuil et, baissant les yeux, elle traversa le jardin, gagna la route, et Wannes, durant quelque temps, la regarda s'éloigner sur la chaussée blanche. Lorsqu'il rentra chez lui, il eut vaguement conscience qu'il venait de se passer quelque chose dans son existence; vaguement aussi, il eut cette sensation d'esseulement que nous laisse un départ; mais bien vite il s'expliqua ce malaise : un coup de trop bu hier soir à la kermesse de Dieghem.

ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

L'ÉVOLUTION

DE

L'ÉDUCATION POPULAIRE A BRUXELLES

II. — HUMANISME, PROTESTANTISME, JÉSUITISME.

Les Pays-Bas, et spécialement la région flamande et brabançonne, atteignirent un degré prodigieux de splendeur pendant le XVI^e^ siècle, qui forme la transition entre le moyen âge et les temps modernes. Le monde s'était agrandi considérablement par la découverte de la route maritime des Indes et de l'Amérique; l'imprimerie avait, d'autre part, permis de multiplier à l'infini, de faire pénétrer partout et de rendre désormais impérissables les œuvres des penseurs, des philosophes, des écrivains de l'antiquité profane. L'esprit humain, sous l'excitation des découvertes et des inventions, prit un essor d'une extraordinaire puissance.

Dans les provinces belgiques, on comptait alors 177 villes, 6,000 villages et une population si dense que les Espagnols s'écrièrent en y arrivant pour la première fois : « Ce pays n'est qu'une seule ville (1)! » Bruxelles était déjà l'une des plus belles et des plus riches cités de l'Europe; elle comptait environ 70,000 habitants, population considérable pour l'époque.

Les édifices publics somptueux de la capitale brabançonne faisaient l'admiration des étrangers; la Grand'Place, avec

(1) G. DE HENIN, *Description des Pays-Bas*. Manuscrit de la Bibliothèque royale. AL. HENNE, *Histoire de Charles-Quint*, I, 14.

Digitized by Google

l'hôtel de ville merveilleux qui la décore, la *Broodhuys* qui lui fait face, les maisons des corporations qui l'entourent, constituait un forum d'un cachet artistique unique dans le monde. Les métiers étaient arrivés à l'apogée de leur puissance; les artisans flamands et brabançons étaient partout réputés pour leur incomparable habileté et leur bon goût. Des lois libérales assurant aux marchands étrangers des garanties sérieuses attiraient dans les ports des Pays-Bas les vaisseaux vénitiens qui échangeaient les produits de l'Orient et de l'Afrique contre les draps, les tapis, les dentelles, le linge, les cuirs, les meubles, les objets d'art sortant des ateliers d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, de Bruges, de Liége, de Dinant, de Valenciennes, de Malines et d'une foule d'autres centres de production. La marine des Flamands, des Brabançons, des Zélandais, des Hollandais parcourait toutes les mers connues: nos grandes communes avaient lutté d'émulation pour développer et protéger la navigation. Anvers avait succédé à Bruges et à Venise, et dans son port s'accumulaient les produits de l'Inde; la métropole de l'Escaut, « la ville connue de toutes les nations », voyait avec orgueil son beau fleuve couvert parfois de 2,500 vaisseaux venus de tous les points du globe. L'illustre ingénieur Jean de Locquenghien, bourgmestre de Bruxelles, comprenant l'importance pour une ville de posséder un port, avait conçu et exécuté le canal de Willebroeck, qui aida puissamment à la prospérité de la ville.

Le voyageur qui parcourait alors les campagnes flamandes et brabançonnes ne se lassait pas d'en admirer les cultures, portées à un si haut degré de perfection que cette région avait été surnommée le jardin de l'Europe. L'art industriel accumulait des merveilles dans les villes. Quand on examine les dentelles, les meubles, les livres, les reliures, les ferronneries, les tapisseries, les armes, jusqu'aux simples ustensiles de ménage du XVI^e^ siècle, on est frappé par le cachet artistique qui les caractérise, le bon goût de leurs formes et de leur ornementation, en même temps que par leur solidité et l'excellence des matières premières employées. Nous y trouvons l'incontestable preuve de la haute culture esthétique des gens de

Digitized by Google

métier de cette mémorable époque. Les ateliers étaient alors de véritables écoles d'art appliqué à l'industrie; dans le moindre objet usuel sorti des mains des artisans flamands, brabançons, liégeois, une serrure, un marteau de porte, un bahut, une chaise, l'agréable était habilement combiné à l'utile. Du reste, toutes les manifestations d'art s'épanouissaient dans les Pays-Bas; nos musiciens portaient au loin la renommée du pays; les chefs-d'œuvre de nos peintres, de nos verriers, de nos graveurs, de nos orfèvres, ornaient les cathédrales, les hôtels de ville et étaient recherchés à l'étranger. La science n'était pas moins cultivée que les beaux-arts, comme l'attestent les travaux des Simon Stevens, des van Helmont, des Mercator, des Ortelius, des Dodonée, des Vésale et d'une pléiade d'autres illustres savants.

Le souffle puissant de la Renaissance provoquait ainsi partout une suractivité intellectuelle extraordinaire. La vie débordait. Au moyen âge pauvre, sombre, triste, ascétique, succédait une période riche, joyeuse, exubérante d'énergie, de soif de jouissances artistiques, littéraires, scientifiques. On étudiait, on commentait les auteurs de la Grèce et de Rome, on se pénétrait de leur esprit, de leur philosophie, et naturellement on se retournait contre la stérile scolastique, la routine des professeurs inféodés aux vieilles idées, l'absurdité des programmes surannés, le vide des fausses sciences. Les principes d'éducation des anciens puisés dans la lecture des œuvres de Platon, Xénophon, Quintilien, Cicéron, faisaient crouler la barbare pédagogie du moyen âge. Les humanistes faisaient pénétrer les idées nouvelles dans les universités et les écoles latines. Les meilleures œuvres de l'antiquité, commentées par des esprits éclairés et multipliées par l'imprimerie, remplaçaient les indigestes manuscrits sur lesquels des générations avaient pâli.

Partout les écoles se fondaient, tant le besoin d'instruction était intense. A Bruxelles, on en comptait vingt-sept, dont une supérieure, six latines, treize flamandes, trois wallonnes ou françaises; plus les écoles dépendant du clergé: celle de l'église du Sablon, datant de 1486; de la communauté de

Digitized by Google

Nazareth (1511), de l'église de la Chapelle (1531), des Hiéronymites ou Frères de la vie commune (1515). Les chambres de rhétorique, nombreuses et puissantes, contribuaient à la culture littéraire du peuple et au développement des idées émancipatrices. Le Livre, la première chambre de rhétorique bruxelloise, s'était fondé en 1401 et avait arboré la devise : *Om beters wille;* successivement d'autres s'étaient créées : la Fleur de blé, la Violette, la Fleur de lys; ces deux dernières, fusionnées, devinrent la Guirlande de Marie, dont la devise était : *Jeugd sticht deugd;* plus tard surgirent le Vignoble et les Poètes de la toison de Gédéon (*de Rymminnaere van Gedeonsvlies*). Toutes les villes flamandes de quelque importance, même de nombreux villages, possédaient des chambres de rhétorique; on en comptait au moins deux cents, au commencement du XVI^e^ siècle, dans les Pays-Bas. Ces sociétés d'amateurs d'art donnaient des représentations publiques subventionnées par les communes; on déclamait des vers de circonstance, on jouait des facéties, des mystères, on organisait de grands et brillants concours périodiques, dits *landjuweel,* qui étaient l'occasion de fêtes populaires animées, de joutes oratoires pleines d'entrain, de merveilleux cortèges parcourant les villes au milieu d'une foule immense accourue de vingt lieues à la ronde; l'accompagnement obligé de ces fêtes étaient des beuveries et des repas pantagruéliques, le peuple des Pays-Bas ayant de tout temps été réputé pour ses extraordinaires aptitudes gastronomiques.

Les chambres de rhétorique constituaient un mode d'enseignement populaire très puissant. Elles répandaient dans le peuple le goût de la littérature et travaillaient activement à l'émancipation des esprits, en stigmatisant ou en ridiculisant les abus du pouvoir, aussi furent-elles impitoyablement poursuivies par les princes; ceux-ci cherchèrent aussi à briser l'organisation communale pour y substituer le système despotique et clérical qui amena la décadence du pays.

L'imprimerie, qui avait fait de grands progrès dans notre pays, y répandait les livres, les pamphlets, les chansons, qui se vendaient à des prix relativement très bas et pénétraient

Digitized by Google

partout. Dans les écoles, ces conditions favorables élevèrent considérablement le niveau des études. Ludovico Guicciardini, qui habita les Pays-Bas pendant quarante années et en a laissé une description détaillée, dit :

« Il y a grand nombre de personnes lettrées et savantes en toutes facultés et sciences : dont il y a eu, comme encore a plusieurs auteurs fort renommés et la plupart des gens ont quelque commencement de grammaire, et presque tous, voire jusque aux villageois, savent lire et écrire. D'avantage, ils ont, en outre ce, la connaissance des langues vulgaires, si familière, que c'est un cas digne de merveille : comme ainsi soit que plusieurs entre eux, encore que jamais ne soient sortis de leur pays, si savent-ils parler, outre leur langue naturelle et maternelle, plusieurs autres langages étrangers, et sur tout le français, qui leur est commun et familier. Plusieurs y en a qui parlent allemand, anglais, italien et espagnol, et, autres, encore d'autres langues plus éloignées. Leur parler naturel, sauf en quelques endroits où l'on parle français et allemand, est nommé, par les étrangers, flamand et, en latin, teutonique (1). »

P. Cornejo, un Espagnol, auteur d'une *Histoire abrégée des guerres civiles en Flandre* (2), dit que les jeunes filles des Pays-Bas « lisent, écrivent, allèguent passages de l'Écriture et disputent de la foi, comme bien savants docteurs » et, en bon Espagnol catholique et antiféministe, il ajoute cette peu aimable observation : « Ce qui ne se devrait pas permettre comme l'on fait, parce qu'il appartient aux théologiens et ceux qui font profession des saintes lettres, de traiter et disputer de telle manière et non pas aux femmes auxquelles est propre la quenouille et le fuseau. »

Les fils des seigneurs et des bourgeois riches allaient continuer leurs études aux universités de Louvain, de Paris, de Padoue, où l'esprit nouveau pénétrait malgré les résistances des vieux professeurs inféodés aux routines scolastiques.

*
* *

Nombreux sont les écrits du XVI[e] siècle qui font le procès en règle aux méthodes surannées et proposent de nouveaux

(1) Ludovico Guicciardini. Édition française. Anvers, 1566.
(2) G. Chappuis en donna une traduction français en 1578.

Digitized by Google

cadres pour la culture intellectuelle et morale. En France, Rabelais, Ramus, Montaigne, occupent le premier rang parmi les critiques des programmes et des méthodes d'éducation légués par le moyen âge, et ils poussent énergiquement vers une orientation rationaliste de l'éducation. Rabelais est spécialement l'initiateur de l'éducation intégrale qui devait être reprise plus tard et inspirer la pédagogie du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle. En Italie, la réforme des études, déjà proposée au XV^e^ siècle par Victorien de Feltre, est défendue par Jacques Sadolet, évêque de Carpentras et cardinal, qui publia à Venise, en 1533 : *De liberis recte instituendis liber*, traité d'éducation qui ouvre la voie à la pédagogie humaniste. Dans les Pays-Bas, les Hiéronymites subirent l'influence de l'humanisme par Jean de Wessel, de Groningue, qui, à l'étude de la Bible, jusque-là seule base de l'éducation, ajouta celle des œuvres d'Ovide, de Virgile, d'Horace, de Térence, de Plutarque, de Salluste, de Thucydide, d'Hérodote, de Justin, d'Aristote, de Platon, de Cicéron, de saint Augustin, de Chrysostôme, de Grégoire, de Bernard, de Hugo de Saint-Victor. Son élève Agricola, qui étudia à Louvain, à Paris et en Italie, fit pénétrer la réforme en Allemagne; il parlait, au dire d'Érasme, le latin et le grec comme sa langue maternelle et connaissait à fond la philosophie et la musique; sa réputation était si bien établie qu'il fut invité par son ami Barberianus à prendre la direction d'une école à Anvers. Il répondit :

« On voudrait me confier une école; c'est une affaire trop difficile et trop ennuyeuse. Une école ressemble à une prison; ce sont des coups, des pleurs, des gémissements sans fin. Si une chose a pour moi un nom contradictoire, c'est l'école. Les Grecs l'ont appelée *schola*, loisir, récréation, et les Latins *ludus litterarius*, jeu littéraire; mais il n'y a rien qui soit plus éloigné de la récréation et du jeu. Aristophane l'a nommée *phrontiserion*, c'est-à-dire lieu de souci, de tourment, et c'est la dénomination qui lui convient le mieux. » C'est la description de l'école de la seconde moitié du XV^e^ siècle. Agricola ajoute : « Il faut engager les Anversois à apporter le plus grand soin dans le choix du directeur de l'école. Il ne vous faut ni un

Digitized by Google

théologien, ni un soi-disant rhéteur, qui s'imagine pouvoir parler de toutes choses sans rien comprendre à l'éloquence. De telles gens font dans une école, suivant le proverbe grec, la même figure qu'un chien dans un bain. Il vous faut un homme qui ressemble au phénix d'Achille, c'est-à-dire qui sache instruire, parler et agir à la fois. Si vous rencontrez un tel homme, il faut le faire venir à tout prix ; car il s'agit de l'avenir de vos enfants, dont la tendre jeunesse reçoit avec autant de facilité l'empreinte du bien et du mal qu'on lui présente. » Il conseille à son ami d'enseigner la philosophie en s'appuyant sur les œuvres d'Aristote, de Cicéron, de Senèque, sur l'histoire et la Bible. Celle-ci contient les directions de la vie. Sa méthode consiste à traduire les classiques en langue maternelle, à méditer d'abord en langue vulgaire le sujet à traiter, puis à l'écrire en latin ; l'exercice de la composition est, dit-il, le plus important : « Quand nous ne produisons rien, tout ce que nous avons appris demeure comme mort en nous. »

Jean de Wessel et Agricola sont les pédagogues de la transition entre l'ancienne scolastique et la Renaissance : pour eux, la Bible reste encore la base de toute l'éducation. Érasme rompt complètement avec le moyen âge. Esprit libre et ouvert, épris de littérature profane, il exerça une influence très grande sur la réforme des études. Ce n'était pas cependant un novateur hardi, radical, puissant comme Rabelais; il n'alla pas aussi loin que lui dans la voie rationaliste en matière pédagogique ; il ne conçut pas, comme le curé de Meudon, un vaste plan d'éducation intégrale ; il ne comprit pas la valeur éducative de la science et des travaux manuels. Critique subtil, admirateur passionné et exclusif des écrivains de la Grèce et de Rome, son programme fut surtout littéraire. Il représente, mieux qu'aucun écrivain de son époque, la pédagogie humaniste, qui considère la littérature ancienne comme le moyen essentiel d'éducation intellectuelle et morale. Il commente, amplifie, développe les principes de pédagogie qu'il trouve dans ses auteurs favoris.

Il reproduit les préceptes de Plutarque et d'Aulu-Gelle,

Digitized by Google

recommandant aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants. Quintilien trouve en lui un admirateur qui vulgarise ses instructions relatives à la première éducation des enfants : ceux-ci doivent beaucoup jouer; les leçons seront intéressantes, un véritable jeu; plus de férule, plus de croquemitaines pour effrayer les enfants! Les classes doivent être gaies, les maîtres doux et bienveillants. Qu'ils inculquent l'amour des belles-lettres, l'admiration des grandes choses et des grands hommes! Érasme rajeunit ainsi la pédagogie de Quintilien, et ce n'était pas inutile en un temps où, au témoignage de tous ceux qui ont parlé des écoles, les programmes étaient barbares et la discipline fondée sur la torture du corps et l'abrutissement de l'esprit. Il demande pour la femme une instruction solide et variée, et, à ce titre, il est un innovateur, car les anciens ne l'inspirèrent pas en cette matière, et ses prédécesseurs immédiats n'avaient guère reconnu à la femme le droit à l'instruction.

Érasme revient souvent sur la nécessité de ne pas abandonner le petit enfant sous le prétexte qu'on ne peut rien lui apprendre. « On me dira que ce qu'ils peuvent faire dans les premières années est peu de chose. Mais ce peu, est-ce une raison d'en faire fi, quand il est indispensable au reste qui est de grande importance?... »

Parler correctement est une affaire si importante, qu'il veut qu'on s'y prenne dès la première enfance : « Chrysippe, dit-il, accorde trois années aux nourrices; mais ce n'est pas à dire que durant cette période l'éducation de l'enfant sera nulle, surtout en ce qui regarde le moral et la langue maternelle; seulement il entend qu'on doit user de moyens caressants pour préparer l'enfant à la vertu et au savoir; c'est affaire soit aux nourrices, soit aux parents, dont les mœurs — qui en doute? — exercent une influence extrême sur l'éducation des enfants. Et comme la première chose que les enfants doivent apprendre, c'est de parler d'une manière nette et pure, nourrices et parents ne contribuaient pas peu jadis à assurer ce point. Ce début de l'éducation n'importe pas seulement beaucoup pour l'éloquence, mais aussi pour le juge-

Digitized by Google

ment et pour l'étude de toutes les sciences, car c'est l'ignorance des langues qui a étouffé et gâté, de nos jours, les connaissances de tout ordre. »

Pas d'excès de nourriture, pas de mets épicés, cela ne convient pas aux enfants. Érasme condamne les parents qui « font asseoir ces petits êtres à des festins surchargés de plats et qui se prolongent parfois fort tard dans la nuit ». Et aussi ceux « qui sanglent et fagotent leurs petits membres délicats dans des accoutrements incommodes, par montre et vanité, ainsi qu'on affuble un singe de vêtements d'homme; ils ne savent que faire pour efféminer le corps de leurs enfants, et ne s'attendrissent sur leur santé que lorsqu'il s'agit de l'instruction, c'est-à-dire de la plus salutaire chose et de la plus nécessaire ».

Qu'on instruise les petiots par des méthodes qui fassent de l'étude un divertissement et non une peine. « Cet âge veut être séduit par attrait, car il ne peut pas encore comprendre combien de profit, d'honneur et de jouissances l'instruction doit lui procurer plus tard. »

Il faut donc choisir des maîtres qui « sachent gagner l'enfant par leur douceur et leur affabilité, et possèdent cette adresse ingénieuse qui leur fera imaginer différents procédés propres à rendre à l'enfant l'étude attrayante et la fatigue insensible ». Les maîtres brutaux font prendre l'étude en grippe. Arrière ces maîtres « si malplaisants dans leurs façons, que même leurs femmes ne sauraient les aimer, gens à figure renfrognée, d'un commerce rébarbatif, qui ont l'air de mauvaise humeur lors même qu'ils sont bien disposés, incapables d'un mot gracieux, ayant à peine un sourire pour répondre à qui sourit; on dirait que les Grâces, à leur naissance, se sont détournées d'eux. Ces gens-là, c'est à peine si je voudrais leur confier des chevaux sauvages à dompter; tant s'en faut qu'on doive, à mon avis, mettre en leurs mains des créatures frêles et qui encore sentent le lait. Et ce sont ces hommes-là que d'aucuns jugent très propres à former le jeune âge, croyant qu'intraitable butor veut dire maître irréprochable! Mais on a tort de se fier à la mine : sous ces dehors patibulaires, trop souvent,

Digitized by Google

se cachent des mœurs inavouables, et la pudeur défend de dire au profit de quelles vilenies ces bourreaux exploitent quelquefois la terreur qu'ils inspirent aux enfants. » Ce portrait du magister fouetteur du XVI^e^ siècle n'est guère flatteur, mais il doit être vrai, car Rabelais, Montaigne et bien d'autres nous le montrent sous ces traits hideux.

» Il faut se faire aimer pour diriger les enfants », tel est le principe du pédagogue humaniste. Et en vingt endroits, Erasme condamne » ces écoles, lieux de torture où ce ne sont que férules qui claquent, fouets qui cinglent, gémissements et sanglots, menaces épouvantables qui retentissent », et ces maîtres qui ne savent que dégoûter les jeunes gens de l'étude, et ces programmes barbares qui n'apprennent rien, si ce n'est à mal parler, et ne laissent que le triste souvenir des plus belles années perdues.

Erasme demande qu'on approprie l'enseignement à la faiblesse de l'enfant, qu'on rédige un programme gradué, qu'on ne présente les difficultés qu'une à une, sous forme attrayante, en exigeant un effort continu mais modéré, qui ne fatigue pas et assure le progrès intellectuel sans exposer la santé. Il rappelle aux professeurs le mot de Pline : » Souviens-toi que c'est un adolescent et que tu le fus jadis. » Il pousse à l'extrême sa théorie de l'enseignement par l'attrait. Ainsi, il conseille d'appliquer certaines pratiques des anciens » qui moulaient en forme de lettres des friandises aimées des enfants et leur faisaient ainsi véritablement avaler l'alphabet » ! Il constate que par ce procédé et d'autres de l'espèce, un enfant peut, en quelques jours, apprendre la forme et le nom des lettres de l'alphabet » alors que les maîtres ordinaires, à grand renfort de coups, de menaces et d'injures, mettent trois ans et plus à les faire entrer dans la tête de leurs élèves ».

Cette recherche ingénieuse mais puérile de moyens attrayants pour enseigner les premiers éléments, caractérise bien l'humanisme du XVI^e^ siècle qui aime la vie pour elle-même, désire que l'enfance soit heureuse, qu'elle apprenne sans tourment, afin qu'elle puisse plus tard jouir sans amertume des charmes de la littérature et de la philosophie. A la sombre conception

Digitized by Google

mystique du moyen âge, à son éducation dure, barbare qui, visant la vie éternelle, considérait la terre comme une vallée de larmes et la vie comme une expiation, Érasme, comme Rabelais et Montaigne, oppose un idéal de bonheur humain qu'il faut assurer à l'enfance par une éducation développant ses facultés sans les déprimer, le préparant à comprendre et à goûter les charmes de la nature et de l'art. Le respect de la dignité de l'enfant, l'horreur de tout ce qui est vil, bas, dégradant, l'amour pour les belles-lettres, la nature, les arts libéraux, l'aspiration à la vie supérieure de l'esprit, tel est l'idéal d'éducation du grand humaniste. Certes Rabelais a une conception plus complète et plus profonde de l'éducation, puisqu'à l'étude des lettres et des beaux-arts, il joint celle des sciences et particulièrement la culture des aptitudes techniques par les travaux manuels; le pédagogue français a mieux compris qu'Érasme que l'éducation doit développer harmoniquement toutes les facultés humaines, viser à la fois et en même temps le savoir et le savoir-faire, la théorie et la pratique; mais Érasme, qui a protesté avec autant d'énergie que Rabelais et Montaigne contre les punitions corporelles et les méthodes abrutissantes, a, en outre, réclamé pour la femme, jusqu'alors méconnue et sacrifiée, le droit à une instruction aussi complète que celle de l'homme. Dans l'un de ses colloques, l'abbé Anthronius se moque de Magdala qu'il rencontre portant un paquet de livres grecs et latins. « C'est une opinion reçue, dit-il, qu'une femme sachant le latin est chose rare et insolite. » Et elle de répondre : « Que me parlez-vous du vulgaire, le pire des conseillers? De la coutume, qui justifie toute pratique mauvaise? Il faut qu'on s'habitue aux choses excellentes; ainsi ce qui est insolite deviendra familier, agréable ce qui choquait, honorable ce qui passait pour inconvenant. — ANTHRONIUS. Les livres font perdre aux femmes le peu qu'elles ont de cervelle. — MAGDALA. Je ne sais si vous en avez, vous autres hommes; pour moi, le peu que j'en ai, j'aime mieux le consacrer à des études utiles qu'à des prières qu'on marmotte sans que l'esprit y ait part, à des festins de nuit, à des prouesses de buveur. — ANTHRONIUS. Je ne voudrais pas être le mari

Digitized by Google

d'une femme savante. — MAGDALA. Et moi, je m'applaudis d'avoir un mari qui ne vous ressemble pas, car, pour savante que je suis, il m'est plus cher et je l'en aime davantage. — ANTHRONIUS. Il faut se donner une peine infinie pour devenir savant, puis la mort vient. — MAGDALA. Dites-moi, homme admirable, si vous deviez mourir demain, qu'aimeriez-vous mieux, mourir sot ou sage? »

Voilà des doctrines qui sont dignes de notre temps et même d'un temps meilleur que le nôtre. Mais combien l'application en était lointaine et tâtonnante encore au XVI^e^ siècle!

A. SLUYS.

Digitized by Google

L'EMPIRE SOUS LES LUXEMBOURGEOIS[1]

(JEAN L'AVEUGLE.)

IX

SOMMAIRE : Portrait de Charles de Luxembourg, roi de Bohême. — Mort de l'empereur Louis. — Charles, roi de Bohême, reconnu comme roi des Romains. — Il fonde à Prague une université. — Apparition d'un faux margrave de Brandebourg. — Un comte de Schwarzbourg est opposé, comme roi des Romains, à Charles de Bohême. — Celui-ci l'emporte.

« Où est messire Charles mon fils? » avait demandé, pendant la bataille de Crécy, le roi Jean à ses chevaliers. « Nous ne savons, répondirent-ils; mais nous croyons qu'il est autre part à combattre (2). » C'est assez étrange qu'en pareille occurrence le fils ne soit point resté auprès de son père infirme comme à un poste d'honneur; ce qui l'est à coup sûr davantage, c'est que, tout étant perdu, le père ne songe qu'à mourir en soldat, et que le fils, sans s'occuper de lui, se sauve à bride abattue.

En présence de ces faits, on a comme le soupçon d'un monde qui finit et d'un monde plus sombre et plus laid qui commence.

> Le fils n'y porte foy au père
> Ni la fille aussi à la mère,
> Folie est foy,

a dit le poète Jehan de Condé, et l'on ne saurait lui donner tort. Les vertus chevaleresques s'en vont, l'une après l'autre, avec le courage personnel qui plaît toujours si irréfléchi qu'il

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1896.
(2) *Froissart*. Éd. citée, I, 238.

Digitized by Google

soit. Mais les passions et les intérêts de la foule restant les mêmes, on continuera à se quereller et à s'entredéchirer avec le même zèle qu'autrefois. Seulement, grâce à l'invention de la poudre, on se tuera de plus loin sans se voir, sans se connaître. Enfin, pour tout dire, l'intelligence et la fourberie l'emporteront de plus en plus sur la force brutale. Charles de Luxembourg sera bien à sa place dans cette société-là toute barbouillée d'hypocrisie. Il est nouveau lui-même au milieu des siens. Il n'a rien des goûts, des aspirations ou des tendances de ses ancêtres belges. Il ne diffère pas moins d'eux physiquement. Il est petit, il est laid; son dos est légèrement voûté; il a la barbe et les cheveux noirs. Le sang slave n'a pas réussi en lui à se faire valoir. Il vaut par la tête, car ce fut un homme d'un rare génie, et non pas par la force du bras. Il s'en rend compte en prenant pour devise le vieux proverbe latin disant que le mieux est de profiter de la folie des autres (1). A Crécy, cependant, quoi qu'on en dise, il a fait de son mieux; il a même reçu plusieurs blessures et n'a tourné le dos qu'après avoir vu fuir le roi de France. Le monastère d'Ourscamps est sur son chemin. Il s'y arrête et réclame une assistance dont il a grand besoin. Quelques semaines plus tard, il reparaît en fugitif, presque seul, à Luxembourg, et n'y reste que juste le temps nécessaire pour prendre les mesures nécessitées par un changement de règne. Le souverain du pays sera plus tard son frère Wenceslas, maintenant âgé de dix ans, dont il partage la tutelle avec le roi de France. Songe-t-il déjà à le dépouiller? On pourrait le supposer en le voyant agir en seigneur et maître, faire rentrer des créances et chercher par tous les moyens à se procurer de l'argent. Son excuse est sa détresse momentanée, la perte de ses bagages. Quand il s'est un peu refait, financièrement parlant, il rentre en Allemagne, où il se remue fort pour contrecarrer les intrigues du parti bavarois.

Il attire de son côté le roi Louis de Hongrie. A eux deux à Vienne, en janvier 1347, ils travaillent si bien le duc Albert

(1) *Optimum est aliena insania frui.*

Digitized by Google

d'Autriche, que celui-ci finit par déclarer que, si le Tyrol lui est rendu, il consent à rompre avec les Bavarois. Charles accepte le marché et rentre en Bohême pour mettre sur pied ses milices. Il est en train de ravager le Tyrol, que Marguerite Maultasche ne veut lâcher à aucun prix, quand il apprend la mort de l'empereur.

Le 11 octobre 1347, Louis de Bavière, qui depuis quelques jours s'inquiétait d'une certaine lourdeur dans les membres, avait résolu de combattre ce malaise en se livrant au plaisir de la chasse. Il rentrait à Munich lorsque, au grand effroi de ses compagnons, il tomba mort de son cheval. « Beaucoup prétendirent qu'il avait été empoisonné », dit la chronique de Bavière (1). Cette assertion ne doit pas être prise trop au sérieux, quoique la violence des mœurs la justifie dans une certaine mesure. On désigna le roi de Bohême comme l'un des coupables, parce que l'événement le servait grandement. C'était assez naturel ; ce qui l'est moins, c'est qu'après avoir invoqué contre lui le doigt de Dieu à propos de son élection peu légale à Rense, on ait négligé de voir la main de Dieu tout entière dans la mort subite et impénitente d'un empereur d'Allemagne contre lequel deux papes avaient fulminé l'anathème dans les termes les plus injurieux. Les chroniqueurs ont parfois de ces distractions-là. Nous n'en profiterons pas pour remettre la question à l'étude et nous nous bornerons à reprocher seulement à Louis de Bavière d'avoir manqué de belles occasions et d'avoir voulu, sur le tard, se réconcilier à tout prix avec le pape et le roi de France.

Dans son autobiographie, le roi Charles de Bohême ne s'est pas expliqué sur l'événement qui fit de lui le maître incontesté de l'Allemagne, et cela pour une bonne raison. Ses confidences personnelles s'arrêtent brusquement devant son élection comme roi des Romains. Est-ce le temps ou la volonté qui lui a manqué pour poursuivre son récit? On ne sait. Ce

(1) FRIEDENSBURG, *Quellen zur Geschichte Kaiser Ludwig's des Baiern*. Leipzig, 1883, p. 97. C'est à Fürstenfeld que l'empereur tomba mort. Une colonne de marbre, dressée en 1808 sur le lieu même par Maximilien-Joseph de Deux-Ponts, premier roi de Bavière, rappelle cet événement.

Digitized by Google

qui toutefois expliquerait assez bien la résolution qu'il prend de déposer la plume, c'est, qu'ayant raconté ses jeunes années, alors qu'il était le jouet de la politique paternelle et n'agissait qu'en sous-ordre, il se sera arrêté le jour où, devenu le seul et unique arbitre de ses volontés, il n'aura pas voulu se trouver dans le cas d'avoir à expliquer, à juger et à glorifier ses actes (1). Il savait d'ailleurs qu'il ne perdrait rien à se taire. Sa grande piété, dont il aimait à faire étalage, ne peut que le recommander aux chroniqueurs à venir qui se feront un devoir de taire ses vices et ses tares, d'exalter ses vertus et de le présenter à la postérité comme le modèle des princes de son temps. Pour être plus sûr encore de son affaire, il suscite Benesch de Weitmühl, Pulkawa et Marignoli et les inspire. Aux deux premiers, il raconte des anecdotes et des miracles qui le concernent; au dernier, un célèbre moine franciscain qu'il appelle de Florence, il recommande de diviser sa chronique en trois livres en l'honneur de la très sainte Trinité, afin d'être éclairé par la lumière d'en haut pendant qu'il la composera. Ces précautions étant prises, notre empereur est donc bien inspiré en arrêtant ses propres confidences à l'heure de son avènement au trône. Seulement, il n'a pas songé à tout; il n'a rien fait pour se montrer à la postérité moins Slave et plus Allemand. Il s'aliène bien des sympathies en faisant transporter à Prague les joyaux et les reliques du Saint-Empire sans nécessité aucune. Il fait plus et il fait pis. C'est à Prague qu'il tient sa cour, c'est à Prague qu'il fonde, dès 1348, une université!

L'Allemagne alors n'avait pas encore d'école supérieure. D'abord, sa jeunesse studieuse se précipite avec entrain vers les bords de la Moldau. Plus tard, le courant se divise : c'est que les ducs d'Autriche ont fondé une université à Vienne et les ducs de Bavière une autre à Heidelberg. Toujours le vieil esprit de rivalité qui anime l'une contre l'autre les trois maisons souveraines d'outre-Rhin, mais qui, cette fois, du côté des

(1) O. LORENZ, *loc. cit.*, v. I, p. 256. L. OELSNER, dans la préface de *Kaiser Karls IV. Jugendleben*, p. X à XII; H. FRIEDJUNG, *Kaiser Karl und sein Antheil am geistigen Leben seiner Zeit*. Wien, 1876, p. 238 à 249.

Digitized by Google

Autrichiens et des Bavarois, n'ont qu'un tort, celui de ne point se montrer plus tôt, de ne point agir avec assez de résolution et d'énergie. Quelle belle occasion c'est là cependant de ruiner d'un coup les Luxembourgeois arrivés au pinacle de leur gloire et de leur puissance ! Opposer dès le milieu du XIVe siècle le génie allemand, la science allemande aux Slaves de Bohême qui, pour créer chez eux une université, avaient été obligés d'avoir recours à la France et à l'Italie. L'esprit si fortement particulariste de Charles IV l'aveuglait, lui faisait commettre une erreur et une injustice dont il n'avait pas calculé toutes les conséquences. Celles-ci passèrent par-dessus sa tête et accablèrent ses descendants. Sa foi si entière dans le symbolisme, que nous avons déjà fait ressortir, le poussa à créer à Prague, sous le nom de Carolinum, quatre facultés universitaires pour correspondre aux quatre vertus cardinales et aux quatre éléments de la création, et à partager la jeunesse studieuse qui affluait dans sa capitale en quatre corps composés, le premier et le plus choyé, de Bohêmes, les autres de Bavarois, de Polonais et de Saxons. C'était certes très beau et très louable de rapprocher ainsi dans une communion intellectuelle, qui jusque-là leur avait fait défaut, les principaux éléments d'un vaste empire. Seulement, ce rapprochement n'étant pas volontaire, manqua de sincérité, de profondeur, et les Allemands purent se plaindre avec raison de devoir sortir de chez eux pour recueillir les fruits de la science de leur temps, de n'avoir même pas dans la capitale de leur empereur le premier rang. Aussi quand, sous Wenceslas, il y eut en Allemagne une demi-douzaine d'écoles de hautes études, ils se retirèrent en masse. L'université de Prague périclita et l'hérésie hussite, dont elle avait couvé les germes, ne fit qu'accélérer sa décadence.

Mais, cela dit pour éclairer ce qui doit suivre, revenons à la mort subite de Louis de Bavière. Elle eut pour premier résultat d'arrêter la dévastation du Tyrol. Charles de Bohême s'empressa de se faire reconnaître comme roi des Romains à Ratisbonne, et, toujours suivi de ses hommes d'armes, d'aller recevoir à Nuremberg les hommages des dynastes, des villes

Digitized by Google

et des corporations de la Franconie et de la Souabe (1). Après cela, il renvoie, par mesure d'économie, ses soldats dans leurs foyers, et ne songe plus qu'à se réconcilier également avec les Wittelsbach. Dans ce but, il donne ses pleins pouvoirs au duc Albert II d'Autriche, qui se piquait, non sans raison, d'être un fin diplomate. Le duc échoue et en montre un très vif ressentiment qui ne peut que plaire au roi de Bohême, puisque, tant que les maisons d'Autriche, et de Bavière seront brouillées, il pourra dormir tranquille. Pour le moment, il veut frapper les princes bavarois sans tirer l'épée, Rodolphe surtout, qui a pris à son frère sa femme et son comté du Tyrol par-dessus le marché, et possède encore le Brandebourg, sur lequel il a jeté les yeux.

C'est un miracle qui doit tout faire.

Et, en effet, il ne s'agit de rien moins que de ressusciter Waldemar de Brandebourg, le dernier des Ascaniens, mort en 1320, et dont les Bavarois ont confisqué à leur profit l'héritage.

Un meunier saxon, nommé Rehbock, consentit à jouer le principal rôle dans cette comédie macabre. Il racontait qu'après son enterrement simulé, il avait fait le voyage de la Terre-Sainte, et qu'à son retour, il s'était retiré dans un couvent. Maintenant, après une longue vie de pénitence et de privations, il croyait avoir suffisamment expié ses péchés et voulait encore jouir de la vie. L'archevêque de Magdebourg et le duc Rodolphe de Saxe, que nous tenons ici pour le principal metteur en scène, firent semblant de le croire. Ils le mirent en présence du beau-frère du vrai Waldemar, qui, abusé par une vague ressemblance ou payé pour ne pas voir clair, n'hésita point à se déclarer son plus chaud partisan. Reconnu par l'un de ses parents, le faux Waldemar le fut bientôt par tout le monde. Il eut une armée et des courtisans, car l'argent ne lui faisait point défaut (2).

(1) G. GRANDAUR, *Kaiser und Papstgeschichte von Heinrich dem Tauben*. Leipzig, 1883, 71.

(2) G. GRANDAUR, *loc. cit.*, p. 73. PETZEL, *Geschichte Karl IV*, I, p. 227. Ce dernier auteur s'efforce assez maladroitement de prouver que Charles de Luxembourg n'est pour rien dans une supercherie dont seul il doit profiter.

Digitized by Google

Les villes de son duché, à l'exception de deux ou de trois, lui ouvrirent leurs portes et le choyèrent d'autant mieux que les princes bavarois, grands coureurs de filles, s'étaient fait détester. Il est fort probable qu'il se serait maintenu, et que le roi de Bohême, au bout de quelques années, aurait été à bon compte son héritier, si les fils de feu l'empereur Louis ne s'étaient entendus pour déconcerter le parti luxembourgeois par un tour de leur façon. Se fondant sur ce que l'impopularité de Charles de Bohême n'était pas moins grande en Allemagne que la leur dans le Brandebourg, et que son élection comme roi des Romains et de Germanie passait pour contestable, ils lui opposèrent le comte Gonthier de Schwarzbourg, qu'ils firent proclamer et couronner à Francfort-sur-le-Mein, le 30 janvier 1349. Jamais audace pareille ne s'était vue; jamais usages et traditions n'avaient été traités avec autant de désinvolture. On s'était passé du concours des électeurs laïques et ecclésiastiques; on n'avait osé aller ni à Rense ni à Aix-la-Chapelle; c'était un ci-devant archevêque de Mayence, dépossédé, remplacé sur son siège électoral, qui avait tout fait, croyant se venger du pape en prêtant les mains à cette parodie. Le lansquenet couronné roi répondait au meunier élevé au rang de margrave de Brandebourg. Mais ici c'était plus grave, et la guerre civile eût été déchaînée si le roi Charles n'avait fait preuve d'autant de calme que d'adresse.

Ses adversaires viennent d'eux-mêmes où il veut les amener. Ils constatent que le peuple allemand, tant au nord qu'au midi, s'oppose à ce qu'on foule aux pieds ses habitudes séculaires ou qu'on les parodie, et, pour sortir d'embarras, ils donnent à entendre à notre Luxembourgeois, qui est veuf de Blanche de Valois, que son alliance avec une princesse de leur maison leur ferait à tous tomber les armes des mains. Charles n'hésite pas; il jette son dévolu sur la princesse Anne, fille du palatin Rodolphe de Bavière, et déjà, le 4 mai 1349, il l'épouse à Bacharach. La voilà reine de Bohême. Ce n'est pas assez. Au cours de sa lune de miel, il la fait solennellement couronner, à Aix-la-Chapelle, reine des Romains et de Germanie par son grand-oncle l'archevêque de Trèves, et se fait couronner aussi

Digitized by Google

une seconde fois par la même occasion. Son but se devine. Il veut flatter les princes bavarois, il veut aussi effacer jusqu'au souvenir du couronnement illégal de Gonthier de Schwartzbourg à Francfort. Tout cela peint l'homme qui n'a rien d'héroïque, qui connaît l'histoire et se souvient qu'un demi-siècle plus tôt, Adolphe de Nassau, s'étant trouvé dans la même situation que lui, s'était jeté tête baissée dans une entreprise guerrière où il avait laissé sa couronne et sa vie. Aussi, dès qu'il apprend la stupéfiante révolte du comte de Schwartzbourg, il reconnaît qu'il est pris au dépourvu et que toutes les chances sont contre lui. Il ne convoque pas ses féaux de la Westphalie, de la Franconie et de la Souabe, il se contente, pour la forme, de former à Mayence un camp retranché. On le lui a reproché; on est même allé plus loin en mettant sur son compte la mort mystérieuse de son compétiteur. Il n'y était pour rien. On a là-dessus le témoignage de la victime elle-même qui accusa son médecin, un certain Freydank de Heringen, de l'avoir gonflé comme une outre et rendu impotent parce que les princes bavarois n'avaient plus besoin de lui. C'est, en effet, de notre roi Charles, avec lequel il se réconcilie dans les derniers jours de sa vie, qu'il obtient l'argent nécessaire au licenciement de son armée, et, une fois mort, de belles obsèques.

Le meunier saxon fait margrave de Brandebourg, dont on se débarrassa assez cavalièrement dans le même temps, n'eut pas un sort tragique.

Les uns prétendent qu'il retourna à son moulin, les autres qu'il se retira à Erfurt, où il termina paisiblement ses jours. Quel que soit le récit qu'on préfère, il prouverait au moins que nos princes luxembourgeois n'ont aucun goût pour les toxiques, si fort à la mode de leur temps. Les chroniqueurs moyenageux qui leur sont hostiles ne leur pardonnent pas de faire ainsi bande à part. Aussi disent-ils à l'envi que le roi Charles fut empoisonné en l'an 1350 par son frère Jean-Henri de Moravie, furieux de n'avoir pu rentrer en possession du Tyrol. L'un d'eux cependant, Henri de Rebdorf, dit le Sourd, ajoute que les douleurs que le roi ressentait à ce moment dans les mains

Digitized by Google

et dans les pieds devaient être attribuées à la goutte (1). On peut s'en tenir à cette dernière version, de source cléricale et bavaroise, quoiqu'un jour, Charles de Luxembourg, qui ne tenait point à passer pour podagre, ait fait écrire à son grand-oncle l'électeur de Trèves qu'il ne pouvait tenir lui-même la plume, étant encore fort malade d'un philtre ou élixir d'amour que sa jeune femme lui a fait prendre sans mauvaise intention. Pourquoi mettre en avant un secret d'alcôve, dont on n'est pas sûr, quand il était si simple de s'en tenir à la vérité, de dire plaisamment, comme l'a fait Montaigne, que les bâtiments les plus solides ont naturellement à souffrir quelque gouttière? Mais voilà, la vérité passe pour un mauvais calcul ou une niaiserie; elle écorche la bouche à ceux qui se tiennent pour de profonds politiques, et l'on fait comme les princes bavarois qui laissèrent s'accréditer le bruit que leur père, l'empereur Louis, avait été empoisonné, quand, en toute sincérité, ils eussent pu déclarer qu'il avait succombé à une apoplexie foudroyante. Les crimes de l'histoire, surtout au moyen âge, sont bien assez nombreux comme cela, et il convient de s'applaudir quand on peut, du même coup, écarter l'idée d'une tentative fratricide. Jean-Henri de Luxembourg ne donna jamais lieu à des griefs légitimes. Il n'était pas méchant, il était insignifiant. Son frère Charles lui cède, en 1349, son margraviat de Moravie et, l'année suivante, le marie avec la charmante fille du duc de Parme, qui le rendit père et mit ainsi à néant les accusations de sa première femme, la terrible et peu regrettable Marguerite Maultasche (2).

(1) G. GRANDAUR, *Kaiser und Papstgeschichte von Henrich dem Tauben*, p. 80.

(2) Marguerite, fille de Nicolas II, duc de Parme, dame de Troppau. On l'a confondue parfois avec Marguerite d'Autriche, que Jean-Henri de Luxembourg épousa en troisième noce en 1364, et qui mourut bientôt après.

Digitized by Google

X

SOMMAIRE. — Charles de Bohême engage la moitié du comté de Luxembourg. — Il marie son frère Wenceslas à Jeanne de Brabant. — Espérances qu'il fonde sur ce mariage. — Jeanne et Wenceslas ont à se plaindre de lui. — Leurs épreuves et leurs mésaventures. — La bataille de Basweiler. — La triste fin du duc Wenceslas. — Comment Jeanne se venge de son beau-frère de Bohême.

Déjà Jean l'Aveugle avait diminué la puissance territoriale de sa maison en léguant son comté de Luxembourg à Wenceslas, son dernier né, et le roi Charles accentua cette perte en séparant la Moravie de son royaume, malgré le voisinage, la parenté de mœurs et de langage des deux pays. Il est évident que c'est à contre-cœur, et uniquement pour se conformer aux dernières volontés de son père, qu'il agit ainsi; qu'à ses yeux, comme à ceux de Pierre d'Aspelt, dans la rivalité entre les maisons d'Autriche, de Bavière et de Luxembourg, la victoire finale doit rester à celle qui aura réussi à grouper autour d'elle le plus grand nombre de vassaux et de contribuables. Donc, les partages territoriaux, même ceux qui stipulent les liens féodaux les plus étroits, doivent être à tout prix évités comme cause de faiblesse et source de discordes probables, et, quand on a dû s'y résoudre, il convient, en manière de compensation, de se procurer le plus d'argent possible pour solder comptant les bonnes volontés qui s'offrent ailleurs. Le roi Charles, en suivant ce système, qui était celui de la cour de France, avait réussi à prendre en Allemagne une assiette plus solide, mais il ne tarda point à se trouver à bout de ressources. Il songea alors au Luxembourg, qu'il avait sous la main en attendant la majorité de son frère Wenceslas, le souverain du pays, et, sans trop se préoccuper de ses devoirs de tuteur soigneux, il vendit en 1346, à son grand-oncle l'électeur de Trèves, pour 30,000 florins d'or de Florence, les villes d'Echternach, de Bitbourg, de Kœnigs-

Digitized by Google

machern et de Remich, et à l'évêque de Liége, en 1350, pour 20,000 florins, la ville et terre de Durbuy (1). C'eût été désastreux pour le comté de Luxembourg, si l'archevêque de Trèves n'avait pas été aussi attaché de cœur au berceau de sa race que le jeune roi de Bohême l'était peu. Ce fut lui qui, le premier, et contrairement à la volonté expresse de Jean l'Aveugle, insista sur la nécessité politique d'entretenir une union indissoluble entre la Bohême et le Luxembourg.

La preuve s'en trouve dans un acte du 6 décembre 1346, par lequel il donne en fief le marquisat d'Arlon, dont le duc de Brabant était privé pour avoir négligé d'en faire le relief, non pas à son petit-neveu Wenceslas, mais à Charles, roi des Romains, qu'il qualifie à ce propos de comte de Luxembourg, quoiqu'il soit lui-même gouverneur du comté au nom de Wenceslas (2).

Cette manière de voir de l'illustre archevêque de Trèves expliquerait la facilité avec laquelle il avance au roi Charles des sommes considérables. Il stipule toutefois le rachat des terres luxembourgeoises vendues à son église. Il avait agi de même vis-à-vis de Jean l'Aveugle, que ses éternelles guerres et ses éternels voyages avaient mis souvent dans le cas de devoir lui emprunter de l'argent.

Cependant, entre ces deux rois de Bohême également besoigneux, la différence est grande.

Le roi Jean aimait ses fidèles sujets de Belgique, il s'en savait aimé, et ce qu'il leur prenait d'une main, il s'empressait, dès qu'il le pouvait, de le leur rendre de l'autre.

C'est ainsi qu'en faisant le relevé des chartes de son règne comme comte de Luxembourg, on constate que les accroissements territoriaux l'emportent sensiblement sur les aliénations passagères. Leur caractère consiste à donner au pays une bonne et solide frontière, allant de Kœnigsmachern, sur la

(1) A. Dominicus, *loc. cit.*, 320. — Arch. génér. de Belgique. Chambre des comptes. Reg. Ier des chartes de Luxembourg. — J. Schœtter, *loc. cit.*, II, 270-271.

(2) Arch. génér. de Belgique. Chambre des comptes. Inventaire des chartes du Luxembourg, v. Ier.

Digitized by Google

Moselle, vers Bouillon-sur-Meuse. C'est évidemment dans ce but qu'il fit emmurailler Diekirch et Grevenmachern, qui prit alors le nom de Kœnigsmachern, qu'il renforça Thionville, si célèbre plus tard comme place de guerre de premier ordre, qu'il fit fortifier Damvillers, achetée à l'abbé Conrad de Metloch, et Ivoix, dont il avait acquis un peu plus tard la prévôté, ainsi que celles de Virton et de la Ferté, du comte Thierry de Looz, pour la somme considérable de 100,000 florins d'or (1). On peut tirer de là, ce nous semble, cette conclusion que, si Jean l'Aveugle aime fort les Français et vit de préférence au milieu d'eux, il sait aussi que c'est d'eux surtout que, comme comte de Luxembourg, il doit se défier. Et c'est de leur côté qu'il arme et se met en garde. Aucun de ses fils ne suivra son exemple. Jean-Henri ne compte pas. Quant au roi Charles, il prouve bien que la chose ne l'intéresse guère. On le voit, pendant la minorité de son frère Wenceslas, laisser au Luxembourg aller les choses à l'aventure. En 1349, lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle, il donne aux bourgeois de cette ville la franchise de tonlieux dans toute l'étendue du comté (2). Les tonlieux, il est vrai, étaient en Allemagne de droit régalien, mais ceux du Luxembourg ayant été cédés sans restriction aucune aux comtes du pays, le roi Charles ne pouvait, dans le cas présent, quoique tuteur du souverain, se substituer à lui et faire des largesses à son détriment. Ici donc, comme en bien d'autres rencontres, nous voyons son avarice l'emporter sur son devoir, sur le cri de sa conscience. Les bourgeois d'Aix-la-Chapelle eurent de lui, outre ce cadeau qui ne lui coûtait rien, une charte dans laquelle il leur exprime sa reconnaissance pour le bon accueil et la large hospitalité qu'ils lui ont accordés (3).

C'est toujours son avarice — et celle-ci allait jusqu'à porter

(1) Arch. génér. de Belgique. Chambre des comptes, v. Inventaire des Chartes de Luxembourg, I. V. aussi pour les textes imprimés, le *Codex diplomaticus lossensis* de M. J. WOLTERS.

(2) Arch. communales d'Aix-la-Chapelle. V. QUIX, *Geschichte von Aachen*, v. I, p. II, p. 246 en latin.

(3) QUIX, même ouvr., v. I, part. II, p. 244. L'acte est rédigé en allemand en style de proclamation.

Digitized by Google

des habits râpés et à ne pas faire enlever les taches qui les constellaient — qui le pousse à ne point racheter en temps utile les villes et terres luxembourgeoises engagées par lui à son grand-oncle l'archevêque Baudouin de Trèves et à l'évêque de Liége, et pour toute réparation et toute compensation, quand sonne, en 1354, l'heure de la reddition de ses comptes de tutelle, il octroie à son frère, qui doit bien s'en contenter, le titre de duc de Luxembourg (1). Ce n'est pas là uniquement, comme on pourrait le croire, une preuve d'affection fraternelle, mais bel et bien un calcul dynastique.

Il y avait alors, en Allemagne, peu de maisons régnantes qui eussent droit au titre ducal, et en augmenter le nombre, c'était diminuer d'autant le prestige exercé par celles qui en étaient pourvues. Aussi Charles IV ne s'arrêta-t-il point en si beau chemin; il créa encore un duc de Juliers en 1356, un duc de Berg en 1378, et fit-il des princes des Hohenzollern, jusque-là burgraves de Nuremberg, et des Nassau-Weilbourg.

Ce pauvre Wenceslas l'a toujours gêné, surtout à cause de son nom de baptême tchèque que sa mère, non sans arrière-pensée, lui avait donné. Il le reprend à celle-ci à l'âge de 12 ans, non point pour surveiller de plus près son éducation et ses études, mais pour le marier. La femme qu'il lui choisit est Jeanne de Brabant, veuve du comte de Hainaut et de Hollande, qui, l'aînée de trois filles, est appelée à régner sur le Brabant et le Limbourg (2). Cette union disproportionnée fut stérile. C'est sans doute ce que le roi Charles espérait, puisque, toujours désireux d'hériter des siens, il avait poussé Othon, le dernier margrave de Brandebourg, de la maison de Bavière, à prendre pour femme l'une de ses sœurs, veuve sans enfant et sans espoir d'en avoir jamais. Mais les mariages stériles n'ont pas toujours en politique les résultats sur lesquels on

(1) *Recueil d'édits, ordonnances, etc., concernant le duché de Luxembourg et comté de Chiny.* Luxembourg, 1691. In-4°. A. MIRAEI, *Diplomaticum belgicum.* Bruxellis, 1627, p. 214-217. In-4°.

(2) Arch. génér. de Belgique. Chambre des comptes. Chartes du Brabant, reg. I[er], v. Testament du duc Jean III de Brabant.

Digitized by Google

croit pouvoir compter. Ce fut le cas avec le Luxembourg et le Brabant. Wenceslas, fils d'une princesse française, avait certes autant de sympathie pour la patrie de sa mère que l'empereur Henri VII, son grand-oncle l'électeur de Trèves et son père Jean l'Aveugle; il en avait adopté les mœurs, les façons et le langage, et sa femme, la duchesse Jeanne, fille de Marie d'Evreux, sœur du roi de Navarre, ne lui cédait en rien sous ce rapport. Chose curieuse, deux siècles et demi plus tard, les archiducs Albert et Isabelle les imitèrent dans leur insouciance et jusque dans la stérilité de leur union, et, comme eux, éprouvèrent qu'il est aussi difficile d'espagnoliser les Belges que de les franciser. Et c'est chaque fois en flamand, dans son rude idiome dédaigné par la cour de Bruxelles, que le peuple fait parler son mécontentement. Les chansons anonymes corrigent alors les ménestriers à gages, et il faut regretter, pour la vérité de l'histoire, qu'un plus grand nombre ne nous en ait pas été conservé. L'équipée guerrière de Wenceslas à Baswilre, en 1371, correspond fort bien à la triste aventure de l'archiduc Albert à Nieuport, en 1600; seulement, la malechance de Wenceslas est plus respectable. Ce n'est pas contre la liberté de conscience, c'est contre la liberté du brigandage féodal qu'il prend les armes. La postérité n'a point tenu compte de cette différence essentielle, et, comme nous nous efforcerons de le prouver en poursuivant notre récit, elle a été injuste pour Wenceslas.

Parmi ses contemporains, messire Jean Froissart est presque seul à le défendre. Il se vante d'avoir été « moult privé et accointé de lui », et il ajoute qu'il fut « large, doux, courtois, aimable, que volontiers s'armait, et que grand'chose eût esté de lui, s'il eût longuement vécu » (1) On peut d'autant plus facilement souscrire à cet éloge, qu'un poète flamand contemporain, Jean Knibbe, qui n'était ni courtisan ni mendiant, s'exprime à peu près de même dans l'élégie qu'il composa sur la mort de Wenceslas. Il fait parler à tour de rôle les quatre vertus théologales et les quatre lions héraldiques de

(1) *Chroniques, etc.* Éd. Buchon de 1852. II, 654.

Digitized by Google

Bohême, de Luxembourg, de Brabant et de Limbourg, et son ton est tel qu'on ne peut se refuser de croire qu'on se trouve en présence d'une fidèle interprétation du sentiment public (1).

Pour s'assurer que ce n'est pas, de notre part, une illusion, il suffit d'avoir parfois mis des documents d'un caractère intime en regard de nos chroniques en prose ou en rimes, pour savoir que le défaut général de celles-ci — défaut qui survit au moyen âge — est de n'être que des plaidoyers plus ou moins bien faits en faveur du despotisme ou, ce qui revient au même, en faveur des classes privilégiées, des patriciens et des prêtres. Elles ne pouvaient donc se montrer impartiales à l'égard d'un prince, qui, obéissant à la fois à sa générosité naturelle et à l'exemple de ses prédécesseurs, les ducs de Brabant, mettait au-dessus de tout les intérêts du commerce et froissait la noblesse des villes en élargissant les privilèges de la bourgeoisie. Cela nous explique pourquoi Wenceslas protégea, dans la bonne et la mauvaise fortune, Pierre Coutereel, l'agitateur louvaniste, et l'autorisa à rentrer dans sa ville natale pour y finir ses jours.

Il avait, il est vrai, de grands besoins : il aimait le luxe et les plaisirs, et savait à merveille que ce n'était point sur une aristocratie égoïste qu'il pouvait compter, mais sur les marchands et le peuple, pour satisfaire ses goûts dispendieux.

Les fêtes qu'il donnait à Bruxelles ou à Louvain avaient d'ailleurs cet avantage d'activer singulièrement le commerce. M. Pinchart cite comme exemple une armure complète de tournoi, que le prince se fit faire, en 1367, et qui occupa une dizaine de métiers différents (2). Seulement, ces fêtes se suivaient de si près, que souvent l'argent manquait, et alors Wenceslas, comme son père, n'hésitait pas à avoir recours aux juifs et aux Lombards. On comprend mal, en constatant ces embarras financiers qui n'allaient pas sans quelques tripotages, que notre duc ait pu, peu à peu, libérer les terres

(1) *Revue trimestrielle.* Bruxelles, 1857, XIII, p. 50. (J. VAN VLOTEN), *Nederlandsche Geschiedzangen.* Amsterdam, 1852, I, p. 65. PAUL FREDERICQ, *Onze historische Volksliederen.* Gent, 1894, p. 34.

(2) *Revue trimestrielle.* Bruxelles, 1855, VI, 17.

Digitized by Google

luxembourgeoises engagées à divers par son frère Charles, et même, en 1364, se rendre acquéreur du comté de Chiny, ce comté dont M. Jeantin, un historien échappé de la magistrature, nous a laissé cette description d'une concision mathématico-télégrammique : c'est un triangle dont la base est la Meuse, le sommet Arlon et Longwy et les deux côtés la Chière et la Semois (1). Wenceslas n'aurait donc été un prodigue qu'en apparence. Peut-être est-il permis d'en dire autant de sa réputation de galanterie. Il fut infiniment plus sage que son beau-frère, le comte de Flandre, dont les enfants, nés hors mariage, eussent peuplé, à eux seuls, un village. Jamais il ne désespéra sa femme, qui l'adorait, et ne causa de scandale.

On ne lui connaît qu'un seul bâtard, Jean de Luxembourg, qui, avant d'être prévôt à Louvain, vécut à la cour de Bruxelles (2). Quand la duchesse Jeanne fut veuve, elle lui accorda une pension de 50 florins d'or, qu'il touchait encore en 1405 (3).

La question de paternité littéraire est plus difficile à résoudre. Nous savons qu'au palais de Caudenberg, à Bruxelles, et au château de Binche, Wenceslas s'enfermait volontiers avec Froissart et travaillait aux aventures de Méliador, ce roman célèbre perdu de vue au XV^e^ siècle et retrouvé tout récemment par M. Longnon, de l'Institut, à la Bibliothèque nationale de Paris, caché sous un faux titre (4).

(1) BERTHOLET, *loc. cit.*, VI, 267. M. JEANTIN, *Histoire du comté de Chiny*, 2° prospectus, p. 2.

(2) V. sur lui les comptes de la maison ducale de Brabant sous Jeanne et Wenceslas. Arch. gén. du royaume. Chambre des comptes, reg. n° 17144. NEYEN, *Biographie luxembourgeoise*, I, 387.

(3) J. DE KLERK (BOENDALE), *Les gestes des ducs de Brabant*, II, 728.

(4) MARY DARMESTETER, *Froissart*. Paris, 1894, p. 78-93. Comment se fait-il que l'unique exemplaire du roman de Méliador, qui a certainement fait partie de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles, se retrouve à Paris sous un faux titre? M. Pillon, dans sa notice sur J.-B.-B. van Praet, publiée dans la *Nouvelle biographie générale*, de FIRMIN DIDOT (v. XL, p. 975), nous en donne en ces termes la raison la plus plausible : « Mais quelle ne fut pas la désolation du bibliophile (Van Praet était, en 1815, conservateur de la Bibliothèque impériale), lorsque l'Europe coalisée contre la France vint exiger la restitution de ces trésors! Il sut alors déployer toute l'adresse d'un vrai diplomate,

Digitized by Google

Comme il y a dans cet interminable roman force tournois, et que les tournois étaient justement la passion dominante de notre duc de Brabant et de Luxembourg, on est porté à croire que sa collaboration se sera bornée à les décrire. Seul Froissart aurait pu nous renseigner sur ce point, et il se tait. Du reste, il se tait souvent, par prudence ou par crainte, quand en historien digne de ce nom il devrait parler.

C'est ainsi qu'il nous faut avoir recours à un traité sur la diète, dû à Jean de Zantvliet, un obscur médecin flamand du XIVe siècle, pour savoir que le duc Wenceslas est mort de la lèpre (1). Cette horrible maladie, venue d'Orient, était sur le point de disparaître de nos contrées, et l'on se demande comment il se fit que le duc, qui certainement se tenait à l'écart des léproseries et des lépreux, ait pu en être atteint. « De la mort du noble duc, dit à ce propos Froissart, furent courroucés tous ceux qui l'aimaient (2). » Pourquoi courroucés? C'est sans doute que cette mort ne leur semblait pas naturelle. Les empoisonnements par simple contact n'étaient pas chose nouvelle. On y eut encore recours deux siècles plus tard. C'est ainsi que Jeanne d'Albret succomba pour avoir fait usage d'une paire de gants que Catherine de Médicis lui avait donnée.

Comme son père, Wenceslas voulut avoir sa sépulture dans un monastère luxembourgeois. Il avait choisi l'abbaye d'Orval (3). Là, dans le chœur de l'ancienne église, se dressait son mausolée. On le voyait couché, tout armé et les mains jointes. « Cette statue, dit M. Jeantin, malgré quelques imper-
» fections inhérentes au style du temps, était un chef-d'œuvre
» de sculpture qui excitait l'admiration des connaisseurs. Sur
» l'écu du guerrier étaient blasonnées les armes de Brabant
» et de Luxembourg; d'autres écussons garnissaient les flancs

et *par d'habiles et ingénieuses substitutions, il parvint à conserver à la France une partie de ces richesses bibliographiques.* » Si van Praet avait été Français, sa conduite se comprendrait, mais il était Belge.

(1) V. à la suite de MAGNINI, *De regimine de sanitatis*. Strasbourg, 1503, et Lyon, 1517.

(2) *Chroniques*, ED. BUCHON, de 1852. II, 292.

(3) BERTHOLET, *loc. cit.*, VII. Preuves, fo XXXVIII.

Digitized by Google

« du tombeau, et on lisait au chevet cette épitaphe gravée « sur une lame de bronze :

« Cy gist très excellent
« Et vaillant prince,
« Wenceslaus de Boesme,
« Duc de Luxembourg, de Brabant,
« De Lembourg, de Lothier et comte
« De Chiny qui trespassa l'an M.CCC.IIIIXX et III
« La nuit de Conception de Notre-Dame.
« Priés pour li que Dieu en ait l'âme (1). »

De tout cela, il ne reste rien. Le 23 juin 1793 et les jours suivants, le feu mis à l'abbaye la dévora avec ses deux églises et ses monuments.

L'épitaphe de ce pauvre Wenceslas est d'une modestie rare, ce qui nous fait croire qu'il l'avait voulue telle. Sa veuve, nous dit Jean Boendale, le pleura de telle sorte que durant toute une année elle ne sortit point de ses appartements (2). Elle fit plus, elle le vengea. Ses parents de Bohême, ayant été mauvais pour lui, n'eurent rien d'elle, malgré les engagements formels qu'ils lui avaient arrachés. Le 7 mai 1404, se voyant à la veille de mourir, elle céda et transporta ses États à sa nièce Marguerite de Flandre, femme de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (3). C'était l'accomplissement des promesses faites à ce dernier, la récompense des services signalés qu'il lui avait rendus, en même temps qu'un premier groupement des provinces belges sous le patronage de la France.

Voilà certes ce que Jean l'Aveugle et Charles IV n'avaient ni voulu ni prévu, mais ce qu'ils ont fatalement amené par leur politique à double face.

Leur berceau, le Luxembourg, résistera mieux que nos autres provinces; mais, comme nous aurons l'occasion de le dire, il finira par succomber à son tour. C'est aussi la lente et constante infiltration des mœurs et des idées françaises qui amène ce résultat. Ce sont d'abord de brillants chevaliers venus chez

(1) *Les chroniques de l'abbaye d'Orval*. Paris, 1850, p. 347.
(2) J.-F. Willems, *Brabantsche Yessten*, II, 258, v. 7495-99
(3) Butkens, I, 524.

Digitized by Google

nous pour assister à des passes d'armes, à des tournois ou pour prendre part à des guerres privées. Le poème de la guerre de Grimberghe, qui, à vrai dire, est plutôt une œuvre d'imagination qu'un récit purement historique, nous rend cependant le service de nous édifier sur leur compte. On y voit figurer, au nombre des preux qui, à leur très grand dommage, épousèrent la cause des Berthout contre leur prince légitime, un Chastillon, un Harcourt, un Vierzon, un Montbazon, un Coucy ; et, chose étrange, ces mêmes noms reviennent de siècle en siècle dans notre histoire, et toujours avec les mêmes tendances.

Ainsi, c'est un Gui de Chastillon qui, battu et fort blessé à Courtrai, prend plus tard, à Mont-Cassel, sa revanche sur les communiers flamands; c'est son petit-fils Jean, devenu par héritage seigneur de Gouda, Schonhoven et Tholen, qui se met à apprendre le néerlandais pour se rendre populaire, et réussit, en 1372, à devenir l'heureux époux de la comtesse Marguerite de Gueldre (1). D'autres aventuriers de marque ont des chances analogues, si bien que, grâce à l'aveuglement des princes luxembourgeois et bavarois, on ne saurait s'étonner de les voir, n'étant plus secondés par la cour de France, dont les intérêts sont ailleurs pour le moment, travailler de bon cœur pour les princes bourguignons, très désireux de réunir, à leur profit, en un seul et indestructible faisceau, tous les fiefs des Pays-Bas. Mais dans ce mouvement, que la duchesse Jeanne approuve et précipite comme à plaisir, c'est en somme l'étranger qui triomphe de nos mœurs et de notre langue; c'est l'égorgement de nos vieilles libertés, et, sous ce rapport, en ce qui concerne le Brabant, on ne peut s'empêcher de dire que notre duchesse a été beaucoup trop loin.

La joie de la vengeance l'a aveuglée. Elle n'aura point songé que l'avenir des Pays-Bas, de ses dix-sept provinces et seigneuries, était en jeu; que si Guillaume de Bavière, l'héritier des d'Avesnes, n'avait été qu'une brute, qu'un fou furieux, son frère Aubert, au contraire, qui lui succéda en Hollande et

(1) DUCHESNE, *Histoire généalogique de la maison de Chastillon sur Marne.* Paris, 1624, p. 152.

Digitized by Google

en Hainaut, s'était montré l'ami fidèle de Wenceslas et le sien, et que son beau-frère l'empereur Charles, s'il lui avait donné de nombreux sujets de plaintes, avait débuté en octroyant au Brabant une bulle d'or qu'on invoquait à l'égal d'un suprême bienfait, et qu'en voulant rattacher à la couronne de Bohême le Brabant et le Limbourg, comme le Luxembourg l'était déjà, il n'avait songé qu'à rendre service, une fois par hasard, à l'Allemagne, puisque ces trois fiefs, dans ses mains ou dans celles de ses successeurs, leur garantissaient la fidélité et l'obéissance des trois électeurs ecclésiastiques des bords du Rhin. Il s'ensuit qu'en mourant à quatre-vingt-six ans, adorée des princes bourguignons, la duchesse Jeanne montra qu'elle était bien plus la fille de Marie d'Évreux et la servante des Valois que la digne descendante de cette illustre maison de Louvain, si favorable à l'éclosion des libertés et franchises populaires, si loyale toujours dans ses rapports avec l'empire.

Si Jeanne de Brabant, disons-nous encore, avait été la femme sotte et timorée qu'on a voulu voir en elle, jamais elle n'aurait réussi à se venger aussi savamment et aussi complètement, car ce fut elle qui, pour contrebalancer la double alliance matrimoniale entre Bavarois et Luxembourgeois et entre Luxembourgeois et Plantagenêts d'Angleterre, maria Guillaume et Marguerite de Bavière, enfants du duc Aubert, avec sa petite-nièce et son petit-neveu de Flandre, un futur duc de Bourgogne dont elle était déjà décidée à faire son héritier. Elle assista, en 1385, ainsi que le roi de France, à ce double mariage, célébré à Cambrai, qui fut considéré par les contemporains comme une victoire de la France sur l'Angleterre, parce qu'il trompait les espérances matrimoniales de la maison de Lancastre.

Les contemporains jugeaient bien. Les mariages princiers, quand ils entraînent des remaniements territoriaux, qu'ils rapprochent et confondent sous une même volonté des provinces voisines jusqu'alors séparées politiquement, font d'ordinaire plus et mieux que de longues guerres. Le sang qu'on verse n'est jamais un bon ciment. On le vit bien en ce qui concerne la Belgique. Elle sort radieuse du double mariage de

Digitized by Google

Cambrai, et ce qui fera sa force et sa splendeur, c'est qu'elle devient bourguignonne, sans effort, sans douleur, au lieu d'être francisée au lendemain d'une défaite, comme cela lui est arrivé depuis. Il y a là une nuance qui vaut la peine d'être notée. En outre, l'on vit bientôt, des deux côtés de notre frontière, les Valois de la branche aînée et de la branche cadette se jalouser autant que s'ils étaient parfaitement étrangers les uns aux autres. La différence des milieux devait produire cette divergence politique. Ce qu'il leur reste commun, c'est le besoin de dominer et de s'accroître. Dans ce sens, nos Valois bourguignons se distinguent tout particulièrement, et le moment vient où le Luxembourg est la seule province des Pays-Bas qui soit en dehors de leur sphère d'action.

(*A suivre.*) CH. RAHLENBECK.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Un gros bourg avec une gare de village, des rues inégales, des maisons éparpillées, quelques fabriques qui contrastent par leur activité de ruche avec la placidité de l'ambiance; c'est Waremme. Pour la première fois, peut-être, et pour la dernière, on a pu y entendre, à la même heure et dans le même local, la plus haute personnalité du collectivisme officiel en Belgique, M. Vandervelde, le cerveau le plus puissant et le plus nourri du progressisme, M. Féron, la plus belle popularité libérale de la plus grande de nos villes, M. Buls. Si, au lieu de se combattre, ces trois hommes s'étaient contentés de combattre le cléricalisme, ils auraient, dans d'uniques et nouvelles conditions, réalisé le triptyque tant de fois rêvé, jamais accompli.

Et pourquoi combattaient-ils, pour quoi et surtout pour qui ?

Parce qu'il a plu au parti ouvrier de transporter la « lutte des classes » jusqu'au fond de nos villages hesbignons, parce qu'il y a des impatients de mandats qui s'accommodent là-bas des triomphes de bourgade, même des triomphes hypothétiques. Ne parlons pas de principes, de dévouement à une idée. Jamais une idée générale ne s'est logée dans le cerveau du candidat socialiste opposé à M. Dochen. Je l'ai vu de près, celui-là; j'ai entendu ses creuses rodomontades, j'ai souri comme chacun de

Digitized by Google

sa bouffissure. Petit avocassier d'insignifiance absolue, il doit à son parti, je ne dirai même pas une notoriété, mais un simple certificat d'existence. Correspondant liégeois du *Peuple*, il y injurie régulièrement ses adversaires, dont aucun ne songe à lui répliquer. On ne se retourne pas sur certains aboiements. Tel l'homme. Quant à la cause, elle a sa grandeur, et il est inconcevable qu'on n'ait pas trouvé soit dans l'arrondissement, soit à Bruxelles ou à Liége, une personnalité moins déplaisante pour l'incarner pendant cette période d'élection.

Car il y a beaucoup de mécontents en Hesbaye, de ces mécontents qui n'osent se plaindre, qui n'ont pas les dérivatifs de l'ouvrier des villes et qui n'en sont que plus entêtés dans leurs haines négatives et si aisément contagieuses. Pris entre le curé et le gros propriétaire, comme entre l'enclume et le marteau, ces frustes souffrent donc et se taisent; mais ils ont juré leur bon juron de se venger, et sur qui? Sur le parti clérical, qui est représenté par cette soutane, sur la bourgeoisie libérale, qu'est censée symboliser, à tort ou à raison, cette redingote déboutonnée de ventru. Le socialisme est là qui rayonne comme l'aube d'un beau jour, et les paysans, ouvriers agricoles et petits exploitants sont tentés de lui adresser leur prière du matin. Songez donc qu'on a fabriqué, à leur usage, un collectivisme mitigé, teinté de clair, un collectivisme qui les laisse intacts, qui accroît plutôt leur bien par l'expropriation des trop riches. Vollmar en Allemagne, Vandervelde chez nous, Jaurès en France, n'ont pas reculé devant cette contradiction qui eût indigné Marx et que Bebel ou Liebknecht n'ont jamais, que je sache, voulu inscrire dans l'évangile de leur foi. La petite propriété est conforme à l'évolution, la grande est immorale et doit disparaître; le socialisme sera le croquemort de la seconde, le rédempteur de la première.

Des preuves? Comme il en fallait, pour étayer cette doctrine qui frisait l'hérésie, on alla en chercher un peu partout. Sans calomnier la statistique, on peut encore dire d'elle ce que Voltaire disait d'une autre science, qui lui est apparentée: c'est

Digitized by Google

qu'elle permet à un esprit retors d'établir qu'il a toujours raison. Il suffit pour cela de posséder la moitié de l'adresse d'un prestidigitateur et de jongler avec les chiffres, comme lui-même le fait avec les cartes.

Donc on aligna des chiffres pour démontrer que la petite propriété agraire était en train de disparaître et que la concentration des capitaux se faisait dans ce domaine avec autant de rapidité que dans celui de l'industrie. Les apparences, du moins chez nous, en Allemagne et dans quelques autres coins de terre, s'accordent assez bien avec l'argumentation des collectivistes. De 1846 à 1880, le chiffre des cultivateurs locataires, en Belgique, s'est porté de 371,724 à 616,872; celui des cultivateurs propriétaires est descendu de 337,586 à 293,524. Toutefois, si l'on consulte les mêmes documents statistiques, on constate que le nombres de propriétés de plus de 40 hectares s'est réduit, dans le même espace de temps, de 6,394 à 4,817. Comment concilier ces deux chiffres? Il y a moins de propriétaires qui cultivent et moins de grandes propriétés! Le nombre des propriétaires qui habitent la ville a crû considérablement. D'autre part, loin de se concentrer, la propriété tend à se morceler davantage, au point que l'on trouve aujourd'hui 472,171 exploitations de moins de 50 ares là où il n'y en avait, il y a cinquante ans, que 247,551. Ce morcellement, qui est reconnu par les socialistes français, est-il un nouveau danger, comme ils l'affirment? Faut-il s'en inquiéter au même titre que de la concentration exagérée de la terre en un petit nombre de mains? L'exemple de la Russie et surtout des États-Unis prouve que ces appréhensions sont partiellement vaines. Aux États-Unis, l'âge de la grande culture est passé, et le temps paraît venu de la petite culture intensive. Chaque ville est enserrée dans un réseau de minimes exploitations, prospères et fructueuses malgré leurs proportions réduites, parce que les applications de la science ont décuplé le rendement de chaque pouce de terrain. De même, chaque mètre carré d'usine représente une production décuple, parfois centuple, du même espace à l'âge héroïque de la grande

Digitized by Google

industrie. Voilà, me semble-t-il, ce qu'il faut opposer aux déclarations des collectivistes et même à leurs chiffres. Les chiffres ne valent que par le rôle désintéressé qu'on leur assigne; ceux qu'on lance à la tête du public des meetings ne sont que des petits plombs, destinés à faire balle et à se loger dans les cerveaux simplistes.

Nous voilà loin de Waremme, et pourtant l'enjeu de cette élection, dont on a trop grandi peut-être la signification tout occasionnelle, était bien celui-ci : trois partis sont en présence; ils demandent les voix d'une population agricole. Le premier dit : Votez pour mon candidat et je fermerai la frontière à vos concurrents des pays voisins. Votre marchandise végétale et animale subira une hausse artificielle dont vous bénéficierez. Il oublie d'ajouter que cette hausse aura une répercussion générale dont le cultivateur sera le premier à souffrir. Il achètera plus cher s'il vend à moins bon marché.

Le second parti offre au paysan une autre denrée : il confesse que ce n'est pas pour demain, qu'il faudra patienter pendant quelques lustres, sinon pendant quelques siècles. Mais après! Plus de frontières, plus de propriétaires, tyranniques lorsque vient le jour du terme. La petite propriété sera seule tolérée. La grande? On l'expropriera. M. Demblon, qui pérorait à Hannut, a bien voulu ajouter qu'on indemniserait par annuités les boycottés de ce nouveau régime. Quant au troisième parti, il n'entend promettre ni cet Éden, fermé aux seuls propriétaires de 40 hectares, ni ces barrières superficielles qui retombent lourdement sur ceux qui jouent à cache-cache derrière, avec les agriculteurs hollandais ou russes. En ce sens, il n'a pas de programme, comme M. Vandervelde s'est plu à l'affirmer le 5 septembre dernier. Mais qu'est-ce donc qu'un programme agricole? Que fera le candidat socialiste s'il est élu? Va-t-il réclamer la suppression des douanes et chanter au Parlement la *sainte alliance des peuples*? et s'efforcera-t-il, au contraire, de persuader à ses électeurs qu'il faut ouvrir la frontière aux bestiaux hollandais et aux blés russes? S'il ne peut vaincre les pré-

Digitized by Google

jugés de ces braves gens, s'il n'est, ni lui ni ses collègues, de taille à résoudre le problème de l'internationalisme, il aura baillé un bien bon billet à ceux qui lui ont donné leur voix. Il n'y a de pratique et de vrai que certaines réformes transitoires, notamment la revision du code, en ce qui concerne les baux, et la création de syndicats et de caisses de crédit et d'assurances pour les travailleurs des champs, peut-être aussi le *homestead* dont on parle beaucoup depuis quelque temps.

Le parti libéral peut donner tout cela à l'agriculteur, parce qu'il est un parti gouvernemental, tandis que le parti ouvrier ne réussira, par son attitude nettement révolutionnaire, qu'à empêcher des améliorations si nécessaires de trouver place dans nos lois.

Voilà donc comment la question, malgré l'échec du 12 septembre, reste posée devant l'opinion publique, bourgeoise et ouvrière. Deux partis gouvernementaux sont en présence : l'un a usé largement du pouvoir pendant treize ans; l'autre en a été sevré et, par ce long jeûne, par des luttes intimes, mal comprimées dans son sein, par des épreuves de toute sorte, il s'est purifié, retrempé pour les victoires de demain. L'*Alliance*, dont il a été si souvent question dans cette revue, n'est pas simplement due au contact de quelques bonnes volontés, lasses d'être à la fois agissantes et stériles; elle est l'aboutissement logique d'une période évolutive, qui devait tôt ou tard conduire à la reconstitution du parti libéral sur des bases nouvelles, conformes aux nécessités du présent.

Cette reconstitution n'a pas l'heur de plaire à nos adversaires de droite et de gauche, et leur tactique évidente est d'en reculer les effets par tous les moyens que l'esprit de raillerie et de polémique fournit à des politiciens aux abois. A cet égard, rien de plus significatif que les comptes rendus que le *Peuple* et le *Patriote* ont donnés des meetings de Waremme et de Hannut. J'en recommande la lecture aux personnes chagrines et morfondues; elles trouveront là des harmonies déconcertantes et des unissons imprévus. Peu s'en faut que M. Vandervelde ne

Digitized by Google

soit aussi bien traité que M. Pitsaer par le journal catholique. A entendre celui-ci, le leader collectiviste n'a fait qu'une bouchée de MM. Buls, Féron, Finet et Strauss. M. Smeets lui-même y hausse singulièrement sa petite taille et change son fausset en basse profonde pour déclamer des aphorismes pleins de grâce sur l'avenir du parti libéral. Touchant accord, qu'on a vu, d'ailleurs, se réaliser en France et en Allemagne, et que de prochaines élections confirmeront sans doute chez nous.

L'échec de M. Dochen n'a donc rien qui doive nous surprendre ni nous décourager. Il est dû à des causes toutes transitoires, mais d'une réalité inéluctable. Les 3,000 voix perdues depuis 1894 représentent 1,200 à 1,500 électeurs, séduits par les promesses du collectivisme tempéré qu'on prêche au village et surtout détournés du devoir libéral par le spectacle de notre impuissance et de nos divisions. J'ajouterai que nous avons expié d'autres torts, dont le plus grave est l'insuffisance du travail électoral en ces dernières années. Vienne une vacature parlementaire, on voit les libéraux se réveiller comme d'un long somme et quelques jeunes conférenciers se mettre en campagne. Dans l'entre-temps, les catholiques ont peiné dur, les socialistes ont créé des cercles, des syndicats et des coopératives; on arrive trop tard pour une moisson qui est déjà faite, et mieux faite par d'autres. Il n'est donc que temps de changer tout cela.

Mais, malgré l'échec inévitable, quelle éclatante démonstration du réveil d'opinion publique a provoquée l'*Alliance!* Ce moribond de libéralisme, dont on sonnait déjà le glas, n'a eu qu'à se soulever sur sa couche pour jeter l'inquiétude parmi les rangs de ses pseudo-héritiers. Que sera-ce lorsque, devenue effective, opérante, générale, la coalition de nos forces aura produit les effets plus sérieux que nous en attendons? Ce qui a écarté de nous les masses industrielles et l'armée de paysans, c'est, autant et plus que la propagande de nos adversaires, nos divisions stériles, électrisées par les querelles de personne et les

Digitized by Google

querelles de presse. A ce point de vue, il est désirable que les fondateurs de l'*Alliance* se montrent tous également circonspects et laissent le moins possible à leur plume le soin d'interpréter une pensée, qui devient trop aisément la pensée d'un seul homme au lieu d'être celle d'un groupe. On a dit, et avec raison, qu'il fallait proclamer bien haut ce qui nous séparait, afin de chercher un terrain d'entente, de nous rapprocher par des échanges de vues convaincants. Pourtant, je crois qu'il est d'autres besognes plus urgentes encore, et celles-là toutes d'apaisement. Nous devons ramener la confiance dans les esprits, rapprocher des bonnes volontés éparses ou même antinomiques; justifier la raison d'être de notre parti, soit par le tableau des fautes commises depuis 1884, soit par la démonstration des impossibilités auxquelles se heurte la doctrine collectiviste.

Voilà de quoi occuper le temps qui nous sépare de la prise de possession du pouvoir; une fois celui-ci restitué à nos mandataires, il ne sera pas malaisé de s'entendre sur un minimum de réformes militaires, juridiques et économiques, qui, si elles trouvent quelques volontés rebelles à gauche, auront l'appui forcé des démocrates chrétiens. Par un système de balance, dont l'administration des grandes communes a déjà, dans cette situation difficile où est le libéralisme minoritaire, rendu l'application à la fois claire et commode, l'on verra les mesures extrêmes, qu'une partie de la majorité anticléricale chercherait à imposer à un cabinet libéral, tomber sous le vote des amis les plus tempérés de celui-ci et des conservateurs de droite. Nous n'en sommes plus, Dieu merci, au temps où un sot excès de scrupule interdisait à un homme de parti d'agréer les votes de ses adversaires pour maintenir l'équilibre gouvernemental! Cet équilibre repose sur le jeu régulier des institutions nationales, et ces dernières ne peuvent être sans cesse menacées au gré de quelques esprits inquiets et novateurs quand même. Ç'aura été le seul profit que le libéralisme aura retiré de notre nouveau régime communal, mais un profit sérieux et durable,

Digitized by Google

puisqu'il a permis de démontrer que, même réduit à une fraction, notre parti, à Bruxelles, à Liége et à Gand, possédait en lui les éléments de direction, de confiance et d'expérience des choses publiques, sans lesquels il n'y a qu'anarchie et désordre.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

La réouverture des **Théâtres** coïncide, généralement, avec le début de septembre. Nous avons donc eu les premiers soirs de la Monnaie, qui ont offert, à un public surtout cosmopolite, des reprises dignes d'intérêt. Dans *Faust,* M. Seguin a eu la rentrée triomphale qui est l'hommage annuel du public à son beau talent; dans les *Dragons* et *Carmen,* ç'a été le tour de M. Soulacroix, l'ancien pensionnaire de ce théâtre, qu'on a traité en enfant prodigue. Parmi les nouveaux venus, Mme Ganne a plu dès les premières notes; on annonce la rentrée de M. Cossira, qui tiendra avec M. Imbart de la Tour l'emploi des forts ténors. A bientôt les reprises de *Lohengrin* et d'*Aïda.* Le théâtre Molière joue la *Mascotte,* en attendant les bonnes soirées de comédie de l'hiver. Dans les autres théâtres, on a fait chou gras de toutes les reprises, sûr d'attirer la foule lasse des corvées diurnes de la *World's fair.*

***

Les **Revues** d'août apportent des éléments d'intérêt plutôt tempérés. Serait-ce qu'elles réservent les morceaux plus succulents, comme les théâtres et les librairies, pour le moment de la rentrée? La Revue des Deux Mondes, outre les suites d'articles déjà signalés, a de bonnes et solides pages de M. A. Leroy-Beaulieu sur *Les transformations sociales de la Russie contemporaine;* le savant publiciste nous montre ce pays condamné à passer par les mêmes stades d'évolution que les autres nations civilisées; du même numéro, du 1er août, à détacher l'article de M. du Bled sur *Berryer.* Dans la Nouvelle Revue, une étude du comte A. Wodzinski sur *Mme Élise Orzesko,* dont il exalte le grand talent et la personnalité si digne de sympathie (1er août). Le numéro suivant contient des *Lettres inédites de Napoléon,* dont quelques-unes sont reproduites par la Revue des Revues (1er septembre), à cause de leur intérêt historique; on y voit à l'œuvre le pire des despotes jouant un rôle indigne d'un soldat avec une parfaite tranquillité d'âme et d'esprit. La Revue de Paris est vouée aux correspondances, à celle de Renan avec M. Berthelot et à celle d'Afred de Vigny (15 août, *Lettres à une puritaine*), qui contient des

Digitized by Google

détails charmants et de véritables compléments pour cette grande physionomie de poète; rares ceux-là qui gagnent à être dégrafés devant le public! Dans la REVUE DES REVUES déjà citée, deux articles tristement révélateurs sur *Le maître et les serviteurs d'Yeldiz* (15 août et 1er septembre) et des analyses et extraits judicieux de partout. La REVUE ENCYCLOPÉDIQUE nous donne la suite des *Poètes* de M. Charles Maurras : ici (14 août), il est question de MM. Retté, de Souza, Hérold, Ernest Raynaud et Lionel des Rieux. M. Maurras, qui avait jugé Henri de Régnier et Vallé-Griffin à une aune très personnelle, se devait de n'épargner point les *dii minores* de l'école qu'honore M. Mallarmé; c'est à quoi il ne manque point, malgré des indulgences un peu dédaigneuses et un large usage de la condamnation conditionnelle. Dans le numéro du 28 août, signalons *l'Hystérie,* par le Dr Poirrier, et dans celui du 4 septembre les articles de M. Joly sur la *Jeunesse coupable*, et de M. Guerlac sur *l'Armée du salut.* Le MERCURE de septembre n'est pas encore entre nos mains. Parmi les périodiques belges, la REVUE UNIVERSITAIRE de juin-juillet n'offrirait que des leçons d'un intérêt très limité, si M. Robert Picard n'y avait inséré des *Pensées d'ombres et d'hiver,* brumeuses comme la saison à laquelle elles se rapportent. Voici comment l'auteur définit son rôle de rêveur : « Le hasard m'ayant infusé la vitalité à une « époque indéterminable et fugitive de son règne infini, je tente de « dévisager cet étrange et impassible personnage... mais en vain. » Dans la REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES, un article de M. Paul de Reul, *La langue et le style*, où il y a de justes remarques, notamment sur l'harmonie des langues, et d'autres contestables. Dans le BULLETIN DE L'ACADÉMIE, une lecture de M. J. Leclercq sur Java et une belle et savante étude de M. Goblet d'Alviella sur les *influences classiques dans l'art de l'Inde.* La REVUE FRANÇAISE D'ÉDIMBOURG reproduit le travail de M. Sarolea, paru ici en août; une *Lettre ouverte* de M. Michel Bréal, l'illustre linguiste, une étude de M. Duclaux sur *Pasteur et son œuvre* et d'autres communications, assurent à ce numéro un intérêt sérieux et durable.

***

La **Revue des livres** sera faite en octobre; mais il est des dates qui imposent une mention bibliographique. Pour la rentrée des classes, la librairie Lebègue nous envoie un manuel de M. Smets, *Livre de lecture et de morale*, et un autre en deux tomes de M. Daumers, *Nos devoirs;* ce sont d'heureux choix de morceaux, illustrés avec goût.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

SAINTE-BEUVE.

Entre la critique personnelle, fondée sur le *goût*, et la critique impersonnelle et scientifique des œuvres d'art, Sainte-Beuve apporte une transition séduisante.

Peu d'œuvres ont subi, plus que la sienne, le dédain de la génération qui juge : celle qui a vingt ans lorsque l'œuvre est achevée. Il n'avait pas été toujours strictement impartial, mais il l'avait été souvent, et l'on ne fut que rarement juste envers sa mémoire.

Depuis quelques années il s'est fait, il est vrai, un renouveau d'estime en sa faveur. Pourtant le discrédit où on le tint longtemps me paraît encore persister dans la jeunesse lettrée et l'on se souvient sans doute des objections de toutes parts suscitées à M. Maurice Barrès lorsqu'il le voulut réhabiliter. A cause de cela, je voudrais dire que, s'il me faut ici combattre certains points de sa méthode, j'en admire au moins les intentions, et tout ce qu'elle contient de finement inventé. Sachons admirer, en l'auteur des *Lundis*, le véritable fondateur de la critique moderne.

Pour bien étudier Sainte-Beuve, il faudrait examiner ses livres un à un, et par petits morceaux ; il travaillait ainsi, et le meilleur de son œuvre est, en somme, un recueil de beaux fragments. Il ne nous a pas légué de lui-même une image taillée d'un seul bloc et l'on songe invinciblement aux idées éparses en ses trente volumes, lorsqu'on relit, au tome III des *Lundis*, son article sur Diderot, — Diderot qui nous apprend,

Digitized by Google

dit-il, « comment on peut encore atteindre jusqu'à l'avenir et à la postérité, y arriver ne fût-ce qu'en débris, du milieu du naufrage de chaque jour ». Une livraison tout entière de cette *Revue* ne suffirait point s'il fallait analyser tout ce qu'il a produit, et maintes pages, par surcroît, semblent se contredire. Assurément, il ne s'agit ici que de discuter sa méthode. Encore doit-on la découvrir; car, si elle nous apparaît assez nettement, d'un peu loin, ce n'est qu'en ses grosses lignes, et les plus extérieures; nulle part il ne l'a formulée tout entière, et aux heures où il donna le mieux l'illusion de s'épancher, il gardait encore un recoin secret.

L'homme lui-même était compliqué, sans doute; mais en l'étudiant on se trouve au centre de son œuvre, on en démêle mieux les détours. Avant de discuter, il convient donc de tenter, à propos de Sainte-Beuve, le procédé qui lui fut le plus cher, et d'apprendre à le connaître par sa vie. Aussi bien, jamais ce procédé ne s'appliqua-t-il mieux à personne qu'à l'auteur des *Biographies;* chez lui, l'homme et la méthode se sont confondus. Et je citerai beaucoup, de même qu'il citait.

Il est né pauvre; lui-même le révèle, sans y insister d'ailleurs (1). Il est bon écolier, très laborieux et aussi très précoce : « Dès l'enfance, dit-il, j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits d'auteurs. » A treize ans et demi, il avait escaladé tous les degrés du collège provincial où on le mit d'abord. Et il se vante naïvement de ses succès scolaires : un 1er prix d'histoire et surtout « un 1er prix de vers latins des vétérans », dont le souvenir lui souffle une amusante vanité. A Paris, où il vient dès l'adolescence, on le voit studieux, rangé, vivant chez un professeur de qui il se fait aimer et estimer, — il nous l'apprend lui-même avec quelque détail. Et, les cours ne suffisant pas à apaiser sa fringale de science, il orne son esprit avec soin et méthode, il lit, il apprend, il dévore tout ce qu'il peut. Voilà de belles années, austères assurément, mais non point sèches et froides. Il travaille beaucoup, il est vrai, il travaille presque trop; il gagne ses diplômes de médecin

(1) Souvenirs et indiscrétions. *Ma biographie*. Cahiers.

Digitized by Google

interne, cultive la philosophie et les mathématiques spéciales, et lit, en outre, des bibliothèques. C'est une habitude prise; il la gardera toute sa vie. A cinquante ans, on le voit chercher un professeur pour se remettre au grec. Il travaille à s'y glacer le cœur, mais son esprit connaît la joie; non plus seulement la joie d'apprendre : celle de comprendre et celle d'inventer à nouveau, en les discutant, les choses qui lui sont enseignées (1). Le critique va se former. Il prend parti pour ou contre ce qu'il découvre, et il découvre maintes choses, car il vient d'entrer dans la cité des lettres. De loin, d'abord, il en a fait le tour, ardemment et très vite; il s'y engage maintenant d'une allure modeste, mais décidée, comme un artisan très habile qui peut compter sur soi. Le voici rédacteur au *Globe*, où il est à la fois brillant et laborieux; il donne ses premiers vers, puis un roman; il est à la *Revue des Deux Mondes*, et bientôt dépouille son romantisme, affermit son jugement, exerce un esprit ingénieux. Il devient fonctionnaire, mais est révoqué, et, après quelques essais de professorat, à Lausanne et à Liége, il commence et achève, au *Constitutionnel*, sa longue et décisive campagne de critique.

C'est là une belle vie de travail. Il n'y manque qu'un peu de choses en dehors. Cette vie-là s'est passée dans les livres plutôt que dans la vie vivante; on n'y peut rencontrer un vrai coin de nature au soleil. Remarquons-le tout de suite, c'est peut-être l'une des causes pour lesquelles Sainte-Beuve aura tant de peine à comprendre le lyrisme. Le sublime des classiques cherchait à étonner par le grandissement d'une idée morale, ou par l'opposition véhémente de deux sentiments, isolés jusqu'à paraître absolus; il se détache de l'humanité. Le haut lyrisme, au contraire, est l'exaltation des forces instinctives; il tient de près à la nature dont il évoque les formes luxuriantes. Il faut, pour le connaître, aimer la Maïa aux grandes ondes et s'abandonner au flot. Sainte-Beuve goûtait à tout, mais sans passion, et il ne s'abandonnait guère. Il avait trop vite perdu le don de s'émerveiller.

(1) Voyez ses lettres de jeunesse.

Digitized by Google

S'était-il donc, en vérité, tari le cœur à force de travail? Il y restait assurément quelques traces humides, de quoi nourrir dans ce désert des oasis choisies. On sait qu'il eut des amitiés fidèles — pour Mérimée, entre autres, et puis pour des « inférieurs » ou des subordonnés tels que Troubat, Lacaussade et sa fidèle domestique. Dans ses *Cahiers*, parmi trente médisances, il parle avec une émouvante amertume de la sécheresse qu'on lui suppose. On n'oserait affirmer qu'il eut beaucoup de cœur; du moins voulait-il en avoir, et ce n'est point là un détail négligeable. Et puis, vingt circonstances de sa vie dénoncent en lui un être aux sensations trop mobiles, mais qui savait aimer. On ne le croyait pas beaucoup. Ce n'est pas seulement parce qu'il n'était pas toujours sincère, mais encore à cause d'une sorte de pudeur; il cachait des choses et s'en cachait à lui-même. Cet homme parfois redoutable était un timide.

Il y a plusieurs manières d'être timide, mais elles se ressemblent comme des sœurs. Presque toujours la timidité provient d'une discordance entre nous-même et ce qui nous entoure — on est « dépaysé ». Ou bien, ce qui est au fond la même chose, elle naît d'une infériorité physique; ou bien encore le timide se fait une idée assez haute de l'homme qu'il *voudrait* être, mais il sent qu'il n'est pas cet homme-là et se défie beaucoup de l'homme qu'il laisse paraître. Il doute de ses moyens, il connaît toute la distance qu'il y a entre ce qu'on souhaite et ce dont on dispose, mais il se sait bon gré de ce qu'il espère devenir. A cause de cela, souvent il se préoccupe de l'opinion, et il la redoute avant qu'il ait appris à la mépriser. Parfois son amour-propre est sensible à l'excès, et pour lui éviter des blessures, le timide se reploie sur soi-même. On dirait qu'il est d'une espèce moins robuste et plus fine, parmi les autres hommes. Mais il ne faudrait point lui supposer une tare mentale. Quelques intellectuels m'ont avoué leur timidité; ils étaient des meilleurs que j'aie connus. Et d'ailleurs ne suffirait-il pas, pour nous convaincre, de l'exemple apporté par l'auteur des *Lundis?*

Sainte-Beuve dut sans doute la sienne à presque tous les motifs que je viens d'énumérer. Il y a dans *Volupté*, à propos

Digitized by Google

de certaines disgrâces physiques, et sur la défiance de soi, une phrase à demi confidente dont l'amertume fait songer à l'auteur lui-même sous le personnage qu'il nous montre. En outre, il avait été longtemps pauvre dans une ville de luxe. Cela, et ses ferventes années de travail, l'avait tenu à l'écart du monde; lorsqu'il y voulut pénétrer, il dut ressentir un malaise. — Enfin, Sainte-Beuve était un voluptueux. Il souhaitait goûter à tout, jouir de toute la vie, connaître les délicates faveurs des femmes... « Il les désirait belles, dit Houssaye; mais elles l'eussent voulu beau. » Sainte-Beuve manquait de séduction, et on le lui avait dit.

Il faut bien l'ajouter, il avait de l'amour-propre, et il en avait beaucoup. J'ai déjà cité quelques traits significatifs; on en trouverait vingt autres. S'il parle de Victor Hugo; « je le déroyalisais », dit-il, à propos d'une note opportune publiée dans le *Globe*. Ailleurs, il remarque l'attitude réservée des romantiques, après qu'il eut « *pris position de critique* à la *Revue des Deux Mondes* ». Et quant à ses articles du *Constitutionnel*, « ils donnèrent le signal d'une reprise de la littérature ». Cet amour-propre-là touche fort à la vanité, et il ne faut pas être grand clerc en psychologie pour démêler tout ce qui rattache ce sentiment à la défiance de soi.

Sainte-Beuve était donc un timide.

Dans toute son œuvre, dans toute sa vie, il y eut quelque chose de l'homme qui désire, s'arrête, n'ose pas. Était-ce un mal, pour ce qu'il prétendait faire et devenir, ou bien une bonne fortune? Un mal assurément pour le poète qu'il annonçait. Celui-là, selon sa parole admirable, est mort jeune, et l'homme lui a survécu. Pour le critique, en somme, ce fut une chance heureuse.

Certes, il lui manqua souvent la force de comprendre les grandes envolées lyriques. J'ai déjà indiqué un motif plausible de cette impuissance; la timidité en fut un autre lorsqu'elle eut achevé d'agir sur son jeune cerveau et que son caractère se trouva formé sous cette influence. Le romantisme effraya Sainte-Beuve par ses folles audaces; avec son précoce jugement, il en avait bientôt saisi le principal défaut, qui est la

Digitized by Google

déclamation. Il ne sut jamais venir au bout de cette impression-là et dédaigna comme déclamatoires la haute éloquence du sentiment tout à la fois et la splendeur verbale qui l'accompagne. On le voit mal à l'aise en face du lyrisme; il hésite au dernier coup d'aile.

Mais la timidité peut développer les plus fines dispositions à l'analyse. Le timide se replie; il vit en soi plus que dans les autres; c'est une manière de psychologue par nécessité. Et je ne voudrais pas qu'on vît ici de l'ironie. Je me représente avec sympathie le petit drame mental qui se joue ainsi, en secret, et dont le dénouement est la découverte de soi-même. J'aime à me le figurer comme une scène véritable, avec ses personnages, et, par exemple, j'imagine Sainte-Beuve lorsqu'il revient, fatigué d'une course très longue, un peu effaré du dehors. Avec un sentiment de délivrance, il a ouvert la porte de sa maison : le voici chez lui, dans une chambre de silence, une chambre fermée et propice à la réflexion. Il se trouve ici parmi des images familières. Il se plaît à les examiner encore, à les comparer, à découvrir de l'une à l'autre tout ce qu'elles contiennent de souvenirs, et les pensées qu'il y peut associer. Cela, qui l'entoure, lui appartient, et il appartient aussi à ces choses. Il se sent avec elles en confiance et en confidences; et d'elles toutes, peu à peu, est né un vague chuchotement, qu'il écoute comme une idée lointaine, d'abord, et indécise, tout à coup résolue en une parole où lui-même se devine exprimé. Et voici qu'il se lève, l'âme maintenant affermie. Si, tout à l'heure, il ouvre la croisée, c'est un regard plus clair qu'il dirigera sur les hommes; il sait ce qu'ils sont : il les a bien vus en lui-même. Pourtant il y a des différences; elles l'intéressent, car il se confronte avec elles. Celle-ci devinées, il les faut vérifier par d'autres qu'il cherchera. Ayant achevé le tour de son être intime, il veut en éclairer les lignes sinueuses par mille expériences dont chacune fait jaillir des étincelles révélatrices. Désormais le psychologue est créé. — Mais ce psychologue est un littérateur. Or, un jour il est seul et songe, avec tristesse car il redoute l'œuvre à construire; il va, il vient, et en songeant s'arrête parmi les œuvres déjà édifiées

Digitized by Google

Peut-être y cherche-t-il une place pour la sienne? Mais il a pensé trop longtemps à celles-ci, qui l'entourent; il s'est amusé à en noter les caractères, à comparer, à chercher à travers leur architecture les traces de l'homme qui les conçut; et il s'étonne lui-même de la joie qu'il a prise à ce jeu sagace. Comme on sent en ses muscles je ne sais quoi d'élastique et de plus fort après un exercice physique, il se trouve enhardi, et mentalement plus souple après cette libre gymnastique de l'esprit.... Le critique psychologue peut se mettre au travail. Il est déjà ce qu'il sera.

Qui sait pourtant? Il pourrait être doctoral, suivre âprement son idée en desséchant ce qu'elle a touché. Mais, je l'ai noté déjà, Sainte-Beuve était voluptueux; dans la pensée elle-même, ce qu'il cherchait, c'étaient d'intelligentes voluptés. Réalisant le type parfait du dilettante — mais du dilettante qui pèse, analyse et pénètre les choses, — mieux encore, le type d'un lettré tel qu'on s'en figure dans l'ancienne Alexandrie, épicurien un peu, indulgent parce qu'il connaît beaucoup, et sans désir de pousser à bout la raison pour se donner raison, il sait tout lire, et se réjouit des images dociles que les livres agitent autour de sa solitude. Un lettré authentique, — un dilettante qui possède la science du plaisir sans fatigue, — trop fin pour aisément mépriser, trop éteint pour s'émouvoir, trop négligemment amoureux pour s'attarder après la sensation ou en faire jaillir une nouvelle, il errait d'image en image, les ayant toutes comprises et captif de nulle d'elles. De livre en livre, d'émotion en émotion, il glissait ainsi, voluptueux comme je l'ai dit; et surtout il glissait de pensée en pensée, — satisfait, pour celles-ci qui exigent souvent une cour rebutante, lorsqu'il les avait effleurées d'un attouchement frôleur.

« Il est des critiques qui disent : « Le vrai est ce qu'il peut », et qui prennent les choses et les gens comme ils les rencontrent (1). » Cette phrase est de lui, et appliquée à lui-même,

(1) *Lundis*, XV. De la Tradition. Ailleurs encore : « La philosophie est perpétuellement à recommencer pour chaque génération depuis trois mille ans, et elle est bonne en cela. »

Digitized by Google

comme celle-ci : « La meilleure manière non seulement de sentir, mais de faire valoir les belles œuvres, c'est de ne point avoir de parti pris, *de se laisser faire chaque fois en les lisant*, en en parlant ». Cette dernière parole contient un principe excellent, si on la prend au juste point de vue. Sainte-Beuve, lui, la prenait, je crois, à tous les points de vue à la fois; il était toujours celui qui se réserve pour « un certain contraire ». Épicurien quant à la sensation, il montrait, il est vrai, dans le travail une force stoïcienne. Il aimait à retrouver l'homme à travers l'écrit. La critique, disait-il, « c'est le plaisir de connaître des esprits »; or, les esprits ne se livrent point sans qu'on soumette leurs œuvres à une stricte analyse, qu'il savait faire par de menues incisions, discrètes mais pénétrantes, avec des légèretés de fée. Pourtant, le voluptueux se révèle malgré tout. S'il veut une méthode, il redoute en même temps « qu'on aille jusqu'au bout de son principe ». Pourquoi? Par crainte de l'*ennui*. Et jusqu'en ses procédés de critique on retrouvera quelque chose de son mode de sentir. Il a goûté son émotion à petits coups, en lettré délicat; c'est à petits coups qu'il la traduit et la commente. Il le sait mieux que personne : « Pour comprendre un homme, dit-il, et pour le peindre, j'ai besoin de m'y reprendre jusqu'à deux et trois fois. » C'est, selon lui, une marque de prudence; mais on y peut voir encore, outre l'hésitation du timide, celle de l'homme ondoyant qu'il fut; et, de même qu'il glissait d'idée en idée, et d'un sentiment à un autre selon qu'ils le tentaient, se parant d'émotions très variées, toujours vivantes parce que désirées, mais aussi un peu désunies, — lorsqu'il voulait exprimer les résultats de ses émotions et les justifier par le livre, il voltigeait de détail en détail, comme en une conversation, satisfait d'appuyer tout juste au point où il fallait appuyer. Il avait émietté ses goûts, ne s'attachant guère à ses préférences — ce qui est précieux comme garantie d'impartialité. Il émiettait aussi les raisons qu'il donnait de ses goûts, aimant à flâner dans sa promenade à travers les livres, effeuillant un à un les détails et les circonstances, et cueillant, tige à tige, de jolies observations qui se trouvaient former un bouquet délicieux. « Je ne vois bien à la

Digitized by Google

fois qu'un point ou qu'un objet déterminé », disent ses *Cahiers*. Nous venons, ce me semble, d'expliquer les motifs de ce trait particulier. Mais il devient cause à son tour, et l'on comprend mieux, en l'examinant, l'effroi de Sainte-Beuve pour les synthèses de la philosophie. C'est qu'en effet, rien n'est plus éloigné de l'esprit synthétique que cette disposition à voir par le menu. Elle indique qu'on se tient au niveau des choses, — admirable manière de les distinguer, mais détestable s'il s'agit de les assembler. Il faut maîtriser les choses avec vigueur, et comme les surpasser, pour les unir en une solide synthèse. Il y faut aussi de la force et une sorte d'esprit volontaire dans l'intelligence, que Sainte-Beuve ne possédait point (1).

Enfin, il se savait prompt à changer de point de vue. Devait-il donc se faire l'esclave d'une première manière de penser?

A cause de cela, il redoute l'absolu des théories. Elles effraient par leur rigueur cet homme si finement intellectuel, qui ne fut jamais très jeune et qui eut très tôt l'amertume de l'expérience. « Spéculations ruineuses », dit-il, lorsqu'il parle des questions premières de la philosophie. Il croyait aux faits isolés plutôt qu'à leur coordination. Ce dilettante exquis, qui voulait errer à sa guise au milieu des sensations, craignait de les voir enchaînées dans un certain ordre qu'il faut suivre malgré soi dès qu'on en a admis le principe. Il se disait qu'à l'aide d'une méthode sévère on voit plus loin peut-être, et plus sûrement, mais pas absolument comme on voudrait; il estimait pénétrer mieux les choses en les examinant une à une, — y goûter plus tranquillement la qualité de joie qu'elles lui apportaient, et même des joies opposées. Avec un sens deux fois affiné d'homme clairvoyant et d'homme désabusé, il avait compris que souvent des points de vue qui semblent s'exclure sont également légitimes et que la vérité, lorsqu'il s'agit d'une beauté plutôt relative qu'absolue, est presque toujours faite

(1) Saint-Beuve ne peut guère comprendre la véritable force; il s'y perd, comme dans tout ce qui est grand; elle est trop loin de lui pour qu'il puisse l'aimer, et même le lettré qu'on vient de voir y devait trouver sans doute une certaine rudesse qui sentait son barbare.

Digitized by Google

de nuances (1). Sainte-Beuve ne croyait guère à une beauté absolue; il laissait à chacun la sienne — peut-être parce qu'il les jugeait toutes périssables. Et même il ne détestait point, en celle qu'il avait choisie, quelques petites contradictions par où elle lui apparaissait voluptueusement fragile, et plus digne d'être aimée. — « Il faut faire place en nous pour un certain contraire... » Ce mot d'une femme, qu'il cite avec ravissement, serait une épigraphe délicieuse pour son œuvre. Et qui sait? ne trouverons-nous pas comme lui qu'on en pourrait faire un axiome à l'usage de tous les critiques?

Pourtant, il faut bien une méthode. Il le sait : « Il y a de certaines règles pour faire le siège d'un écrivain et de toute personne célèbre; s'il est mieux de les dissimuler et d'en dérober aux yeux l'appareil, il est bon toujours, et essentiel de les suivre... Le goût seul ne dispense pas des méthodes armées et précises (2). » En certaines de ses œuvres — dans *Port Royal* et dans ses deux volumes sur *Chateaubriand*, par exemple — Sainte-Beuve s'est fait des règles assez strictes, qui se rattachent aux procédés de l'histoire; il y paraît à la belle ordonnance de ces livres, mais aussi à je ne sais quoi de moins précis dans l'expression; le lettré que nous connaissons ne s'y trouve pas à l'aise, comme on le voit plus tard dans ses *Lundis*, et il s'est hâté de changer. Faut-il, d'ailleurs, n'user que d'une seule méthode? « La nature, dit-il quelque part, est pleine de variété et de moules divers. Il y a une infinité de formes de talent. Critique, pourquoi n'avoir qu'un seul patron? » Et encore : « Il y a des critiques qui n'ont qu'une manière et qui ne savent nullement la modifier selon les sujets : le sémillant par tempérament et par genre sera sémillant partout et toujours; le raisonneur pédant ne vous fera grâce de sa dialectique en aucune rencontre.

> Janin grimpe sur Dante et gambade au plus haut,
> Planche fait de l'algèbre avec Manon Lescaut. »

(1) Ces nuances étonnaient les vieux classiques. Détail amusant : GUSTAVE PLANCHE, en ses *Études littéraires*, juge les *Pensées d'août* obscures; obscures dans le développement de l'idée, et obscures aussi quant à la langue qui les exprime!

(2) Page 73, au neuvième volume des *Nouveaux Lundis*.

Digitized by Google

Le trait est drôle, et la pensée fort juste. Retenons-la, pour y revenir plus tard. En voici une autre, aussi essentielle, dont la première n'est qu'une conséquence détournée : c'est qu'il faut avoir « cette faculté de demi-métamorphose, qui est le jeu et le triomphe de la critique, et qui consiste à se mettre à la place de l'auteur,... à lire tout écrit *selon l'esprit qui l'a dicté* (1) ». Il faut aussi de la prudence, car le plus souvent nous ne jugeons pas les autres, — « nous jugeons nos propres facultés dans les autres ». Voilà d'excellents préceptes. Mais, sauf un seul, ils ont une portée négative; ils indiquent les ronces où l'on peut se blesser et s'évanouissent si on les interroge sur la direction qu'il faut suivre. Pourtant, Sainte-Beuve eut sa méthode à lui, que l'analyse précédente a pu déjà nous faire pressentir. Nous l'avons devinée à travers son caractère. Nous la connaissons par le dedans, et c'est ainsi, je crois, qu'il la connut longtemps lui-même, sans en avoir formulé les principes. En voluptueux, il avait avec les lettres des coquetteries comme avec de belles dames. Il en eut avec lui-même et variait les détours de sa pensée comme par caprice. Parfois il parlait de sa méthode, à mots couverts, s'affirmait qu'il en avait une et se donnait de bonnes raisons pour ne la point montrer. Peu à peu, il se résolut à l'expliquer, comme pour se défendre de juger au hasard. Ce fut d'abord par fragments isolés, selon sa coutume en toutes choses; de-ci de-là, dans ses articles, une phrase en dénonce quelques aspects. Il en parlait à propos de Joubert, qu'il adore, et de Villemain et quelques autres qu'il aime de plus loin; morceau par morceau, il jetait quelque chose du fond de sa pensée, jusqu'à ce qu'un jour il résumât ce qu'il jugeait avoir à dire. Ce n'était pas assurément tout ce qu'il aurait pu dire, ni même précisément ce qu'on était en droit d'attendre... Et ce qu'il nous apporte écrase sa plume délicate d'un poids vraiment paradoxal.

Critique naturelle, affirme-t-il. Et Taine, en ses derniers essais, confirme qu'il s'agissait de la méthode des sciences natu-

(1) *Lundis*, tome III, p. 233, étude sur Diderot.

Digitized by Google

relles. En effet, comme dans ces sciences, Sainte-Beuve part du phénomène, du fait — le livre publié — et l'étudie d'abord isolément, comme un objet quelconque, sans le rattacher à quelque idée *a priori*. C'est bien là le procédé des sciences naturelles, mais mis en œuvre par ce laborieux lettré à la manière des savants dont le génie est fait de patience, qui recueillent sur plusieurs points des notions sensiblement exactes, et s'abstiennent de les coordonner. Il a excellé dans ce travail, nous l'avons vu aux pages précédentes; la plupart de ses critiques des *Lundis* ne tendent pas plus loin, et elles sont parfaites, si l'on n'exige pas autre chose ce sont des monographies. Mais, précisément, il faut autre chose, et Sainte-Beuve le sait; tâchons donc d'expliquer comment il pourrait suivre la méthode des sciences naturelles, à supposer qu'il s'y conformât strictement.

Du fait isolé, il irait jusqu'à une collection de faits semblables — l'ensemble des œuvres d'un écrivain, — et de cette collection remonterait jusqu'à la cause immédiate : l'auteur; enfin, après avoir induit ainsi jusqu'au centre commun des faits qu'il examine, il résonnerait par déduction, redescendrait de l'auteur vers son œuvre et vérifierait en celle-ci ses premières conclusions. Voilà un terrible langage, et qui sent la science à vingt pas. Ainsi réduite en une formule, la méthode paraît d'ailleurs formidable. Au naturel, elle est moins hérissée, mais aussi moins solide parce que moins rigoureuse. La seconde opération, celle qui consiste à vérifier « expérimentalement », est tout à fait illusoire; on n'y peut trouver qu'un travail de répétition, puisque les « résultats » se devraient expérimenter sur les *mêmes faits* qui ont servi à les découvrir. En vérité, il n'y aurait qu'un moyen : attendre que l'auteur publie un nouveau livre, et vérifier si ce livre confirme ce qu'on en attendait. Encore est-il à craindre que l'auteur ne soit un bon auteur, et qu'il se soit renouvelé d'ici-là.

Mais n'attendez pas de Sainte-Beuve qu'il embourbe son talent sur des routes pareilles où la science emploie toute son admirable vigueur à marcher pas à pas. Il lui faudrait une constance qu'il n'a point; il le sait, — il ne s'égare pas; aussi ne lui

Digitized by Google

verrons-nous guère tenter jamais que l'une des deux « opérations ». C'est très exceptionnellement qu'il s'essaye à la première, s'élève du fait particulier jusqu'à sa cause, de l'œuvre jusqu'à l'auteur, et analyse ensuite les phénomènes mentaux dont le livre est le signe. Cette sorte de demi-synthèse n'est pas son fait. Et d'ailleurs, remarquons tout de suite que les sciences naturelles seraient en droit d'accuser le critique d'hétérodoxie : de la création, remonter à son créateur, cela est bien chanceux, passablement arbitraire, et d'un fâcheux exemple; je me retiens d'écrire une sotte plaisanterie, car enfin l'on néglige les circonstances intermédiaires, plume, papier, encre et le moment de la journée sans quoi un déterministe honnête ne saurait loyalement conclure.

Sainte-Beuve suit le plus souvent le procédé contraire, — et qu'il a inventé, — lorsqu'à l'aide de la biographie il cherche à définir l'individualité d'un écrivain et en explique les écrits comme une conséquence. L'étude sur Mme Desbordes-Valmore est un exemple excellent de l'emploi de cette méthode, laquelle n'a que des rapports lointains avec la méthode des sciences naturelles. Celle-ci, faut-il le rappeler? groupe des faits en une synthèse et tache de découvrir la loi qui les régit, ou plus exactement le *fait* d'ordre plus général qui peut s'adapter constamment au groupe tout entier; puis elle certifie par l'expérience le résultat de ce travail; elle veut n'avancer qu'à coup sûr. Pour suivre ces préceptes dans la critique littéraire, il faudrait donc multiplier les documents et conclure dans les strictes limites de la certitude qu'ils apportent. Sainte Beuve, sans proscrire les petits papiers, en redoute l'emploi trop abondant; « au lieu d'afficher à la première page d'un livre *tel ou tel personnage d'après des documents inédits*..... je ne conseillerai pas de mettre, mais j'aimerais tout autant qu'on mît en tête une bonne fois : *tel ou tel personnage d'après des idées et des vues judicieuses, fussent-elles même anciennes* ». La critique demeure encore pour lui un « genre littéraire ». Nous voici loin des sciences naturelles, mais nous sommes aussi plus près de l'art.

Sainte-Beuve n'était nullement un monsieur à lunettes, —

Digitized by Google

surtout à lunettes d'or. Il se contentait de ses yeux, qu'il avait clairvoyants. Ils firent de lui non point le plus grand des critiques, — il y a chez lui de grandes lacunes que nous allons montrer, — mais au moins l'investigateur le plus pénétrant. Sa véritable gloire, il l'a dit et on le sait bien, c'est d'avoir fait apercevoir, sous la figure de l'œuvre, l'être pensant qui l'avait animée. Il y a encore autre chose. La manière a été chez lui si variable, qu'on raisonne malaisément sur le sens de ses livres, encore qu'on pense les comprendre ; les *Lundis* s'effritent d'abord en détail, et les *Biographies*, qui sont des ouvrages de jeunesse, ne donnent guère de certitude. Mais si l'on regarde plus attentivement, après avoir semblé céder devant nous, s'éparpiller, disparaître comme une poussière, il nous laissera entrevoir enfin le fond même de sa critique et nous nous arrêterons à quelque chose de solide : Sainte-Beuve a étudié *l'individu*. Peu importe que ce soit ou ne soit pas selon la méthode des sciences naturelles ; le résultat est merveilleux en ce sens qu'il nous fait connaître et distinguer en leurs replis mentaux, des *âmes vivantes ;* et la grande chance, c'est que la critique, désormais préoccupée de l'individu, s'attachera à le décrire comme tel, mettra au jour ce qui le différencie des individus voisins, — bref qu'elle s'intéressera surtout à une qualité toujours négligée, parfois méprisée par les géomètres qui manient le cordeau dans les bois sacrés de l'art... je veux dire l'originalité. Ceci est véritablement précieux dans Sainte-Beuve : que, s'il compare deux écrivains entre eux, ce n'est pas pour élaguer tous les caractères qui les font ce qu'ils sont, et les ébrancher avec minutie jusqu'à ce que l'on ne distingue plus entre leur similitude ; au contraire, il regardera avec sympathie ce qu'il y a en eux de plus personnel ; et même, il s'efforcera de mettre en évidence les éléments *nouveaux* qu'il aperçoit dans le livre. Dût-il ensuite les déclarer détestables, il faut l'admirer déjà, et beaucoup, de les avoir découverts et de l'avoir dit.

Cela s'applique au Sainte-Beuve impulsif, à celui qui gardait quelques gouttes du sang romantique de ses jeunes années. Parmi les éléments de sa méthode, il en est un qui s'oppose à

Digitized by Google

celui-ci : front contre front, ils se tiennent en équilibre, nous allons le voir bientôt.

Mais un détail nous intéresse d'abord : quel but assigne-t-il à son labeur de critique? Ce n'est point de « régenter » les esprits, il l'indique dans ses *Cahiers*. Quoi donc? De les avertir.

« On peut, dit-il, jusqu'à un certain point voir dans une œuvre autre chose encore que ce qu'y a vu l'auteur, y démêler ce qu'il y a mis à son insu et ce à quoi il n'avait point songé expressément... On pourrait, je crois, lui apprendre sur lui, à lui-même, quelque chose de nouveau. Là (si on y réussissait), serait *la gloire suprême du critique* (1). » Mais on peut aller encore plus loin. « Je tâchais, dit-il, d'insinuer à mes amis *le vrai sens où ils devaient se prendre eux-mêmes.* » — Éclairer le public, cela est bien; éclairer un artiste, cela est mieux... Mais avec quelle mesure le faudra-t-il faire, avec quelles précautions, et quelle inquiétude de le tromper sur lui-même (2)! Car cette explication n'a pas lieu à huis clos dans la chambre de travail où l'artiste prépare une œuvre nouvelle et interroge avec inquiétude un ami venu là pour l'aider d'une sympathie. Le public assiste à la scène, il entend les mots du souffleur, et le danger est grand de travestir peut-être le sens de l'œuvre tout entière en essayant d'y ajouter; plus grand encore lorsque l'on essaye « d'insinuer le *vrai* sens »..., le sens indiqué par l'artiste ne serait donc pas le sens qu'il faut, et l'on y pourrait sans dommage substituer le sien!...

Il semble qu'on ne puisse tenter un si redoutable ouvrage à moins d'une confiance singulière en son propre jugement. Il faut, sous peine d'être coupable, ne se fonder que sur des quasi-certitudes, — procéder tout au moins par des raisons invincibles et d'inattaquables principes. « Un homme léger ne saurait être vertueux », dit Sainte-Beuve. Quel sera donc sa caution?

Ici, précisément, il se montre fort discret. L'exposé de sa méthode ne nous dit rien de ce qui nous importe peut-être le

(1) *Lundis*, XIII, p. 211.

(2) On ne peut s'empêcher de noter ici cet aveu : « J'ai plus piqué et plus ulcéré de gens par mes éloges que d'autres n'auraient fait par des injures. »

Digitized by Google

plus; il faut fureter longtemps à travers ses livres pour y trouver le « je juge d'après ceci » qui devrait être la préface nécessaire de toute œuvre critique. Et l'on devine pourquoi : Sainte-Beuve n'a pas de règle fixe; tout au plus des habitudes. Encore n'ont-elles rien de constant.

Pourtant, il est un point sur lequel il ne s'est point contredit : c'est qu'on ne peut s'appuyer sur le *goût*.

« Le goût n'est pas une doctrine, encore moins une science », disait Nisard; et Sainte-Beuve approuve sans hésiter.

Il savait, dit Taine, qu'il ne faut pas « prendre les aspirations et les exigences de notre sensibilité pour des preuves et des certitudes ». Et ne serait-il pas de l'auteur des *Lundis*, cet axiome que M. Faguet publie dans la *Revue de Paris :* « Le goût peut être considéré comme le contraire de la critique » (1)? On n'oserait décider, malgré des souvenirs. Sainte-Beuve gardait assurément pour le goût une tendresse de lettré; s'il avait aimé passionnément très peu de choses, il en avait « goûté » beaucoup, avec une volupté friande, et il n'ignorait point la délicate subtilité de ses sens. Mais, en tant que critique, il savait mépriser leurs conseils.

Qu'est-ce donc qu'il préfère à ses propres penchants? En vérité, on ne pouvait s'y attendre : les penchants du public! « Il n'est jamais composé de sots, mais de gens de bon sens, prudents, hésitants, dispersés, qui ont besoin le plus souvent qu'on les rallie, qu'on leur dégage à eux-mêmes leur propre avis et qu'on leur indique nettement ce qu'ils pensent. » Ce mol amas de gens incertains, tel qu'il le photographie ici, va-t-il donc se découvrir soudain des énergies, pour faire la loi aux hommes de la pensée? Certes il régnera, s'il trouve un porte-paroles. « *Le critique n'est que le secrétaire du public;* mais un secrétaire qui n'attend pas qu'on lui dicte, et qui devine et démêle et rédige chaque matin *la pensée de tout le monde* (2). » Ici, l'on n'a pas le courage de répondre; à peine celui de hausser les épaules. C'est donc en vertu du suffrage universel qu'on prétend avertir, que l'on prétend guider ceux

(1) Sainte-Beuve, par M. Émile FAGUET. *Revue de Paris*, février 1897.
(2) *Lundis*, I, pages 36 et 294.

Digitized by Google

qui apportent la beauté! Le critique ne serait qu'un valet, et le pire de tous : le valet de la foule! La crainte de la philosophie peut conduire à ce point.

Si l'on y regarde de plus près, de très près, on s'aperçoit que ce goût du public n'est pas celui de tout le public. C'est le goût de ceux qui, comme les salons le firent au XVIII^e siècle, dirigent l'opinion et la contiennent, de ceux qui ont hérité les traditions du goût de la société française. — Mais n'entendez-vous pas la voix indignée de Taine : « L'Art n'est pas un salon où l'on cause; c'est un laboratoire où l'on pense! » — Achevons. D'après Sainte-Beuve, la chaîne sans fin du goût n'est pas l'œuvre des collections humaines où on l'a vue se perpétuer, mais toujours, à chacune des époques principales, l'œuvre d'un seul homme ou d'un petit nombre d'individualités puissantes qui ont régné sur les intelligences de l'alentour. C'est ce centre qui forme la tradition, et d'âge en âge en transmet la formule, toujours élargie, à une aristocratie nouvelle. Sainte-Beuve eût aimé vivre, sans doute, dans la société polie et cultivée de l'ancien régime; il y aurait conçu son rôle comme celui d'un « secrétaire » en effet, — d'un secrétaire qui eût non seulement transcrit, mais expliqué et justifié les arrêts de cet aréopage. « De nos jours, dit-il, on chercherait en vain une opinion régnante en littérature » ; la tradition *vivante* n'existe plus. Mais on ne peut conserver l'esprit, en le rajeunissant, et faire accueil dans l'ancienne famille à tous les nouveaux venus qui n'y paraîtront pas trop étrangers. Telle est, je crois, la pensée intime de Sainte-Beuve.

Il est inutile de discuter à nouveau ici, et en détail, le plus ou moins de justesse de ce point de vue. Une interprétation plus large le fait ici plus attrayant, il est vrai. On peut comprendre en s'y appliquant avec bonne volonté, que l'œuvre soit jugée en ses rapports avec les modes de la veille, — à condition qu'on lui permette de s'en dégager parfois. On la voudrait ainsi, je suppose, telle qu'un symbole du présent, qui doit naître peu à peu du passé et rester en communion avec lui, garder des points d'attache. Il est à craindre seulemen

Digitized by Google

qu'une œuvre de génie ne se trouve être détestable pour avoir devancé le pas tranquille de la tradition, et s'être trop hâtée d'être belle..... Ou bien la Tradition n'est plus une chaîne aux maillons solides; elle s'étire et s'amincit en évoluant, et, telle qu'elle apparaît, selon Sainte-Beuve, la voici devenue vague jusqu'à s'évanouir. Comment donc l'invoquer désormais? — Fatalement, quoi qu'on en ait, il en faut revenir, avec cette méthode, à ne s'appuyer que sur le goût, — le goût traditionnel, oppressif s'il est immuable (et Sainte-Beuve le récuse), inconsistant et assimilable à la mode si l'on suppose qu'il évolue. — C'est assez dire qu'elle n'a point de critère véritable. La conséquence, on la devine, c'est que le lecteur ne possède nul moyen de vérifier un jugement qui ne s'appuie sur rien, ou dont les considérants sont illusoires. Ce jugement n'est plus qu'une opinion, absurde ou sensée, et cette opinion n'a de valeur que selon notre propre opinion sur celui qui l'exprime... selon notre *goût*.

Le grand défaut de la critique de Sainte-Beuve, c'est donc qu'elle ne se rattache à aucun principe, discutable si l'on veut, mais offrant une surface visible et solide. Elle n'aboutit non plus à rien de semblable; il lui manque un ressort pour s'élever. Elle étudie des faits, mais demeure impuissante à les dominer. Sainte-Beuve n'avait pas l'esprit synthétique. Il ne va guère avec ce caractère épicurien et un peu positif que nous avons entrevu dans l'auteur des *Lundis*, car nous l'avons déjà noté, il exige une sorte de volonté et la faculté de surpasser les choses pour en saisir les traits d'ensemble. Sainte-Beuve, à qui le sentiment de l'idéalité me semble avoir fait défaut, n'a pas eu non plus cette espèce de vigueur nerveuse qui lui eût donné comme écrivain l'enthousiasme, et comme critique l'ampleur philosophique. Avec une apparence paradoxale, mais une apparence seulement, on pourrait dire qu'une même lacune cérébrale a chez lui empêché l'intelligence du grand lyrisme en même temps qu'elle interdisait à sa pensée cette haute et vivante unité qui fait les œuvres indestructibles. « La science, dit-il dans *Volupté*, n'est qu'un amas mobile qui a besoin de support et de dôme. » Répétons-le, en songeant

Digitized by Google

à lui. Il a connu des *choses belles*, qui pour lui sont un peu synonymes d'agréables. Nous ne pourrions affirmer qu'il a connu la beauté.

***

Et maintenant retournons-nous, pour voir où nous avons passé. Nous avons examiné la manière de Sainte-Beuve, — cette manière à petits coups répétés, discursive, et où le point de vue varie, — et nous l'avons trouvée en rapport nécessaire avec l'homme, — ondoyant, minutieux et timide. Nous avons indiqué aussi le but qu'il assigne lui-même à sa critique, — diriger par insinuation, — et ce sur quoi il l'appuie ou croit l'appuyer. Un mot reste à dire, quant à ses résultats.

On le sait, elle aboutit à l'Œuvre et à l'Individu, considérés comme des faits particuliers. Sainte-Beuve a cherché parfois un certain accord de logique entre les deux points qu'il visait; avec assez peu d'esprit de suite, il est vrai, et l'on n'ose prétendre qu'il ait très souvent réussi, — au moins rigoureusement et sous les apparences d'une démonstration; mais il a su nous faire deviner je ne sais quel invisible fluide de vie qui passe de l'auteur à son livre, et qui les a réciproquement pénétrés. Pour nous, l'important n'est point qu'il ait poussé à bout sa méthode : c'est qu'il l'ait découverte. Désormais, la critique devra tenir compte de cet élément nouveau, dans ses investigations.

L'étude de l'Individu reste le côté le plus intéressant des travaux de Sainte-Beuve; non seulement par l'emploi qu'il y fait, le premier, de la biographie, mais encore et surtout par cela même que l'individu lui est apparu comme un objet *ayant sa fin en soi*, et non plus absolument comme un signe. De là son art à le décrire, le soin des nuances, tout l'arrière-plan à quoi il associe et où il fond les lignes de sa silhouette afin qu'elle baigne bien dans l'air, — et de là les délicatesses pareilles qu'il garde avec les œuvres; il les atteint par l'alentour, sans les brusquer, sans les illuminer d'un dur éclat qui supprime « l'enveloppe » et efface le modelé; elles demeurent des personnes vivantes. Tel est ici le résultat au point de vue de l'art d'écrire. Celui qui ressortit à la critique elle-même est

Digitized by Google

inoubliable, mais il a fallu des lettrés moins timides pour achever de le développer : c'est la mise en honneur des facultés inventives, de l'originalité, du libre génie (1).

Afin de me rendre plus nette l'image de Sainte-Beuve, toujours un peu flottante en fragments dispersés, j'aimerais à trouver une idée qui serve de centre à ce que nous savons de lui, et qui lui prête de la consistance... Il y a dans les *Cahiers* un passage significatif :

« Ne pourra-t-on donc jamais, s'écrie-t-il, assigner à cette vie-ci, *prise en elle-même* et telle qu'elle est, ses devoirs, son sens et son but! »

Je n'y veux nullement contredire pour ma part. Et si, en lisant cette phrase, je me souviens de l'homme que fut Sainte-Beuve, il me semble en voir naturellement jaillir les conséquences un peu arbitraires qu'il en dut tirer. Celles-ci, par exemple : qu'il est bon de mépriser tout ce qui n'est pas strictement concret; qu'on peut se méfier, en art, du surhumain comme du surnaturel, et qu'il faut goûter les choses selon qu'elles se présentent.

Ainsi s'explique l'homme presque tout entier, aux idées plutôt délicatement voluptueuses que très élevées, peu capable d'enthousiasme mais enclin à aimer, à comprendre des objets variés, et partant bien doué pour l'observation pénétrante des faits. Et ne trouvera-t-on pas alors presque nécessaire sa conception d'une critique *pratique* — d'une critique positive, dirait-on, si quelque chose n'y manquait à la base?

ALBERT MOCKEL.

(1) J'entends bien que les poètes romantiques y sont pour quelque chose. Mais c'est un mérite pour Sainte-Beuve de les avoir suivis, et d'avoir précisé peut-être une revendication encore indécise en lui donnant une sorte de fondement humain.

Digitized by Google

LES CROYANCES RELIGIEUSES DANS L'INDE ANTIQUE

Grâce aux remarquables progrès réalisés pendant ces dernières années par la linguistique, la grammaire comparée et la science comparée des religions, il est scientifiquement prouvé, aujourd'hui, que les ancêtres des Aryens, c'est-à-dire des Hindous, des Iraniens et des Perses, des Arméniens, des Albanais, des Grecs, des populations italiques, des Germains, des Celtes, des populations baltiques (c'est-à-dire des anciens Prussiens, des Lithuaniens et des Lettes et les ancêtres des Slaves) formaient, à une époque qu'il est impossible de déterminer, même approximativement, un seul et même peuple, habitant une patrie commune et parlant une seule et même langue.

Ce peuple primitif, auquel on a donné le nom d'indo-européen ou d'indo-germanique, habitait, probablement, les plaines de la Bactriane, ou, plus exactement, les étendues de terrains comprises entre la mer Caspienne, l'ancien cours de l'Oxus et les hauteurs de l'Indo-Koush.

Il semble que, les premiers, les Aryens se détachèrent de leurs frères indo-européens. Après avoir marché quelque temps ensemble, les Iraniens obliquèrent vers le sud-ouest, pour y donner naissance, plus tard, aux Perses et aux peuples parlant le zend et pratiquant la religion d'*Ahouza-Mazda*, consignée, d'après la tradition, par *Zarathoushtra* (Zoroastre) dans les livres sacrés de l'Avesta.

Les Hindous, au contraire, descendirent par des étapes séculaires, peut-être, vers le sud-est, franchirent les passes de Kaboul et s'arrêtèrent d'abord, et ce pour longtemps, dans le *Sapta Sindhavah*, le pays des sept fleuves. C'est là que furent

Digitized by Google

composés probablement, entre l'an 1500 et l'an 2000 avant notre ère, la plupart de ces hymnes, dont la réunion forme la collection ou *Sanituta* du *Rig*.

Le *Rig-Véda*, le monument le plus ancien et comme le Vieux-Testament de cette noble race aryenne, sœur de la nôtre, n'a pas seulement, et d'une vive lumière, éclairé la naissance des dieux aryens et des futurs dieux brahmaniques ; il a révélé aussi le sens primitif et l'origine d'un grand nombre de légendes, de vieux contes populaires que les Aryens ont semés à travers le monde.

Ces hymnes nous montrent comment des idées, c'est-à-dire étymologiquement des images, reflétant la nature en des cerveaux très jeunes, et, peut-être, les plus riches qui aient jamais été, ont pris corps, peu à peu, dans la pensée et dans la langue et sont devenues des entités divines. Nous ne pouvons que difficilement sentir aujourd'hui l'émoi journalier de l'homme primitif devant la nature et ainsi s'explique que nous ayons perdu dans l'usage quotidien le sens primitif d'un grand nombre de mots qui avaient d'abord une valeur figurée.

Pour bien comprendre la naissance des mythes védiques, il faut, par la pensée, revoir l'Hindou d'autrefois, la nuit, sur les rudes plateaux de l'Asie centrale, grelottant de froid, terrifié souvent, dardant ses yeux, tendant l'oreille vers les ténèbres, où rôdent les fauves, qui, sans cesse, menacent ses troupeaux et lui-même. Aussi, comme épouvanté par tout l'inconnu de la nuit, il attend le jour. Et l'aurore, comme il la salue, enfin, la bénit et de quel hymne il acclame le libérateur, le sauveur, le soleil qui chasse le froid, perce les ombres, repousse les fauves, les vagues démons nocturnes, ranime la chaleur du sang, rend la terre et le ciel aux regards de l'homme, réveille dans la toute nature la vie suspendue, presque éteinte ! Voyez avec quelle vivacité et quelle fraîcheur d'images un hymne du Rig-Véda chante l'aurore :

« La plus douce lumière se lève : elle vient de ses rayons
« colorer la nature. Ramenant la parole et ramenant la prière,
« l'aurore répand ses teintes brillantes ; elle ouvre les portes
« du jour, elle illumine le monde et vient visiter tous les êtres.

Digitized by Google

« Fille du ciel, apparais jeune, et, sous un voile étincelant,
« reine des trésors terrestres, Aurore, brille aujourd'hui,
« brille fortunée pour nous. »

Nous voyons là comment se sont formés les mythes, le plus souvent par des associations d'images. Puis, d'âge en âge, de chute en chute, transformés et méconnaissables, nous ne les retrouvons plus dans la mémoire des hommes qu'à l'état de contes populaires; et nous aurons assisté ainsi à la complète évolution, à la naissance et à la mort, ou à la transformation plutôt, puisque, en réalité, rien ne meurt, de quelques-uns de ces mythes et de ces symboles qui, pendant des siècles, auront pu être la consolation ou la terreur de milliers de consciences humaines.

C'est une loi que la raison devine et que l'expérience confirme, qu'un peuple subit toujours l'influence du milieu qu'il habite. Plus le sol et le climat ont un caractère bien déterminé, plus le peuple est jeune, naïf, facilement impressionnable, et plus profonde aussi sera l'influence du milieu, plus ce milieu laissera de traces ineffaçables dans la civilisation de ce peuple.

Les Aryas, à leur entrée dans l'Inde, furent soumis à deux influences qui s'imposent à tout peuple conquérant, celle de la nature et celle des races depuis longtemps en possession du sol.

Représentons-nous ces envahisseurs, doués d'une imagination si vive, pénétrant dans l'Inde et y découvrant cette nature étrange, à la fois monstrueuse et splendide, exubérante de formes et de couleurs et qui, des limites du Thibet au cap Comorin, offre les plus prodigieux aspects et les plus violents contrastes.

Ici, l'énorme Himalaya, dont plus de deux cents cimes dépassent la hauteur du mont Blanc, ses sommets neigeux, ses mers de glace, ses terrifiantes solitudes, les marécages du Terai dont le brouillard est mortel. Entre l'Himalaya et les monts Vindhya et la mer, l'immense et riche plaine du Gange, fécondée par ses fleuves, surtout par le Gange lui-même, large, puissant, lumineux, tel que cette voie lactée, qui, selon la légende antique, a sa source dans les plaines célestes. Au

Digitized by Google

nord-ouest, sous les torrentielles averses, sous l'incessant déluge de la mousson d'été, touffues, impénétrables, étrangement phosphorescentes, le jour; perdues dans les brumes; la nuit, s'éclairant de lueurs pâles lès forêts de Sikkim. Au sud, dans l'atmosphère humide, électrique et chaude, immobile sous le ruissellement du soleil, ou, le soir, frissonnante aux brises de l'océan, l'ardente végétation tropicale. Prodigieux est en certains points l'épanouissement de la forêt indienne avec ses palmiers, ses bananiers, ses manguiers énormes, ses mimosas, ses acacias flamboyants, et ces guirlandes de lianes qui les relient et les enlacent; si douces et si faibles que les poètes hindous les comparent à des bras de femmes amoureuses. Faut-il rappeler les fleurs, leur charme ou leur éblouissant éclat, et, dans ce brûlant pays, la troublante douceur ou l'acre violence des parfums?

Ajoutez l'influence du climat. Les rayons du soleil indien tombant sur ces cerveaux si sensibles les chauffèrent, les troublèrent souvent jusqu'à l'hallucination et au délire, ou, d'autres fois, la lourde chaleur tropicale accable ces âmes jusqu'à l'anéantissement.

Comprend-on qu'une pareille nature, si variée, si riche, si féconde, se venant refléter dans l'imagination des Hindous, l'ait tout entière remplie de fantastiques images ou de monstrueuses visions? Comprend-on que tout cet univers, peu à peu, ait pris pour l'Hindou l'apparence d'un rêve divin, dont l'homme, un instant, prend conscience avant de mourir? Comment, si panthéiste déjà, le génie aryen eût-il pu résister à la fascination de ce monde nouveau?

La pensée religieuse s'est manifestée sous trois formes différentes dans l'Inde ancienne : le védisme, le brahmanisme et le bouddhisme.

La religion du Rig-Véda est naturaliste, mais ce n'est évidemment plus une religion primitive. Le fétichisme en a déjà disparu. Elle en est à la forme polythéiste avec une tendance marquée vers le panthéisme que nous verrons se développer dans le brahmanisme. Elle nous présente tout un système très complètement élaboré, très poétique, très relevé,

Digitized by Google

où le mythe témoigne d'observations très attentives de la nature, dont les forces, plus exactement, les phénomènes — surtout ceux de l'ordre solaire — sont personnifiés, anthropomorphisés et transformés en dieux, les *dévas*, les brillants.

A la tête du Panthéon védique se trouvent *Indra* et *Agni*. Indra est le roi des dieux, roi par droit de conquête, par droit du plus fort. Il a détrôné les dieux et, à ce titre, il est bien un dieu souverain ; mais il est toujours bon, secourable, généreux. C'est pour les dieux et les hommes qu'il affronte les périls d'une bataille terrible, seul, contre des ennemis qui ont fait fuir les autres dieux, l'abandonnant lâchement dans leur terreur, contre *Vitra* et *Ahi*, les démons des ténèbres et de la sécheresse, noirs dragons qui retiennent prisonnières les eaux et la lumière. Sous les coups de la foudre lancée par Indra, l'ennemi faiblit, recule, meurt, laissant couler les eaux bienfaisantes qu'il emprisonnait et briller radieuse la lumière dont il étouffait les rayons.

Dans l'hymne qui célèbre la victoire sur *Ahi* et *Vitra*, on voit clairement la genèse des mythes, et ces figures de serpents, de dragons représentant les lourdes nuées sombres, qui semblent, par les jours d'orage, vouloir envelopper et dévorer le soleil, deviendront l'origine d'autant de contes populaires, familiers surtout à la race aryenne, où un héros (1) toujours jeune et resplendissant de beauté, combat et détruit des dragons ou des monstres dont quelques-uns crachent le feu comme la nuée crache la foudre.

La conception d'Indra s'élevant peu à peu, il fut, un jour, le dieu qui, comme le Jéhovah hébraïque, « tient le monde en sa « main, qui a fait naître le soleil et l'aurore, a déployé « l'immensité du ciel, à qui les cieux et la terre obéissent et « qui les dépasse de son infinie grandeur ». C'est lui qui donne la victoire à l'Arya et lui aussi devient un dieu des armées. Enfin, il apparaît comme la force universelle, le dieu qui a formé toutes choses.

Cependant, le panthéisme hindou semble plutôt sorti du

(1) Ce héros a vingt noms et vingt formes, Vishnou, Ahoura-Mazda, Féridoun, Apollon, Héraclès, Kadmos, Jason, Odin, Sigurd, etc.

Digitized by Google

culte d'*Agni*. *Agni*, ignis, n'était, à l'origine, que le feu terrestre, la flamme du foyer. Songez à l'homme, pendant de si longs siècles, souffrant, luttant, vivant sans connaître le feu. Un jour, de deux morceaux de bois, le *pramanthi* et l'*arani* des hymnes védiques, frottés l'un contre l'autre, par une conception mystérieuse, jaillit le feu, le dieu parut! Quel éblouissement et quelle joie! Mais, aussi, quelle crainte qu'il ne meure, que cette flamme, que cette âme ne s'éteigne! Comme on veille, dès lors, sur le nouveau-né, sur le dieu si étrangement conquis! Et comme de génération en génération, le père de famille désormais aura soin, au foyer domestique, de le protéger et de le nourrir!

Lui aussi sait écarter les ombres, mettre en fuite les voleurs et les fauves, ranimer le sang engourdi, réveiller et réchauffer les cœurs, lui aussi attire et rapproche les êtres, il fonde la famille, et voilà que ce dieu, à qui rien ne résiste, fond, assouplit même les plus durs métaux, permet de forger les outils et les armes!

De tels prodiges nous ne les sentons plus; mais l'on comprend que les émotions, les idées et les associations d'idées qu'ils ont fait naître alors aient pu créer ce grand culte d'Agni, qui prit dans la religion des Hindous un si curieux développement et qui, de nos jours encore, est resté dans l'Inde l'un des plus populaires. De plus, ce feu terrestre est le même que le feu du ciel; leurs actions sont identiques; et devant cette tremblante flamme du foyer germe déjà dans la pensée de l'Ary l'idée d'un dieu qui se fait humble et vient, comme le fera *Vishnou*, s'incarner ici-bas pour le salut des hommes. Cette flamme du foyer excitée ou allumée par lui aux heures du matin et du soir, il la nourrissait par ses blations et il crut naïvement nourrir ainsi le dieu du feu et les dieux mêmes, vers qui elle montait avec sa fumée. Dès lors, le sacrifiant, qui croyait à l'appel de l'hymne faire jaillir la lumière, l'éclair ou faire tomber la pluie, se regarda comme investi d'un pouvoir magique sur la vie des choses, et les rites du sacrifice régirent bientôt toute la religion des Védas.

Cette étude sur la religion védique, en nous montrant ce

Digitized by Google

que fut l'imagination si riche des anciens Hindous, nous fera comprendre comment, par la suite, s'est formé ce monde infini de mythes, de symboles et de légendes que nous voyons s'épanouir dans la littérature sanscrite et comment s'est créée cette genèse des dieux, la plus riche et la plus grandiose que le rêve humain ait enfantée jamais.

La différence est grande, cependant, entre ce panthéisme des Védas et la religion brahmanique, telle qu'elle nous apparaît, par exemple, dans les lois de Manon. La foi est la métempsycose et l'établissement des castes sont, dans l'histoire de l'Inde brahmanique, les deux grands faits nouveaux.

La croyance au passage des âmes à travers une suite illimitée d'existences, était aussi fermement établie chez les bouddhistes que chez les brahmanistes; elle avait ce mérite, au moins, d'expliquer l'origine du mal, les inégalités de fortune entre les divers êtres; cette croyance donnait à la vie un sens singulièrement tragique et une perspective infinie. Qu'on se représente la conscience de l'Hindou en proie à l'épouvante de ce roulement sans fin à travers des éternités d'existence! Son âme, pendant des siècles, pourra être torturée sans cesse, meurtrie par les châtiments, ou, péniblement, un jour, des confins du monde organique, elle devra recommencer sa route, tendre vers la lumière.

Pouvoir être dans une vie future ce *tshandala*, ce paria que chacun repousse, attaché aux œuvres serviles, vivant avec les chiens dans la même bassesse, ou ce malheureux rongé par la lèpre, ou encore celui qu'attend, après une vie de misère, une mort atroce, ou cette bête de somme abrutie de fatigues et de coups, ou, enfin, celle qui, farouche et hurlante, rôde à travers les bois. Quelle obsession et quelle terreur!

Et quels regards devaient s'échanger entre l'homme et l'animal. Oh! ces yeux de bête recélant dans leur profondeur tout un passé de péchés et de crimes. Ces prunelles le plus souvent endormies, résignées et vagues lorsqu'elles n'étaient pas fixes, hébétées d'horreur, comme celles d'un assassin! Et comprend-on quelle vision fantastique les Hindous devaient avoir de ce

Digitized by Google

monde incompréhensible, où les êtres passent, se rencontrent, se regardent, se heurtent, s'entre-tuent trop souvent, sans jamais se connaître ni jamais se comprendre?

Le phénomène le plus caractéristique de cette nouvelle période est, sans contredit, la formation d'un corps sacerdotal, chargé de célébrer le sacrifice, devenu trop compliqué pour le commun des fidèles, en même temps que les hymnes du Véda, que le vulgaire ne comprenait plus, prenaient la valeur de formules magiques, de conjurations agissant d'une façon toute-puissante sur les dieux.

Le clergé avait dû probablement se recruter parmi les savants, ayant consacré leur vie à l'étude des hymnes, maintenant fixés comme textes canoniques et s'exerçant à en interpréter les passages obscurs, fonctions délicates qui devinrent, un beau jour, l'apanage d'un certain nombre de familles. Alors, celles-ci, pour mieux perpétuer cet héritage entre leurs mains et élever une carrière infranchissable entre elles et les ambitieux qui pourraient être tentés de marcher sur leurs brisées, s'attribuèrent une origine supérieure, divine, et inventèrent les castes qui, aujourd'hui encore, retiennent immobilisés dans leurs liens étroits les peuples de l'Inde.

Ces castes sont au nombre de quatre : la caste des *Brahmanes*, des prêtres, dont le nom marque leur parenté avec le dieu suprême, *Brahma;* celle des guerriers, *Kshatryas* ou *Râjahs;* celle des marchands, *Vaiçyas*, et, enfin, celle des laboureurs et des artisans, *Shoudras*.

Aux brahmanes est réservé le droit et le devoir de sacrifier pour la nation, d'étudier les livres sacrés, de façon à pouvoir choisir et réciter, sans erreur, les prières convenables à chaque occasion, d'enseigner, à ceux que la loi en déclarait dignes, les vérités de la religion. Les brahmanes ne devaient pas tarder à s'introduire, en qualité de chapelains, auprès des rois et des princes et à prendre sur eux un tel ascendant qu'ils dominaient, en réalité, les détenteurs du pouvoir.

Les *Kshatryas* devaient, avant tout, aux brahmanes et au reste du peuple les secours de leurs bras pour les défendre contre l'ennemi. A eux incombait le dur labeur de la guerre;

Digitized by Google

mais, en compensation, ils avaient la gloire et la puissance; leur race donnait naissance aux rois et aux princes. Les devoirs des *Vaiçyas* envers la société consistaient à l'enrichir par leur travail et à entretenir par leurs dons et aumônes leurs maîtres spirituels, les brahmanes. Quant aux *Shoudras,* ils n'avaient qu'à peiner pour le compte des autres et, pour eux, point de droits. L'instruction religieuse, même, leur était à tel point fermée que le brahmane convaincu de leur avoir enseigné les Écritures eût été immédiatement dégradé et banni.

La personnification la plus haute de toute l'époque brahmanique est celle de *Brahma.* C'est l'être créateur. A elle seule, cette notion d'un créateur et d'une création creuse un abîme entre le védisme et le brahmanisme.

L'âge védique semble avoir été trop absorbé par la contemplation du monde extérieur pour se préoccuper, outre mesure, de la façon dont ce monde était venu à l'existence.

Maintenant, l'Hindou réfléchit, ses connaissances se sont développées; devenu sédentaire, il a le temps de se livrer à des spéculations métaphysiques et, tout naturellement, il devient curieux de se rendre compte de l'énergie des choses.

De même qu'il voit le jour succéder à la nuit et tous les objets émergeant progressivement de l'ombre devenir visibles, il admettra bientôt que l'univers, la lumière ont pu sortir d'une nuit primordiale chaotique. Mais il ne peut comprendre l'ordre parfait de cet univers sans une volonté sage et consciente pour l'ordonner. Cette volonté, c'est Brahma. Du ciel à la terre, du monde visible au monde invisible, s'étend toute une hiérarchie de figures divines. Mais tous ces dieux ne sont, en réalité, que des émanations, des manifestations diverses du dieu existant par lui-même.

Ces dieux suprêmes se dédoublèrent en divinités femelles, représentant, comme les divinités femelles de l'Égypte et de la Chaldée, l'énergie féconde des dieux. En même temps que ces déesses, les *Apsaras*, aussi, les bayadères célestes, envahirent le ciel brahmanique; et des milliers de figures féminines se mêlèrent, un jour, sur les monuments religieux, pareils à des lianes gracieuses poussées dans cette immense végétation de

Digitized by Google

pierre, aux dieux, aux héros, aux animaux, aux plantes.

C'est ainsi que s'étendait, de jour en jour, avec les limites de l'Univers, le monde infini des divinités.

A la période brahmanique, la société, mieux organisée, sent le besoin de mettre ses lois organiques, et, par conséquent, la morale, sous la protection divine. Si le respect des dieux et le soin des autels demeurent sa première préoccupation, elle introduit dans ses livres sacrés les prescriptions les plus indispensables à sa préservation, en ayant soin d'en attribuer l'institution aux dieux.

Pour sauvegarder la propriété, base de toute société organisée, la religion défend, sous la menace de terribles châtiments, l'adultère et le vol, la fourberie et le mensonge. Elle impose, comme vertu obligatoire, le respect des parents, l'obéissance à leurs ordres même injustes; elle fait du culte des ancêtres un devoir sacré, dont la négligence est aussi coupable que l'omission du sacrifice de chaque jour. Non seulement elle donne au père de famille une autorité absolue sur les siens, mais elle le revêt, en quelque sorte, d'un caractère divin en lui confiant le privilège de procéder, chaque jour, aux sacrifices du matin et du soir. En revanche, elle lui impose aussi le devoir de protéger et d'élever sa famille. Elle donne à la mère de famille une situation tout particulièrement honorable, en interdisant la polygamie et en faisant de l'épouse l'associée obligée du père de famille dans le sacrifice que, veuf, il ne peut plus accomplir; mais elle lui impose aussi l'obligation d'une fidélité persistant jusqu'au delà du tombeau et interdit à la veuve de convoler à de secondes noces.

Ainsi, les lois de Manou, aujourd'hui encore consultées et vénérées des Hindous, comme l'est le Coran des Arabes, furent, en même temps qu'un code civil, criminel et politique, un code religieux et un livre saint. Nous avons vu à quel idéal, souvent sublime, ce code appelait les hommes.

Cet idéal si beau, déjà, si noble sera encore dépassé par celui que le Bouddha proposa à ses adeptes.

Le bouddhisme est encore, aujourd'hui, la religion de 500 millions d'âmes, c'est-à-dire d'un tiers au moins de

Digitized by Google

l'humanité, et sa métaphysique est si peu morte, qu'elle a, dernièrement, inspiré l'un des plus grands penseurs contemporains, Schopenhauer. Le bouddhisme n'est pas un phénomène isolé, et il faut chercher ses racines profondes dans la philosophie *Sankhya;* mais, ce qui appartient en propre au Bouddha, c'est sa parole et son exemple; c'est le charme et la mansuétude infinis dont il a pénétré sa religion naissante, c'est la mélancolie qu'elle lui doit, c'est l'intarissable amour, la pitié sans bornes de cette âme devant les souffrances des êtres, c'est, enfin, cette science de la vie, science amère et désolante, qui, chez lui, cependant aboutit toujours à la résignation et au pardon. Le Bouddha, reconnaissant, et quelques mille ans avant nous, la loi du combat pour la vie, a vu l'universelle douleur et a su étendre à toutes les créatures sa commisération et son amour.

Les Brahmanes ne parlaient pas à la foule; ils avaient leurs écoles, leurs disciples; mais à cet enseignement plus ou moins ésotérique tous n'étaient pas appelés et les femmes et les *Shoudras*, d'abord, en étaient exclus toujours. Le Bouddha laissait venir à lui tous les êtres : pour lui, ni *Shoudras* ni classes dégradées, à tous il offrait également le secours et la consolation de sa parole. Aussi, se servait-il, en prêchant, de la langue vulgaire, du *pâli* ou du *pracrit*, comme les réformateurs du XVI^e^ siècle, qui, laissant le latin à l'église, se servaient de langue populaire. Et non seulement les hommes, mais aussi les femmes venaient l'écouter.

Il semblerait, d'après la légende, qu'il fût beau et de cette beauté qui impressionne tant les foules.

C'était une nouveauté dans l'histoire que cette pitié pour les souffrants, pour tous ceux que la vie a meurtris ou vaincus, et ces paroles de régénération et d'amour allant à toutes les créatures dégradées. Une immense charité, un grand souffle tiède passa, pour la première fois, sur le monde. Comment tous les tristes et les affligés n'eussent-ils pas, avec ravissement, écouté cette bonne parole, cette prédication d'une si étonnante audace dans un pays de castes?

A tous il ouvrait ainsi la voie du salut; aucun être ne pou-

Digitized by Google

vait, par sa naissance, être condamné à l'ignorance, à l'abjection, au manque de nourriture spirituelle. Dès lors, le *tshandala*, ce dernier des êtres dans la hiérarchie brahmanique, pouvait par la grandeur, par la sainteté de son âme devenir l'égal du brahmane. Or, dans la société hindoue, quelle immense révolution qu'une telle parole de délivrance!

Certainement, le Bouddha ne songea pas à une révolution sociale, et il crut n'apporter qu'une révolution religieuse. « Respectez la loi établie », disait-il à ses disciples. Dès les premiers temps de cette prédication, ce fut une surprise et un ravissement, dont le souvenir est resté dans les livres bouddhiques.

Un tel élan de charité fit naître un prosélytisme ardent et, de bonne heure, le bouddhisme eut ses missionnaires. L'ermite du brahmanisme ne songeait qu'à son propre salut.

Le saint bouddhiste songeait autant à celui des siens, sinon plus qu'au sien propre.

Une étonnante révolution au sein de la société hindoue et du monde antique fut l'admission des femmes à la vie religieuse et la reconnaissance de l'égalité de la femme et de l'homme.

Le Bouddha, qui connaissait si bien la faiblesse et les misères de l'âme humaine, hésita, tout d'abord, redoutant ce monde féminin qui allait apporter dans son Église tant de ferveur, sans doute, mais aussi tant de puérilités et de périls. Mais, à cette religion d'amour était-il possible d'écarter à jamais ces âmes aimantes, si blessées parfois, et dont quelques-unes devaient brûler d'une pure flamme religieuse? Le maître fut vaincu et le bouddhisme eut ses saintes femmes.

Devant cette figure si haute et si pure du Bouddha, on se sent saisi d'émotion et de respect et bien près de comprendre que des générations sans nombre se soient passionnément attachées à elle, comme à un idéal sans tâche, et peut-être, à l'une des manifestations les plus mystérieuses et les plus pures de cette âme obscure, invisible, inaccessible à qui l'humanité réclame en vain, depuis des siècles, la même pitié infinie et la même infinie justice.

ÉMILE COEMANS.

Digitized by Google

LA MAISON DES ROSES TRÉMIÈRES

A CAMILLE LEMONNIER.

(Mémoires intimes de Jacques Fabien, naturaliste.)

La petite maison était basse et blanche dans la verdure. Dès la grille d'entrée, elle souriait aux arrivants. Ils ne pouvaient pourtant pas voir tout son paisible visage, car une pelouse abondamment fleurie cachait aux regards le bas des murailles. Cette pelouse, où Tom, le chien de notre père, gambadait à loisir, avait d'en haut l'aspect d'une vivante couronne. Des plants de passeroses l'enserraient étroitement, et vers septembre mille corolles enchantaient l'air par la douce fête de leurs nuances. C'est pourquoi, dans le faubourg, notre ermitage était appelé la maison des Roses trémières.

—

Je ne suis pas né dans cette maison, mais, aussi loin que mes yeux scrutent le crépuscule de ma mémoire, mes souvenirs se déroulent dans son décor familier. J'avais quatre ans quand mes parents vinrent l'habiter.

Je me revois d'abord, sabre au clair et panache au front, cavalcadant autour du vieux tilleul, à la tête des galopins du voisinage. Ma fièvre belliqueuse ayant tôt pris fin, c'est sous son ombrage encore que je savourai l'illusion de mes premières lectures. J'y rêvai les odyssées de Gulliver et de Robinson, je

Digitized by Google

cherchai l'aventureux Petit Poucet dans ses branches, où l'oiseau couleur de temps s'était sûrement reposé.

Passant mes journées dans ce jardin vétuste, sous ces futaies opulentes, j'y donnai libre cours à mon penchant pour l'étude de la nature. Les plantes et leur vie merveilleuse, les petits animaux industrieux ou charmants m'attiraient plus que les plus beaux jouets. Il n'y avait pas de partie de barres qui valût pour moi la volupté de me tapir pendant des heures dans les hautes herbes du verger, à m'étonner en silence de ce que les boutons de la veille fussent devenus des fleurs. Je savourais infiniment le miracle continu des métamorphoses; mon cœur se gonflait d'admiration au spectacle de la lumière vue à travers la dentelle des feuilles transparentes.

Les petits animaux ne me causaient aucune répulsion : je collectionnais les chenilles, soucieux de les nourrir de l'herbe sur laquelle je les avais trouvées; une cétoine dorée inopinément découverte m'a donné l'une de mes grandes joies d'enfant. Une grenouille était pour moi bien autrement intéressante qu'un polichinelle, et je ne comprenais pas comment elle pouvait rester au fond de l'eau sans se noyer.

Je vécus ensuite l'inquiète et impatiente période des « pourquoi » et des « comment ». Excédés de questions, les miens me répondaient à peu près invariablement : « Tu apprendras cela à l'école... », et ce refrain jetait mon esprit avide dans de folles rages intimes. C'est aux matins de mai, dans ma chambre, à la croisée enguirlandée de glycines, que je m'assimilai mes premières notions de science, et dans l'air léger ma vision dressait les fantômes de Galilée dans le temple de Pise, de Pascal enfant, de Papin sur le Wéser. Des soirs d'hiver me virent sous le charme des chevaleries de Walter Scott, tandis que l'on préparait autour de moi les pâtisseries traditionnelles. L'archer Quentin Durward, Richard Cœur-de-Lion, Ivanhoe, le noble Saladin chevauchaient en songe à travers les rouges architectures de l'âtre. Jeux et batailles de mes jeunes frères, soucis de ma mère aux yeux nostalgiques, colères et détresse

Digitized by Google

de mon père vaincu par la maladie, sourires de ma sœur aînée et boucles de telle espiègle cousinette, la poussière des plus anciens souvenirs s'accroche aux lambris de la petite maison.

—

J'avais douze ans au jour pluvieux de décembre où les hommes noirs qui portaient le cercueil de mon père firent craquer sous leurs pieds le gravier de l'allée. Quand nous passâmes devant les squelettes dérisoires des roses trémières, un roulement de tambour retentit. Le cortège se déroula par les quais et gravit la montée faubourienne. Un poids m'opprimait la poitrine, j'avais la bouche pleine de cendre. J'eus à remplir la tâche atroce de jeter sur le corps la première pelletée. Je ne sais plus comment je m'y pris. Nous rentrâmes qu'il faisait nuit : chacun s'efforçait de sourire. Je dormis mal cette nuit-là. A l'aube, en écartant les rideaux, je vis que la neige s'était mise à tomber.

Peu de temps après cette journée, j'accompagnai ma mère dans une station thermale d'Allemagne, où sa cure se prolongea pendant de longs mois. A notre retour, la petite maison, sous l'actif contrôle de ma sœur Claire, avait repris son air de gaieté tranquille.

Je dus alors entrer au collège, où j'eus à souffrir de la règle imposée, de l'hostilité doucereuse ou brutale de mes condisciples et surtout de l'incompréhension des maîtres. Ma naïveté s'y meurtrit dans l'apprentissage de la lutte, et j'ai gardé de cette époque endolorie un esprit d'appréhension et d'incertitude qui m'a longtemps fait l'inférieur de ceux de mon âge. Rebuté, en même temps, par l'inhabile et veule méthode d'enseignement usitée dans ces geôles, je n'avais de goût que pour les rares heures où un professeur plus soucieux nous parlait, avec un enthousiasme que j'étais le premier à partager, de géologie, de botanique ou de chimie. Chez moi, j'avais mis à sac la bibliothèque pour y découvrir les plus infimes manuels de vulgarisation scientifique. En rentrant de la classe, je m'y plongeais

Digitized by Google

avec délices, et n'en sortais que pour tenter quelque expérience de physique ou pour m'en aller dans la forêt prochaine, cueillir de quoi enrichir mes herbiers déjà remplis.

Ainsi je continuai tant bien que mal mes études, jusqu'au jour où, mes dix-sept ans ayant sonné, je partis pour la capitale. J'y passai huit années d'une vie agitée, dissolue et studieuse à la fois, en pleine effervescence du cœur et du cerveau. J'étais installé depuis quelques mois quand je fus rappelé au foyer pour les noces de Claire.

—

Blonde, avec des yeux noirs, Claire attirait autant par son air de franchise que par sa beauté vivace et spontanée. Son teint délicatement ambré, la poussée drue de ses cheveux dorés, sa jeune vigueur et son visage empreint d'une souriante fierté lui conféraient l'aspect de quelque victorieuse Andromède. Elle était vive et sans détour, sensible, vibrante et souvent irréfléchie. L'approcher donnait de la confiance et de l'enthousiasme. S'il avait vécu, notre père eût été bien orgueilleux des vingt ans de ma grande sœur.

Je disais « ma grande sœur », quoiqu'elle ne soit que de peu mon aînée. Mais comme les autres, comme ma mère elle-même, je subissais le charme de loyauté, l'impression printanière qui émanaient de sa présence et nous faisaient voir en elle une force et surtout un lien.

Avec sa tête rieuse, son cœur sincère, son esprit primesautier, Claire était vraiment notre génie familier. Je me la rappelle, au plus lointain du passé, vive et franche en robe courte, ramenant par la main de vieux mendiants rencontrés sur la route, et courant reprendre ses jeux tout épanouie. Malgré d'incessantes querelles qui finissaient le plus joyeusement du monde, nous nous entendions à merveille. Comme nous avions lu ensemble la *Légende d'Ulenspiegel*, elle m'appelait le Taiseux. Je l'adorais sans m'en apercevoir, et l'annonce de ses fiançailles me remplit de mélancolie.

Digitized by Google

Ma tristesse s'inspirait en même temps de l'égoïste regret de la perdre, de clore un passé qu'elle avait fleuri, et du souci fervent de la voir heureuse. A cette époque, j'avais moi-même bien peu vécu; néanmoins, je redoutais confusément pour elle les désillusions que la vie réserve à toute âme avide et magnanime.

—

Celui à qui elle allait lier sa destinée était un jeune peintre, André Céranne, fils d'une amie de notre mère. Il habitait la capitale, et je l'avais parfois entrevu dans les tavernes esthétiques. Pendant un séjour chez ses parents à la campagne, il rencontra notre Claire, et son œil amoureux s'éprit de cette enfant qui resplendissait comme un bouquet de joie. Il avait dix ans de plus que moi. Le prestige d'une notoriété naissante entourait son nom. Un talent subtil s'attestait dans ses paysages, où le poème des heures frémissait en notations enthousiastes.

—

Quand les deux enfants s'étaient vus pour la première fois, André avait éprouvé, lui aussi, la séduction des yeux francs, de l'adolescente grâce de notre Claire. Il vécut cette sorte d'ivresse intellectuelle que suscite, chez les âmes ardentes, une confrontation avec la jeunesse, la beauté, les aspects enchantés de la vie. Ce qui le ravit aussi, ce fut de trouver en l'advenue une femme intelligente, disposée à écouter ses divagations d'art avec bienveillance et simplicité. L'éducation esthétique de ma sœur était assez rudimentaire, mais elle avait le jugement sain. Dès que sa vive cervelle était apprivoisée, elle se révélait à souhait active et subtile.

Apprivoisée, elle l'était bien, la mutine fauvette du bocage familial. Ce grand garçon pâle, avec son regard volontaire, sa parole passionnée, l'avait totalement conquise en quelques heures de causerie. Lorsqu'elle voulut analyser son trouble, elle ne s'appartenait déjà plus. A parler devant de beaux yeux sympathiques, André avait gagné de l'éloquence. Ces enfants

Digitized by Google

s'étaient mutuellement grisés en se dévoilant leur rêve de vie. L'éternel duo avait commencé par des échanges d'impressions, des comparaisons de goûts. Une amitié était née de la communauté des idées, du partage des admirations. Leur jeunesse avait fait le reste.

Il était pour Claire le prince magnanime d'un royaume de beauté. Aux yeux d'André, elle apparaissait comme la petite fée inspiratrice et consolante. Tous deux marchaient dans un songe d'idylle. Ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre.

—

Les lettres de Claire m'avaient appris tout cela plus encore par ce qu'elles me laissaient deviner que par ce qu'elles me divulguaient. Retenu par la préparation d'une thèse, je ne pus arriver à la maison des roses trémières que la veille même du mariage.

Je trouvai l'antique demeure encombrée et pleine de tumulte. De vieux parents, des cousines, d'anciens amis avaient pris possession des chambres disponibles. La mienne avait été offerte à André et à son jeune frère. C'étaient d'incessantes allées et venues, partout on s'activait dans les derniers préparatifs.

Énervé par la fatigue du voyage et de plusieurs veillées d'étude, je me sentis assez dépaysé dans le caravansérail nuptial qu'était devenu notre ermitage. Dès que le dîner eut pris fin, tandis que les jeunes filles entouraient le piano, je laissai les hommes passer au fumoir et j'allai griller un cigare au jardin.

Le soir tombait. Il avait plu dans la journée. Malgré la douceur d'un été précoce, une fraîcheur montait de la terre en travail. Le ciel frileux se parait d'écharpes irisées. Des profondeurs du jardin, l'arome des lilas émanait; dans les feuillages sombres s'ouvrait çà et là l'œil vague d'un volubilis. Un charme frigide solennisait le décor.

Un subtil malaise m'oppressait. Ce théâtre de mes jeux et de mes premiers rêves m'apparaissait étrangement rapetissé. Mes

Digitized by Google

yeux avaient perdu leur faculté grossissante : ce qui, pour mon imagination d'enfance, était un vaste parc aux larges allées, devenait un vieux jardin sans secret, borné par de proches murailles, au delà desquelles s'illimitait le vaste monde. J'éprouvais un émoi singulier à considérer ces pelouses, ces frondaisons, ce coin de ciel crépusculaire et ami, tout ce qui, pendant mes primes années, avait constitué mon chétif univers.

Des souvenirs en foule assaillaient mon cerveau. Les images anciennes, spontanément évoquées à la faveur du lieu propice, animaient en moi la mélancolique sérénité de l'heure.

—

Ma flânerie m'avait arrêté quelques instants à la grille, à regarder, dans le calme de la vesprée, le site familier du faubourg agreste, les humbles cantines aux enseignes connues, la file des châtaigniers au long de la rivière invisible. Laissant glisser mes pas vers la maison pâle où les lampes s'allumaient, j'étais instinctivement venu me poster sous ma fenêtre d'antan. Tout était tranquille, les derniers oiseaux s'endormaient dans le feuillage. J'entendis le gravier bruire sous un pied discret. Je me retournai : c'était Claire, Claire en robe rose, légère et souriante, qui m'apostropha gaiement :

« Eh bien, frérot, c'est ainsi qu'on se cache ? Ce n'est pas du dernier galant...

— André n'est-il pas là pour t'adorer ? répondis-je en riant.

— André a dû se rendre en ville pour sa mère. Les cousines pianotent et chantent, ce qui ne me dit rien aujourd'hui... Maman narre sa cure d'Allemagne au profit des rhumatismes de tante Julienne. Les hommes jouent au whist ou causent politique. Toi, tu te promènes au frais, et tu as bien raison, car il fait chaud, là-dedans... Enfin, tout le monde m'abandonne à la veille de mes noces!... »

Joyeuse, elle parlait avec volubilité, tandis que je l'observais. Elle me causait une impression complexe. Dans le plaisir que reflétaient ses yeux, je crus démêler une insidieuse inquiétude.

Digitized by Google

Son teint s'illuminait d'une ardente pâleur. Son attitude était un mystère. L'émoi dont elle palpitait la faisait sœur des héroïnes. Son front démentait le rire de ses lèvres. Il y avait un prestige inconnu dans l'annelure de ses boucles. Je n'entendais pas son affectueux badinage ; dans ce soir augural, je la regardais vivre une heure pathétique.

Son trouble intérieur n'était pas seul à m'émouvoir. Comme le décor, elle avait changé. Sa vivacité s'était atténuée. Son sourire n'avait rien perdu de sa fraîcheur, mais il s'y mêlait quelque chose d'attendri que je voyais pour la première fois. Elle prit mon bras d'un geste confiant et souple, où se révéla toute la femme qu'elle était devenue. Elle s'était nuancée. Son corps juvénile me donnait le double sentiment de la pudeur et de la volupté. L'enfant rieuse et brusque de jadis était morte : d'elle naissait une créature adorable et neuve que je n'avais pas soupçonnée, et qui nous allait quitter. Mon cœur se gonfla des plus pures ondes du regret.

Elle me disait ses projets, les espoirs d'André, des voyages à entreprendre. Elle remémorait à mon intention les péripéties de la rencontre, et l'exquise idylle de son cœur en éveil chanta comme l'alouette à l'heure où perle la rosée. Elle se fit enjouée pour raconter l'amusement des préparatifs. Son esprit romanesque s'enchanta du mirage prochain des villes et des contrées. Sa voix s'alentit pour parler de notre mère et de la vieille maison.

La nuit était tombée. Éclatante et fine, la lune montait dans le ciel paisible. Nous nous arrêtâmes pour voir trembler les étoiles au miroir de la pièce d'eau. Claire pesait plus fort à mon bras, elle s'était tue depuis un moment. Nul bruit n'offensait le silence. Tout à coup, je sentis que sa respiration s'entrecoupait : je tournai les regards vers elle. Pâle, les lèvres frémissantes, les traits contractés, ses grands yeux pleins de larmes, elle était en proie à je ne sais quelle angoisse intime. Voyant que je l'épiais, elle cacha sa tête dans ma poitrine.

« Petite sœur, qu'as-tu donc ? » demandai-je anxieux. Elle

Digitized by Google

pleurait à gros sanglots, sans répondre. Au bout d'un instant, elle se redressa, et, souriant à travers ses boucles mouillées :

« Laisse, dit-elle, ça fait du bien de pleurer. Et, après un silence où palpitèrent des désastres : J'ai froid !... » murmura-t-elle en frissonnant. Nous rentrâmes en hâte.

—

De la confuse et banale journée du lendemain, je ne me rappelle guère que le malaise. Silencieuse et ravie, Claire fut belle comme une apparition. De la voir telle, André paraissait plutôt fier qu'ému. Vers la soirée, ils partirent. Quand Claire vint m'embrasser, je dus réprimer un inexplicable et violent désir de la retenir. Ma mère, mes jeunes frères et moi, nous voulûmes l'accompagner jusqu'à la grille. Sur le marchepied de la voiture, elle se retourna pour jeter à la maison un regard qui s'attarda sur nous, plein d'une tendresse inexprimable. Et, ses deux mains à ses lèvres, son geste dernier nous envoya son cœur d'enfance.

—

La journée s'acheva dans une gaieté à laquelle je dus participer. Au cours de la soirée, de nombreux invités prirent congé. Vers minuit, je conduisis à la gare voisine un vieil oncle qui, par le dernier train, regagnait un bourg des environs. Heureux d'être seul, je revins lentement par les rues endormies.

Je songeais à Claire. La capiteuse odeur des jardins flottait dans l'air tranquille. Le fantôme de ma sœur en allée passait et repassait devant mes yeux. Je la revoyais petite fille, puis je l'évoquais, à travers la distance, en sa chambre étrangère, et me remémorais ses larmes de la veille. Certains jours, une fugace mélancolie la faisait pleurer au milieu de sa joie, une parole trop brève la meurtrissait pour longtemps ; sous sa vivace gaieté, elle cachait un cœur infiniment sensible.

Déserte, l'avenue faubourienne s'allongeait sous la nuit pure. Quand j'atteignis la grille, la fête avait cessé, la maison était silencieuse. Des ombres familières semblaient naître des coins

Digitized by Google

feuillus, là où n'arrivaient pas les clartés bleues de la lune. Parmi les glycines de la façade, une seule lumière veillait, à la fenêtre de ma mère.

En montant à ma chambre, je vis qu'elle avait laissé sa porte entr'ouverte. J'entrai chez elle. Couchée, elle ne dormait pas, ses yeux étaient rouges.

Je pris sa main, qui était fiévreuse. Nous ne pûmes l'un et l'autre qu'échanger quelques banalités. « Tu as besoin de repos », me dit-elle, après un long silence, en m'attirant vers ses lèvres. Et elle m'embrassa longuement.

Rentré chez moi, je me déshabillai machinalement. Je songeais encore à Claire. J'avais à la gorge la nausée des fins de fête; mon âme était à la fois inquiète et lasse. Je ne m'endormis qu'au grand jour.

—

Après une huitaine passée auprès de notre mère qu'une fidèle amie était venue égayer, je dus regagner en hâte la capitale, pour préparer l'examen que je subis un mois plus tard.

J'entrepris alors un voyage aux cités du Rhin. Sur la route du retour, je m'étais arrêté à Cologne. Une après-midi, à l'aquarium de la Flora, je m'enchantais du spectacle des mystérieux poissons qui évoluent en des viviers illuminés, quand une voix joyeuse m'appela par mon nom. Dans la pénombre, je reconnus Albert Marteuil, un camarade d'université. Dès les premiers mots : « Tu as fini ta visite? me dit-il. Viens donc à l'air, on étouffe dans cette grotte! »

Et il m'entraîna au dehors. Nous prîmes le bateau pour rentrer en ville. Le port en travail bruissait dans l'incendie du couchant. L'énorme cathédrale imposait sa masse au paysage. Sur le pont de fer, des trains roulaient en grondant. Autour de nous babillaient de blondes femmes en robes légères, les bras chargés de fleurs des champs. Albert s'enthousiasmait à contempler ce décor mouvant, divers et haut en couleur. Il magnifiait le fleuve aux larges eaux glauques, le vieux Rhin, père des cités, dispensateur de vie, force errante et créatrice. Remuant la

Digitized by Google

légende et l'histoire, il improvisa le poème de la ville d'Ursule et de Géréon.

Blond, bien pris, les yeux bleus aiguisés d'énergie, la parole vive et sonore, Albert avait l'attitude ouverte de ceux qui se possèdent. Son rire tintait clair sur ses dents fines, et il y avait une certitude dans le jaillissement de ses cheveux drus et courts. Il arrivait de Nuremberg et de Francfort, féru de moyen âge. Dans ma solitude privée de confident, sa rencontre fut une grande joie.

Après souper, nous nous promenâmes longuement par les vieux quartiers. Devenus l'un et l'autre inexplicablement confiants et bavards, nous ne pouvions nous séparer, et la métropole rhénane était depuis longtemps assoupie quand chacun regagna son hôtel.

Le lendemain, Albert vint me chercher au saut du lit. Nous visitâmes ensemble le Musée, les chapelles du Dom, la claire église de Sainte-Marie-au-Capitole. Il me fit admirer, avec de justes paroles, l'harmonieuse *Annonciation* du pieux Stephan Lochner. En quittant Cologne, j'eus le sentiment d'y avoir découvert un ami.

—

Albert étudiait le droit et menait de front des préoccupations littéraires et sociales. Sortant peu, je n'avais guère eu l'occasion de le voir avant notre rencontre de Cologne. Tout au plus avais-je passé dans sa compagnie, chez un ami commun, quelques rares soirées, et sa nature un peu bruyante m'avait plutôt déplu au premier abord. Je le soupçonnais d'être enclin à la hâblerie.

Il m'intéressait, pourtant, car, si quelque langueur et une indéniable timidité nuançaient, fâcheusement parfois, ma façon de vivre, j'ai toujours aimé, chez les autres, le spectacle de la vivacité, de la souplesse et de l'énergie. A ce point de vue, nul mieux qu'Albert ne pouvait me satisfaire : le seul aspect de sa jeunesse annonçait la certitude de son avenir.

Un hasard avait cimenté notre sympathie. Nous devînmes

Digitized by Google

presque des intimes. Nos études reprises, il se trouva que nous étions voisins. La compagnie d'Albert me fut une fervente habitude. Je fus initié à la diversité de son existence.

Il était doué d'une prodigieuse facilité d'assimilation, et sa curiosité était sans cesse en éveil. Ses travaux lui avaient seulement laissé entrevoir le domaine de la science pure : il se mit à me questionner, se tint au courant de mes efforts et me stupéfia souvent en déduisant par le simple jeu de sa lucide pensée des préceptes que j'avais mis des veilles à comprendre. Son intelligence pratique s'adaptait merveilleusement aux problèmes de l'actualité, aussi ne tarda-t-il pas à s'occuper de politique.

—

A ce moment, la classe ouvrière commençait à prendre conscience ; il s'enrôla parmi ses porte-paroles. Par des articles, des discours dans les cercles universitaires et les réunions publiques, il s'attacha à stigmatiser les causes du malaise social. Son éloquence était incisive et fiévreuse ; sa coquetterie était d'user fort peu de l'émotion : il trouvait d'ailleurs dans ses dons de logicien, dans sa nette conception du droit, d'inépuisables ressources d'argumentation.

Il m'entraîna dans les meetings, et nous goûtâmes de concert l'enivrant spectacle des auditoires populaires. Nous interrogions nos voisins, vieillards fourbus, mères en révolte, ouvriers sceptiques, fillettes déjà soucieuses. Nous visitâmes les quartiers pauvres. Nous respirions plus largement de sentir fluctuer autour de nous le bouillonnement des existences. En nous confrontant avec la multiforme douleur, nous arrivions à pénétrer les lois du monde.

Albert s'enthousiasmait à l'idée de servir de conscience agissante à la foule des pauvres d'esprit. Son juvénile orgueil m'étonnait sans m'entraîner ; le contact de la misère m'incitait plutôt à cultiver la vertu d'indulgence. Une pitié sans bornes m'envahissait à la vue de la triste humanité s'évertuant vers l'éternel mirage. Nos études nous avaient déjà trop complète-

Digitized by Google

ment avertis l'un et l'autre pour nous permettre la faculté d'illusion; pour ma part, j'admirais comment, à travers les discordances d'un temps sans harmonie, au long des étapes de l'universelle destruction, l'inaltérable instinct du vieil espoir ne cessait d'alimenter l'effort des hommes vers un meilleur devenir. Et je sentais en moi s'éveiller comme une force.

—

Nous travaillions beaucoup l'un et l'autre. Une de nos grandes jouissances était de nous promener ensemble à l'heure où le soir va tomber. Nous longions le fleuve, ou nous gravissions quelque colline d'où nos regards embrassaient la grande ville, poussant vers l'horizon la houle des toits et des clochers. A la nuit, nous rentrions par les quartiers populaires. Notre flânerie s'attardait près des terrains vagues, autour des tavernes du port et des maisons de débauche. C'était l'instant où les squares se vident, où les artères faubouriennes s'emplissent de tumulte. Aux jardins de plaisir, nous regardions l'amour rôder sous les lanternes.

La présence d'Albert domine ces pages : non qu'il ait été mon seul ami; d'autres, au contraire, en ce temps même, vécurent plus près de mon cœur. Mais son expansive énergie, ses dispositions à goûter et à comprendre la vie, déterminèrent bien des fois à l'action ma timidité. En cette trouble époque de l'adolescence, où mon âme un peu distraite ne quitta qu'à regret ses limbes de mélancolie, je trouvai son influence à la source de toutes mes sensations neuves. Il patronna, en quelque sorte, mon initiation : son exemple suscita l'éveil de mes forces vives. Dans sa compagnie, ma confrontation avec le monde réel s'effectua de façon paisible et normale, alors qu'il m'eût coûté, si j'étais demeuré dans ma solitude intime, bien des efforts et des déchirements pour me mettre à vivre.

—

C'est à l'issue d'un concert vespéral, dans un jardin du vieux quartier où j'avais accompagné Albert, que se noua ma pre-

Digitized by Google

mière idylle. L'élue fut une blondine au teint délicat qui se nommait Marguerite. Elle était espiègle et gracieuse; j'eus à la distraire, tandis qu'Albert courtisait son amie Christine, une langoureuse brune aux yeux nostalgiques.

Marguerite était une des mille nymphes d'atelier qui font sonner sous leurs talons le pavé de la grande ville. De cette aventure où j'avais mis tout mon cœur émerveillé, j'ai gardé des sensations fines et profondes. Il me souvient de telle promenade en forêt, dans la lumière verte et dorée qui tombait des hauts arceaux. Marguerite, appuyée sur son ombrelle à la façon des Merveilleuses, s'avançait avec des airs d'impératrice adolescente. Ses yeux mouillés brillaient de plaisir, elle m'offrait ses lèvres palpitantes. D'une main vigilante, j'écartais de son visage la menace des jeunes branches. C'était un enchantement.

Radieux et banal, notre petit roman se déroula. Dans un marivaudage où s'évertuait mon désir de plaire, où Marguerite, pour sa part, s'en remettait à sa grâce, nous épuisâmes peu à peu le contentement de nous voir. Mon espiègle amie se lassa de ce jeu de courtoisie. Mes respects lui furent monotones.

—

Un soir que je l'avais vainement attendue, je rentrais par les quais déserts quand, au tournant d'une rue, j'aperçus sa silhouette. Elle s'appuyait au bras d'un jeune homme dont je reconnus l'allure : c'était un ami que j'appréciais fort pour sa sentimentalité délicate.

Cette désillusion m'emplit d'une immense amertume. Mon bel amour m'apparut fané, lamentable et ridicule. Pendant toute la nuit qui suivit, je pleurai de rage au milieu de mes bouquins.

Le lendemain, des camarades qui fêtaient le succès d'un examen firent erruption dans ma chambre. Ils m'entraînèrent dans les brasseries; après les avoir repoussés, je me trouvai heureux de la diversion qu'ils apportaient à ma douleur. Notre ballade fut confuse et mouvementée. Vers le matin, je me réveillai dans un logis inconnu, entre les bras d'une serveuse

Digitized by Google

dont les yeux étrangement fraternels m'avaient séduit à travers mon ivresse. Elle dormait encore, d'un sommeil pesant de bête gavée. Écrasé par ma déchéance, la nausée à la gorge, je m'enfuis.

—

De longs mois s'écoulèrent. Ces expériences plutôt malencontreuses m'avaient fait craindre la femme et, plus encore que la femme, l'amour. Je m'abstins souvent de suivre l'exubérant Albert dans ses équipées passionnelles.

La vie, au surplus, avait cessé de m'être clémente. Nos intérêts ayant été mal gérés, nous perdîmes la majeure partie de notre patrimoine. J'eus à m'occuper d'assurer ma subsistance, et j'appris alors à connaître les hommes. Il me fallut employer toutes les ressources de mon esprit, déjouer mille intrigues pour arriver, après combien de déceptions, à conquérir l'emploi minuscule grâce auquel je fus enfin mon maître. Pour le sensitif que je suis, cette période comporta bien des souffrances.

—

Le cœur contracté, je m'étais jeté à corps perdu dans la science. Je donnais tous mes loisirs à l'étude; mon existence, à vingt-cinq ans, était celle d'un cénobite. J'étais seulement heureux quand, sous ma lampe de travail, penché sur quelque livre médullaire, je m'attardais à scruter les secrets du devenir. Mon âme s'épanouissait, mon cerveau était baigné de l'air des cimes. L'ivresse de comprendre me dilatait la poitrine. Je sentais naître en moi un être supérieur, une entité d'indulgence et de lucidité. J'étais envahi d'une sérénité surnaturelle. Ces frigides enthousiasmes, je ne pouvais les partager qu'avec de très rares amis. Logiquement, mais sans dédain, je m'étais éloigné du troupeau des hommes. Des hauteurs où nous planions, combien leurs agitations nous paraissaient pitoyables !

—

J'avais encore à souffrir comme les autres, cependant. Je fus

Digitized by Google

vivement affecté par la mort d'une jeune fille — ma pâle Régine aux yeux de violette ! — que je rencontrais souvent chez un de mes professeurs, et dont je m'étais épris sans m'en être rendu compte. Elle était pensive et confiante : nous n'échangeâmes que d'insignifiantes paroles en présence de tiers, mais lorsqu'elle s'éteignit, minée par la consomption, je compris tout à coup que je l'avais aimée d'un amour amorti comme l'écho de ses pas. Un grand vide se creusa dans mon cœur, et depuis cet instant, il y a sur toutes mes pensées quelque chose de tendre et de funéraire.

—

Dans le recul des années, ces temps m'apparaissent comme voilés de deuil. A cette époque encore, j'appris la fugue d'André Céranne, le mari de Claire, envolé vers le Midi avec une actrice d'opérette. J'allai visiter dans sa retraite la mélancolique abandonnée : je revins consolé du spectacle de cette âme déçue, survivant à la ruine de ses rêves. Précocement vieillie, elle avait néanmoins gardé le sourire de ses yeux limpides, où luisait un ciel d'espoir quand elle caressait les boucles de ses deux enfants.

Quelques mois plus tard, nous fûmes de nouveau réunis, à la maison des roses trémières, autour de la couche où agonisait notre mère. Un refroidissement l'avait subitement terrassée. Le mal fit en peu d'heures des ravages terribles : lorsque nous arrivâmes, l'empreinte de la mort était déjà sur le cher visage.

Pour moi, les moments qui précédèrent l'inéluctable horreur furent empoisonnés par l'atroce regret d'avoir gâché tant de jours loin de celle qui, en proie au délire, ne nous reconnaissait plus qu'avec peine. Par instants, elle attachait sur nous son regard anxieux, comme si elle avait voulu créer entre elle et nous un lien que toutes les forces du destin n'auraient pu rompre.

Elle passa, et je sentis s'arracher de moi quelque chose qui me tenait aux entrailles. Un large trou noir s'ouvrit sous mes pas. Je fus durant de longs jours un enfant frileux et misérable,

Digitized by Google

qui, perdu dans la nuit profonde, appelait son guide avec des cris monotones. Il me fallut des mois pour reprendre pied dans la vie. Quand par hasard je m'intéressais à quelque fait du monde extérieur, aussitôt une hantise d'outre-tombe venait suspendre mon sourire.

—

Mais, sans répit, les aiguilles couraient au cadran des horloges. Avril revint et me trouva sous l'empire d'une insidieuse convalescence physique. Après tant d'austère douleur, mon être jeune cédait à un irrésistible besoin d'expansion. J'habitais définitivement la maison des roses trémières, qui constituait ma part d'héritage. Mes trente ans allaient bientôt sonner.

Je vis alors, chez un vieil ami des miens, une neuve enfant, orpheline et sans soutien, dont le charme ancien et la fragile beauté me rappelèrent ma Régine inoubliée. Mon âme vacante se para pour cet amour d'automne. Ma faim cordiale, depuis toujours inapaisée, je la vouai aux lèvres ingénues de Marcelle. Elle me confia sa candeur émerveillée; le mirage d'aimer l'enhardit, et je me réchauffai dans la douceur de sa tendresse, Je pensai retrouver mon cœur de vingt ans. Trois mois après notre rencontre, nous étions mariés.

(*A suivre.*) CHARLES DELCHEVALERIE.

Digitized by Google

L'ÉVOLUTION

DE

L'ÉDUCATION POPULAIRE A BRUXELLES [1]

II. — HUMANISME, PROTESTANTISME, JÉSUITISME.

(*Suite.*)

On a vu, dans notre précédente étude, quelle était la situation générale de l'enseignement, aux Pays-Bas, dans la période qui correspond à la domination espagnole et à la renaissance des lettres de l'Occident. Érasme représente alors l'esprit nouveau, opposé aux méthodes et aux doctrines du moyen âge; il s'efforce de développer la personnalité humaine chez la femme comme chez l'homme; il se montre l'ennemi intraitable des châtiments corporels, des geôles, de tout ce qui déprime et humilie l'enfant.

Érasme forma un élève qui fut digne de lui et dont l'œuvre pédagogique, publiée à Bruxelles, eut une grande influence. Jean-Louis Vivès est à la fois un érudit, un moraliste, un pédagogue; il est universel comme Érasme, et plus profond. Né en Espagne, à Valence, le 6 mars 1492, l'année de la découverte de l'Amérique, il étudia à l'Université de Paris, la plus ancienne et la plus florissante de l'Europe; il y fut initié aux absurdités et aux sottises de la scolastique, art de discuter pédantesquement et à perte de vue sur des mots, à s'escrimer dans les ténèbres. Dans une lettre à son ami Fortis,

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1897.

Digitized by Google

il critique avec verve l'enseignement suranné des savants officiels qui proposaient sérieusement à leurs élèves la discussion de propositions de ce genre : Quand on mène un cochon au marché, l'animal est-il conduit par la corde ou par la main qui tient la corde? Heureusement, il devint à Louvain (1520) l'élève d'Érasme, qui lui ouvrit l'horizon de la vraie science, lui apprit à lire et à commenter les œuvres des anciens et des modernes, et, chose meilleure encore, l'excita à penser par lui-même, à observer et à n'admettre d'autre autorité que celle de la raison. L'élève fut digne du maître et même le dépassa en bien des points. Aux Halles, rue de Diest, à Louvain, il donna des cours fort goûtés sur l'*Histoire naturelle* de Pline, les *Géorgiques* de Virgile, *les Lois et le traité de la vieillesse* de Cicéron, les œuvres de Pomponius Mela, de Phidelphe, la rhétorique de Herennius. Il se lia avec les savants les plus illustres de l'époque : Thomas Morus, le grand chancelier d'Angleterre, Guillaume Budé, le secrétaire de François Ier. Ses publications, fort nombreuses, furent hautement appréciées. Morus écrivait à Érasme : « Depuis longtemps je n'ai rien vu de plus savant ni de plus élégant que les écrits de Vivès; mais ce qu'il y a encore de plus beau chez lui, c'est de posséder une telle science et de savoir la communiquer aux autres par la parole; citez-moi un homme dont l'enseignement soit plus clair, plus agréable, plus fécond. » Vivès avait montré ses talents à Oxford, où il donna des cours publics, à l'époque où il était le précepteur de Marie, fille de Henri VIII et de Catherine. C'est à cette occasion qu'il publia une œuvre pédagogique : *De institutione fœmine* (l'éducation de la femme), qui est l'ouvrage le plus remarquable du XVIe siècle sur l'éducation et les devoirs de la femme. A Bruges, où il habita longtemps et où il se maria, il fit paraître, en 1526, *De subventione pauperum*, un livre de haute valeur sur le paupérisme et l'organisation de la bienfaisance publique qui exerça une influence considérable, malgré l'opposition du clergé, sur la réforme des institutions charitables. Son ouvrage le plus célèbre parut à Bruxelles, en 1531 : *De causis corruptum artium*. Il y exposa les causes de la

Digitized by Google

corruption des sciences et indique les moyens d'y remédier; ce livre a été largement mis à contribution par Bacon, Comenius et bien d'autres. Vivès enseigna encore à Paris et à Breda et mourut, le 6 mai 1540, à Bruges, où il fut enterré dans l'église Saint-Donat.

Vivès attribue l'état misérable de l'enseignement à de multiples causes, dont les principales sont : l'orgueil des savants, qui n'ont de considération que pour leur propre savoir; l'absence d'esprit critique; la rage de disputer sur des mots, pratique sans utilité léguée par la vaine et puérile scolastique; la routine des professeurs, qui suivent une ornière une fois tracée et ne cherchent pas de meilleure voie, par paresse, inertie, manque d'initiative; l'ignorance de bien des professeurs, qui sont envieux du vrai savoir et attaquent le mérite réel des autres; le mercantilisme des maîtres qui exploitent les élèves; la mauvaise éducation de ceux-ci, leurs mœurs abjectes. La grammaire, la rhétorique, la dialectique ne sont plus que des amas confus de règles insensées, de définitions inutiles, de subtilités, de sophistes qui changent le blanc en noir à l'aide de syllogismes habilement échafaudés; l'éloquence n'est plus qu'un ramassis de liens communs, les prédicateurs n'ont pas le sens des convenances, on ne fait plus appel à la raison, mais à l'autorité en citant, à tort et à travers, des textes en guise d'arguments. La physique, la médecine, les mathématiques, qui ne devraient servir qu'à découvrir les lois de la nature, sont aussi corrompues par des charlatans qui, au lieu d'observer les choses, présentent comme des réalités leurs rêveries, leurs inventions sans fondement. La morale est un champ de disputes sur un tas de choses qui n'ont aucun rapport avec la vertu. Le droit n'a plus de base, c'est une broussaille d'arrêts monstrueux, de lois quelconques, où la raison et le bon sens se perdent. Tel est, en résumé, le tableau que Vivès nous trace de l'enseignement à son époque. Après avoir indiqué le mal, il recherche les remèdes.

D'abord il faut fonder des établissements d'instruction dont les bâtiments soient en rapport avec leur destination,

Digitized by Google

répondent aux conditions d'hygiène et de pédagogie; qu'on les établisse dans des lieux sains, bien aérés, plutôt à la campagne qu'à la ville. « Qu'on ne s'étonne pas, dit-il, de l'importance que nous attachons au choix du lieu où les jeunes gens viendront se former à la sagesse; n'en met-on pas beaucoup à établir en un lieu favorable les ruches des abeilles qui distillent un miel moins précieux? »

Quant aux maîtres, il faut un choix sévère et judicieux; on ne peut continuer à livrer l'éducation au premier bachelier venu; et il indique les conditions nécessaires : le professeur doit avoir des mœurs irréprochables, beaucoup de tact et de prudence; il ne peut être avare, ni vain, ni amoureux de renommée; son savoir doit être solide et il faut qu'il possède l'art de le communiquer aux autres. Les établissements d'instruction doivent être à la charge de la collectivité; il ne faut pas que ce soient des institutions mercantiles qui ne servent qu'à enrichir leurs propriétaires; le traitement des professeurs sera assuré par la caisse publique; il ne sera pas trop élevé, pour que « la probité s'en contente et que le vice ne se soucie pas d'y aspirer ». Le maître ne doit pas dépendre de ses élèves pour son salaire, afin qu'il conserve sa dignité et son autorité. Il se mettra en relations avec les parents et leur fera comprendre le vrai but de l'éducation, qui est de « rendre l'enfant plus sage, plus instruit, meilleur ». Il apprendra à ses élèves à vivre en bonne intelligence les uns avec les autres; à s'entr'aider dans leurs études; l'école doit être une grande famille.

Les établissements publics seraient préférables, dit Vivès, à l'éducation domestique, mais ils sont si mauvais actuellement qu'il vaut mieux faire instruire les enfants à domicile en attendant la réforme des études.

Ses conseils, quant à la méthode, prouvent qu'il avait su bien observer les enfants : d'abord il faut éviter tout pédantisme en enseignant, être clair et simple, aller de l'exemple à la règle et choisir les exemples avec discernement dans les meilleurs auteurs. La langue doit être étudiée non pour elle-même, mais parce que c'est un instrument propre à l'acquisition des

Digitized by Google

sciences et à leur transmission, et il importe que les élèves soient bien pénétrés de cette vérité ; on les exercera à la bonne prononciation, à la composition littéraire, mais on aura soin de ne pas exiger d'eux des travaux trop difficiles, ce qui les rebuterait et leur ferait prendre l'étude en horreur. Il condamne les disputes vaines sur les textes, les exercices publics qui ne servent pas à développer l'esprit ni à inspirer le goût de l'étude, mais enflent la vanité. Pas d'expositions théoriques : il vaut mieux procéder par la méthode socratique, en interrogeant habilement les élèves, afin de s'assurer s'ils observent, réfléchissent et pour provoquer leur initiative.

Que la discipline soit à la fois sévère et douce ; la douceur vaut toujours mieux ; on n'obtient rien par la violence. La lecture de l'Évangile est recommandée : « Où trouveraient-ils un meilleur livre? » Mais il faut familiariser les élèves avec les œuvres de l'antiquité profane : on fera traduire par les élèves des textes grecs et latins en langue vulgaire, après les avoir expliqués clairement ; on fera un choix de lectures intéressantes, sur lesquelles on les interrogera avec intelligence. Ainsi préparé, le jeune homme abordera la logique, la métaphysique, la dialectique, la rhétorique, mais on élaguera de ces sciences les inutiles broussailles dont on les a enveloppées. Viendront ensuite : les mathématiques, les sciences naturelles, la médecine, l'histoire des mœurs des peuples, des idées, de la civilisation, la philosophie morale. C'est l'intégralité des connaissances humaines qu'il faut faire embrasser par étapes successives pour former des hommes complets.

Dans *De institutione christinæ fœmine* et *De officis mariti*, Vivès expose des idées non moins judicieuses sur l'éducation de la femme (1). Théologien et chrétien, il croit à la supériorité de l'homme sur la femme, comme une chose d'institution divine. Mais il n'en conclut pas, comme bien d'autres avant et après lui, qu'il faut laisser la femme ignorante de tout : il demande, au contraire, pour elles, à l'exemple d'Érasme, une forte éducation et une instruction solide. Il s'élève tout d'abord

(1) B. VADIER a publié à Genève, en 1892, sous le titre : *Un moraliste du XVI^e siècle*, un bon résumé de ce livre.

Digitized by Google

contre « cette galanterie corruptrice venue d'Italie qui feint de donner partout la première place aux femmes en répétant : L'honneur est aux dames... Il y a assez de sottes qui veulent s'imaginer qu'on les honore, quoiqu'elles voient très clairement qu'on les flatte et qu'on se moque d'elles. » C'est dès le berceau que l'éducation doit se faire. Pour des raisons d'hygiène et de morale, la mère nourrira elle-même son enfant : « elle en aura une grande joie et l'aimera davantage pour l'avoir endormi sur son sein, reçu ses premiers sourires, ses premiers baisers, ses premiers balbutiements ». En cas de maladie, de faiblesse de constitution, la mère se fera suppléer par une nourrice choisie avec soin. « Surtout que la nourrice ne soit ni bavarde, ni sotte en paroles! » Que la mère laisse jouer sa fille, dès qu'elle commence à marcher, avec de petites amies de son âge, mais qu'elle les surveille de près, afin « que rien de mal ne blesse ces délicates petites âmes ».

Vivès se prononce contre la coéducation des sexes; il n'en donne aucune bonne raison, il obéit aux préjugés orientaux et à ceux des prêtres catholiques qui appréhendent toute sorte d'horreurs — n'existant que dans leur cerveau — du mélange des sexes dans la chambre de jeux des petits enfants et dans l'école. L'expérience des écoles de coéducation a fait justice depuis longtemps de ces craintes puériles.

Notre pédagogue est mieux inspiré quand il parle des jeux dont il saisit bien la valeur éducative : il condamne les poupées, « allèchement d'idolâtrie, éveillant chez les filles le désir de se parer, de s'attifer », et conseille de petits ustensiles de ménage qui inspirent le goût pour les occupations domestiques. Qu'on récrée aussi les enfants par des histoires, des contes « ne renfermant rien d'extravagant et qui soient d'une morale excellente ». Le germe des jardins d'enfants est dans ces conseils.

Qu'on ne se presse pas d'apprendre à lire et à écrire aux enfants. Mais qu'à toutes les petites filles on enseigne les ouvrages manuels, filer, coudre, etc. Les filles apprendront aussi la cuisine. Ici un détail intéressant : « Les Espagnoles et les Françaises, dit Vivès, s'entendent toujours à la cuisine; et ce talent augmente certainement l'affection que leur

Digitized by Google

portent leurs parents et leurs maris. Les mets sont plus savoureux apprêtés par une main chère, et bien des gens attribuent non sans raison leur retour à la santé aux aliments bien préparés par les femmes de leur famille. Les Flamandes, au contraire, dédaignent ces soins domestiques et tiennent fort mal leurs maisons; c'est pour cela que leurs maris restent si peu au logis et fréquentent si assidûment les tavernes et les cabarets. » Notre réputation de buveurs était, on le voit, déjà solidement établie au XVI^e^ siècle, et l'observation de Vivès sur l'une des causes de ces habitudes de taverne est piquante et ne manque pas de fondement. Son argument a été souvent repris dans les derniers temps pour pousser à la création d'écoles ménagères.

Il faut instruire les femmes, dit Vivès. » Plusieurs ont mauvaise opinion des femmes qui ont quelque savoir, et estiment que les lettres et les sciences ne leur servent que d'instruments pour armer leur malice. C'est un grand tort. Il est presque sans exemple que les femmes savantes aient manqué de vertu, deux ou trois à peine, tandis qu'on en citerait des milliers qui ont été l'exemple de leur sexe. Un cœur rempli d'amour de la science aura en horreur les vanités et les passe-temps frivoles. Il est donc convenable que la jeune fille ait des connaissances variées et étudie les bonnes lettres. » Et dans le livre du mari, il ajoute : » L'esprit féminin n'est pas moins propre que celui de l'homme à tout ce qu'on voudra lui enseigner et n'a besoin que de conseil et d'appui. » Nous retrouvons ici l'inspiration d'Érasme dans le *Colloque* de l'abbé Anthronius et de Magdala.

Vivès croit inutile d'enseigner aux femmes l'éloquence, car » ce n'est pas un déshonneur pour une femme de se taire, au contraire ». Il condamne celles qui parlent en public; c'est dans a famille qu'elles ont à parler, pour instruire leurs enfants, administrer la maison, conseiller, consoler, etc. Pour apprendre aux jeunes filles à bien dire, ce qu'il approuve, on prendra une dame honorable qui possède cet art, sinon un professeur qu'on choisira » âgé, homme de bien, marié à une femme pas trop laide, avec qui il fasse bon ménage ». Vivès paraît craindre

Digitized by Google

que les professeurs trop bien de leur personne ne fassent tourner la tête de leurs élèves et n'abusent d'elles! Nos mœurs à ce point de vue nous paraissent meilleures que celles du XVI^e siècle.

On ne fera pas lire aux jeunes filles les romans fades, insipides, extravagants ou licencieux, dont il cite des échantillons. La littérature pornographique n'a pas été inventée de nos jours! « L'oisiveté est déjà de soi un si grand attrait pour les vices; croyez-vous que ce feu ait besoin qu'on l'attise? », s'écrie-t-il. Faire lire des romans, c'est corrompre sûrement l'esprit et le cœur. Il recommande les histoires de l'Ancien Testament, les Évangiles, les Actes des apôtres, les livres de saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Hilaire, saint Grégoire, Boèce, Fulgence, Tertullien, Platon, Cicéron, Sénèque, Prudence, Arator, Prosper, Juvencus, etc.

Vivès entre dans de nombreux détails sur l'éducation physique : il faut à l'enfant une nourriture saine, simple, sans condiments; l'eau comme boisson ordinaire, la bière et le vin par exception en cas de maladie, une couchette plutôt dure que molle; beaucoup d'activité : « Notre corps et notre esprit sont faits pour le travail, ils s'en nourrissent, y prennent vigueur et santé, tandis que l'oisiveté les amollit et les débilite. » Il s'élève avec force contre la parure, le fard, les artifices de la toilette : « Si tu ne te pouvais marier sans cela, mieux vaudrait que tu ne te mariasses jamais; quel bien peux-tu espérer d'un mari assez sot pour faire plus d'estime d'un badigeonnage que de toi-même, d'un masque blanchi que d'une femme vertueuse? » L'exhortation n'était pas inutile en ce siècle où le luxe de la toilette était excessif, et où le fard était partout à la mode. Pas de bijoux : « La femme n'en est pas plus belle pour être enchaînée d'or, embaguée de pierreries; au contraire, jamais la beauté ne paraît mieux qu'avec un simple ajustement. » Une toilette simple, de bon goût et propre, voilà ce qu'il faut à l'honnête femme. Vivès condamne le bal, les déguisements, les masques, usages venus d'Italie; mais il recommande la danse, comme elle s'enseignait chez les

Digitized by Google

Grecs, à titre de gymnastique. Le livre se termine par des considérations intéressantes sur le mariage, la tenue du ménage, etc.

Érasme et Vivès se montrent supérieurs à leurs contemporains dans la conception qu'ils ont de la femme. Rabelais ne s'occupe que de l'éducation des garçons; Montaigne méprise la femme et veut qu'on la laisse dans l'ignorance. Il fait sienne l'opinion de François, duc de Bretagne, qui trouvait « qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari ». Et il ajoute : « Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre. »

Les humanistes ont rendu un grand service à la civilisation en répandant les chefs-d'œuvre commentés de l'antiquité enfouis depuis tant de siècles sous les décombres de l'empire romain. Mais ils ont été trop exclusifs dans leur enthousiasme littéraire; ils ont assigné, comme unique but à la vie, les jouissances artistiques. Leur admiration du passé les empêcha de voir et de comprendre le présent. Ils méprisèrent les langues nationales et tentèrent, mais vainement, d'y substituer le latin; ils poussèrent ainsi à la création de deux classes dans la société : la masse des travailleurs condamnés à l'ignorance et une élite dirigeante parlant et écrivant une langue que le peuple ne pouvait comprendre.

L'importance de la science positive leur échappa; ainsi Érasme n'accorde, dans son programme d'études, qu'une place des plus restreintes à l'histoire et à la connaissance de la nature, et encore n'assigne-t-il à celle-ci qu'un seul but : l'élève y trouvera une source féconde de figures de style, d'images, de métaphores! Le fond fut sacrifié à la forme. L'instruction resta purement littéraire. Ce fut longtemps le caractère de l'enseignement secondaire, des humanités gréco-latines, qui, avec les académies, sont les créations directes de l'humanisme.

Digitized by Google

Au point de vue pédagogique, les humanistes, en faisant connaître les doctrines des anciens sur l'éducation, ont ouvert des horizons inconnus alors sur cette question si importante. Ils ont provoqué la rupture définitive avec l'éducation ascétique et l'instruction scolastique du moyen âge. Aux indigestes livres en usage jusqu'au XVI^e^ siècle dans les écoles, ils ont substitué les meilleures œuvres de la Grèce et de Rome. Les esprits furent ainsi poussés dans des directions nouvelles; ils se détachèrent de la Bible, qui ne fut plus le guide unique, l'alpha et l'oméga de toute la science. En même temps que les formes littéraires, les idées philosophiques des écrivains de l'antiquité pénétrèrent les générations nouvelles; l'opposition entre les dogmes de l'Église et les idées des anciens produisit ou des sceptiques comme Montaigne, ou des rationalistes comme Rabelais, ou des réformateurs religieux comme Luther et Calvin.

***

Le moine d'Eisleben avait étudié à l'Université d'Erfurt, la forteresse de l'humanisme. Il détourna les esprits des luttes purement littéraires au profit de la réforme religieuse. Il fut aussi un réformateur pédagogique.

Luther connaissait par expérience l'état misérable des écoles de tous les degrés : les universités allemandes qui, pendant quelque temps, avaient subi l'influence rajeunissante de l'humanisme, étaient bientôt retombées dans les vieilles routines scolastiques et n'étaient plus qu'un obstacle au progrès. Quant aux écoles pour le peuple, elles étaient rares et mauvaises. Dans ses deux premiers écrits publiés en 1520 et en 1524 : *Lettre à la noblesse allemande*, et *Lettre aux conseillers des villes allemandes*, il critique avec violence le vieux système d'enseignement : « J'aimerais mieux que l'on fermât tout à fait les gymnases et les monastères, que de voir pratiquer la manière d'enseigner et de vivre qui, jusqu'à ce jour, a été en usage. Je voudrais que tous les jeunes gens n'apprissent rien et fussent incapables de parler, plutôt que de les voir formés à telle école, sous la férule de tels précepteurs. Et voici mon avis

Digitized by Google

et mon vœu : c'est que ces étables de baudets à deux pieds et ces écoles diaboliques soient détruites de fond en comble et rasées, ou bien qu'elles soient, par une pieuse métamorphose, transformées en écoles chrétiennes... » Constatant que l'époque est pauvre en hommes de caractère et de valeur, il dit : « A qui faut-il imputer cette pénurie d'hommes éminents dans toutes les cités? A l'incurie des magistrats qui ont laissé, dans leur indolence, la jeunesse grandir comme elle a pu, telle qu'une forêt envahie par les ronces, les broussailles et les lianes. Aussi la forêt n'a point porté de bois capable de servir aux charpentes : elle n'a produit que des branches sans usage et bonnes au plus à faire du feu... » Il demande que l'on fonde des écoles où l'on enseigne d'une manière intéressante des choses utiles où les enfants trouveront autant de plaisir à étudier « qu'à jouer au palet tout le long du jour ». Il ne veut plus de ces écoles qui jadis étaient « des galères ou des lieux de torture où nous peinions sur la théorie des cas et des temps, pauvres diables abîmés de coups à grand renfort de férule et de fouet, où nous n'apprenions rien, dans les mains de ces bourreaux de l'enfance toujours criant et battant, répandant la terreur et l'angoisse ». Parlant des méchants propos qui pleuvent sur l'Allemagne, *Germaniæ bestiæ*, il dit que pour les faire disparaître, « il ne faut plus entraver les études par un esprit de lésinerie, ne pas reculer devant la dépense nécessaire pour établir de vastes bibliothèques fournies de livres de toute sorte, principalement dans les villes populeuses qui peuvent s'imposer des sacrifices ».

C'est la cité, la commune, l'État, qui doivent organiser l'enseignement. Certes, éduquer et instruire les enfants est le premier devoir des parents, mais « la plupart sont assez peu gens de bien pour ne pas s'en acquitter, supposant qu'ils en eussent la capacité ; ils sont comme l'autruche qui abandonne ses œufs ; ils donnent la vie à leurs enfants et les laissent s'élever comme ils peuvent... Ceux-ci grandissent au hasard, gâtés par tous les vices, dépourvus de toute saine éducation, comme un champ abandonné qu'envahissent le chardon et l'ivraie. Ils ne tarderont pas à corrompre et à perdre le reste

Digitized by Google

de la jeunesse. On n'a pas voulu les élever, la cité tout entière en portera la peine... » C'est donc aux magistrats à assurer l'instruction du peuple : « Que si chaque année on emploie tant d'argent pour acheter des machines de guerre, pour construire des routes, pour rétablir des ponts, et en vue de mille autres objets d'utilité publique, pourquoi n'en emploierait-on pas davantage ou tout au moins autant pour nourrir des maîtres d'école, des hommes actifs et intelligents, capables d'élever et d'instruire la jeunesse?... Il nous faut en tous lieux des écoles pour nos filles et nos garçons, afin que les hommes deviennent capables d'exercer convenablement leur profession et les femmes de diriger leur ménage et d'élever chrétiennement leurs enfants. Et c'est à vous de prendre cette œuvre en mains, car si l'on remet ce soin aux parents, nous périrons cent fois avant que la chose se fasse. »

Il a une haute idée de la mission de l'instituteur du peuple : « Tout l'or du monde ne pourrait récompenser de ses soins un bon instituteur. C'est l'avis d'Aristote, tandis que chez nous, qui nous appelons chrétiens, l'instituteur est méprisé... Il n'est pas de charge sur la terre que je remplirais plus volontiers que celle de maître d'école, car après l'œuvre du pasteur, il n'est pas d'œuvre plus utile et plus importante que la sienne. Et encore j'hésite à donner la préférence à la première; car n'est-il pas vrai qu'on réussit plus rarement à convertir de vieux pécheurs qu'à faire entrer les enfants dans la bonne voie? »

Il insiste pour qu'on étudie les langues, le latin, le grec, l'hébreu, « car ce sont les fourreaux qui renferment l'esprit ». Mais il expulse de l'école la physique, la métaphysique, l'esthétique, le traité de l'âme d'Aristote, avec tous les autres ouvrages qui ont la prétention d'expliquer la nature et qui ne la connaissent pas. Cependant il conserve la logique, la rhétorique, la poétique du maître grec « pour rendre habile à parler et à écrire ». Les mathématiques et l'histoire sont des branches nécessaires aussi. Mais les Écritures doivent occuper la première place. Le chant et la musique ont à ses yeux une importance éducative très grande.

Digitized by Google

Luther veut que l'on combine l'instruction et l'apprentissage. Les garçons et les filles viendront à l'école deux heures chaque jour ; les garçons apprendront en même temps le métier, les filles seront initiées aux soins du ménage. Là est le germe des écoles du demi-temps qui se développèrent au XIX^e siècle en Angleterre.

Dans un troisième écrit : le *Sermon sur la nécessité d'envoyer les enfants à l'école*, publié en 1530, Luther se prononce nettement pour l'instruction obligatoire. Il constate de nouveau que les parents négligent le devoir de faire instruire leurs enfants. « J'estime qu'il est du devoir du gouvernement de forcer les sujets qui y sont aptes à porter le mousquet et la pique, à monter sur les remparts et à faire autre chose semblable, quand éclate la guerre; combien plus doit-il forcer les sujets à envoyer leurs enfants à l'école, puisqu'il s'agit ici d'une guerre autrement terrible. » Il entend la guerre à l'ignorance, au vice, à la superstition. Et il ajoute ce corollaire : « Si le père est pauvre, qu'on lui accorde un secours sur les biens ecclésiastiques. Les riches devraient aussi faire des legs avec cette destination spéciale. » C'est le principe de l'entretien des enfants pauvres qui vont à l'école : l'œuvre de la soupe scolaire remonte donc, tout au moins théoriquement, à Luther.

Dans d'autres de ses écrits, on retrouve la constante préoccupation de faire instruire le peuple par de bonnes méthodes ; il condamne la discipline rigoureuse, barbare, léguée par le moyen âge; l'école doit attirer les enfants; les explications seront claires, simples, les leçons agréables ; on organisera des exercices gymnastiques « qui donnent de la souplesse aux membres et conservent la santé du corps ». Il revient plus d'une fois sur l'importance de la musique. « Il faut qu'un maître d'école sache chanter, autrement je ne le garde pas... »

Luther fit avec Mélanchton, en 1527, une visite aux écoles de la Thuringe, et ce dernier publia à la suite de cette inspection des *Instructions aux pasteurs* que Luther approuva et dont il écrivit la préface de l'édition de 1528. Le XVIII^e chapitre contient le plan d'études des écoles saxonnes. Il a servi de

Digitized by Google

base à la réorganisation scolaire dans les pays allemands au XVI^e siècle. Il est inférieur aux principes émis dans les écrits antérieurs de Luther. Probablement a-t-il dû tenir compte de la situation, des difficultés matérielles, de la pénurie du personnel, et de diverses autres circonstances qui ne permettaient pas d'aller au delà. « Les maîtres devront s'appliquer à enseigner le *latin* et non l'allemand. » Première erreur grave, dont on est revenu plus tard et qui fut un obstacle invincible au développement de l'éducation populaire. Le premier enseignement doit se donner dans la langue maternelle, non dans une langue étrangère, encore moins dans une langue morte : J.-A. Coménius le répétera à satiété (1). Les élèves seront divisés en trois groupes. Dans le premier groupe, ils apprendront à lire dans un petit manuel contenant l'alphabet, le Pater Noster, le Credo et les autres prières. Puis viendront le *Donat* et *Caton;* le maître expliquera chaque jour deux vers et les fera ensuite répéter; en même temps, les élèves apprendront à écrire et à chanter. Le second groupe est composé de ceux qui savent lire et écrire; ils apprendront la *grammaire.* Chaque jour, il y aura une leçon de musique, donnée aux élèves des trois groupes réunis. Puis le maître expliquera une fable d'Ésope à ceux du second groupe. Après les vêpres, viendra l'explication de la *Pædologia,* de Morelhanus; puis quelques *Colloques* d'Érasme. Le soir, au moment du départ des élèves, on leur dictera une sentence d'un bon auteur, qu'ils devront réciter le lendemain matin. On fera décliner des noms, conjuguer des verbes, on interrogera les élèves sur les règles grammaticales. Quand ils sauront les règles de la construction, on fera construire des phrases. Après Ésope, on étudiera Térence, que les élèves apprendront par cœur, puis quelques pièces de Plaute. La leçon du matin est toujours consacrée à la grammaire : étymologie, puis syntaxe, enfin prosodie. « Si le maître d'école trouvait ce travail trop ennuyeux, *comme cela arrive souvent,* on fera bien de lui signifier son congé et d'en chercher un autre qui voulût se

(1) Voir *La vie et les œuvres pédagogiques de A.-J. Coménius,* par A. SLUYS et VERKOYEN. Librairie Gilon, Verviers, 1896.

Digitized by Google

charger d'astreindre les enfants à la grammaire. » Ce passage est la condamnation de ce système qui fait de la grammaire d'une langue morte le pivot de l'enseignement, à un âge où les enfants ne peuvent rien y comprendre, ni tirer aucun profit d'études de l'espèce. Un jour par semaine, le mercredi ou le samedi, sera spécialement consacré à l'étude des prières, du catéchisme, des psaumes, des Évangiles.

Les grands élèves qui ont terminé les études du second groupe entrent dans la division supérieure. L'après-midi, ils chanteront avec les deux autres groupes. On expliquera successivement Virgile, les *Métamorphoses d'Ovide*, les *Offices* de Cicéron, ou ses *Épîtres familières*. Les élèves déclineront, conjugueront, feront des constructions, indiqueront les figures particulières du discours. Le matin, dès qu'ils connaîtront l'étymologie et la syntaxe, ils apprendront la métrique, « pour habituer à faire des vers ». Puis viendront la dialectique et la rhétorique. Les élèves des deux groupes supérieurs feront une rédaction par semaine, en prose ou en vers. Les maîtres parleront le latin, autant que possible, et exigeront que les élèves répondent en cette langue dès qu'ils le pourront.

On ne trouve dans ce plan aucune place pour les mathématiques, les sciences naturelles, l'histoire, le dessin, la géographie, l'ensemble de ce que l'on a justement appelé les *réalités*.

Ce plan de Mélanchton et de Luther est un retour au programme des Hiéronymites; il n'a pas le caractère qui convient pour arracher la masse populaire à l'ignorance; il convenait tout au plus pour préparer des catéchistes, des prédicateurs, des pasteurs; l'ancien moine déteignit trop sur le pédagogue, dont les écrits antérieurs pouvaient faire espérer un programme mieux adapté au but. Ce fut d'ailleurs en vain que Luther maintint le latin comme langue de l'enseignement à tous les degrés : par la force des choses, les langues modernes devaient finir par l'emporter sur les langues mortes. Quant au peuple proprement dit, il était chimérique de prétendre faire son éducation intellectuelle et morale au moyen d'exercices grammaticaux en latin : c'était le condamner à l'ignorance,

Digitized by Google

car les fils des ouvriers, des paysans, des petits commerçants ne peuvent, à raison d'une couple d'heures par jour, et en apprenant un métier, s'assimiler un pareil programme sans utilité pratique pour eux. Le plan de Luther et de Mélanchton fut complété, perfectionné par les pédagogues protestants, et servit à réformer les études dans les écoles d'enseignement secondaire fréquentées par les jeunes gens qui se préparaient aux études supérieures et aux carrières libérales.

L'enseignement secondaire allemand conserva longtemps le caractère piétiste que Luther et Mélanchton lui imprimèrent. Quant au bas peuple, son instruction resta limitée aux prières. au catéchisme, à la lecture de la Bible, au chant religieux, à l'écriture. Plus d'un prince protestant de l'Allemagne ne se montra pas grand partisan d'un développement sérieux de l'instruction populaire. Ce n'est qu'au XIX^e^ siècle que l'instruction se généralisa partout dans les pays où la Réforme triompha, bien qu'il existe des règlements antérieurs en Saxe (1573), en Prusse (1763) édictant des peines plus ou moins sévères contre les parents qui négligent d'envoyer leurs enfants à l'école.

A. SLUYS.

Digitized by Google

L'EXIL POLITIQUE EN RUSSIE[1]

III. — L'EXIL.

Depuis 1887, le mouvement colonisateur a changé de direction; le gouvernement exile plus volontiers dans l'est et le nord de la Sibérie; les régions les plus proches de l'Europe sont délaissées, on leur préfère des points plus reculés et plus sauvages. La déportation dans des villes situées au midi comme Minoussinsk, ou dans un centre intellectuel comme Tomsk, ne se peut comparer à l'exil dans les territoires du Transbaïkal ou à l'île Saghalien. Irkoutsk déjà se prête si peu à la colonisation que, de tout temps, la mortalité y dépassa la natalité; parmi les Russes habitant les vallées qui entourent la ville, la proportion des goîtreux et des crétins s'élève à 10 p. c. Iakoutsk passe pour la ville du monde où le froid sévit avec le plus d'intensité; la température moyenne du climat est la même qu'au sommet du mont Blanc; l'écart total des températures annuelles atteint ordinairement 90° (2). A Nicolaïévsk, sur l'embouchure de l'Amour, il n'est pas rare que des fonctionnaires deviennent fous d'ennui et de désœuvrement (3). Des brouillards couvrent sans cesse le détroit entre Nicolaïévsk et Saghalien; on pénètre avec angoisse dans ce monde mystérieux. L'île Saghalien présente les paysages les plus désolés. Le simple voyageur se sent pris de tristesse et d'épouvante; son énergie faiblit, son esprit devient moins

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1897.
(2) RECLUS, *L'Asie russe*, 753, 780.
(3) TCHÉKHOF, *Ostrov Sakhaline*, *Rousskaïa Mysl*, oct. 1893, p. 14, *passim*.

Digitized by Google

actif. Tchékhof, qui visita l'île en 1890, constata cet affaissement de la personnalité même chez des fonctionnaires : à Palévo, il entre dans une izba et demande à un inspecteur des colons : « Quel jour de la semaine sommes-nous, mercredi ou jeudi (1) ? — Je ne m'en souviens pas, monsieur », répond l'inspecteur. La monotonie de l'existence lui rendait tous les jours indifférents. Les colonies agricoles ont échoué, la population manque de pain, la famine sévit chaque année ; les femmes des criminels de droit commun ne trouvent de ressources que dans la prostitution, et Tchékhof cite une enfant de 14 ans qui depuis longtemps n'avait pas d'autre gagne-pain. Les emplacements des colonies sont du reste choisis avec une extrême légèreté. A Saghalien-Sud, le « Maupassant russe », comme on appelle parfois ce littérateur, vit un « tchinovnik », un fonctionnaire, s'écarter d'une vingtaine de verstes de son poste, examiner durant quelques instants un coin de terre d'apparence fertile, puis rentrer chez lui et décréter l'établissement d'une nouvelle colonie, le tout en un jour (2). Il en résulte que chaque année, dans l'un ou l'autre village, des gens meurent de faim. Mais sur le continent même, les condamnés ne restent pas souvent dans les villes. On les envoie peupler les villages et les forêts. L'isolement est alors absolu. L'exilé vit avec des demi-sauvages, dans des huttes grossières. Dans les « iourtes » iakoutes, on grille auprès du feu, tandis que sur la paroi opposée l'eau se congèle; l'étable tient à la chambre principale; les vaches entrent et sortent à tout instant; au dehors règne un froid de 40 à 50°. Les Iakoutes eux-mêmes n'attachent aucun prix à la propreté. On passe l'hiver dans un milieu infect. On en est réduit à se sustenter de gruau aigre et de thé. Les Samoyèdes, paraît-il, ne dédaignent pas pour leur cuisine certaines déjections; leur nom signifie, en russe, homme qui se mange lui-même. Les Tchouktches, au dire de plusieurs, aiment à se baigner dans l'urine et se repaissent des aliments à demi digérés qu'ils trouvent dans l'estomac de leurs rennes. Qu'on se figure un homme cultivé, un ado-

(1) *Rousskaïa Mysl*, février 1894, p. 44.
(2) *Rousskaïa Mysl*, mai 1894, p. 19; octobre et décembre 1893; juin 1894.

Digitized by Google

lescent, une jeune femme brutalement jetés dans ce milieu sur la délation d'un espion qui les aura jugés suspects!

Les huttes de ces sauvages ne forment pas toujours un hameau, le plus souvent elles se trouvent dans un « oulouss ». Un « oulouss » comprend « des forêts sans fin, coupées par des sentiers de lièvre, par des clairières où se blottissent des huttes iakoutes. En certains endroits, on peut trouver quelques iourtes, ailleurs, elles sont distantes de plusieurs verstes ». Un oulouss peut couvrir quinze cents verstes (1). « Comment nous vivons? écrit un exilé, on ne peut mieux répondre que par les paroles du Paramanof de Chédrine : je vis — et je vis précisément comme vivent les Paramanof, comme vivent des millions d'habitants de la terre russe. Pour moi, toute la turpitude et l'horreur de l'exil consistent en ce qu'on en vient à mener une vie purement animale... » (2).

En arrivant au terme du voyage, l'exilé est aussitôt conduit, sous escorte, au bureau de police. On lui remet un fort volume de documents administratifs, qui, je ne sais pourquoi, portent l'intitulé : confidentiel. Ce sont les règlements qu'il devra respecter. Il n'est délivré de ses gardes qu'après avoir déclaré qu'il a lu les divers arrêtés et qu'il les observera. Rien de plus variable que ces dispositions. Un lecteur de ces documents me communique deux exemples intéressants. Le gouverneur de l'Iénisséï ordonne à l' « ispravnik » de Minoussinsk d'empêcher les exilés de se venir en aide et de fonder des caisses de secours. Plusieurs des exilés étaient réellement très pauvres. La circulaire provoqua de vives réclamations (3). Le gouverneur de Tobolsk attira l'attention de l'ispravnik de Sourgoute sur un tout autre point. Il exigea que les exilés politiques ne pussent acheter de provisions au débarcadère que par groupes de trois personnes. Il punissait les infractions de plusieurs mois de prison ou d'un changement de résidence. Rien ne montre la toute-puissance de la gent administrative avec plus de clarté qu'un autre fait, que me signale le même correspon-

(1) *Volnoé Slovo*, n° 43.

(2) MARIA TSÉBRIKOVA, *Katorga i Ssylka*, p. 45.

(3) Il paraît qu'une première fois au moins, la décision fut rapportée.

Digitized by Google

dant. Cinq déportés, dont trois étudiants, Gourévitch, Orlof et Vodzinski et un officier de Cosaques, Iakovléf, séjournaient depuis trois mois dans la prison de Tobolsk. Ils s'adressent au procureur du gouvernement, M. Hasenwinkel. Le magistrat leur apprend qu'ils sont internés par ordre du ministre, mais qu'il ignore pourquoi et pour combien de temps; et ses interlocuteurs désirant savoir à qui ils doivent réclamer, il ajoute : « Comme juriste, je vous déclare que vous pouvez adresser une requête au ministre; comme praticien, je vous dirai que vous ne pouvez vous plaindre à personne au monde. »

A Tara, un ispravnik entre en fonctions; il exige des habitants qu'ils surveillent de près les exilés; il en résulta des scènes déplorables; c'était une inquisition perpétuelle; féru de sa responsabilité, l'hôte allait jusqu'à faire irruption, pendant la nuit, dans les chambres de ses locataires (1). La manie des perquisitions sévit aussi à Kourgane : on se rend jusqu'à dix fois par jour chez les exilés; on force même pour les trouver l'entrée de leur salle de bain (2). Une jeune femme, exilée à Tounok, sur la frontière mongole, raconte à Kennan qu'elle a souvent trouvé, en rentrant chez elle, un policier endormi sur son lit, botté, et le chapeau sur la tête. Les déportés sont déchus de tous droits civils, à peine songe-t-on qu'ils sont encore des hommes et qu'ils ont au moins conservé le droit à la pudeur. On ne peut énumérer les mille tracasseries qui attendent le condamné politique. En présence de telles constatations, il serait difficile de prétendre que l'administration agit toujours avec une mansuétude parfaite.

Il y a sans doute des fonctionnaires humains, qui comprennent leur mission; ils sont plus nombreux qu'on ne le dit, mais les autres se rencontrent trop souvent. Les protestations ne manquèrent pas toujours d'éclat. Un « tchinovnik » de Sourgoute, Troïnitsky, avait exaspéré contre lui les exilés politiques. Ils résolurent de manifester leur mécontentement. Ils décidèrent la fuite de deux des leurs. On tira au sort, puis on se cotisa pour acheter des chevaux aux gagnants et leur pro-

(1) M. Tsébrikova, l. c.
(2) *Volnoé Slovo*, n° 51.

Digitized by Google

curer des ressources; Lébédief et Lazarévitch partirent. Quand ils furent loin, leurs complices s'en vinrent déclarer à Troïnitsky que, pour protester contre ses vexations, ils avaient organisé une double évasion. L'un de ces hommes était Zotof : il fut relégué à Iakoutsk, où il devait trouver la mort l'année suivante, en 1889, dans ce drame que j'ai déjà conté. Des fugitifs, Lazarévitch seul parvint à quitter définitivement la Russie. Mais Troïnitsky ne fut ni remplacé, ni réprimandé ; il put continuer à traiter comme il lui plaisait ses subordonnés.

En dehors de ces mesures passagères et multiples, se trouve l'édit de 1881 qui les domine. Il fixe un terme de cinq ans pour l'exil prononcé administrativement. J'ai déjà montré que ce terme est dépassé à tout instant, et j'aurai l'occasion de citer des infractions à l'article 3 commises cette année même. Tout travail intellectuel, toute profession libérale sont interdits. Il est défendu de s'inscrire dans une société ou association quelconque. On permet d'exercer un métier. Les déportés qui n'ont aucune ressource reçoivent du trésor six roubles par mois; cette somme ne suffit pas à vivre misérablement. En 1888, une ordonnance ministérielle ordonna d'envoyer les juifs, quelle que fût leur culpabilité, à Sredné-Kolymsk, au delà du cercle polaire (1). Des lycéens de seize à dix-sept ans y furent relégués. L'année précédente, en violant l'édit de 1881, on y avait déporté sans jugement, pour huit et pour dix ans, deux condamnés, Iséïtline et Engel. Les déportés formèrent bientôt le dixième de la population totale et dès 1889, on dut laisser de nombreux israélites à Verkhoïansk et même aux environs d'Iakoutsk.

Le général Roussinof, qui se rendit en Sibérie à la même époque, eut plusieurs fois à répondre à des requêtes de médecins qui désiraient employer leur science, et de porteurs de diplômes qui cherchaient des leçons. Il n'hésita pas : « Vous êtes, dit-il, déchus de tous vos droits, donc aussi du droit à la haute culture » (2). Aussi se trompe-t-on en affirmant que les

(1) *Svobodnaïa Rossia,* mai 1889.

(2) Observons que les fonctionnaires sibériens, sans avoir perdu aucun de leurs droits, ne prétendent point exercer le privilège de la haute culture : on n'en rencontre qu'une minorité ayant suivi les cours d'une école moyenne. L'applica-

Digitized by Google

déportés colonisent la Sibérie : ils n'en ont guère la possibilité, depuis les restrictions apportées à leur activité. On observe rigoureusement ces prescriptions. Un médecin subit une punition pour avoir pratiqué heureusement une opération difficile, alors qu'il fallait chercher un chirurgien à 300 verstes (1). Dans les territoires de l'Est, surtout, il arrive qu'on ne trouve pas de docteur dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres. La défense portée par le gouvernement se retourne ici directement contre lui. L'exilé Dolgopolof sauva la vie, en 1883, à Mme Balakine ; le mari de cette dame était bourgmestre de Ttoukalinsk, résidence de l'exilé. Cette circonstance, pas plus que l'urgence devant laquelle s'était trouvé le « mort civil », n'empêcha l'ispravnik de jeter Dolgopolof en prison ; le malheureux y gagna bientôt le typhus et le commissaire choisit ce moment pour ordonner un changement de résidence ; l'arrêt fut en partie exécuté : mais le gouverneur, prévenu, fit déposer Dolgopolof dans un hôpital situé sur son parcours et le voyage ne s'acheva qu'après la guérison (2).

Un habitant temporaire de Minoussinsk me disait que dans la chambre d'un de ses amis se pressait une foule de pauvres gens, artisans et campagnards. Un homme de cœur peut-il se défendre de donner un conseil, une indication précieuse? Les policiers se montraient assez tolérants et le médecin très circonspect ; néanmoins, il eut des difficultés.

De quelles ressources vivent les exilés? Si leur famille possède de la fortune, elle leur envoie des secours. Mais il arrive rarement qu'il en soit ainsi ; et l'on voit des médecins devenir forgerons, des avocats et des étudiants s'improviser charpentiers ou peintres d'enseignes. Ils se livrent à un travail acharné pour gagner une rétribution bien inférieure aux bas salaires de l'Europe. La demande de travail n'est pas grande, les nouveaux ouvriers manquent d'habileté et surtout la population craint de s'adresser à eux. La police voit d'un mauvais œil des

tion des règlements est confiée à des gens qui n'ont reçu qu'une instruction primaire. On comprend avec quelle délicatesse ils les interprètent.

(1) M. TSÉBRIKOVA, ouv. cité, 36-39.

(2) KENNAN, *Sibir i Ssylka*, p. 128 et suiv.

Digitized by Google

rapports quelconques s'établir entre les déportés et les Sibériens. Même quand il s'agit de louer une chambre, les indigènes craignent de se compromettre. Les « politiques » trouvent à grand'peine de quoi se loger dans les maisons les plus délabrées. A Minoussinsk, me rapporte un témoin, ils n'avaient de relations, vers 1890, qu'avec deux ou trois familles dont les fondateurs avaient autrefois été appelés par l'État à « coloniser » la contrée. Minoussinsk compte cependant plusieurs milliers d'habitants, et il en est ainsi partout. Le Sibérien, au dire des voyageurs, reste indifférent aux questions élevées, à la politique et à la religion (1); il se contente d'une vie paisible et ne s'inquiète guère des luttes qui troublent la Russie. Les exilés n'arrivent qu'après bien des efforts à se former une maigre clientèle. Une lettre nous apprend qu'à Kourgane, où ils avaient établi une forge, ils travaillaient jusque quatorze et seize heures par jour, et vivaient misérablement. Notons que des dix-sept exilés qui s'y trouvaient alors, quatre seulement avaient été jugés; les autres avaient été déportés directement (2). On se demande quel travail peuvent fournir les adolescents et les jeunes filles de quinze à vingt ans, que l'on jette chaque année par centaines dans les hameaux sibériens. « J'ai une enseigne, écrit une exilée, uniquement pour apaiser toutes les craintes ; il m'arrive de gagner six roubles par semaine, mais de pareilles semaines ne se présentent que deux ou trois fois par an; il y a des mois où l'on ne trouve pas de travail, de sorte qu'en moyenne le rapport s'élève environ à sept roubles par mois (3). »

L'agriculture offrirait quelques ressources si elle était accessible aux exilés. Mais ils ne peuvent sortir de la ville ou du village où ils résident; ils ne trouvent pas de terres. La plupart sont épuisés; à ce régime, ils gagnent des maladies nerveuses. Beaucoup deviennent fous. M. Price affirme qu'ils jouissent d'une liberté relative, mais ils n'en sont pas moins jetés dans un isolement effroyable; cette liberté peut être restreinte

(1) RECLUS, *L'Asie russe;* TCHÉKHOF, *Ostrof Sakhaline*, I.
(2) *Volnoé Slovo*, 1er nov. et 23 déc. 1882.
(3) M. TSÉBRIKOVA, p, 41.

Digitized by Google

de toutes les façons et par-dessus tout, la plupart se trouvent séparés des leurs, voient leur carrière brisée, leur santé ruinée, leurs plus chères espérances déçues parce qu'un jour ils prononcèrent une parole imprudente, parce qu'ils abritèrent un ami, parce qu'ils reçurent des livres interdits, pour des motifs enfin qui n'entraîneraient pas ailleurs la moindre pénalité.

Les condamnés reçoivent des livres et des revues soigneusement examinés par la censure. Ils parviennent, en certaines villes, à composer de bonnes bibliothèques. Il y eut même à Tourinsk, vers 1888, un « Journal des émigrés politiques », autographié. Mais les éditeurs ne purent se cacher longtemps ; l'officier Dzbanovsky et Steri furent jetés en prison (1).

Malgré une étroite surveillance, les exilés réussissent à communiquer entre eux ; des lettres et des secours pécuniaires parcourent la Sibérie, grâce aux déportés qui, leur terme fini, ont obtenu l'autorisation de voyager dans l'Asie russe. Les revues ont même publié de belles poésies, écrites en exil, et qui franchirent heureusement toutes les frontières. La plupart des littérateurs contemporains n'ont-ils pas, du reste, séjourné au delà de l'Oural ? Il y a quelques mois, les deux poètes Matchtète et Iakoubovitch se trouvaient encore aux travaux forcés.

Mais on ne peut affirmer que ces relations soient rapides et suivies. Elles sont entourées de difficultés et elles provoquent parfois plus de douleur que de satisfaction. Maria Bogouchévitch se mourait de la fièvre, en 1887, dans un territoire de l'Est. Son frère, exilé dans le Sud, demande l'autorisation d'aller la soigner. Il fait valoir, entre autres motifs, que la résidence où il veut se rendre est plus triste que la sienne ; ce n'est donc pas une amélioration d'état qu'il postule. Les formalités durèrent très longtemps et on lui répondit enfin que la santé de sa sœur était satisfaisante ; le jour même où il recevait ce refus, un hasard cruel lui apprenait la mort de la jeune fille, après une agonie de trois mois (2).

Une lettre au Sénat dirigeant donne avec esprit une vue

(1) *Samoouprávlénié*, avril 1889.

(2) TARASSOF, *Osnovy téor. sots.*, appendice, chronique, p. 95, 1893.

Digitized by Google

exacte de la situation faite aux exilés politiques. Vassili Sidoratsky habitait Kourgane lorsqu'il reçut, le 28 mars 1881, l'ordre de prêter serment au nouvel empereur. Il refusa et adressa une requête à la plus haute cour de justice en Russie. Je suis exilé, dit-il, j'ai perdu tous mes droits civils; je ne suis plus gentilhomme, mon mariage est dissous, je ne possède plus de biens, l'État ne m'accorde aucune protection. Je ne puis être considéré comme un sujet russe, car nos lois le disent, les sujets du tsar jouissent de tous ces droits. Que serais-je bien? Un étranger? Sans doute, à certains égards; mais cependant, un étranger peut aller et venir, il ne demeure pas prisonnier dans une bourgade, loin de sa famille et de son pays. Qui sait si je ne serais pas un prisonnier de guerre? C'est ainsi que l'on traite les étrangers que le sort livre à l'ennemi. Tout bien considéré, on ne peut m'attribuer d'autre qualificatif. Je prie le Sénat dirigeant de me traiter comme tel; qu'il cesse d'exiger de moi le serment de fidélité à un souverain qui n'est pas le mien; et puisque la Russie n'est en guerre avec aucune puissance, qu'il me rende la liberté; sans doute, il serait difficile de désigner ma patrie, mais pareille question est accessoire.

Le Sénat n'imagina comme réplique que d'écarter la requête pour défaut de forme. Sidoratsky trouva du reste en France la patrie qu'il cherchait : il parvint à s'échapper de la Sibérie. Sa lettre contient en termes modérés une excellente critique de l'exil : le gouvernement déclare hors la loi et traite comme tels tous ceux qui protestent contre l'ordre des choses établi. Il en triomphe aisément et leur applique sans merci la volonté du plus fort. Les vaincus peuvent-ils encore croire qu'ils ont une mère patrie?

IV. — Les travaux forcés.

L'exil n'attend pas seul les vaincus de la politique, on les condamne parfois aux travaux forcés, à la katorga comme dit la langue russe. Les prisonniers sont considérés comme des bêtes féroces; hommes et femmes subissent le même

Digitized by Google

traitement que les forçats de droit commun; ils endurent un supplice aussi cruel que nos galériens. La déportation use la santé; la katorga brise le corps et l'âme. On cite des séries de suicides, des cas de folie multiples, et Dieu sait cependant si ces hommes savent supporter la douleur! Partout les mêmes plaintes s'élèvent, elles se résument en une même imprécation contre l'abus de la force. Le 8 mars 1888, une circulaire de Galkine-Vrassky ordonnait de supprimer toute différence entre le régime des criminels de droit commun et celui des condamnés politiques; elle recommandait de les surveiller plus étroitement et de les isoler dans la masse des criminels vulgaires. Elle est encore appliquée aujourd'hui, malgré les incidents qu'elle a provoqués.

A Kara, Viliouïsk, Akatouï, Saghalien se trouvent des bagnes sibériens. Mais il arrive que la peine des travaux forcés se subisse en Russie et précède la déportation. Ce système trouve aujourd'hui des partisans parmi les juristes russes. Il n'est pas exempt d'abus. Je citerai un seul exemple ; il date de quelques mois et n'a pas encore été publié. L'année dernière, vers le mois de juin, à l'occasion des grèves, la police fit de nombreuses arrestations à Saint-Pétersbourg. Mme Preis et M. Stanislas Biéliévsky furent enfermés dans la prison Pierre et Paul; Mme Preiss a épousé un magistrat très estimé, elle est âgée de 22 ans à peine; M. Biéliévsky, agrégé ès sciences agricoles, est connu par de bons travaux; l'un et l'autre ont charge d'âmes; mais rien n'arrêta la répression. On accusait ces deux personnes d'avoir composé et imprimé clandestinement des articles concernant « la situation insupportable des sujets russes ». Les articles étaient conçus dans un sens démocratique assez prononcé, mais trop mesuré pour provoquer une répression dans un pays libre. Après un an à peu près d'incarcération, les deux complices furent condamnés administrativement, sans jugement ni procès, à la déportation *à perpétuité* à Saghalien. Aucune loi ne permet de prononcer directement une peine irrévocable; mais qu'importe? Il s'agit d'adversaires du régime actuel et cette raison suffit. M. Biéliévsky doit d'abord subir deux ans d'emprisonnement cellu-

Digitized by Google

laire et de travaux forcés dans le « Krest » de Saint-Pétersbourg. Il a contracté déjà une grave maladie en prison; les médecins ont déclaré qu'il ne supportera pas la cellule. Sa peine finie, il devrait se rendre dans un des pays les plus tristes du monde entier; mais vivra-t-il jusque-là? Il faut avouer que si l'on ne pend plus guère en Russie, par horreur des peines irrévocables, on sait y condamner à une mort plus lente, sans donner aux accusés un tribunal pour les entendre, ni un défenseur pour les protéger. Et que fera Mme Preiss à Saghalien? J'ai parlé de l'horrible milieu qu'y trouve une femme. Je ne sais si Tchékhof y a rencontré une épouse qui n'eût côtoyé la prostitution. Sans doute, le voyageur ne reçut l'autorisation de voir que les condamnés ordinaires et tout rapport avec les politiques lui fut interdit. Mais c'est parmi ces criminels mêmes que l'on va jeter les victimes de l'administration; la circulaire de Galkine-Vrassky le spécifie, et l'on se demande pourquoi, si les autorités veulent sévir, elles cherchent à provoquer l'avilissement des caractères et ne se contentent pas de tuer leurs ennemis à plus ou moins brève échéance.

Quel est le régime ordinaire de la katorga? Prenons un exemple. La prison d'Akatouï, sur un sous-affluent de l'Argoun, se trouve à cent verstes de la frontière chinoise. Elle comprend six chambres destinées chacune à quatorze hommes; et, chose rare, elle n'est pas toujours trop étroite pour le nombre de ses prisonniers. Suivant le récit d'un forçat qui y vécut en 1893, elle contenait alors quarante-sept prisonniers, dont huit « politiques ». Elle était gardée par cent-vingt soldats. Les condamnés travaillent dans la montagne ou bien auprès de la prison. Les tâches imposées sont très dures, excepté les travaux assez malpropres que l'on exécute à l'intérieur des murs. Aux abords de la « tiourma » (prison), la journée de labeur s'étend de 5 heures du matin à 7 heures du soir, avec trois heures de repos; elle comporte des ouvrages de menuiserie, de charpente, de forge... Dans la montagne, en été, on taille du granit de 5 heures du matin à 2 heures de l'après-midi; pour creuser une ouverture d'un verchok (1) dans un granit tendre, il faut porter cinq cents coups

(1) Environ 6 centimètres.

Digitized by Google

d'un marteau qui pèse de 4 à 6 livres; dans le granit dur, on doit en donner deux à trois mille. La tâche est de dix verchoks. Deux fois par jour, on distribue du thé en briques; le dîner se compose d'une soupe aux choux nommée stchi, où sont jetés quelques morceaux de viande hachée; on donne aussi ce que nous appellerions des déchets : morceaux de cœur, de foie et d'intestins. Les mercredis et vendredis, une sorte de gruau et des pommes de terre remplacent la viande. La ration de viande n'est, du reste, pas énorme : un poud (seize kilogrammes) par chambrée, chaque semaine. Tchékhof a vu les aliments servis aux forçats; le pain est « horrible : rempli d'eau, collant, gluant... »; pour compléter son poids officiel de trois livres, on ajoute de la glaise; malgré le poivre et le laurier, la soupe répand une affreuse odeur (1). L'hygiène ne préoccupe pas vivement les surveillants. On ne remplace jamais les litières. En 1886, à Kara, les lits des chambrées n'étaient distants que d'une vingtaine de centimètres (2). On laisse les vêtements tomber en loques. Dans Akatouï, les prisonniers demeuraient, du 1er mai au commencement d'octobre, sans pelisse et sans feu, alors que le froid règne dès septembre. On y imposait une discipline étroite, souvent humiliante. On rase, même aux politiques, la moitié de la tête; les fonctionnaires de la prison les tutoient sans se soucier de leurs protestations. Le forçat est obligé de saluer le moindre employé sans qu'on réponde jamais à sa politesse. Ces exigences provoquèrent souvent des troubles, toujours brutalement réprimés. Après une discussion avec deux forçats polonais, l'officier Arkhanghélsky défend aux déportés de parler entre eux, et ordonne aux soldats de les battre s'ils enfreignent la défense. Le tribunal militaire sévit contre les mutins; mais on supprima temporairement le tutoiement et les peines corporelles. Ces discussions avaient, du reste, amené, dans un accès d'exaltation, le suicide d'un détenu, Sankovsky (3). Les forçats peuvent recevoir de leurs parents

(1) *Rousskaia Mysl*, juillet 1894, p. 17.

(2) *Viéstnik naradnoï Voli*, 1886, II, 163.

(3) *Materialy dlia istorii r. s. dvijénia*, X, 1895, appendice, 370. Les autres détails sont tirés de *Letoutchy Listok grouppi Narodovoltsév*, 17 mai 1893, feuille volante devenue assez rare.

Digitized by Google

des secours en argent; mais l'usage de ce pécule n'est pas libre. S'ils reçoivent des lettres, ils n'y répondent qu'en remplissant les quelques lignes d'un formulaire administratif insignifiant. On trouve dans certaines prisons de bonnes bibliothèques et les politiques enseignent la lecture aux criminels. Tel est le régime d'Akatouï; mais cette prison compte parmi les moins mauvaises. Ailleurs, les cas de scorbut, de diphtérie et de petite vérole se multiplient, et il se rencontre des exploitations primitives où l'on descend dans un puits de mine profond par une échelle. Les conditions d'aérage et de ventilation n'y sont pas observées; rien n'y protège le travailleur contre les accidents.

Les forçats subissent un traitement d'esclaves. En avril 1881, raconte le *Volnoé Slovo*, six « politiques » s'enfuirent de Kara. Le directeur de la prison, Potoloff, ordonne par représailles de raser la tête à ses prisonniers. Ceux-ci protestent, invoquent le règlement. Rien n'y fait; le 11 mai, à l'aube, des Cosaques les arrachent du lit, les séparent, les rouent de coups et transfèrent une trentaine d'entre eux à Oust-Kara. Puis on confisque leur bibliothèque, leur argent, leurs divers objets pour couvrir les frais de la poursuite des fugitifs. La saisie est opérée sans formalité judiciaire et sans jugement ni enquête. Des prisonniers jetés au cachot et mis aux fers réclament le médecin; les fers les ont blessés. Le médecin examine les plaies, « mais, dit-il, le major Khaltourine a seulement ordonné de placer les fers au-dessus ou au-dessous des blessures ». Ce guérisseur, qui recevait les injonctions d'un officier de gendarmerie, n'avait à sa disposition qu'un seul médicament et ne pouvait donner à ses malades la nourriture d'hôpital. On se montre plus humain que cela chez nous à l'égard des animaux.

La circulaire de Galkine-Vrassky a joué un triste rôle dans ces événements. Elle identifie le traitement disciplinaire de tous les forçats; elle coïncide avec un redoublement de sévérité à l'égard des détenus; on commença, la même année, à exiler à Saghalien des condamnés politiques. Chtérenberg et Brajnikof, exilés administrativement pour dix ans, ouvrirent la série avec deux ouvriers, Khmiélevtsef et Souvarof. Vassili

Digitized by Google

Volnof venait d'y arriver au mois de juillet 1888; il traversait une rue lorsqu'un personnage l'interpelle et lui demande : « Qu'est-ce que tu es? — Que voulez-vous? » lui répond Volnof. Le personnage désirait savoir si Volnof était exilé. Sur sa réponse affirmative, il lui donne un soufflet. L'offensé réplique de même, on l'arrête et l'inconnu s'explique enfin : M. Kaménstchikof était directeur du magasin des viandes, et bien que sorti sans l'uniforme, il exigeait que l'on devinât son rang et qu'on lui en rendît les honneurs. Volnof réclama vainement une enquête régulière, une instruction sérieuse. L'administration le condamna à être jeté aux fers, à avoir la tête rasée et à recevoir quarante coups de verges; Tomachévsky, qui avait eu l'imprudence d'intervenir, fut condamné à recevoir trente coups de verges, et un troisième politique, Meisner, se vit infliger la même flagellation. La sentence fut exécutée le 16/28 septembre.

En 1888-89, il y eut trois grèves de faim dans la prison des femmes à Kara. Il arrive souvent que des détenus refusent, durant huit ou neuf jours, de prendre aucune nourriture pour protester contre la conduite des fonctionnaires de la prison. Le directeur se voit alors obligé ou bien de signaler la « grève » à ses supérieurs ou bien, pour éviter un scandale, de céder aux réclamations qu'on lui adresse. Les prisonnières de Kara se plaignaient du commandant Massioukof. On avait coupé court aux « grèves de faim », en leur promettant satisfaction. La réforme annoncée n'arriva pas et, lorsque commença la troisième grève, M^me^ Sighida résolut de provoquer une enquête. Elle donna ou tenta de donner un soufflet au commandant. C'était se condamner à mort devant le tribunal militaire. Ses compagnes jeûnèrent plus de seize jours; Sighida, transférée vers la mi-septembre à Oust-Kara, jeûna vingt-deux jours et fut enfin contrainte par la force à se nourrir. Le 20 octobre, le gouverneur baron Korf communiquait aux prisonniers la circulaire de Galkine-Vrassky. A Saghalien, Volnof avait appris déjà à la connaître. Il fallait aujourd'hui raffermir le prestige des autorités, ébranlé par un soufflet. On décida d'appliquer cent coups de verges à M^me^ Sighida. Quel-

Digitized by Google

qu'un télégraphie à Tchita que le médecin ne répond pas de la vie de la victime. La réponse est laconique : « Le médecin assistera à l'exécution ». Il s'y refusa. Le 6 novembre arrivait le bourreau; la sentence fut exécutée sans pitié. La jeune femme mourut quatre jours après. On avait transféré dans la prison des criminelles trois de ses compagnes, Mmes Kovalévska, Smiritska et Kalioujna. Elles s'empoisonnèrent en apprenant le meurtre de leur amie et elles moururent trois jours plus tard. Les prisonniers politiques voulurent suivre cet exemple. « Il faut montrer, s'écriait Bobovkof, qu'on ne fouette pas impunément des socialistes ». Quatorze détenus prirent ensemble de l'opium à forte dose, puis ils se mirent à chanter doucement, en chœur, en attendant la mort. Le poison était mauvais, il ne les tua pas. Pour un second essai, ils prirent de la morphine; ils n'obtinrent pas le résultat désiré. Seuls, Ivan Kalioujni, le frère d'une des suicidées, et Serge Bobovkof succombèrent. L'administration les enterra secrètement; on ne sait où repose aucune des victimes de ce drame (1).

Un fonctionnaire russe, maître de la question, m'a tout récemment déclaré qu'*heureusement* on appliquait de plus en plus rarement le fouet aux condamnés politiques. On l'inflige donc encore, même aujourd'hui, même à des femmes, même sur l'ordre arbitraire d'un officier quelconque, et je n'ose vraiment commenter ces horreurs qui donnent du bagne russe une triste idée.

V. — Vue générale.

Les historiens parlent assez volontiers d'un point de vue particulier à leur science, opposé à l'opinion commune, seul critère équitable de la grandeur et de la bassesse des peuples. Il convient, paraît-il, pour apprécier avec justice les événements historiques, de considérer l'évolution, la marche variée des sentiments moraux, de se dépouiller, en un mot, de toute idée étrangère à la civilisation dont on parle. Pareille thèse est

(1) D'après le *Sbornik*, dont M. Bourtsef a bien voulu me communiquer les meilleures feuilles avant l'impression.

Digitized by Google

singulièrement superficielle. Elle ne permet, logiquement comprise, d'interpréter les actes que d'après les mobiles qui ont poussé leurs auteurs; et comme un scélérat quelconque agit toujours d'après un motif déterminant, la question se réduit à préciser le mobile. Se demander si le résultat voulu ne pouvait s'obtenir par une autre voie, c'est se placer déjà dans un cercle d'idées différent du point de vue choisi par l'auteur, c'est le mal juger. A prendre cette opinion pour ce qu'elle est, nulle critique du passé ou du présent ne serait possible; la vie exige autre chose et si le sens moral se modifie, il admet au moins qu'à chaque heure de l'histoire l'on se demande si une autre solution du problème social ne s'offrait pas au penseur et si l'homme d'action ne pouvait diriger autre part son activité.

Si l'on applique ces observations à la Russie, on est conduit à déclarer que, si ce pays n'est pas encore sorti de la période féodale et peut-être d'une période plus reculée encore au point de vue de la civilisation, ce n'est pas une raison suffisante pour disculper le régime gouvernemental qui a le tsarisme à son sommet. Les sauvages qui coupent l'arbre pour en cueillir les fruits commettent une faute d'économie; il est hors de doute qu'on en trouverait parmi eux de plus prévoyants qui n'abattent point les branches lors de la récolte et l'on peut estimer coupables ceux qui ne s'inspirent pas de l'exemple des premiers. L'historien le plus impartial ne devra-t-il pas juger de même un milieu où des tendances libérales se manifestent, annoncent de nouveaux progrès et sont étouffées? Il est possible de les apprécier et de les comprendre; cependant, puisqu'elles se produisent! Au surplus, la Russie ressemble étrangement à cette peuplade sauvage : si elle croit une répression utile, quel avantage trouve-t-elle à exiler des enfants de onze ou douze ans en Asie centrale, ou bien à humilier sous le fouet des citoyens généreux? Ne lui suffit-il pas de n'avoir que des adversaires impuissants? Dans quelle situation ne jette-t-on pas la jeunesse intelligente! Des universités lui sont ouvertes, l'étranger lui offre ses écoles supérieures et sa littérature hardie et novatrice. L'État permet ces études, tolère l'acquisition de ces connaissances et quand il a

Digitized by Google

créé ainsi des hommes modernes, dans le sens où on l'entend en Europe, il les traite en serfs d'autrefois, en esclaves d'un autre temps, il leur impose des lois et des préjugés incompatibles avec leur conscience et il les tue s'ils ne s'inclinent pas; il les brise après les avoir formés. Ce n'est pas tout : l'appel de capitaux étrangers, l'émigration de nos industries, le développement économique soudain de la Russie, l'invasion d'une vie commerciale nouvelle appellent invinciblement une autre vie politique et sociale. Et l'on frappe ceux qui la réclament! Un dilemme se pose ici, et un dilemme inéluctable : le tsar devrait imiter la sagesse de la Chine ou bien proclamer sur l'étendue de ses territoires quelques libertés politiques. L'empire du Milieu, tant raillé, l'emporte à cet égard sur la Russie; il se complaît dans l'immobilité de sa constitution, il ferme ses portes aux savants occidentaux; il ignore nos universités et conserve un enseignement millénaire; il oppose mille obstacles à notre industrie; il ne l'accueille du moins qu'avec une extrême réserve; il ne se laisse modifier qu'avec une lenteur calculée par les ouvriers, les ingénieurs et les commerçants, il suit son évolution propre avec ténacité, et reste concentré en lui-même. Que l'empire slave oppose aussi une muraille aux invasions de toute espèce, qu'il s'isole complètement de l'Europe ou bien qu'il suive la marche de celle-ci : toute autre politique est détestable et abusive; elle confond des principes contradictoires. Nicolas II eut occasion de visiter le Japon. Il y vit un autocrate comme lui créer un parlement, un corps électoral, appeler son pays à la vie industrielle; et il constata que la grande île avait supporté sans secousse trop violente cette transformation.

On s'étonnera sans doute de trouver en Orient des modèles pour un État européen : mais l'exemple vaut qu'on le cite. A vrai dire, colossale est la tâche de supprimer tous les abus; ce n'est point l'affaire d'un jour; tant que l'inquisition du pouvoir civil régnera, tant que l'administration, y compris même la justice, se vendra, il y aura des protestataires et l'exil avec ses excès subsistera. Qu'on ne dise pas que ce mode de répression présente au moins l'avantage de coloniser un pays désert :

Digitized by Google

« l'expérience a montré qu'un 1/2 p. c. seulement des déportés s'établit à demeure; le mal principal provient de la grande proportion des malades et des incapables de travail parmi les déportés. Cette proportion atteint souvent 42 p. c. (1). » Et c'est pour aboutir à ce résultat que, chaque année, on jette en Sibérie des gens de toute opinion, depuis le socialiste jusqu'au libéral plus ou moins modéré. Je ne sais vraiment s'il me faut revenir sur la disproportion flagrante des peines et des délits, sur la barbarie et l'arbitraire des procédés de correction. Au surplus, d'autres en parleront encore ; car je ne prévois pas que d'ici longtemps le moindre adoucissement se produise dans le régime de l'exil. Les plaines de la Russie sont vastes, s'écriait le poète Pouchkine, l'on peut y dresser beaucoup de tombes; et l'on se demande combien de convois devront encore franchir l'Oural avant que la Russie possède quelques-unes de nos libertés les plus nécessaires, j'allais dire les plus naturelles.

F. MOLL.

(1) FOÏNITSKY, ouv. cité, 539, 540.

Digitized by Google

PETER BENOIT

Anvers a fait le mois dernier une émouvante apothéose au maître auquel le peuple flamand doit la renaissance de son art musical. L'occasion était bien choisie : la transformation de l'École de musique de la ville en Conservatoire royal. Cette mesure administrative est, en effet, le couronnement des persévérants efforts de Peter Benoît en faveur d'une reconnaissance officielle et définitive de l'institution fondée par lui il y aura tantôt trente ans. Les populations belges de langue flamande ont maintenant leur école de haut enseignement musical, au même titre que les populations de langue française qui en avaient trois à leur disposition, à Bruxelles, à Liége et à Gand. Elles ont eu raison de manifester leur reconnaissance à Peter Benoît. On leur reconnaissait volontiers le droit de chanter en leur langue, mais on hésitait à leur accorder celui de recevoir aussi l'enseignement dans la langue qu'elles parlent. Il n'y a pas évidemment une manière flamande de jouer de la flûte, de souffler dans les trombones, mais il y a une manière flamande de faire comprendre la technique des instruments, et il y a, dans cet enseignement spécial, des traditions nationales à sauvegarder et à maintenir. Des exercices quotidiens exécutés sur les formules rythmiques et mélodiques de la musique française, italienne ou allemande ne peuvent qu'atrophier le sentiment de notre musique propre. Peter Benoît a pensé avec raison que l'emploi des méthodes étrangères dans l'enseignement était presque toujours le plus actif élément de dénationalisation. Si nos chants flamands n'ont pas

Digitized by Google

une originalité très prononcée, ils ont néanmoins un caractère à eux qui les distingue des chants de France, d'Italie ou d'Allemagne. Il n'est pas mauvais que nos enfants des Flandres les entendent redire sous toutes les formes, incessamment, bien entendu associés aux produits caractéristiques de l'art étranger.

Tout cela est bien simple, bien naturel, tout à fait rationnel. Mais il a fallu plus de vingt-cinq années d'efforts et de luttes pour que l'on reconnût des vérités aussi élémentaires. De cette lutte de tous les jours, Peter Benoît a été l'âme toujours en éveil et toujours brûlée d'une belle flamme. Il aurait pu dire des Flandres ce que Wagner disait de l'Allemagne de 1815 à 1830 : « Les manifestations les plus touchantes du génie national passaient sans laisser trace dans l'histoire intérieure de la nation. Entre le peuple et des maîtres tels que Beethoven, Weber, Gœthe, comme entre le peuple et ses princes régnait une méconnaissance mutuelle, la méconnaissance de l'Allemand par lui-même. » C'est exactement ce qu'au point de vue musical on aurait pu dire du Flamand. Il se méconnaissait. Il chantait mal de mauvaise musique française et de mauvaise musique italienne. Et comme Wagner en Allemagne, avec autant d'énergie et de persévérante volonté, Peter Benoît, en Belgique, a tout mis en œuvre pour réveiller, selon ses propres paroles, la « *Psyché flamande* ». En répondant, l'autre jour, aux adresses de félicitation de ses nombreux admirateurs, il en a parlé avec une tendresse touchante, comme quelqu'un qui a vécu dans son intimité.

Et certes, si la renaissance artistique et littéraire des Flamands a eu un protagoniste puissant et vaillant, c'est bien lui. Avant qu'il parût, une pléiade d'artistes, de poètes, d'écrivains, d'hommes politiques avaient certes défini avec netteté et répandu avec ardeur les revendications des populations de nos provinces occidentales. Mais c'est lui qui aura été le vrai poète, le Tyrtée du mouvement, c'est lui qui aura fait véritablement chanter l'âme flamande et qui, dans l'universalité de la langue des sons, aura su exprimer avec le plus d'éloquence et de force l'essence même de cette âme, ses tendresses et ses violences, si curieusement opposées, ses aptitudes à la contem-

Digitized by Google

plation grave, à la rêverie placide, alliées au besoin de réalités opulentes qui n'a pas cessé de la caractériser depuis des siècles, son aspiration à des choses énormes, à l'ampleur des formes, à l'éclat des couleurs, au rayonnement éblouissant de la lumière, s'unissant à un amour extraordinairement profond, tenace, ineffaçable pour les ciels gris, pour les clartés tamisées, pour la monotonie verte du sol natal, basses terres et plaines fertiles que baignent des canaux immobiles et des rivières aux flots doux.

Il faut comprendre et goûter cette physionomie morale du peuple flamand pour comprendre et goûter l'art de Peter Benoît. Ses œuvres sont inséparables des Flandres et ce n'est que là qu'elles apparaissent dans leur vrai cadre, leur vraie lumière, comme telles œuvres de nos grands maîtres du pinceau qui semblent dépaysées quand on les voit sous un ciel autre que le leur.

C'est ce qui, dans une certaine mesure, a mis obstacle à l'expansion de l'œuvre de Benoît au dehors, où nécessairement l'accent particulier d'une langue musicale en partie nouvelle ne pouvait être compris. Mais l'étranger y reviendra, et la critique s'étonnera un jour d'avoir montré tant d'indifférence à des œuvres vocales ou instrumentales d'une originalité saisissante, alors qu'on donnait une attention exagérée à des produits infiniment moins personnels et pour lesquels l'effacement et l'oubli ont déjà commencé.

Peter Benoît a abordé à peu près tous les genres, — sauf la symphonie proprement dite et le quatuor, — et il s'est distingué dans tous par les qualités et les dons qui font les maîtres.

Il a eu toujours à un haut degré le sens de la couleur en musique, la faculté de caractériser au moyen des sons; il sait allier dans l'expression la force à la douceur; de toutes ses œuvres, dont l'importance varie, se dégage un sentiment poétique intense et d'une noble élévation; et quand on embrasse l'ensemble énorme des partitions chorales ou instrumentales, des compositions dramatiques, des pièces religieuses, des pages intimes qu'il a écrites, on reste confondu

Digitized by Google

d'admiration et de respect devant la surprenante fécondité du maître. Dans ces travaux de style et de caractère si différents, il y a, sans doute, des œuvres secondaires, moins heureuses, qui ne se soutiennent pas d'un bout à l'autre, mais il n'en est pas une où l'on ne rencontre au moins une page forte où se marque d'une empreinte caractéristique, d'un tour original et saisissant, soit un sentiment, soit un tableau, soit une situation. Prenez ses grands oratorios, compositions largement conçues à la manière des œuvres chorales de Haendel, de Bach et de Mendelssohn; dans tous, vous trouverez une page maîtresse qui donne avec relief la synthèse de l'œuvre entière.

Dans le *Schelde* (l'Escaut, poème d'Emmanuel Hiel), où il a chanté tour à tour avec force et tendresse les beautés majestueuses du grand fleuve et les traditions glorieuses du pays natal, le sentiment patriotique se formule, à l'évocation de l'esprit d'Artevelde, en une mélopée d'une largeur et d'une noblesse vraiment remarquables; le héros revit là dans une atmosphère d'apothéose.

Dans le *Lucifer* (poème d'Emmanuel Hiel), la figure de Satan, — un Satan ironique et cruel, véritable esprit de négation, — plane sur toute la composition et se détache de l'ensemble, en sa hideur fantastique, avec une admirable netteté de dessin et une originalité absolue de forme.

Le tumulte des passions violentes, les déchirements de cœur, les angoisses douloureuses de la guerre s'expriment, dans l'*Oorlog* (poème de J. Van Beers), avec une force d'accent que, seuls peut-être de nos jours, des maîtres tels que Berlioz ou Wagner ont surpassée.

Dans la partition qu'il a écrite pour le drame de *Charlotte Corday* (texte de Van der Ven, d'après la nouvelle allemande de Frenzel), il y a un tableau symphonique de la Révolution dans les rues de Paris qui est bien l'une des pages les plus audacieusement réalistes de la musique moderne, avec ses sonorités rauques et volontairement vulgaires, avec ses violences harmoniques, ses enchevêtrements de refrains révolutionnaires, ses rythmes heurtés, son mouvement lourd et massif comme la populace dont il célèbre l'orgie victorieuse.

Digitized by Google

Ailleurs, Peter Benoît a su exprimer d'une façon pénétrante des sentiments moins exaltés, évoquer des images plus riantes, des tableaux plus reposés. Dans cette même *Charlotte Corday*, l'idylle mêlée au drame se traduit en mélodies ou en intermèdes symphoniques d'un charme gracieux et naïf. Son oratorio le *Rhin* (poème de Jules de Geyter) a des pages curieuses où de vieilles mélodies allemandes, cent fois utilisées par d'autres maîtres, sont employées d'une façon neuve et piquante ; et de magnifiques explosions chorales chantent avec éclat la splendeur ensoleillée des paysages rhénans.

Les proses latines du *Requiem* lui inspirent de larges et belles phrases, d'un sentiment douloureux poignant ; le *Sanctus* de la messe catholique lui fournit des superpositions de voix humaines qui escaladent le ciel en un élan admirable de foi et de pieuse exaltation.

Je me borne à citer quelques morceaux saillants de ses partitions les plus importantes, parce qu'ils me semblent caractériser particulièrement la manière et les dons du maître. S'il n'a pas la sérénité profonde, le grand sentiment et la fécondité prodigieuse de ressources d'un Beethoven, ni la pureté de forme des classiques, la force de son inspiration, le jet puissant de ses mélodies font songer souvent au grand maître de l'oratorio, à l'auteur du *Messie* et d'*Israël en Égypte*. Benoît possède, comme Haendel, l'art de manier les masses chorales, de combiner ou d'opposer les différents groupes de voix de manière à en tirer de très beaux effets, et ses ensembles ont souvent un souffle de grandeur, une ampleur de sonorité qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains, si ce n'est Berlioz. On a plus d'une fois comparé ses compositions à des fresques. Elles en ont assurément la grande allure, le dessin large et les tons violents.

Ce qui n'a pas empêché Benoît, dans ses œuvres de dimensions plus restreintes, d'être un combinateur ingénieux et souvent très fin de sonorités délicates.

Il a écrit en différentes circonstances, et particulièrement pour les fêtes scolaires ou publiques, des œuvres claires et lumineuses qu'il s'est ingénié à instrumenter d'une façon

Digitized by Google

nouvelle et piquante. Par exemple, la petite cantate : *Juicht met ons* (parole de Hiel), composée en l'honneur du bourgmestre de Bruxelles, Charles Buls. Il l'a écrite pour chœur mixte, avec un accompagnement d'harmonium, harpes, trompettes, deux fifres, deux hautbois et deux jeux de clochettes. Dans la très belle *Cantate* qu'il écrivit pour les fêtes du 300e anniversaire de naissance de Rubens et qui fut exécutée en plein air sur la place Verte d'Anvers, il avait introduit le carillon fameux de la cathédrale, lequel mêlait ses graciles sonorités à des fanfares aériennes, aux voix des chœurs et de l'orchestre. Pour qui a assisté à l'exécution de cette œuvre, l'effet de cette combinaison est demeuré un inoubliable et poétique souvenir. Avec quel à-propos dans cette cantate, après toute une série de chœurs pour voix d'hommes et de femmes, n'a-t-il pas fait intervenir les voix d'enfants, dont la mordante sonorité éclatant tout à coup et sur un thème de rythme énergique, amenait une conclusion entraînante et grandiose !

Personne n'a mieux que Benoît compris la caractéristique musicale des voix d'enfants, et n'a su tirer de leur timbre particulier, de leur tessiture restreinte un parti plus habile et plus heureux, tout en donnant aux chants qu'il leur confie la légèreté insouciante, la vivacité enjouée, la verve provocante qui leur convient. A cet égard, la cantate qu'il écrivit sur des paroles de J. de Geyter pour les enfants des écoles d'Anvers, *De Wereld in*, est un absolu chef-d'œuvre. Il lui a donné depuis un pendant dans la cantate pour voix d'enfants et orchestre qu'il composa pour l'inauguration de la statue du poète Van Ryswyck (Anvers, 1884), sans retrouver toutefois la fraîcheur d'inspiration et la grâce unique de l'œuvre antérieure.

Ce qui est remarquable dans toutes ces œuvres, c'est la justesse de l'accent, la franchise et l'énergie du rythme, la netteté du trait mélodique. La phrase chantante n'est peut-être pas toujours exempte de banalité, par la carrure même de son rythme et le caractère tonal de la mélodie. Mais c'est quelquefois avec un véritable soulagement, avec le sentiment d'une sorte de délivrance qu'on se laisse

Digitized by Google

saisir par cette inspiration saine et naturelle dont l'art tarabiscoté de nos plus modernes écoles nous éloigne de plus en plus. On dirait d'un retour aux réconfortantes et vivifiantes impressions de la campagne au sortir du tourbillon énervant et déprimant de la ville moderne.

Dans le domaine du drame, Benoît a aussi cherché à innover, mais là, je doute qu'il laisse à son peuple une forme d'art viable. Il a donné en 1893 au théâtre flamand d'Anvers, avec le poète Gittens, un drame : *Karel van Gelderland,* dont l'action et le dialogue sont d'un bout à l'autre soulignés et commentés par l'orchestre, à l'exclusion de toute espèce de chant. En différents écrits, Benoît a préconisé cette forme qui, coïncidence curieuse, a tenté aussi plusieurs compositeurs tchèques, persuadés comme Benoît qu'avec Richard Wagner, le drame avec musique, sérieux ou comique, l'opéra en un mot, avait atteint son ultime et dernière expression. Avant *Karel van Gelderland*, il avait, mais dans un autre esprit, composé une scène dramatique intitulée *Joncfrou Kathelyne* (la veuve de Jacques van Artevelde), pour voix d'alto et orchestre; et une suite de pièces symphoniques et chorales pour le drame *Guillaume le Taciturne*, d'Émile Van Goethem (Gand, 1876). Enfin, en 1893, à Iseghem, fut jouée de lui une sorte de comédie à ariettes, *Meilief*, pour soli, chœur et orchestre. Ces œuvres-là se rattachent plutôt, comme aussi *Charlotte Corday*, à la forme de *mélodrame* allemand, tel que Beethoven (*Egmont*), Weber (*Preciosa*), Mendelssohn (*Le songe d'une nuit d'été*), Schumann (*Manfred*) l'avaient conçu et constitué. Jusqu'à présent, il n'est pas démontré que le système de *Karel van Gelderland* soit destiné à ouvrir au théâtre flamand de nouvelles destinées. Il semble qu'il y ait plus à attendre de la forme du *mimodrame*, qui dans ces dernières années a produit quelques partitions intéressantes en France.

Quoi qu'il en soit, la composition de cette masse énorme de musique orchestrale et chorale, — sans parler des soixante motets, des messes, des lieder flamands, des œuvres purement instrumentales, telles que les deux très intéressants poèmes symphoniques, l'un pour piano-solo et orchestre, l'autre pour

Digitized by Google

flûte-solo et orchestre, — n'a pas suffi pour absorber toute l'activité du maître anversois. Homme d'action et d'initiative, il a été constamment sur la brèche, conduisant à la bataille la phalange ardente des littérateurs et des poètes flamands devenus, presque tous, ses collaborateurs : Conscience, Emmanuel Hiel, de Geyter, Van Beers, Van Ryswyck, Gittens, Julien Hoste, etc.; et ce n'est pas seulement comme artiste créateur, c'est aussi comme polémiste dans de nombreux articles de revues ou de journaux, signés du nom de Peterszoon (*Presse théâtrale* de Paris et *Guide musical* de Bruxelles, *Kunstbode* d'Anvers), dans des brochures tantôt en français, tantôt en flamand, qu'il a défendu avec chaleur et emportement la cause de la régénérescence politique et esthétique de ses compatriotes.

C'est ce qui justifie les honneurs qui lui ont été rendus et qui n'ont pas été exagérés, car il a été véritablement l'âme, le foyer de cette nouvelle Renaissance flamande qui se souvient des gloires de celle qui la précéda et qui nourrit l'ambition de les égaler. Quand, du haut du balcon de l'hôtel de ville, il a assisté, le 12 septembre, au défilé du cortège imposant des sociétés musicales, littéraires et dramatiques accourues de toutes les contrées flamandes pour lui rendre hommage, quand, de la foule compacte massée sur l'immense place, dix mille voix s'élevèrent pour entonner à l'unisson quelques-unes des mélodies les plus frappantes et les plus caractéristiques de ses grandes compositions chorales, une profonde émotion a dû l'étreindre, car ce spectacle était vraiment impressionnant. Et il aura pu se dire avec satisfaction, ce jour-là, que son œuvre n'avait pas été inutile, puisque la Psyché flamande, pareille à Brunehilde délivrée par Siegfried, chantait maintenant sous ses yeux l'hymne de sa délivrance, en s'inclinant devant le héros libérateur.

M. KUFFERATH.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Le Congrès du travail est, sans conteste, l'événement du mois écoulé. Pour nous consoler des lenteurs de l'action, ses organisateurs ont peut-être voulu nous réaccoutumer à l'entrechoquement des doctrines. Ils n'ont que trop bien réussi : le Congrès, malgré qu'il fût une imposante manifestation, qu'un duc le présidât et qu'un ministre décorât parfois le bureau de sa présence, le Congrès est resté, de la première à la dernière séance, un tournoi philosophique, sans plus. Les libre-échangistes et *laisser-fairistes* d'une part, de l'autre les protectionnistes et les interventionnistes, qu'il ne faudrait pas d'ailleurs confondre totalement, ont ferraillé avec une inlassable ardeur; mais, pareils à ces *condottieri* toscans, qui se battaient pendant toute une journée sans essuyer une seule égratignure, on les a vus se replier en bon ordre, les uns et les autres, et se promettre de nouvelles rencontres.

On n'a pas voté, et il faut le regretter. Les conférences internationales, surtout lorsqu'elles ne revêtent pas un caractère officiel, ne comptent pour l'opinion que dans la mesure de leurs décrets. Si le Congrès du travail, qui groupait tant de notoriétés, avait entendu créer une jurisprudence privée en matière sociale, il eût impressionné davantage les esprits des gouvernants; il eût, en tout cas, donné du cœur à tous ceux qui, plus généreux qu'ils ne sont érudits, défendent d'instinct, depuis de longues années en Belgique, les solutions interventionnistes contre l'indifférence ou l'antipathie de leurs amis.

Car, et c'est la raison de ce regret, il n'est pas douteux que

Digitized by Google

le courant de l'assemblée fût favorable à la réglementation économique. MM. Strauss, De Vergnies, Yves Guyot et Valleroux furent à peu près les seuls porte-voix des thèses manchestériennes, et leurs paroles se perdirent plus d'une fois dans les clameurs difficilement éteintes d'une majorité hostile. Il n'y a pas à méconnaître la vaillance des orateurs que je viens de nommer. Eux-mêmes ne se dissimulaient pas l'ingratitude de la besogne qu'ils faisaient; ils étaient dans la posture du traître de mélodrame, qui attend, avec la tranquille indifférence du métier, les huées du parterre. Le plus fâcheux, c'est que ces hommes distingués, qui incarnaient l'esprit pratique et l'industrialisme en face du socialisme de la chaire, ne concordaient qu'à demi, et que plus d'une dissonance vint encore affaiblir leur opposition désespérée à des adversaires dix fois plus nombreux.

Plus nombreux, mais non plus unis à certain égard. Chaque phase du débat a montré combien nous étions encore éloignés, en fait de doctrines sociales, de cette *Pax romana* qui fut promise, il y a un siècle, au monde affranchi de l'autocratie monarchique et que le socialisme, à son tour, nous annonce pour le siècle prochain. Qu'il s'agît de la réglementation du travail des femmes et des enfants, ou encore de celle du travail des adultes, ou de la journée maximale, ou de l'inspection du travail, tout alla bien au Congrès, tant qu'on s'en tint à l'énumération des avantages que ces réformes avaient procurés à l'ouvrier de telle ou telle nation, sans dommage sensible pour le commerce de cette nation, mais avec un sérieux profit pour la santé morale et physique des masses populaires. Mais, du moment où il fut question de renouer les unes aux autres ces entraves législatives, on s'aperçut qu'elles avaient été souvent imaginées pour répondre à des besoins et pour combattre des dangers différents. Certes, on a pu invoquer l'exemple des explosifs, dont la fabrication et la vente se prêtent excellemment à une entente internationale. Certes, il s'est fait une sorte de trêve, et même d'entente tacite, sur l'utilité d'un office international de renseignements, relatifs aux questions ouvrières; mais qu'est-ce que cela en comparaison du reste? Les pro-

Digitized by Google

blèmes de l'usine, du charbonnage (et on a vu maintes fois que les ouvriers anglais de la mine étaient peu soucieux d'épauler dans leurs grèves leurs frères allemands ou français) les problèmes de la petite industrie surtout se sont révélés avec leur complexité redoutable; les difficultés d'ordre intérieur qu'ils suffisent à créer ne sont que vétilles, si on les compare aux difficultés d'ordre extérieur, qu'un projet de convention entre gouvernements suscite aussitôt dans les esprits les plus optimistes.

La petite industrie n'a donc pas été laissée de côté au Congrès du travail, et il est désirable qu'à l'avenir on lui fasse une part importante dans les délibérations de l'espèce. Un travail de M. Schwiedland, agrégé de l'Université de Vienne, a été distribué aux assistants; il résume admirablement les efforts législatifs et privés qu'on a déjà faits pour rétablir l'équilibre, rompu, dans la plupart de nos pays, entre la situation de l'ouvrier de la grande industrie et le travailleur en chambre. On a cru longtemps, et trop souvent, que tout était réalisé, lorsqu'on avait édicté une journée maximale et rendu obligatoire l'assurance contre la maladie et les accidents, ces mesures ne s'appliquant qu'aux travailleurs d'usine et au mineur.

C'est que les phénomènes sociaux s'accomplissent avec la rigueur mathématique qui règle et détermine la marche des astres et le cours des eaux. La grande industrie, qui est la caractéristique de notre seconde moitié de siècle, n'a nullement supprimé, ni même détrôné, l'industrie opérant par petits groupes ou par unités éparses. A côté d'elle vit ou végète ce qu'il est convenu, depuis Le Play, d'appeler la « fabrique collective » (1), qui semble devoir être la transition lente et douloureuse du travail en chambre à l'usine proprement dite.

(1) Le Play entend par là l'organisation « de la grande industrie où le patron » centralise le commerce des produits qu'une population ouvrière fabrique pour » son compte dans des ateliers spéciaux ou dans les foyers domestiques », ainsi que « les petits ateliers dont la production est groupée par des marchands, ou » des fabricants, ou des petits patrons ». Voyez SCHWIEDLAND, *Revue d'économie politique*, 1893, p. 877 et suiv., et le mémoire du même savant écrit en vue du Congrès du travail.

Digitized by Google

Douloureuse, le mot n'est pas trop fort, à en juger par les révélations de M. Schwiedland. Il manque, en effet, aux ouvriers épars de la fabrique collective tout ce qui fait la force de leurs frères des grands établissements. Leur situation est infiniment plus précaire, puisqu'ils œuvrent sur commande et connaissent les accalmies de la saison faible; ils travaillent au moins offrant, car ils ont à lutter contre la concurrence, non seulement de spécialistes mâles, mais des femmes et même des enfants. La bourgeoisie fourmille de ces demi-pauvresses, mariées à des employés et contraintes, pour garder l'apparence du confort domestique, de broder, de coudre ou de fabriquer de menus objets pour des entrepreneurs, qui seuls connaissent leur nom et leur savoir-faire. De plus, les ouvriers en chambre sont mal préparés à l'organisation syndicale; ils s'ignorent ou se jalousent; ils subissent, sans oser se plaindre, toute l'horreur du *sweating* et du *truck-system;* on les paye mal et parfois on ne les paye pas du tout, quand il leur arrive de s'adresser à des courtiers marrons, dont la solvabilité est plus suspecte encore que leur désintéressement.

Le nombre de ces sociétés est considérable dans nos villes et dans nos campagnes; je ne citerai que les tresseurs de paille du Geer et les cordonniers du pays de Herve, certaines variétés de tisserands, nos dentellières des Flandres et les armuriers de la vallée de la Vesdre et de Liége; à Paris, en 1860, ils étaient 55,000 ouvriers de ces catégories diverses, nourrissant chacun une famille, 35,000 à Berlin, vingt ans plus tard, ce qui représente respectivement 250,000 et 150,000 individus condamnés à subsister, tant bien que mal, à l'aide de profits incertains, dans les deux métropoles.

Que de misères ignorées, dans les bas-fonds des grandes cités, où se réfugient la plupart de ces travailleurs en chambre! J'ai vu de près, à Liége, ce que sont les chômages prolongés des petits métiers qu'ils exercent. Depuis de longues années, les armuriers vivent dans l'incertitude du lendemain; j'en ai connu qui, nés dans une simili-aisance, avaient été forcés d'accepter les besognes les plus rebutantes, leurs femmes et

Digitized by Google

leurs filles allant à la fabrique, lorsqu'elles ne trouvaient pas quelque appoint dans la domesticité. Pourtant, ils gardaient la foi dans le métier, y assouplissaient leurs fils et préféraient les pires disettes à l'abandon de leur « vis », ou, si l'on veut, de leur établi. Je disais à certains d'entre eux : Unissez-vous, opposez la légitime résistance des travailleurs syndiqués aux exigences patronales; car il y a de ces patrons, moins nombreux, d'ailleurs, qu'on ne l'imagine, qui spéculent sur les pires instincts des ouvriers, rivalisant les uns avec les autres et se disputant avec rage la pâtée industrielle. Mais comment convaincre des êtres abattus par la lutte et plus désunis dans la peine que dans la prospérité?

Seule, la loi pourra libérer ces esclaves, plus dignes de compassion que les serfs du moyen âge, puisqu'ils ne connaissent que les maux de la tutelle patronale.

En Europe, si j'excepte l'Angleterre et, en quelques détails anodins, l'Allemagne, rien n'a encore été fait en leur faveur. Aux États-Unis et en Australie, au contraire, des règlements minutieusement libellés s'interposent entre l'employeur et l'employé de cette espèce. On va jusqu'à exiger la publicité du travail de celui-ci, l'inscription sur un cartouche bien en vue des conditions défectueuses dans lesquelles a été confectionné le vêtement des grands magasins, l'article de bazar. Dans l'État de New-York, un permis de travail est nécessaire; il est subordonné à la visite de l'inspecteur du travail, qui s'assure d'abord si le local, où l'ouvrier compte exercer son industrie, réunit les conditions hygiéniques jugées nécessaires. L'atteinte à la liberté personnelle est moins grave qu'elle ne paraît l'être, car on a voulu prévenir la contagion de certaines maladies, portées chez l'acheteur par l'objet confectionné dans une chambre contaminée; le droit du bureau d'hygiène va jusqu'à « confisquer et détruire tous les articles infectés ou « qui auraient été préparés ou fabriqués dans des conditions « malpropres ou malsaines. » La responsabilité du propriétaire ou du locataire principal, en cas de contravention, est engagée aussi complètement que celle de l'employeur. Des mesures analogues ont été prises dans le Massachusetts et

Digitized by Google

l'Illinois et en Pensylvanie. Le patron doit inscrire, sur un registre, les nom et adresse de tous ceux qui travaillent pour son compte ; ce registre est mis à la disposition des inspecteurs. La législation de l'Ohio est plus scrupuleuse encore. Elle détermine dans le plus complet détail les conditions de salubrité de l'atelier où se fera le travail à domicile ; cet atelier ne peut communiquer, par aucun orifice, avec les chambres à coucher ; aucun ustensile de cuisine ne peut y trouver place ; il doit être assez spacieux pour que chaque travailleur y ait « 250 pieds cubes d'air, de jour, et 400, de nuit ».

Ces dispositions sont-elles appliquées avec sévérité ? Il est permis d'en douter. Entre la coupe et les lèvres, la distance a toujours été grande. En Europe, des précautions aussi rigoureuses auraient pour premier effet de tuer l'industrie en chambre. C'est ce que l'on a nettement articulé au congrès du travail, où certains orateurs n'ont, d'ailleurs, pas caché qu'ils nourrissaient ce dessein meurtrier. Faut-il les en louer ? Faut-il blâmer leur imprévoyance ? M. Schwiedland, le spécialiste de la plus haute marque en ces matières, confesse, à la fin de son rapport déjà cité, que des tempéraments sont nécessaires, et il laisse aux théoriciens socialistes la responsabilité d'un rêve d'interdiction, qui aurait les plus graves conséquences, non seulement pour l'industrie en chambre, mais aussi pour les milliers d'humbles artisans qu'elle nourrit. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait rien à tenter dans le sens de la réglementation. Au contraire ; à moins de se satisfaire d'une cote mal taillée, le législateur, qui a mis des bornes aux abus de l'industrialisme en grand, ne peut rester indifférent devant les abus de l'industrialisme en petit. Celui-ci, livré à l'anarchie comme il l'est, constitue une menace perpétuelle pour le travail plus salubre et mieux rétribué de l'usine ; on ne peut donc éterniser deux poids et deux mesures quand il s'agit des mêmes intérêts et d'une même sauvegarde.

J'ai peut-être abusé de la permission d'être long, en résumant les données acquises au sujet de la fabrique collective. C'est qu'il me fallait un exemple particulièrement significatif des graves difficultés qui retarderont, longtemps encore,

Digitized by Google

l'œuvre d'une législation ouvrière internationale. Et cet exemple, on le tient maintenant dans son édifiante netteté Il est d'autant plus précieux, qu'il nous montre, en même temps que la lenteur du progrès social, la connexité de toutes les entreprises où l'activité industrielle est impliquée. L'usine est l'inévitable tributaire de la fabrique collective, lorsqu'elle n'est pas sa rivale. Or, loin de pouvoir internationaliser la législation applicable dans chaque pays à cette dernière, nous sommes encore à cent lieues de l'avoir créée; il est des nations qui attendent encore le premier arrêté assurant la salubrité du petit atelier. *Magnum opus*, faut-il dire; oui grand œuvre, et combien incomplet encore, malgré les échanges de vues officiels et toute l'éloquence des congrès!

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les **Théâtres** nous ont un peu changés des succès forains de la période estivale. Le *Parc* a eu un beau réveil avec la série Réjane, qui nous a montré cette grande artiste dans des attitudes de grâce et de vulgarité, de finesse et de langueur, avec une souplesse féline alternant les séductions romantiques de Marguerite Gautier et les séductions plus modernes de la Sapho de Daudet. Quatre représentations de Sarah Bernhardt ont varié les émotions, sans trop renouveler le public, toujours le même, compact et amoureux d'art, dans cette petite salle qu'on avait un peu délaissée dans ces derniers temps. Le *Théâtre Molière* a rouvert ses portes ; *Révoltée*, de Jules Lemaître, était un heureux choix, car il renouait hier à demain, les succès conquis aux succès escomptés. Puis cette psychologie délicieusement artificielle du maître critique a paru moins languissante qu'on ne l'eût craint, depuis que Donnay, de Curel et d'autres, entrés en lice, ont chatouillé quelques fibres oubliées par l'auteur de *Mariage blanc*.

La *Monnaie* a continué sa bonne marche, les reprises succédant aux reprises. Parmi celles-ci, *les Pêcheurs de Perles* sont une éclaircie heureuse. On y a retrouvé quelques-unes des extases harmoniques d'antan, bien que les vibrances de *Carmen* aient fait tort à cette œuvre de début dans le souvenir. Mme Landouzy et MM. Bonnard et Soulacroix se sont montrés les dignes interprètes de Bizet et on les a fêtés comme à une vraie première.

Revues. Peu de révélations ce mois. La Revue des Deux Mondes a publié (1er septembre) une étude de M. Benoist sur *Canovas del Castillo*, et une autre (15 septembre), faisant suite, de M. Édouard Rod sur *Gœthe ;* celle-ci est consacrée à la légende de Faust dont M. Faligan avait écrit l'histoire érudite. — La Revue de Paris poursuit la publication des *Lettres* d'Alfred de Vigny (15 septembre) ; le même numéro contient une étude de M. Henry Bérenger sur *l'Éducation du peuple en France et en Angleterre ;* nous en reparlerons. — Dans la Nouvelle Revue, des lettres aussi, de *Barbès* (15 septembre), un article de A. de Bertha sur *Liszt*, et dans le numéro précédent un travail

Digitized by Google

bien fait de M. Albalat sur *François Coppee*. Le MERCURE DE FRANCE nous apporte un *Essai sur la comédie*, de Georges Meredith (septembre-octobre), d'une littérature bien anglaise et d'un esprit souvent difficile à transvaser dans notre langue. Instructif, d'ailleurs, et semé d'heureux traits, tel celui-ci, caractérisant un ouvrage de Wycherley : « C'est Molière travesti, avec le pied fourchu et du poil à l'extré- « mité pointue de l'oreille. » En octobre, les premiers actes d'un drame lyrique de Verhaeren, *les Aubes,* un curieux plaidoyer de Pierre Louys, *Pour la liberté morale,* des *Masques* de Remy de Gourmont, qui sont veufs de l'amertume ordinaire des *Épilogues,* mais qui gardent la belle ligne et le mordant. Ce numéro est assaisonné de nombreuses chroniques sur tous sujets (notamment les *Questions morales et religieuses* de Victor Charbonnel et *Lettres néerlandaises* de notre collaborateur Léon Paschal)

Des deux revues d'information plus courante, la REVUE DES REVUES et la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, c'est incontestablement la première qui tient la corde. Elle va joindre, d'ailleurs, à ses articles illustrés et à son dépouillement des revues de toutes langues, des études régulières sur le mouvement des livres. On n'y trouvera, sans doute, pas des ensembles aussi regrettables que ce numéro *Belgique* qui a fort déconsidéré sa rivale chez nous. Dans la REVUE DES REVUES du 15 septembre, *La femme russe*, par Mme Wenguerow, et la fin d'un conte de Gogol, le *Portrait;* dans le numéro du 1er octobre, une *Idée* de M. Finot, le *Panthéon des journaux,* qui constituerait un nouveau clou pour 1900.

Nous avons aussi sous les yeux le premier numéro de la REVUE DES HUMANITÉS en Belgique, qui paraît à Hasselt, 9, boulevard de l'Athénée. En l'absence d'un programme, il nous est assez difficile de dire ce que veut cette REVUE, si elle poursuit des fins identiques à celles de la REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE, ou si elle a, comme son titre semble l'indiquer, un objectif plus restreint. S'aviser, par le temps qui court, d'entreprendre la glorification du régime scolaire qui désapprend le français à nos fils et les laisse indifférents aux sciences et aux lettres étrangères, sans qu'ils soient pour cela en état de lire dix vers d'Eschyle ou une page de Tacite, ce serait du beau et pur paradoxe (1). Espérons que la REVUE DES HUMA-

(1) Page 17, on lit, mais ce n'est peut-être que l'opinion d'un collaborateur du recueil : « Nous croyons à l'influence salutaire de ces études *classiques* pour la « jeunesse, et c'est pour les défendre contre des attaques injustes et persistantes « qu'a été fondé cet organe. » L'auteur de l'article auquel nous empruntons ces lignes est, d'ailleurs, mal armé pour les luttes de pédagogie. C'est dans un pêle-mêle réjouissant qu'il appelle à la rescousse les autorités les plus imprévues. Vous seriez vous douté, par exemple, que M. Koritska fût « un des savants les plus autorisés dans cette question » ? Et le père Burnichon ? Et M. Rondelet ? Tudieu, voilà un renfort qui va jeter le désarroi dans le camp des modernistes !

Digitized by Google

NITÉS se tiendra sur l'accotement pédagogique, qu'elle évitera les polémiques, renouvelées du XVIIe siècle, sur les mérites relatifs des anciens et des modernes. Dans ce premier numéro, on lit un court article de M. Keelhoff sur *L'unité de plan et de terminologie dans l'enseignement de la grammaire,* des revendications sensées de M. R. Gallet en faveur de l'*enseignement du français*, trop sacrifié, et, de plus, fort mal entendu dans nos athénées; d'autres contributions d'intérêt inégal; enfin, un bulletin bibliographique.

***

Livres nouveaux. Rien de bien notoire sur le marché parisien. Des plaquettes surtout et des livres ou brochures d'actualité plus ou moins courte. Signalons *Le mannequin d'osier,* d'Anatole France, avec promesse d'en reparler.

Parmi les plaquettes, une conférence de notre collaborateur, M. Paul André, *L'indifférence et l'injustice belges en matière littéraire* (Bruxelles, Lamertin), plaidoyer plein de souffle et de bravoure, qui a été écouté avec sympathie par de nombreux auditoires de cercles plus ou moins artistiques ou littéraires en Belgique; de M. Léon Souguenet, *Le roman d'un pauvre jeune homme*, huit tableaux pour ombres et marionnettes (Arlon, Goffinet), d'une fantaisie parfois laborieuse ou languissante, mais dont le vers coule aisé dans des moules anciens. La librairie Lebègue nous envoie la deuxième édition d'un très attrayant *Voyage en Islande et aux Færœr,* par Nicolas Leysbeth; quelques bonnes photographies ajoutent à l'intérêt du récit; de la même librairie : *Ce que peut réaliser un ouvrier prévoyant,* dix narrations destinées aux élèves des écoles primaires (classes supérieures), écoles d'adultes et écoles industrielles. L'auteur est un régent, M. E.-M.-J. Vanden Berghe; but louable. Paul Lacomblez reste l'éditeur élu des *Jeunes;* il vient de publier le *Petit paroissien,* de M. Richard Ledent, l'auteur distingué de *Vers la vie* et des *Entraves*. De jolies ritournelles d'accent populaire, des pièces intimes, d'autres où la légende mêle son murmure incertain à de lyriques épanchements, voilà le contenu de ce *Petit paroissien*, « où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour ».

Et maintenant un livre parisien nous requiert, la *Volonté de vivre,* de Victor Charbonnel. Déjà le chroniqueur politique de la *Revue* a esquissé cette physionomie si particulière de prêtre selon le siècle, — le mot pris dans sa meilleure acception, — de prêtre bien moderne et libérateur des esprits. La *Volonté de vivre* renferme une série de méditations, dont la rare élévation et le noble langage nous consolent des bréviaires de vulgarité qui constituent l'ordinaire littérature religieuse de ce temps.

Bien qu'il n'appartienne plus à l'actualité du mois, signalons, enfin,

Digitized by Google

en nous excusant du retard, de notre collaborateur et ami, M. G. Andelbrouck, un récit de voyage en Allemagne et en Autriche, plein d'une humour très personnelle et qui se lit d'une haleine. Il est publié avec goût par le Tourist-Club, section des Soirées populaires de Verviers, et illustré d'un bon portrait.

***

Les morts. — Léon Gautier, professeur à l'école des Chartes, à Paris, et membre de l'Institut, vient de mourir. C'est une perte pour la science française, une perte douloureuse pour l'opinion catholique. Comme M. Godefroid Kurth, chez nous, l'auteur des *Épopées françaises* fut de ceux qui, tout au long de leur carrière, ne négligèrent jamais les préoccupations confessionnelles dans l'élaboration de leurs œuvres et la conduite de leur vie professorale. M. Gautier fut d'ailleurs journaliste à ses heures; il a écrit plusieurs brochures de propagande religieuse et ses travaux historiques se ressentent défavorablement de son orientation philosophique. C'était incontestablement un maître : il avait l'enthousiasme, une éloquence chaude et familière, un style coloré, où son éducation romantique avait laissé des traces peut-être trop palpables. Son titre le plus honorable à la gratitude des lettrés fut l'édition qu'il donna, il y a quelque vingt ans, de la *Chanson de Roland*. Cette édition, destinée aux classes d'enseignement moyen, popularisa peu à peu la plus belle épopée française dans des milieux jusque-là réfractaires aux choses du moyen âge. Elle a été réimprimée un grand nombre de fois. Parmi les autres publications de M. Gautier, citons les *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, l'*Histoire de la Poésie liturgique* (tome I) et la *Chevalerie*, qui lui valut le grand prix Gobert.

Digitized by Google

LA GUERRE

A. La guerre, me disiez-vous un jour, mon ami, est une Tisiphone jalouse. Elle veut qu'on parle d'elle, mais d'elle seule. Puisqu'elle se réveille, là-bas, dans son Orient favori (1), voulez-vous que nous l'examinions ensemble et que nous tâchions de percer son énigme?

Z. En quoi est-elle énigmatique? La guerre, c'est le mal absolu, le mal essentiel; le malin seul peut la défendre. N'est-elle pas fille de la haine et de l'envie, mère de la contrainte, de la douleur et de la destruction? Ceci suffit.

A. Du moins elle existe et a toujours existé; si de même elle devait exister toujours dans le futur, n'en résulterait-il pas que sa racine plongerait au plus profond de l'âme humaine, et qu'elle serait aussi naturelle, donc aussi légitime, que la passion, sa mère, et la mort, sa fille?

Z. Autant dire que le mal est bon. N'est-il pas, lui aussi, partout et toujours, et cela l'empêche-t-il d'être le mal? De même pour la guerre. Allumez tous les sophismes en une traînée de poudre éblouissante, la fumée évanouie, que restera-t-il? un champ plein d'horreurs et de râles, des mares de sang, des monceaux de cadavres, et là-bas des pousses drues de haine dans les cœurs des orphelins et des veuves. Aucun raisonnement ne prévaudra contre cela.

A. Il est trop facile de produire ainsi l'horreur, et

(1) Écrit en avril 1897. — A propos, aussi, de l'*Opposition universelle*, essai d'une théorie des contraires, par G. TARDE. Paris, Alcan, 1897.

Digitized by Google

d'armer le sentiment contre la raison. Toute bataille n'est pas une hécatombe. Ce qui est essentiel à la guerre, ce n'est pas la destruction, c'est la lutte. Un duel n'est pas forcément à mort.

Z. Il fait toujours couler le sang, et plus abominable encore que la mort est la douleur.

A. La douleur accompagne l'effort. Qui condamne la guerre condamne l'effort.

Z. Non certes, car l'effort peut s'appliquer à la concorde comme à la discorde.

A. Ne serait-ce pas que concorde et discorde sont les deux aspects d'une même chose? De toute guerre naît la paix et toute paix est grosse d'une guerre; l'important n'est pas de supprimer l'une ou l'autre, ce qui d'ailleurs serait impossible, mais de les rendre toutes deux moins nuisibles et plus profitables. La paix par elle-même est neutre; or, si elle n'est pas forcément un bien, la guerre n'est pas forcément un mal. Le bien social est au-dessus et en dehors de la paix et de la guerre; il peut se produire par l'une comme par l'autre. Qu'il se produise d'ailleurs plus souvent par la paix, soit, mais il suffit qu'il puisse se produire une fois sur cent par la guerre pour que la guerre ne soit pas le mal absolu, essentiel que vous dites.

Z. Même si la guerre, ce qui est faux, n'aboutissait pas à la destruction, même si elle n'était que la lutte, elle serait encore le mal que je dis. Quel bien est jamais sorti d'un conflit? Ce qui peut faire illusion, c'est que la lutte précède souvent un accord, mais en ce cas c'est l'accord qui est bon, et non la lutte, et qui, probablement, aurait été meilleur s'il avait été consenti et non forcé, s'il avait résulté de l'harmonie et non de la violence. La discorde n'est pas l'envers de la concorde, mais son contraire.

A. Quand la concorde s'est-elle jamais établie sans discorde?

Z. A tout instant, sous nos yeux.

A. Nos yeux ne sont pas assez perçants. De même que

Digitized by Google

l'impassible nature révèle en son sein un fourmillement de destructions, de même la paix la plus profonde, sous son manteau de sérénité, ne vit que de luttes : la guerre s'appelle concurrence, voilà tout.

Z. Et la concurrence ne vaut pas mieux que la guerre. Lui faire honneur, comme les économistes, de la civilisation est jouer sur les mots. Qui invente, est-ce la concurrence ou l'invention? Et le génie chez l'inventeur naîtrait-il, par hasard, du désir de lutter contre tel ou tel inventeur rival? La vérité, c'est que le génie invente parce qu'il est génie, et que, si quelque force le stimule, c'est seulement l'amour qui se trouve au fond de toute production; même les motifs inférieurs, soif de gloire ou de richesse, se ramènent à l'amour plutôt qu'à la haine, à l'harmonie plutôt qu'au conflit. La concurrence n'a même pas le mérite de faire profiter la foule d'une découverte; c'est l'imitation qui répercute et parfois universalise l'invention; la concurrence ne fait que gêner ce rayonnement, puisqu'elle tend au monopole.

A. Du moins admettez-vous que la lutte se trouve sous la paix comme sous la guerre. Mieux encore, elle se trouve en tout homme, et c'est là aussi l'acharnement et la soif de destruction qui se cachent sous la surface calme. Tout esprit est le théâtre perpétuel de conflits à mort entre deux idées, toute âme entre deux passions. Vous me direz que, ici également, ce qui est bon c'est l'accord qui termine la lutte et non la lutte, mais il n'y a pas accord: quand j'hésite entre deux idées ou entre deux vouloirs, si je découvre que l'une est exacte et l'autre fausse, l'un bon et l'autre mauvais, c'est une guerre véritable, et le bien ne résulte que de la victoire complète du bon sur le mauvais, du vrai sur le faux.

Z. Les analogies sont perfides. Un conflit d'idées ou de passions n'est pas une bataille de créatures vivantes. Il n'y a pas de destruction dans le domaine de l'esprit.

A. Peut-être parce que nous le contemplons de très haut. Qui sait si, vu de même, le monde des réalités ne

Digitized by Google

nous paraîtrait pas comme un chaos de nuées éternellement renaissantes où la mort d'un homme serait aussi fluide qu'un changement d'idée?

Z. Même alors, on pourrait toujours se demander si la destruction est bonne. Qui peut dire si les idées fausses ne jouent pas leur rôle dans le monde, s'il ne vaudrait pas mieux les harmoniser que les détruire? Une compréhension universelle de toutes les « mères » ne serait-elle pas supérieure à notre folie furieuse d'entasser, ici aussi, des monceaux de cadavres, et sur des hécatombes d'idées, de nous hisser vers l'idole que nous croyons vraie déesse? Du moins pouvons-nous sans trop de peine nous rendre compte qu'il en est ainsi pour les passions; qui veut détruire les passions mauvaises a beaucoup de chance de détruire aussi les bonnes.

A. Mais vous subordonnez celles-là à celles-ci; or, cette subordination ne peut être que forcée.

Z. Pourquoi ne serait-elle pas l'effet du rayonnement des meilleures? Quand une vérité est évidente, l'erreur ne peut pas naître; quand le bien ou le beau est éblouissant, le mal ou le laid ne peut venir au jour.

A. Empêcher de naître n'est-il pas détruire aussi? Plus la vérité est évidente, plus la destruction est radicale, puisque la possibilité même est arrachée.

Z. Si vous admettez qu'une vie humaine est aussi vague qu'un concept et qu'on a le droit de détruire une idée contraire à la vérité, à la bonté ou à la beauté, vous devriez en conclure au droit de trancher une vie qui serait en désaccord avec un de ces trois idéals.

A. Nous voyons la société actuelle réclamer le droit de tuer au nom du bien, et nous savons qu'elle a longtemps exercé celui de tuer au nom du vrai; qui sait si nous ne verrons pas quelque jour des condamnations esthétiques?

Z. Dieu nous en garde! Encore ce serait-il moins atroce que la guerre qui parfois n'invoque aucune de ces raisons.

A. C'est qu'elle n'est pas une exécution judiciaire, mais

Digitized by Google

un duel. Ce qui fait la légitimité du duel, c'est l'égalité du risque : je cherche à te tuer parce que tu cherches à me tuer. Reste à savoir sans doute si la cause du duel est juste, et c'est pour le même motif qu'il y a des guerres saintes et des guerres odieuses. Mais le fait même de donner ou de recevoir la mort en combat loyal est indifférent à la justice. Détruire des vies est inévitable. Parmi les adversaires de la guerre, combien s'abstiennent de demander leur nourriture au règne animal, et pourtant si la vie de l'homme était sacrée, pour quel motif celle du bœuf ou du mouton ne le serait-elle pas ?

Z. L'homme peut se passer de la chair des animaux et beaucoup par douceur d'âme s'abstiennent d'y toucher.

A. Mais ceux innombrables qui y touchent, qui oserait les maudire? La dentition de l'homme le prouve, ainsi que son intestin, d'ailleurs, destiné à se nourrir de chair comme de plantes. Sans doute, on pourrait concevoir une animalité exclusivement herbivore et pourtant progressive, mais même alors il y aurait toujours destruction, et la vie du végétal est, en thèse, sacrée comme celle de l'animal.

Z. L'homme pourrait ne se nourrir que de fruits et de lait.

A. Même alors, il ne saurait s'empêcher de détruire; qui hésite à supprimer quelques vies inférieures se laisse dévorer par la vermine. En arriverez-vous à ce degré d'abnégation de rivaliser avec certains anachorètes ou fakirs? Ceci encore ne suffirait pas, car le jour où votre vie serait menacée par un microbe, votre devoir serait, dans ce duel à mort, d'éteindre la vie inférieure pour sauver la vie supérieure; or, de cette extinction légitime, vous pouvez passer à toutes les autres morts que l'homme inflige. Qui sait même si la mort n'est pas la condition de la vie, et si cette vie, au fond de notre être, ne résulte pas de myriades de duels obscurs entre globules, entre cellules, entre molécules?

Z. Si la vie ne peut se nourrir que de la mort des autres, c'est que Dieu n'existe pas, ou bien c'est que Dieu

Digitized by Google

n'est pas le Tout-Puissant ou le Souverainement bon qu'on nous apprit à bénir.

A. Il est certain qu'on se fait souvent une inexacte idée de la puissance de Dieu. Tel philosophe allait jusqu'à admettre que Dieu pouvait faire que la somme des angles d'un triangle ne fût pas égale à deux angles droits. Autant dire que Dieu pourrait faire qu'il n'existât pas. En créant la vie, Dieu a éparpillé partout sa substance divine; toute âme créatrice de rythmes et de formes est une parcelle de la divinité, et l'homme est ainsi un dieu inférieur, mais véritable; Jéhovah sonde les cœurs et les reins, il est impuissant à les changer; les théologiens les plus orthodoxes admettent que la créature peut faire échec au Créateur, et la théorie de la grâce n'est que la conciliation des deux libertés.

Z. Je vous suis sur ce terrain. Si la toute-puissance de Dieu subsiste, éparpillée en des myriades de myriades d'êtres, la souveraine bonté de Dieu n'a, elle, jamais existé. Si Dieu avait été bon, aurait-il fait de la destruction la raison d'être même de la vie?

A. C'était pourtant, qui sait, le seul moyen d'ennoblir cette destruction d'une lueur consolante. La mort est nécessaire et ce n'est pas contre elle que votre cœur se révolte : tout ce qui a commencé doit finir. Si l'âme est éternelle, c'est que, en tant que parcelle de la divinité, elle a existé de toute éternité; une précise immortalité serait incompréhensible. Or, si cette mort nécessaire n'était pas la rançon et la cause de la vie, dans quel affreux désespoir chaque vie qui s'éteint ne sombrerait-elle pas? Au contraire, qui sait si ce perpétuel holocauste d'existences particulières à la grande vie renaissante n'est pas la source de joies obscures et sereines de l'univers, si une vague conscience de leur sort ne console pas les pauvres doux animaux que nous sacrifions à notre nourriture, si de même l'agonie du soldat qui meurt pour une cause ne s'illumine pas d'une éclatante nappe de calme?

Z. Il n'y a pas que la mort, il y a la douleur physique.

Digitized by Google

Si la guerre n'est pas mauvaise en détruisant, elle l'est en faisant souffrir.

A. Alors ce n'est pas la guerre seule qui est mauvaise, c'est la vie même. Le mal physique est l'œuvre de la nature. Ici, vraiment, c'est la grande énigme. Ce mal est inutile, puisque l'anesthésie le supprime sans inconvénient; il n'est pas la cause de la mort, puisqu'on peut mourir sans souffrir — pourquoi souffre-t-on quand on meurt, pourquoi ne s'éteint-on pas comme une lampe sans huile? — il n'est pas la rançon de la vie, ni la source d'une vie future; il n'est pas purifiant et exaltateur comme la douleur morale, car il pousse à la rage et à la malédiction, à la haine méchante et envieuse; le plus odieux des hommes est celui qui se plaît à faire ou à voir souffrir les autres. Est-il la contre-partie du plaisir physique? En ce cas, quel marché de dupes la vie a souscrit! Que valent toutes les voluptés du monde au prix de la plus petite douleur? Oui, vraiment, c'est la grande énigme. L'horreur qu'éveille en vous la guerre, je la ressens pour le mal physique.

Z. Par contrecoup, vous devriez la ressentir pour la guerre aussi.

A. Je le devrais, en effet, mais, d'autre part, si la guerre n'est pas essentiellement mauvaise, qui sait si le mal physique est bien le mal absolu qu'il me semble? Peut-être sommes-nous en tout ceci trop égoïstes, trop anthropocentristes. Que pèse la plus vive douleur dans le gouffre sans fond du temps et de l'espace, le mal physique peut être lié à l'amour, comme la douleur de la jeune épouse est liée à l'amour conjugal, comme la douleur de l'enfantement est liée à l'amour maternel; en tout cas, si d'un mal on ne surprend pas la sortie d'un bien, est-ce une raison pour nier que cette sortie soit possible? Peut-être un autre voit-il ce bien naître du mal physique que je maudis, comme je crois le voir naître de la guerre que vous condamnez.

Z. Quel bien avez-vous vu jamais sortir d'une guerre?

Digitized by Google

Pas un bien moral, certes! Les âmes restent longtemps, après le choc, ébranlées par la fureur sanguinaire; la brutalité et l'orgueil chez le vainqueur, la haine et la soif de vengeance chez le vaincu, voilà les moissons que fait pousser la guerre. Un bien matériel alors? Mais où le voyez-vous, quelle découverte a jamais résulté d'une bataille? Tout au plus le guerrier se sert-il pour détruire de telle invention faite pendant la paix, mais par lui-même que trouve-t-il, et en quoi aurait-il accru le patrimoine de l'humanité?

A. Demander au guerrier d'inventer, autant demander à l'inventeur de gagner une bataille. Chacun son rôle. Qu'il y ait des guerres abominables, nul ne le nie, mais qu'il ne puisse y avoir que des guerres abominables, c'est ce qu'il serait vraiment téméraire d'affirmer. Toutes les batailles ne laissent pas l'orgueil dans l'âme des vainqueurs, la haine dans celle des vaincus. Que de peuples, après s'être mesurés, se sont sentis plus frères! Dans l'antiquité, la guerre a brisé ces milliers de murailles de Chine qui empêchaient et auraient toujours empêché les peuples de se pénétrer et de se féconder mutuellement. L'hymen seul est fécond, soit, mais dans tout hymen il y a du sang. Le monde s'est senti meilleur à chaque conquête grecque ou romaine.

Z. Ces conquêtes pouvaient être pacifiques. Athènes et Rome n'auraient-elles pu rayonner comme le christiatianisme ou le bouddhisme? Toute civilisation est avant tout religieuse et toute religion est avant tout pacifique.

A. Les grandes religions d'amour, pourtant, ont été elles aussi acculées à la guerre. Quelles expéditions plus sanglantes et plus matériellement inutiles que les croisades, et pourtant nul historien n'oserait nier leur rôle dans l'histoire de notre civilisation.

Z. Tout peut se nier. D'ailleurs, ce n'est pas telle ou telle bataille que je condamne, c'est la guerre.

A. Il y a pourtant des guerres aussi justes que la défensive d'un organisme contre les microbes. La guerre n'est

Digitized by Google

qu'un fait et qui éveille la commisération pour les victimes, mais non l'indignation pour les instruments. Ce que le penseur doit blâmer, c'est la cause de ce fait, l'esprit de violence, de méchanceté, de lucre qui pousse une tribu pillarde à tomber sur des tribus pacifiques. Mais ici, c'est le mal moral qui entre en scène, et ce problème est aussi obscur que celui du mal physique.

Z. Je le résoudrais de même. Dieu n'existe pas, ou s'il existe, il n'est ni tout-puissant ni souverainement bon.

A. Si l'homme est un dieu inférieur, on conçoit qu'il ait le pouvoir de vouloir le souverain bien sans avoir celui de le réaliser toujours. De là le mal moral. Maintenant, pourquoi ce dieu inférieur a-t-il été créé? L'Apocalypse vous donne un motif; il vous est d'ailleurs loisible de ne pas l'admettre. Si le mal physique était une conséquence du mal moral, le monde me paraîtrait presque clair; le malheur est que l'irritabilité nerveuse a précédé le libre arbitre.

Z. Transposé dans le plan mystique, tout devient explicable.

A. Ceci légitime le mysticisme. Une affirmation, même hypothétique, vaut mieux pour l'homme qu'un doute interminable.

Z. Dire que la guerre n'est, par elle-même, ni bonne ni mauvaise, n'est-ce pas établir le doute à demeure?

A. Non, puisque je la subordonne au juste. Le conflit est un fait, l'idée est tout. Guerre et paix, liberté et contrainte, ces antinomies se répondent. La paix et la liberté sont les conditions normales du bien social, mais ni la paix ni la liberté ne sont le bien social; dans certains cas exceptionnels, le bien social pourra se produire par la guerre comme par la contrainte. Est-ce que dans le cœur de tout homme la contrainte et l'amour ne coexistent pas? Il y a beaux jours que la sagesse des nations a admis le : Qui aime bien châtie bien. Pourquoi, dans certains cas, la guerre serait-elle inconciliable avec l'amour?

Z. Avouez qu'en théorie, elle en est la contradiction.

Digitized by Google

A. La société est un matras étrange; les antinomies les plus irréductibles s'y créent de surprenantes combinaisons. L'important n'est pas tant de chercher à concilier des oppositions fougueuses, car on les émousse, que de les affirmer parallèlement avec toute leur fougue, car il importe de ne point émasculer les âmes. Le devoir d'une société n'est pas seulement de se conserver, mais aussi de se perpétuer et de progresser. S'il était prouvé qu'une guerre dût donner un essor immense à toutes les énergies morales d'un peuple, il faudrait se résigner à cette guerre, sans s'arrêter à l'idée des morts, car il vaudrait mieux, pour un pays, voir faucher une fraction de son peuple que voir s'éteindre une correspondante quantité de son génie national. Ce n'est donc pas entre la paix et la guerre que la question se pose, mais entre le bien de la génération future et celui de la génération présente. Que les vivants hésitent à se sacrifier à un futur bonheur incertain et vague, rien de plus juste; mais si ce bonheur est certain et précis, le devoir serait de chercher à l'atteindre, même au prix de sacrifices individuels.

Z. Maudits soient les bonheurs qu'on ne peut conquérir que par la violence et la destruction!

A. Plutôt bénies soient les destructions et les violences dont il peut résulter un bonheur! Si, comme il le semble, la guerre a sa source dans le fond même de l'âme humaine, c'est une pensée consolante de se dire que de ce foyer de passions brutales et sanguinaires peuvent naître ces fleurs de pourpre qui sont les héroïsmes et les sacrifices. Le devoir, le dévouement, la justice même, seraient-ils nés sans la guerre? Si l'on répond non, comme le gain l'emporte sur la perte, fût-elle de millions de vies jeunes et robustes! Même sans scruter l'origine de ces sentiments, qui sait si tel acte de vaillance ne rachète pas des milliers d'agonies dans la vie psychique de l'univers? Sans les bourreaux, les martyrs seraient impossibles, et sans la passion, la rédemption; or, notre civilisation ne vit-elle pas de ces martyrs et de ce Rédempteur?

Digitized by Google

Z. A mon tour je dirai : La question ne se pose pas entre le martyre de l'apôtre et la bonne santé du bourgeois, mais entre l'effort pour la concorde et l'effort pour la discorde. Vous pensez qu'à l'origine des temps, la guerre a pu pousser à la concorde ; du moins reconnaissez vous qu'aujourd'hui il en est tout autrement. Ce qui ferait croire que le maximum de la civilisation a été atteint au moyen âge, c'est que la guerre alors fut à peine meurtrière. A présent, songez aux hécatombes de vingt mille cadavres par bataille, et aux haines que rien ne peut extirper des cœurs.

A. Je crois pourtant que la guerre s'améliore avec l'état social, ce qu'elle ne ferait pas si elle était le mal absolu que vous dites. La guerre aujourd'hui est plus rare, plus courte, plus humaine, moins destructrice, en somme, en dépit de l'énormité des effectifs ; sur les champs de bataille, elle cherche moins à tuer qu'à blesser, les blessés étant plus encombrants pour l'adversaire que les morts ; sur le terrain de parcours, elle ne traîne plus à sa suite la peste et la famine ; le nombre des combattants des quelques mois de 1870-1871 a peut-être surpassé celui de la guerre de Trente ans ; mais comparez les résultats !

Z. Si la guerre décroît, pourquoi ne disparaîtrait-elle pas tout à fait ? On commence enfin à s'apercevoir de son absurdité. Pourquoi la charité, qui harmonise les croyances jadis si hostiles, ne finirait-elle pas par concilier les désirs ? La puissance n'est pas fille de la lutte, mais de l'effort. Ce qui prouve entre mille autres raisons que la guerre est mauvaise c'est son inutilité. Les peuples les plus forts n'ont pas été les plus guerriers, au contraire ; dans l'antiquité, les hordes de Gog et de Magog, les royaumes de Ninive et de Babylone qui ne vivaient que par la guerre et pour la guerre, ont disparu sans laisser de trace ; au contraire, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, qui n'ont été conquérants qu'à leur corps défendant, presque de mauvais gré souvent, ont fondé de grandes et durables civilisations. De même dans les temps modernes ; où sont les Turcs et les Barbaresques si savamment orga-

Digitized by Google

nisés pour la bataille? Par contre, quel est le peuple qui a couvert le globe de ses essaims? Le moins belliqueux, celui-là seul qui résiste encore à l'unanime folie de la militarisation.

A. Qui sait si ce n'est pas parce qu'il est le plus intimement guerrier qu'il est le moins militariste? Quand il a fallu armer la nation, on a trouvé plus de courage chez les gardes nationaux des États-Unis que chez ceux de l'Europe continentale. Or, encore une fois, ce qui importe dans le plan social ce n'est pas la guerre, mais la vertu guerrière; de même que dans le plan économique, ce n'est pas la richesse, mais la poursuite de la richesse. Le peuple qui aime la bataille pour la bataille n'est qu'une horde de brutes féroces ou cupides; celui qui veut la paix à tout prix est un bétail vil et veule; le seul vrai peuple digne de lui-même est celui qui, capable de la guerre, préfère la paix; celui-là cherche véritablement le royaume de Dieu, et c'est parce qu'il le cherche d'abord que toutes choses, même la grandeur politique, lui sont données par surcroît.

Z. Tout ce que vous direz ne prévaudra pas contre ceci : l'humanité ne vit que d'amour, et la guerre en est la négation. S'il y a sur cette terre quelques parcelles de bonheur, elles viennent de l'adoration et de l'invention, c'est-à-dire du génie et de l'amour; elles ne viennent certainement pas de la violence et de la destruction, donc de la lutte, pacifique ou guerrière. Ceci est un bloc indéplaçable.

A. Oui, certes, mais les mêmes causes qui suscitent l'amour et le génie ne suscitent-elles pas aussi la lutte et la victoire? Une société qui ne produirait ni preux ni héros ne produirait pas davantage apôtres, génies ou saints.

Z. C'était à la fin d'une bataille. Il fallait gagner un mamelon à tout prix. Une batterie d'artillerie s'engagea dans un chemin creux jonché de blessés, de malheureux blessés incapables de se traîner hors de cette fosse. La zone était dangereuse, et les boulets ennemis pleuvaient.

Digitized by Google

Il fallait passer au triple galop. Les blessés comprirent qu'ils allèrent être écrasés par leurs frères, ils se soulevèrent sur leurs moignons avec des cris déchirants, et leurs yeux, fous d'horreur, s'enfoncèrent dans les yeux des conducteurs qui s'arrêtèrent. Mais en queue, d'autres cris, jurons et blasphèmes, s'élevaient. Les conducteurs fermèrent les yeux, et, brusquement enlevés, les lourds canons roulèrent sur les corps mous...

HENRI MAZEL.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE

LA MÉTHODE DE TAINE

Il ne s'agit pas ici d'une étude où l'on examinerait en son entier l'œuvre du noble penseur qui fut aussi un artiste non sans finesse et un moraliste aux observations sagaces. Le sujet de ces *réflexions* me confine dans la critique des critiques littéraires; encore me faut-il choisir un coin dans ce jardinet, et ne m'occuper que des « tendances ». Mais dans Sainte-Beuve, il a fallu étudier l'homme pour comprendre le critique. Chez Taine, le critique est un philosophe.

Nul philosophe ne fut plus que lui possédé par sa philosophie. L'idée directrice, qu'il a trouvée pour ordonner les éléments bruts de l'histoire, le dirige lui-même; elle l'habite comme un irrésistible songe. Lui-même le savait bien; et si on l'avait interrogé à ce sujet, il aurait répondu sans doute que ce caractère mental dépendait de *la race*.

Il est né aux confins de notre Wallonie, aux premières ondulations de cette Argonne qui revêt de ses luxuriances végétales une partie des Ardennes françaises, et montant de taillis en taillis, de colline en colline, rejoint bientôt par-dessus la Semoys les forêts où Tristan vécut avec Yseult. « La rivière, la prairie, les bois qu'on a vus dans ses premières promenades, dit-il, laissent au fond de l'âme une impression que le reste de la vie achève et ne trouble pas. Tout ce qu'on imagine ensuite part de là. » — Les hommes de ce pays sont « pleins d'étranges rêves ». On les sent proches de la nature, et par le sentiment ils communiquent avec elle. Mais ils ont

Digitized by Google

aussi je ne sais quoi de nerveux et de résistant; ils sont à la fois raisonneurs et têtus. On reconnaît ici quelque chose du fonds celtique.

Il semble qu'à se souvenir de cela, on comprenne mieux l'œuvre de Taine. Ne dirait-on que l'on vient de découvrir, en son germe, le poète du *Voyage aux Pyrénées*, le théoricien de la *Philosophie de l'art?* Certes, — j'y insisterai tout à l'heure, — la race et le milieu ne suffisent pas à expliquer absolument l'intellectualité d'un artiste, d'un penseur. Au moins l'éclairent-elles puissamment; et si Taine fit de la race et du milieu les éléments fondamentaux de sa méthode, c'est, je crois, qu'il s'était observé lui-même et se sentait formé par ces deux influences.

Mais le *milieu* véritable où l'on se développe est un milieu restreint. Plus que la patrie, c'est le petit coin où l'on naquit, c'est la ville qu'on habite; dans celle-ci, un endroit distinct que l'on a choisi ou que la vie nous impose. Son action dépend encore de l'âge où nous la subissons. De toutes les époques de la vie, la plus importante à ce point de vue est évidemment l'enfance; elle se grave de traits qui ne s'effaceront plus. Puis c'est la première jeunesse, celle où l'intelligence apprend à marcher seule et s'essaye à la vie : car cette enfance de la pensée est docile aux empreintes comme l'était l'enfance des sensations. — C'est à Paris qu'Hippolyte Taine passa ces années décisives, et ce fut à l'école normale. Elle n'était pas alors ce qu'elle devint bientôt (1). On y avait la liberté de croire et celle de penser sous des maîtres dont la règle n'avait rien de pesant. On y avait surtout la liberté de dire, de presque tout dire, et c'était — à ce moment de belle chaleur mentale, où une révolution avait infusé dans les cœurs je ne sais quelle électricité secrète, — c'était comme un crépitement de rapides étincelles au heurt des opinions à grand bruit agitées, aux mutuels contacts de cerveaux enthousiastes où naissait le rêve de la vie. — La vie! Tous ces hommes de

(1) Sainte-Beuve a donné là-dessus des détails expressifs et charmants, et je renvoie à ses *Nouveaux Lundis*, où on les trouvera au tome VIII.

Digitized by Google

vingt ans se disaient avec fièvre qu'ils devaient eux-mêmes la créer. Ils en modelaient des images diverses, qu'ils s'opposaient et dont ils discutaient les traits; et jeunes sculpteurs de l'inconnu, ils maniaient avec une fougue déjà raisonnée les deux sortes d'ébauchoirs que les lettres et les sciences mettaient entre leurs doigts : le romantisme n'avait pas encore éteint sa véhémence; l'histoire naturelle imposait victorieusement sa méthode; déjà riche de noms glorieux, elle allait enfanter Darwin.

Le romantisme devait s'étouffer un peu en passant les portes de l'école. Celle-ci cultive les genres « sérieux », et jamais, que je sache, on n'a pu l'accuser d'avoir donné naissance à un poète. Si légère qu'y fût la férule, si bien ouvertes que fussent les fenêtres, je n'oserais jurer que l'école n'en fît alors mourir un, — et ce poète, c'est Hippolyte Taine. Il était certes doué pour le lyrisme, on le voit à maintes pages; il l'était même pour le mètre et le nombre, si l'on en juge par les quelques vers qu'il prit le temps de crayonner entre ses gros labeurs. L'école développa chez lui l'intelligence; sans détruire la sensibilité, elle en fit l'esclave des facultés raisonneuses. Certes, l' « imaginateur » persiste longtemps, et c'est bien lui, autant que le logicien, qui s'exalte d'une ardeur si joyeuse à la lecture des œuvres métaphysiques de Hégel. Mais la science régit à cette heure-là les territoires de la pensée et fait promesse de tout donner à qui la sert. La science arrête le vol naissant de l'imagination; elle lui a plombé les ailes, elle en fait un cygne domestique. Si la folle veut se mouvoir encore, on la laissera voguer le cou tendu, toutes les plumes ouvertes à la brise, vers quelque fleur perdue qu'on appelle hypothèse, et qui a été oubliée dans le petit canal aux rives droites, dont le positivisme a fermé les écluses.

Hégel avait donné à Taine le goût des grandes constructions mentales. Le positivisme l'avertit d'en assurer les murs. Les sciences naturelles lui commandent de travailler sur des faits et des documents, elles lui imposent leur méthode sévère. Désormais le rêveur, le théoricien a le droit de penser; le voici

Digitized by Google

historien. S'il se trompe, il se trompera du moins laborieusement, et c'est un grand bienfait.

***

« Le critique est le naturaliste de l'âme », dit-il dans ses *Essais de critique et d'histoire*. « Il accepte ses formes diverses; il n'en condamne aucune et les décrit toutes. » Voilà donc la critique assimilée à l'histoire, et celle-ci à la zoologie (1). Elle semble y perdre quelque chose, et jusqu'au droit de garder son nom. Mais elle a gagné en dignité plus qu'elle n'avait perdu quant à la force. La voici plus hautaine et plus intangible. Nulle figure humaine n'apparaît derrière elle; elle n'est plus que l'impartiale et anonyme chercheuse qui mesure les faits autour d'elle amoncelés et découvre les lois de leur arrangement. Et pourtant cette histoire ne sera pas un sec exposé; la fantaisie lui est interdite, la saveur et le pittoresque, mais non point la grandeur. « Le signe d'un esprit supérieur, ce sont les vues d'ensemble », dit Taine quelque part. Sa critique marchera d'époque en époque et saura comparer les siècles entre eux. Elle sera aussi une espèce d'histoire des influences.

On s'écriera tout de suite qu'à ce point de vue, il avait eu déjà quelques prédécesseurs, et jusqu'au XVII^e^ siècle où l'on n'ignorait pas l'appoint apporté aux lettres françaises par les Italiens et les Espagnols, et jusqu'au XVI^e^ où l'on se savait imitateur des anciens. Mais pour Taine il ne s'agit pas de ces influences-là, qui sont peut-être les plus authentiques. Comme Villemain en son *Tableau de la littérature*, il s'avise parfois des origines d'une école, de ce qui la rattache aux écoles voisines et l'en distingue. Mais la brillante étude synchronique de Villemain s'inquiète avant tout des grands

(1) Elle s'abstient par conséquent de juger, de conclure. « Elle ne doit ni proscrire ni pardonner », dit Taine. Mais le critique ne jugera-t-il pas malgré lui? Tout point de vue particulier, tout arrangement des faits n'impliquent-ils pas un jugement? Taine a dû s'en convaincre, et on le voit dans sa théorie de l'*Idéal dans l'art* rechercher avec patience une sorte de formule esthétique dont l'analyse, écartée de ces pages déjà longues, sera mieux faite ailleurs.

Digitized by Google

courants intellectuels; elle cherche à tracer l'histoire *mentale* d'une période. Taine songe aux courants sociaux, aux influences physiques plus encore, et fait en sa critique l'histoire *morale* d'une collection humaine. Il élargit singulièrement, et pourtant il précise.

On connaît au moins de réputation sa théorie de la race et du milieu. Elle tient à la vue très nette qu'il avait de la société telle qu'un organisme dont toutes les parties dépendent étroitement les unes des autres. « Une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude, mais la copie des mœurs environnantes, et le signe d'un état d'esprit. » C'est, avec plus de justesse, ce qu'exprime aussi John Ruskin : « Les grandes nations, dit-il, écrivent leur autobiographie dans trois livres : le livre de leurs actions, le livre de leurs paroles, et le livre de leur art. Aucun de ces livres ne peut être compris, à moins que nous ne lisions les deux autres (1). » Mais Taine ne s'arrête pas à l'idée d'un rapport aussi vague. Pour lui, soumis à la main de fer du déterminisme le plus strict, l'individu ne dépend point de lui-même; il obéit en aveugle, sans le savoir, aux forces qui l'entourent; « la volonté a ses causes; quand l'homme marche, c'est qu'il est poussé ». Ce n'est point l'homme qui se meut; le corps social, dont il n'est qu'une cellule, l'entraîne selon ses destinées avec une irrésistible puissance. Ce n'est point la goutte d'eau qui s'agite, ce n'est pas même la vague : c'est toute la mer.

Mais l'organisme social n'a pas, en soi, de volonté; il faut bien aussi « qu'il soit poussé », puisqu'il marche. Aussi n'est-il qu'une forme incessamment pétrie par deux énergies maîtresses : la *race* ou l'amalgame des races qui composent un peuple, et le *milieu* où cette race se développe. La race tend à se perpétuer, semblable à ce qu'elle fut; le milieu physique la modèle peu à peu, la force à s'adapter, à développer certaines énergies vitales et à en éteindre d'autres. Ainsi en est-il pour les plantes, pour les animaux, dont les espèces sont peu

(1) Cité et traduit par M. Robert de la Sizeranne.

Digitized by Google

à peu modifiées par le climat, par la nature du sol et, transportées sur une terre nouvelle, doivent y mourir si elles ne s'y peuvent « adapter ».

La race est une force, le milieu en est une autre; de leur conflit et de leur équilibre, et du conflit avec les autres forces semblables, naît le *moment*, le troisième des grands facteurs de la vie que Taine a placés, comme des rois sans visage, à la première marche de sa théorie. « Avec les forces du dedans et du dehors » — la première est la race, la seconde le milieu — « il y a l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit. Outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. »

Voilà donc la définition du *moment*. C'est, en d'autres termes, l'état précis où se trouve la société lorsque l'artiste y vient tenter son œuvre. C'est la principale des « conditions » énoncées par Taine; elle suppose les deux autres, dont elle représente l'équilibre à un instant de la durée. En jargon philosophique, le moment est la synthèse entre la thèse (race) et l'antithèse (milieu). Mais ce *moment* dépend du moment qui l'a précédé, et il est la condition du moment qui va suivre. Ainsi se forge, anneau par anneau, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, l'infrangible chaîne des causes et des effets. Il n'est pas un événement qui n'y soit rivé; la littérature dans un peuple, comme les arts du dessin et de la musique, « a pour cause directe une disposition morale ou un concours de dispositions morales » — lesquelles ont pour éléments la race et le milieu; « cette cause donnée, elle apparaît, cette cause retirée, elle disparaît; la faiblesse ou l'intensité de cette cause mesure son intensité ou sa propre faiblesse. Elle lui est liée comme un phénomène physique à sa condition, comme la rosée au refroidissement de la température ambiante, comme la dilatation à la chaleur » (1). Enfin, ces diverses conditions morales sont elles-mêmes dans un état de mutuelle dépendance. Telle faculté, à mesure qu'elle s'affirme dans un individu, dans un peuple, amène l'affaiblissement d'une autre,

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, XLI.

Digitized by Google

ou la renforce. Étouffez-la, d'autres naîtront de sa disparition, et d'autres dépériront avec elle. C'est la loi de la *connexion des caractères* et la loi du *balancement organique.*

Je crains d'avoir rendu très sèche d'aspect cette théorie de Taine, pour avoir voulu l'exposer très brièvement. Son auteur sait la parer à merveille, et quelques-unes des pages où il la développe surprennent par leur ampleur. Il y a une sorte d'impassible beauté dans cette action des grandes forces anonymes qui se heurtent entre elles et accomplissent fatalement leur aveugle devoir, mouvant les êtres, comme elles meuvent toutes choses, et créatrices de cette illusion de la volonté humaine, qu'elles-mêmes vont contraindre et dompter. Mais la grandeur des lois où s'appuie le déterminisme nous impose surtout dans le monde physique, dans le monde inorganique en particulier où nous en considérons avec une sorte de religieuse terreur la puissance. Elles nous paraissent déjà moins absolument évidentes dans le monde des êtres organisés, — plus hypothétiques à mesure qu'on s'élève des plantes aux animaux, et, pour ceux-ci, aux espèces les plus voisines de l'homme, — et nous nous étonnons malgré nous de les rencontrer dans le domaine de l'intelligence. Instinct ou illusion, qu'on appelle ce sentiment comme on voudra, il faut bien compter avec lui lorsqu'il s'agit de l'art. La théorie de Taine suppose l'adhésion à la doctrine du déterminisme externe, qui non seulement supprime la liberté de la pensée humaine, mais la déclare gouvernée exclusivement par des circonstances physiques, les circonstances morales étant régies par celles-ci. Écoutez Taine: « *La vertu est un produit, comme le vin et le vinaigre*, excellent à la vérité, et qu'il faut avoir chez soi en abondance, mais qui se fabrique comme les autres *par une série* CONNUE *d'opérations fixes, avec un effet mesurable et certain* » (1).

(1) En lisant ces lignes dans les *Nouveaux essais*, où elles surviennent à propos de la méthode de Balzac, on pourrait se demander si Taine a voulu y exprimer sa propre pensée. Outre qu'on trouve des passages analogues dans ses autres œuvres, voici une preuve certaine : la première ligne soulignée ici figurait déjà dans la préface de la *Littérature anglaise*, où Taine a exposé sa théorie. C'est d'ailleurs la conclusion naturelle de son traité de l'*Intelligence*.

Digitized by Google

Pour nullement irréfutable que puisse paraître la doctrine du déterminisme, elle a parfois un aspect de force et de logique qui séduit la raison. Mais ici, en vérité, Taine nous met en garde contre sa propre théorie, en la conduisant jusqu'à l'absurde.

Si l'on supprime la foi dans le déterminisme, il va de soi que ces lois de Taine ne sont plus que des hypothèses brillantes. Mais, sans vouloir discuter si loin, et en cherchant, comme notre auteur, la vérité dans l'expérience, qu'est-ce que les faits nous obligeront à croire? Peut-être verrons-nous que l'on nous a parlé de « conditions absolues » lorsqu'il s'agissait de simples circonstances, et qu'il fallait entendre *influences* lorsqu'on nous disait *lois*.

***

Certes, la race est un indice précieux. La littérature allemande a d'autres caractères que la littérature française, et que l'espagnole, et que l'italienne. Cela tient à la fois au tempérament qui domine dans chaque peuple, aux vagues aspirations qui le meuvent, et à la marche de la civilisation chez ce peuple. Mais peut-on dire que la littérature ait été *toujours* le reflet de la race où elle se produisait? Les objections viennent d'elles-mêmes. Oui, les *Minnesänger* d'Allemagne n'ont-ils pas reproduit les poèmes de nos trouvères? Le théâtre n'est-il pas quasi semblable dans les deux pays, au moyen âge? Les contes recueillis par les frères Grimm ne sont-ils pas souvent identiques à nos récits populaires, et le folklore ne va-t-il pas de peuple en peuple et d'âge en âge, de l'antiquité jusqu'à nous, de l'Atlantique jusqu'à la mer des Indes, montrant ses mêmes formules, ses mêmes récits, auxquels les races et les époques ne touchent que comme pour appuyer, de main en main, de légères empreintes sur une cire unique? Taine lui-même, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, ne peut s'empêcher de trouver quasi semblables les Hébreux sémites sous leurs rois, et les Saxons aryens au moment de la conquête de Guillaume... Ailleurs, on nous cite un exemple typique, les combats du Saxon Béowulf, et il se fait qu'ils rappellent non

Digitized by Google

seulement ceux du Franck Siegfried, mais encore ceux de Rama l'Indien, ou ceux d'Hercule le Grec, ou ceux de dix héros à choisir dans nos épopées françaises. Le peuple saxon devra, selon Taine, nous représenter la barbare énergie, la brutalité féroce mêlée au don d'imaginer ; mais ne sont-ils pas autant énergiques et brutaux, n'ont-ils pas aussi le don des images, les Celtes de la même Angleterre? Comme la littérature des Saxons, la leur sera lyrique et figurée, et elle nous contera les combats atroces de Cuchulain, elle nous dira, comme la chose du monde la plus naturelle, qu'un roi ne pouvait manger décemment dans une salle trop avarement garnie de têtes coupées...

Assurément, la race est une force qu'on ne peut oublier. Mais ce qui importe surtout, c'est le *degré de développement* de cette race. On y distingue aisément l'enfance, l'âge viril et la sénilité. Les peuples en enfance ont en commun une série de caractères à travers quoi ils apparaissent semblables; rien n'est plus près d'une épopée qu'une autre épopée, bien qu'il y ait déjà là, en germe, quelques grandes différences (1). Celles-ci, peu à peu se développent et deviennent évidentes à mesure que chacune des races prend conscience d'elle-même ; mais c'est à travers la civilisation et par la force de sa propre histoire que cette race a grandi ses caractères individuels, qu'elle a conquis une personnalité et s'est approchée de son type. Les enfants de deux ans ont déjà de petits traits personnels, mais ils s'amusent tous des mêmes jeux. A 30 ans, l'un sera poète, l'autre maçon, l'autre officier, l'autre commerçant ou médecin ; de deux frères pareillement élevés, celui-ci mourra d'extase épuisée entre des jupes d'amoureuses, et celui-là au bagne, pour avoir à coups de poing broyé une tête humaine. Le moi, qu'il s'agisse d'un seul être humain ou du grand corps multiple d'un peuple, se forme peu à peu par ses pensées et par ses actes, ce qui est la

(1) On les remarque surtout en comparant les *buts* cherchés par les héros. Dans les *Nibelungen*, « de belles femmes » libres et de « l'or rouge ». Dans le *Ramayana*, un amour fidèle et la science religieuse (mais l'Inde y paraît déjà plus âgée); dans Homère, ce sont de belles esclaves, des richesses, et de la gloire surtout par les ruses; en France, une belle renommée de vaillance et de courtoisie, et le paradis.

Digitized by Google

même chose ; ce par quoi il se manifeste — les idées — compose en s'agrégeant la propre substance qui va servir d'assises à des idées nouvelles. Nous sommes tout ce que nous avons pensé, puisque l'action elle-même n'est que le résultat physique d'une pensée. Les races sont tout ce qu'elles ont pensé ou agi. Et leur littérature, leurs arts, aussi bien que leurs lois, s'ils sont nés d'elles, les accroissent à leur tour, comme par un inverse enfantement.

Je ne sais si j'ai bien fait comprendre la portée de cette observation. Elle consiste surtout en ceci, que la naissance d'une œuvre littéraire, pour choisir un exemple restreint, est influencée beaucoup moins par la force primitive d'une race — ce qu'il y a en elle de foncier et de constant — que par les littératures qui ont précédé dans cette même race et par les arts voisins, par les littératures étrangères qui sont venues en contact. Taine répondrait sans doute que cela revient à dire que le *moment* l'emporte sur la *race*. Oui... Mais on voit pourtant que ce n'est pas tout à fait la même chose. Car je puis choisir n'importe où le maître qui va devenir mon ancêtre intellectuel. Eschyle, Shakespeare, ont encore une famille idéale ; et cette hérédité morale est plus puissante que l'autre. Le génie crée ainsi une race immortelle, et son verbe viril trouve toujours d'âge en âge des idées nouvelles à féconder. C'est la beauté qui engendre la beauté.

Dans la race proprement dite, ce qui nous importe le plus, c'est ce qu'il y a de plus près de nous : c'est l'hérédité directe. On est Latin ou Germain, et, comme tel, on peut avoir des aptitudes plus décidées pour un certain ordre de sentiments ; tout au moins le sang de nos artères, plus encore les traditions du peuple dont nous sommes, ajoutent-ils quelque chose (sinon beaucoup) à notre manière de juger et d'éprouver. Mais ce sang, je le tiens de mes ancêtres directs avant de le tenir du peuple latin ou du peuple germain, et avant d'obéir à l'impulsion morale de la grande collection humaine à laquelle j'appartiens, je connaîtrai l'ascendant des idées de mon père, j'aurai participé, dès ma petite enfance, aux préjugés ou à la foi de ceux qui m'ont engendré, élevé, et qui m'ont fait donner

Digitized by Google

l'éducation qu'ils ont voulu. Il y a des familles immémorialement réactionnaires, et d'autres qui sont libérales en vertu de l'habitude; il y en a de religieuses, et il y en a de voltairiennes. Parfois ces traditions demeurent apparentes chez des hommes mêmes qui savent penser. Les ancêtres de Boileau Despréaux, greffiers et procureurs, se révèlent à tous les coins de ses satires et de ses épîtres. Chateaubriand, Alfred de Vigny, Barbey d'Aurévilly, n'oublient pas leur noblesse; on démêle dans leurs œuvres un reflet de leurs armoiries. Voilà donc l'influence de la race saisie en son action.

Mais quoi? Sommes-nous encore tout à fait avec Taine, ou n'est-ce pas qu'à notre insu nous voici revenus à Sainte-Beuve et à la *biographie?* Celle-ci, bien entendu, ne contredit nullement la race; elle se borne à en préciser l'idée lorsqu'elle s'occupe des ascendants directs, à en donner comme une image réduite, plus vivante et surtout plus individuelle. Mais Taine, qui a la belle grandeur morale de « l'homme à théories », en a aussi les défauts. L'individu, qu'il écrase, plaide pour la vie, sous la triple armure de la race, du milieu, du moment... Celle de la race est, je crois, du métal le plus pur; on peut la garder, pourvu qu'elle soit assouplie. Et nous aurons assez obtenu si les mots « condition déterminante » peuvent se prononcer « influence probable ».

***

La deuxième des « conditions » paraît d'abord la plus redoutable. Il s'agit du milieu. — Qui voudrait nier son pouvoir dans le domaine physique serait mal venu. Les exemples abondent, mêlés, il est vrai, d'exceptions : non point seulement pour les plantes, non point même pour les animaux, mais pour l'homme. C'est un axiome, dans l'Amérique du Nord, qu'au bout de quelques générations les traits du visage ont changé. « Le Yankee retourne au Peau-Rouge », disait Quatrefages; et les caricatures se chargent de nous montrer que le type de « frère Jonathan » n'est plus le type de John Bull. La transformation des Espagnols en créoles est un autre fait, peut-être plus connu, et tout aussi convaincant. Mais est-il permis

Digitized by Google

de transporter dans le domaine moral cette influence physique? Le paysage où je vis doit-il fatalement, sans que j'y puisse rien faire, modeler mon esprit, me faire sentir, penser, écrire selon ce qu'il ordonne? Taine l'affirme, du moins pour les peintres, pour les sculpteurs. Ainsi, l'art de la Grèce naquit un jour des nettes et pures lignes des montagnes d'Ionie, et du ciel et de la mer aux transparentes lignes bleues. Les artistes vénitiens, les artistes flamands, ont trouvé l'écharpe d'iris parée de toutes les couleurs ; mais ils l'ont vue errer à l'horizon à travers d'humides étendues, où les rayons se diffusent en nuances, où le ciel s'est vêtu de splendeurs amorties. Rêve charmant, qui fait des artistes les enfants de la nature et les voit s'abreuver de vie à ses fortes mammelles. Et ce rêve est celui de la réalité, s'il reste à son rang d'ingénue découverte, s'il s'émerveille du sculpteur ou du peintre dictant à la matière la beauté, parmi les conseils de la mer et des nuages, des bois, des prairies, de l'air et du ciel, complices unanimes d'un chef-d'œuvre. Hélas! pourquoi faut-il que ces conseils soient des ordres, et que les confidences des champs et des forêts deviennent une « loi de la production » esthétique! Pourtant, nous les accepterons comme une loi, sans trop discuter ici, puisqu'on ne parle que d'arts plastiques. Nous remarquerons tout au plus que cette loi explique mal l'existence simultanée de David et de Géricault, par exemple. Quoi qu'on en ait, c'est le génie qui crée. En dépit du milieu, on ne comprendrait guère l'école milanaise sans Léonard, ni celle d'après Lochner, à Cologne, sans Van der Weyden, ni même la peinture flamande de la fin du XVI^e^ siècle sans les voyages de ses maîtres à Venise; et ni le milieu ni la race n'auraient inventé, sans Vinci et sans Michel-Ange, le sourire du Jean-Baptiste ou le front du Moïse.

Les peintres reproduisent ce qu'ils voient, et la nature autour d'eux fait l'éducation de leurs yeux. Mais il n'en va pas ainsi des musiciens et des littérateurs. Faut-il donc qu'ils obéissent aussi à leur milieu physique? Non pas directement ; mais ils suivront les lois de leur milieu moral, et la science n'y perd rien, si le milieu moral est produit par l'autre.

Digitized by Google

« Le milieu moral comme le milieu physique, dit Taine, fait avorter les uns et germer les autres à proportion de la concordance ou du désaccord qui se rencontre entre eux et lui. » Et encore : « Les individus qui atteignent la plus haute autorité et le plus grand développement sont ceux dont les aptitudes et les inclinations correspondent le mieux à celles de leur groupe. » Voilà donc deux actions parallèles. D'une part, il tue ce qui n'est pas conforme à sa direction, d'autre part, il renforce ce qui naît selon son courant. Ici, encore une fois, il est dommage d'avoir à objecter; rien de plus profondément juste que cette idée, si l'on n'en veut tirer une loi.

Il est des plantes que l'on apporte des tropiques; élevées dans nos serres, elles grandissent, étalent un luxuriant feuillage, et les voici en fleurs. Mais il faut, pour les féconder, qu'un insecte, en passant, soit attiré par leur belle couleur et par le suc qu'il sait trouver dans la corolle; sans le savoir, il frôle les étamines, il garde sur son aile un peu de l'imperceptible pollen et puis il va, de fleur en fleur, éparpiller l'amour sur les pistils. Mais les insectes de nos climats ne connaissent point les plantes qui viennent de si loin. S'il s'en glisse un, par hasard, dans la serre, il voltigera étourdiment, il ne sera pas à l'aise avec ces étrangères, il va s'enfuir vers les jardins; et les fleurs, ici exilées, se faneront bientôt sans donner leur fruit.

On peut tirer plusieurs allégories de cette abeille ou de ce papillon. Mais mon insecte est très véritable; c'est un insecte scientifique et son exemple signifie que le plus florissant esprit n'enfantera point son œuvre si le milieu, si les circonstances n'y sont dociles. Ainsi, à toute époque, partout, ont vécu peut-être des poètes, des musiciens ou des peintres. Mais, parmi les choses hostiles, leur songe fut contraint, leur art fut étouffé. Et, sans que Taine l'affirme, je croirais surtout que leur vague désir de l'idéalité, hésitant d'abord aux obstacles, les contourna bientôt et fut comme dévié : — qu'ils réalisèrent alors selon d'autres formes les espoirs de leur sensibilité et de leur imagination.

Il se fait ainsi des échanges entre les arts eux-mêmes. Aux périodes d'efflorescence littéraire, c'est vers les lettres que

Digitized by Google

l'adolescent dirige sa jeune énergie ; à d'autres moments, le musicien-né dérivera vers l'architecture ; et dans les œuvres de tel peintre incomplet, de tel sculpteur en lutte avec son art, on devine parfois un poète exilé (1).

Mais, encore une fois, il ne s'agit pas ici de nous rappeler un drame mental trop fréquent. C'est une loi qu'on nous propose, et le fait d'une loi, selon la science, est de n'avoir point d'exception. Or, il y a des exceptions, et elles ne se contentent pas, comme pour la race, de *restreindre* une influence qu'elles reconnaissent *constante :* elles nient la loi, en tant que telle, puisqu'elles y échappent complètement. J'en citerai deux, qui sont éloquentes et témoignent encore pour l'énergie individuelle. Aussi loin qu'on le peut rêver du milieu brutal et mercantile, en leur pure idéalité et leur désintéressement suprême, les poèmes d'Edgar Poë ont grandi aux États-Unis d'Amérique ; — et peut-être est-elle plus étonnante encore, la naissance d'une poésie *française* dans les Flandres, où le flamand est en somme la langue maternelle, — d'une poésie aux lignes justes et précises comme celle de M. Giraud ou de M. Van Lerberghe au milieu d'un peuple amoureux de l'exubérante couleur, — idéaliste et un peu artificielle, lorsque ce peuple est fort en vie, — hautement et artistement « littéraire » parmi trois millions d'hommes qui furent toujours rebelles aux lettres (2). Mais le plus merveilleux des lyriques de la Grèce n'était-il pas né... en Béotie?

Si jamais un milieu dut, selon les vraisemblances, écraser le naissant effort d'un art qui ne le représentait point, certes ce fut la Belgique de 1880. On ne peut donc plus affimer que le milieu moral détruise *nécessairement* ce qui n'est point con-

(1) Taine lui-même paraît être un exemple de ce fait. L'artiste était chez lui trop fragile pour résister au milieu normalien. J'ai rappelé, au début de cette étude, que le moment de sa jeunesse fut aussi un moment d'épanouissement grandiose pour la science.

(2) On ne peut expliquer cette gloire anormale que par l'influence d'une ou de deux individualités, — Charles de Coster serait l'une d'elles, — et par celle de la littérature française électrisant, à un certain moment de son histoire, quelques esprits bien doués. Les œuvres d'auteurs flamands, M. Lemonnier, M. Eeckhoud, M. Demolder sont moins en contradiction avec la théorie de Taine.

Digitized by Google

forme. A plus forte raison son action positive, dynamogénique, n'est-elle pas une loi absolue. Il faut faire la part du génie, et les exemples que j'ai cités plus haut reviendraient ici avec plus de force. Je veux croire que « les individus qui atteignent le plus grand développement sont ceux dont les aptitudes correspondent le mieux à celles de leur groupe... » s'il s'agit du métier d'écrire et non de l'art d'écrire. *Développement*, cela veut-il dire le nombre des lecteurs ou cela veut-il dire la beauté? Shakespeare avait peu de monde à son théâtre... Je ne doute pas que les inclinations de la foule fussent miraculeusement d'accord avec celles de Ponson du Terrail, mais elles contredisaient sûrement celles de Baudelaire. A qui donc, fût-il un médecin, pourra-t-on persuader qu'*Ulalume* et *Ligeia* soient un « produit » fatal de la race anglo-saxonne malaxée par l'influence des monts Alleghanys? Pour vanter la puissance des milieux, — fût-ce des milieux moraux, — on feint d'y supposer l'homme tel qu'un objet sans résistance « qui marche parce qu'il est poussé ». On oublie que les individus créent eux-mêmes leur milieu autant qu'ils le subissent. — Regardons de plus près, et à travers les choses plutôt qu'à travers l'hypothèse du déterminisme : le fantôme du « milieu » va s'amoindrir singulièrement à mesure qu'il se précisera. Je suis Français, par exemple, mais ce n'est pas toute la France que je sens autour de moi ; c'est ma province, c'est la ville que j'habite. Cette ville fût-elle Paris, j'y échapperai encore, car je ne vois pas tout Paris, mais de certaines gens : ma famille, mes amis, mes relations d'affaires. Parmi toutes ces personnes, quelques-unes seulement me sont assidues et forment mon milieu, ce milieu que les circonstances m'ont donné. Si je n'ai point de goûts qui m'appartiennent, si rien encore de mes souvenirs, de mes actions passées n'a développé en moi l'embryon d'un être volontaire et pensant, certes j'obéirai docilement aux idées des gens de mon entourage ; le hasard me conduira par eux comme il les a conduits vers moi, et je suivrai aussi, à la fortune de mes lectures, les courants alternés de « l'opinion publique ». Mais alors je ne serai pas un homme, je serai la foule, ou plutôt je ne serai personne. Je ne

Digitized by Google

serai pas un artiste, surtout, et c'est des artistes qu'il s'agit ici.

Mais que j'aie un peu, un peu seulement de cette virilité mentale qui induit à penser, de cette flamme d'instinct qui s'efforce vers la création, — je *choisirai!* Car aimer la beauté, c'est choisir entre les choses; faire vivre la beauté en une œuvre d'art, c'est choisir dans chaque chose le trait significatif qu'il faut peindre, modeler, écrire, et qu'il faut accorder à d'autres lignes choisies. Et je choisirai dans la grande vie vivante comme je choisis dans la vie restreinte que magnifie mon art. Mes lectures ne seront plus de hasard, ou strictement subordonnées aux circonstances; elles se feront dans un ordre déterminé par mes penchants, parfois même selon une méthode que j'aurai raisonnée. Moins que cela, j'achète tel journal parce que, je le sais d'avance, mes opinions y trouveront un cri sympathique ou une discussion excitante, que j'attends. Et, de ceux qui m'entourent, les idées n'agiront point sur moi mathématiquement, par le nombre. Je choisirai mes amis, cultivant les uns, négligeant les autres, selon le degré de joie (c'est-à-dire selon l'épanouissement de moi-même) qu'ils m'apportent. Les conseils, les exemples qui vont me circonvenir n'auront d'effets certains que s'ils s'accordent avec mes propres inclinations, ou s'ils me sont donnés par des hommes que j'aime, que j'admire ou que je respecte. Et ils emprunteront leur force de mon *inclination* même pour ces hommes; car cette amitié, cette admiration, ce respect, ne sont venus de rien, sinon de ce que leur cœur, leur intelligence ou leur caractère concorde avec mon être à moi ou en parfait l'harmonie... Ainsi compris, le milieu devient, au moins pour une bonne part, l'*extériorisation de l'individu.*

Or, un milieu moral est-il jamais autre chose qu'un moment de l'histoire humaine? Précisément, c'est là le *moment* de Taine, et nous avons achevé le grand cycle de son système. Mais précisons encore. Pour que la théorie fût vérifiée, il faudrait que dans un milieu, à une époque donnée, il y eût pour toutes les œuvres d'art un trait dominant, un caractère auquel elles ne pourraient échapper, et qui serait la marque particulière de ce *moment,* dans ce milieu. Ce fut réalisé

Digitized by Google

parfois, surtout aux époques autoritaires telles que notre période classique, où le génie s'immolait de plein gré au talent, où le culte exclusif de l'harmonie empêchait le culte de l'expression, et où, parmi le dédain de l'originalité, on mit une certaine gloire à être conforme. Peut-être, en effet, pourrait-on dire que depuis la suprême noblesse des tragédies jusqu'aux pitreries les plus plates des tabarinades, toutes les œuvres de ce temps sont marquées du même signe. Mais il n'en va pas toujours ainsi et le *moment* aura beaucoup de peine à expliquer la présence du poète Fortunat au milieu de la barbarie mérovingienne, — ou l'existence simultanée de Ponsard et de Leconte de Lisle, de Ballanche et de Balzac, de Villiers de l'Isle-Adam et de Champfleury.

Il est encore un argument que Taine aurait pu développer : c'est qu'à de certains degrés de la civilisation correspondent en général certains genres littéraires : les hymnes religieux précèdent les chants épiques et ceux-ci le théâtre. On pourrait même parler de « lois » s'il s'agit des épopées naturelles. En effet, aussi bien dans l'Inde qu'en Germanie, dans Homère comme dans Firdouci, dans les *Nibelungen* comme dans la Chanson de Roland, l'épopée correspond à la féodalité. Ici, le Moment règne en monarque absolu, et c'est parce qu'en ce genre, de même qu'en toute poésie narrative, l'*individualité* du trouvère a disparu devant ce qu'il récite et laisse toute leur force aux influences du milieu social. Mais la poésie lyrique n'est pas ainsi asservie; elle naît quand elle veut, quand un homme est ému et se confie au rythme. Les chants de pastours du XIII^e^ siècle sont encore, avec des nuances variées, les frères de ceux qu'enfantent aujourd'hui quelques-uns de nos poètes populaires, — quelques-uns mêmes des poètes les plus raffinés lorsqu'ils font à la nature leurs plus naïves confidences. Car il est des sentiments simples et divins qui ne cessent pas de sourdre au cœur de l'homme, et d'âge en âge, insoucieux de l'alentour, ils jaillissent en cantilènes spontanées, — toutes pareilles quant au pur élan, mais qui toutes diffèrent entre elles par l'ampleur ou par l'intensité, selon les libres sources du génie.

(*A suivre.*) ALBERT MOCKEL.

Digitized by Google

LA FIN DES CENT-JOURS

GAND-MONS

(d'après des documents en partie inédits).

Les 16, 17, 18 et 19 juin furent des journées d'agitation et de fièvre à l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, où résidait Louis XVIII, et parmi la population gantoise. Le roi avait reçu, dans la soirée du 15, la nouvelle que Napoléon avait franchi la frontière, et dans la nuit une dépêche était parvenue du quartier général anglais, annonçant le commencement des hostilités, à Lobbes, près de Charleroi, entre les troupes françaises et un corps d'armée prussien. Le 16, de grand matin, trois régiments anglais, qui étaient casernés à Gand depuis plusieurs semaines, furent expédiés précipitamment vers Charleroi, et d'autres troupes de la même nation venant d'Ostende, ne firent que traverser la ville. Dans la soirée, la nouvelle se répandit que l'empereur avait eu un premier avantage près de Fleurus et l'on entendit distinctement dans cette direction le bruit du canon, qui continua pendant une partie de la nuit. Fort tard arrivèrent à Gand quinze à vingt voitures de militaires blessés. Des ouvrages de fortification furent élevés en toute hâte aux portes de la ville.

Les réfugiés français faisaient fièvreusement leurs préparatifs de départ. On emballa l'argenterie et les objets précieux du roi, qui furent expédiés, le 17, à Anvers.

Ce jour-là, le duc de Berry, qui commandait la petite armée française cantonnée à Alost, arriva de cette ville avec sa

Digitized by Google

maison et l'escadron des gardes du corps, qui fut logé dans les faubourgs. Il avait été précédé la veille par les troupes d'infanterie du rassemblement militaire du prince, venus de Termonde, et dont on remarqua l'uniforme à la prussienne.

Les informations devenaient de plus en plus alarmantes. On apprit le succès remporté par Napoléon aux Quatre-Bras. Le bruit se répandit que toute une division prussienne avait été anéantie, que le duc de Brunswick avait été tué et le prince d'Orange grièvement blessé. On assurait que Napoléon allait faire son entrée à Bruxelles. Le comte d'Artois, qui arrivait de cette ville par des chemins détournés, en apportait la nouvelle. Elle fut confirmée par M. de Vincent, ministre d'Autriche, qui se blessa à la main dans son empressement à se rendre auprès de Louis XVIII.

La panique devint générale en ville. On fit des travaux pour inonder les abords des portes d'entrée, que l'on tenait fermées, et dont les guichets seuls demeuraient entrebâillés.

Quant à la cour, la légitimité gisait *en dépôt, à l'hôtel d'Hane de Steenhuyse*, selon la forte expression de Chateaubriand, *comme un vieux fourgon brisé*. Il y eut conseil auprès du roi le 17, au soir. Louis XVIII y apporta sa sérénité habituelle, à peine troublée par la mauvaise tournure que les événements militaires semblaient prendre, et par les obscurités de la situation politique extérieure et intérieure. Les débats qui venaient d'avoir lieu au Parlement anglais avaient montré que si le gouvernement du prince régent était, au fond, très favorable à sa cause, il reconnaissait cependant qu'aucune puissance n'avait le droit de dicter à un autre pays le choix du gouvernement qu'il devrait adopter. D'un autre côté, les dernières dépêches, de Vienne, du prince de Talleyrand, montraient l'empereur Alexandre de plus en plus tiède pour la restauration des Bourbons de la branche aînée, et peu éloigné d'accepter une autre solution, telle que l'arrivée au trône du duc d'Orléans. Mais l'attitude et le langage de lord Wellington et de Pozzo di Borgo étaient de nature à rassurer Louis XVIII sur la fermeté de l'appui qu'il pouvait attendre de l'Angleterre et même de la Russie. Quant aux

Digitized by Google

dispositions de la France en faveur de sa cause, que l'optimisme de Louis XVIII s'était, d'ailleurs, toujours exagérées, les témoignages que M. Guizot lui avait apportés au nom du parti constitutionnel, la tiédeur chaque jour croissante et plus manifeste de la bourgeoisie pour l'empereur, et, dans un ordre bien différent, la trahison à peine déguisée de Fouché, ministre de police de Napoléon, et ses avances à *Monsieur*, avances qui n'excluaient pas, à la vérité, des intrigues dans d'autres sens, ces divers faits paraissaient de nature à rassurer Louis XVIII sur sa rentrée aux Tuileries. Mais la partie engagée sur le champ de bataille devait être résolue d'abord.

Le 18 juin, l'inquiétude fut au comble. On racontait que les troupes belges et surtout les hussards du prince de Croy avaient beaucoup souffert dans l'engagement des Quatre-Bras. Il n'y avait que des rumeurs vagues sur ce qui s'était passé depuis, mais les versions les plus alarmantes circulaient. A l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, toutes les dispositions furent prises pour un départ immédiat pour Anvers. Des chevaux de poste furent attelés aux voitures du roi et on ne dételа point pendant toute la nuit. Louis XVIII, dans son impatience d'avoir des nouvelles, parut souvent aux fenêtres de l'hôtel.

Quant aux Français qui avaient suivi le roi à Gand, le *sauve-qui-peut* devint général. « Les possesseurs de quelques « ressources partirent, dit Chateaubriand, moi qui ai la coutume de n'avoir jamais rien, j'étais toujours prêt et dispos. « Je voulais faire déménager avant moi Mme de Chateaubriand, grande bonapartiste, mais elle ne voulut pas me « quitter. Le fourgon des diamants de la couronne était attelé. « Je n'avais pas besoin de fourgon pour emporter mon trésor. « J'enfermais le mouchoir de soie noire dont j'entortille ma « tête la nuit dans mon flasque portefeuille de ministre de « l'intérieur, et je me mis à la disposition du prince avec ce « document important des affaires de la légitimité. »

Le 19, de grand matin, le roi reçut une lettre de la main du duc de Wellington annonçant le gain de la bataille de Waterloo. Une dépêche de Pozzo di Borgo la suivit de près, et les bulletins officiels du secrétaire d'État des Pays-Bas,

Digitized by Google

baron de Capellen, arrivèrent successivement pour donner les détails des événements militaires.

A une heure de l'après-midi, les cloches de la ville furent mises en branle et les carillons jouèrent leurs airs de triomphe. La joie était générale, les ateliers furent délaissés et la foule se répandit dans les rues comme les dimanches. Louis XVIII fit une promenade en voiture l'après-midi et fut accueilli par les cris de *Vive le roi!* Le soir, on illumina.

Louis XVIII demeura à Gand jusqu'au 22 juin, vivement sollicité par le duc de Wellington (1) de hâter sa rentrée en France. Avant de partir, il put entendre plus d'une fois au loin le cri de *Vive Napoléon!* poussé par les prisonniers français, leurs officiers en tête, sans épaulettes ni cocarde, que l'on embarquait à Gand pour l'Angleterre. La foule s'attendrit, surtout au passage des cuirassiers de la garde; on rapportait qu'ils avaient combattu avec une furie telle qu'après avoir perdu leurs armes, ils s'étaient servi de leurs casques et de leurs cuirasses, et qu'ils avaient fini par frapper avec leurs poings blessés et mutilés.

En prenant congé du comte d'Hane de Steenhuyse, le 22 juin, à 8 heures du matin, le roi lui remit une tabatière en or, entourée de brillants, avec son chiffre. Plus tard, rentré à Paris, il lui envoya un très beau surtout de table en argent, aux armes de la famille d'Hane, avec l'inscription : *donné par le roi de France.* Il accompagna cet envoi d'une lettre où il lui écrivait : « *Soyez persuadé que je n'oublierai jamais vos soins, votre attentive hospitalité et le touchant intérêt dont j'ai reçu de si nombreux témoignages dans le département dont l'administration vous est confiée.* » Les domestiques de la maison qui avaient été au service du roi furent gratifiés d'une pension de 500 francs! Le bourgmestre de la ville d'Alost, M. J.-B. Lefebvre, chez lequel le duc de Berry avait été logé, fut créé baron.

Louis XVIII quitta Gand le 22 juin, à 8 heures du matin,

(1) On peut dire que Wellington fut le véritable artisan de la Restauration, non seulement par le gain de la bataille de Waterloo, mais encore par le zèle avec lequel il employa sa grande influence à servir dans tous les milieux la cause du roi.

Digitized by Google

en se dirigeant vers Mons par Grammont, où il prit son logis chez le maire. Il arriva à Mons le 23, à 6 heures du soir, avec le comte d'Artois et le duc de Berry. Il y fit son entrée par la porte de Nimy, accompagné d'une suite nombreuse et escorté par les gardes du corps. M. de la Motte-Baraffe, intendant du département de Jemmapes (1), complimenta le roi, qui était dans une voiture découverte, ayant auprès de lui le duc de Duras, le duc de Grammont et M. de Blacas (2). Le comte d'Artois et le duc de Berry suivaient à cheval. On remarquait encore dans le cortège M. de Fagel, ministre des Pays-Bas, le ministre de Prusse (M. de Goltz), celui de Russie (Pozzo di Borgo) et le ministre de Suède, ainsi que M. de Chateaubriand et le prince de Talleyrand.

Le roi logea à Mons à l'hôtel du gouvernement provincial; le comte d'Artois et le duc de Berry furent les hôtes du marquis Dumont de Gages; le duc de Feltre accepta l'hospitalité de M. le vicomte Bousier de Rouveroy, dont l'hôtel faillit être incendié, dans la nuit, par l'imprudence des aides de camp du ministre de la guerre, qui avaient brûlé, avant de rentrer en France, beaucoup de papiers inutiles ou compromettants. M. de Talleyrand était descendu chez un des habitants notables de la ville, M. Fontaine-Spitaels.

Le maire de Mons était M. Duval, dont le fils avait été auditeur au conseil d'État, et qui passait pour avoir des opinions bonapartistes. Mais ses goûts hospitaliers passaient avant ses opinions, et il voulut, à toute force, avoir tous les ministres à dîner. « Ce dîner », écrit M. Beugnot, qui avait fait maigre chère à Gand, « fut l'un des plus somptueux de « ma vie; je n'avais vu jamais un si grand nombre de bou-

(1) Ce fut seulement par la loi fondamentale néerlandaise (*grondwet*) du 24 août 1815, que l'organisation administrative française fut transformée, les départements changés en provinces et les intendants en commissaires royaux ou gouverneurs. Le département de Jemmapes devint la province du Hainaut.

(2) C'est à Mons que M. de Blacas, ministre-secrétaire d'État de Louis XVIII, auquel son renvoi était imposé par l'opinion presque générale, se sépara du roi, à la personne duquel il avait été attaché pendant plus de vingt ans, et qui le vit s'éloigner avec un extrême regret. M. de Blacas partit pour l'Angleterre, d'où il se rendit en Italie, où il avait été nommé ambassadeur extraordinaire à Rome.

Digitized by Google

« teilles rangées en bataille et remplies de vins aussi distin-
« gués! »

M. de Talleyrand se montra à ce dîner d'une gaieté charmante, il fut vif et spirituel, et ne se refusa pas quelques contes joyeux. Cependant, la journée n'avait pas été bonne pour lui, et tout autre aurait pu croire sa fortune politique très compromise.

M. de Talleyrand, qui avait annoncé définitivement son départ pour le 23 mai, n'avait quitté Vienne que le 10 juin, après avoir signé la veille l'acte final du Congrès, bien que Louis XVIII l'eût invité plusieurs fois à charger de cette formalité tout autre de ses plénipotentiaires et l'eût engagé instamment à venir le rejoindre à Gand, où il jugeait sa présence indispensable. M. de Talleyrand avait-il été véritablement retenu à Vienne, ainsi qu'il le prétend (*Mémoires*, tome III, p. 188 et suiv.), par le désir de satisfaire à la demande de MM. de Metternich, de Nesselrode et de Hardenberg, et signer avec eux les protocoles contenant les arrangements arrêtés par le Congrès et par la nécessité de surveiller certaines intrigues qui menaçaient l'œuvre de cette assemblée, ou ses attermoiements étaient-ils dictés par l'intention d'attendre la tournure définitive des événements avant de rejoindre le roi? Celui-ci n'avait pas moins été très mécontent des délais que son ministre des affaires étrangères avait mis à se rendre auprès de sa personne. M. de Talleyrand en eut la preuve sensible lorsqu'il se présenta au roi à Mons; il était arrivé la veille de Bruxelles, où il apprit que la cour avait déjà quitté Gand.

Le roi était au moment de monter en voiture lorsque M. de Talleyrand l'aborda. Il s'arrêta à peine un instant pour échanger avec lui froidement quelques paroles et recevoir un mémoire que M. de Talleyrand lui remit. Dans cette pièce, fort étendue, celui-ci résumait les travaux du Congrès de Vienne et exposait les moyens qu'il croyait propres à réparer les fautes commises pendant la première Restauration.

Il insistait vivement pour que le roi, au lieu de rentrer en France par la frontière du nord, à la suite des troupes anglaises,

Digitized by Google

établît d'abord sa résidence à Lyon, où il attendrait pour s'établir à Paris que toutes les difficultés fussent aplanies. Ainsi que l'observe le chancelier Pasquier dans ses *Mémoires* (tome III, p. 292), cette combinaison pouvait se défendre par de bonnes raisons, au cas d'une lutte prolongée, mais toutes les prévisions avaient été trompées par le dénouement rapide, et la présence du roi dans sa capitale s'imposait absolument pour déjouer l'opposition active qui se manifestait contre le rétablissement de son autorité.

M. Beugnot, qui était présent, rapporte (*Mémoires*, p. 583) que M. de Talleyrand, surpris et blessé par l'accueil du souverain, aurait repris sur-le-champ : « J'ai une grâce à « demander au roi : c'est la permission de me rendre aux « eaux de Carlsbad, qui sont nécessaires à ma santé. » — « Volontiers, je vous l'accorde. Ces eaux sont excellentes. « Au revoir, monsieur de Talleyrand! » M. de Jaucourt et l'abbé Louis voulurent, dans le premier moment, partager sa fortune et faire aussi le voyage de Carlsbad.

La comédie ne dura pas longtemps. M. de Talleyrand n'était pas homme à compromettre la campagne laborieuse et non sans éclat qu'il avait menée à Vienne, pour se donner l'apparence d'avoir raison contre le roi, qui était décidé à passer outre. Le duc de Wellington chargea sir Charles Stuart, le ministre d'Angleterre, de lui faire savoir combien peu il approuvait sa conduite, qui avait causé un vrai scandale, selon l'expression de Pozzo di Borgo, et il lui en avait écrit ensuite directement pour l'engager à suivre le roi. Après une bouderie de vingt-quatre heures, M. de Talleyrand se décida à quitter Mons et à rejoindre Louis XVIII à Cambrai, « *pour me mettre comme lui dans les bagages de l'armée anglaise* » (*Mémoires de Talleyrand*, III, p. 230). On voit que la fameuse expression dont l'opposition a tant de fois usé contre la branche aînée, que *les Bourbons étaient rentrés en France dans les fourgons de l'étranger*, est au fond sortie de la plume de Talleyrand.

La suite des événements n'appartient point à notre récit. Cependant, nous voulons le terminer par une anecdote qui

Digitized by Google

montre que le gourmet ne perdait jamais ses droits chez Louis XVIII, même dans les circonstances les plus graves. Après avoir quitté Cambrai, il s'arrêta pour dîner, auprès de la ville de Roye, au bois de Lihus. « Je me rappelle, dit-il à M. de Jaucourt, qu'il y a trente-quatre ans, je vins dîner dans ce pays. On me fit manger des lapins admirables, et que ces gens-ci ont une manière particulière de faire cuire et assaisonner. On m'en a promis deux pour mon dîner, et avec cela je ne serai pas malheureux. »

On se rappelle le dîner pantagruélique que Louis XVIII fit en arrivant à Gand chez le comte d'Hane de Steenhuyse. Le baron Brisse, l'auteur d'ouvrages gastronomiques, aurait été bien qualifié pour collaborer à l'histoire des Cent-Jours.

ÉDOUARD ROMBERG.

Digitized by Google

LA MAISON DES ROSES TRÉMIÈRES[1]

(Mémoires intimes de Jacques Fabien, naturaliste.)

Marcelle avait alors vingt ans. Elle était sortie de pension depuis quelques mois. Recluse au fond d'une vétuste et paisible demeure, dans l'exclusive compagnie de deux vieillards — mon ancien maître et sa femme — elle ne connaissait du monde que le mirage gardé de ses lectures et des confidences d'amies.

Malgré son isolement, elle avait une gaieté foncière. Elle ne se rappelait pas ses parents morts pendant sa petite enfance, à peu d'intervalle. Son natif enjouement, en suscitant autour d'elle de multiples affections, lui avait beaucoup adouci l'amertume de sa situation. Les crises de tristesse dont tant d'orphelins sont accablés, elle les avait pour ainsi dire ignorées. Au surplus, son jeune cœur n'était pas sorti de ses limbes. Elle avait jusque-là trouvé dans un candide optimisme, dans sa santé vigoureuse et dans son entour sympathique les sources de sa sérénité. Elle était douée d'un certain bon sens qui l'incitait à se contenter assez facilement de son sort. Son être sentimental était encore latent, elle attendait de s'éveiller aux troubles de la vie. Ses petits désirs d'adolescente n'avaient pas non plus dépassé la mesure de ce que sa modique rente lui pouvait permettre.

Telle, Marcelle en fleur, n'ayant guère souffert de son destin

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1897.

Digitized by Google

revêche, s'avançait simple et neuve, et sans savoir, elle souriait aux jours à venir.

—

Elle était plutôt grande, svelte et de taille souple. Sur sa nuque ronde, ses lourds cheveux bruns se nouaient en torsade. Sa pâleur fraîche s'avivait de l'éclat de ses lèvres au dessin délicat, et dans sa bouche rieuse, sa denture mettait comme une lumière humide. Il y avait une indicible caresse dans le rayonnement de ses grands yeux d'un bleu sombre, où couvait la langueur des lentes nuits d'été. Cette vierge au cœur inconscient, aux pensers toujours tranquilles, qui venait à peine de dépouiller sa robe de pensionnaire, avait déjà tout le charme d'une femme. Un songe d'idylle primitive naissait de sa présence. Rien n'était voluptueux comme sa chasteté loyalement rougissante, comme la primesautière efflorescence de son être juvénile.

—

Marcelle était une enfant de l'amour. Son père, un officier de cavalerie qui laissa la réputation d'un séducteur émérite, enchaîna sa destinée à l'instant où il rencontra la gracieuse actrice qui devint sa femme. Il abandonna sa carrière et détermina son idole à renoncer au théâtre. Délaissant tous leurs proches, ils allèrent s'adorer dans un cottage près de la mer. Deux ans après leur fugue, Marcelle naquit de la fervente passion de ces amants solitaires. Sa mère mourut quelques jours après l'avoir mise au monde, et son père désespéré, fou, ayant sommairement réglé ses affaires, disparut tout à coup. On sut plus tard qu'il avait repris du service et s'était fait casser la tête au cours d'une échauffourée coloniale.

L'enfant fut remise à mon vieux maître, frère aîné du mort. Privé de descendance, il s'attacha à remplir de son mieux le rôle de l'absent auprès de la « petite ».

—

J'étais le plus jeune parmi les rares familiers du tuteur de

Digitized by Google

Marcelle. Les autres étaient de graves savants à l'aspect assez rébarbatif, dont les amabilités avaient quelque chose de mathématique et de poussiéreux. Il était assez naturel, dans ces conditions, que la jeune fille, qui faisait planer sur nos dîners hebdomadaires une atmosphère enjouée et reposante, prît plus de plaisir à ma compagnie qu'à celle des autres convives, encore que je n'aie jamais rien eu d'un enjôleur. La fraîcheur de son rire avait réveillé dans mon cœur des puissances assoupies. Avant d'être des amoureux, notre jeunesse nous fit amis, et, pour ainsi dire, mystérieusement complices.

Pendant quelque temps, je vis Marcelle tour à tour ombrageuse et empressée. Bientôt cependant, l'enthousiaste enfant me donna toute sa confiance, et nous vécûmes alors des heures délicieusement fraternelles. Dans l'antique salon aux meubles démodés, fleuri par ses soins de gerbes odorantes, nous devisions en camarades. Ces instants de communion cordiale, de badinage discret et sans arrière-pensée sont parmi mes meilleurs souvenirs. Mon âme attristée, je la sentais s'épanouir à nouveau, vivifiée par une force inconnue. Heureux de voir s'élucider le problématique avenir de leur protégée, les deux vieillards souriaient à notre intimité. Pourvu de neuves illusions, enchanté par la printanière beauté de Marcelle, par la douce promesse de ses yeux profonds, je nouai ma vie à la sienne. Nous fûmes fiancés à l'issue d'un dîner d'anniversaire.

—

Une aube d'espérance illumina l'heureuse et trop brève époque de nos fiançailles. Nous goûtâmes dans nos projets fous toute la félicité attendue. J'étais devenu un autre homme. Mon imagination délirait, mon cœur se gonflait d'orgueil à l'idée de posséder à moi seul cette créature de jeunesse et de grâce dont la splendeur extérieure évoquait à mon esprit les plus radieux poèmes. Marcelle, extasiée par le rêve de vivre, fut parée d'un charme inoubliable.

Notre mariage fut célébré le plus simplement du monde. Ma

Digitized by Google

sœur Claire y assista, et la mélancolique douceur de son sourire m'émut indiciblement à travers mon bonheur. Je ramenai Marcelle à la maison des roses trémières.

Le lendemain, quand j'ouvris les paupières, le grand soleil envahissait notre chambre; un peuple d'oiseaux pépiait dans les branches. Pâle et rose, auréolée de ses cheveux fauves, Marcelle dormait encore. Tout à coup, elle s'éveilla, et mon cœur soudain sonna dans ma poitrine, et je crus défaillir de joie en regardant luire, au pur azur de ses yeux, toute la clarté du matin.

—

Les premières semaines de notre union furent un émerveillement sans cesse renouvelé. Nous étions devenus de simples êtres épris, comme au premier jour du monde, du seul mirage de leurs prunelles. Nous nous ingéniions à varier notre féerie intime. Puérile à plaisir, ma petite Marcelle avait des balbutiements, des minauderies adorables. Elle accourait se blottir dans mes bras comme une oiselle apeurée et, des heures durant, me contait ses sensations anciennes, ses rêves, ses primes idées sur toutes choses. Je lui savais gré d'offrir à ma tendresse la comédie de son enfance, du temps jalousé qu'elle avait vécu avant que je fusse auprès d'elle. Ainsi, rien d'elle ne m'était étranger.

Cependant, une femme naissait de cette enfant joueuse, une femme avide de goûter à pleines lèvres aux ivresses de la vie. Une volupté émanait d'elle, de jour en jour plus impérieuse. En se précisant peu à peu, sa beauté gagnait un prestige despotique. On eût dit que sa chair en fête absorbait la lumière par tous les pores. Un sang vivace rosait son teint, ses yeux sous leurs longs cils avaient le doux éclat des lampes voilées. Sa bouche était une fleur sanglante. Le timbre de sa voix se faisait plus caressant, sa démarche s'imprégnait de mollesse; cambrant son torse d'héroïne, elle mettait je ne sais quelle langueur à relever la masse croulante de sa chevelure. Grâce à sa présence, un parfum d'amour embaumait la petite maison.

Digitized by Google

J'avais repris mes travaux. Souvent Marcelle, entrant avec précaution, me venait surprendre à ma table en me jetant autour du cou le collier de ses bras frais. Nos baisers alors interrompaient la rédaction de quelque grave mémoire. Eussé-je pu trouver diversion plus charmante?

—

Dans ces jeux idylliques, l'homme au cœur naïf que je n'avais pas cessé d'être perçut un jour que nous nous aimions tout différemment. J'eusse donné spontanément mon existence pour épargner quelque malheur à Marcelle, mais, dans ces heures sereines, mon amour, aussi profond qu'il fût, ne m'avait pas un instant détourné de la passion de ma vie, la science. Je voulais partager mon temps entre ma femme et mes livres : ainsi, j'aurais connu la félicité parfaite. Il en devait aller autrement.

Marcelle, née du délire de deux êtres dont le rôle d'amants avait rempli toute la pensée, avait une native soif de caresses. Cet ardent besoin d'aimer avait été pour beaucoup, je le reconnus plus tard, dans la spontanéité qui m'avait charmé en elle. Éprouvant un malaise inconscient à vivre dans un milieu dont l'austérité comprimait quelque peu ses élans, elle s'était avancée vers moi, candide, comme vers le libérateur logiquement attendu. Les puissances amatives qui riaient ingénûment sur ses lèvres, ces fringales de baisers demeurées latentes pendant une lymphatique jeunesse, voici qu'elles s'amplifiaient tout à coup, qu'elles envahissaient tout entière la petite âme de Marcelle. Elle était devenue une amoureuse, rien qu'une amoureuse. Quand je compris enfin son évolution, je me sentis glacé par le frisson de l'irréparable.

—

Je tentai la lutte cependant. Je m'insurgeai contre le despotisme caressant de ce monstre adorable. J'essayai de l'intéresser à mes travaux dont jusque-là — par une crainte instinctive

Digitized by Google

peut-être — je ne l'avais jamais bien sérieusement entretenue.

Mes efforts échouèrent misérablement. Il y eut comme un effarement dans les beaux yeux de Marcelle quand j'entrepris de lui décrire, avec une indicible fièvre, les froides merveilles du pays inconnu où s'épanouissaient mes rêves les plus chers. Tout d'abord, sa tendresse encore vive l'incita au mensonge. Mais son âme franche ignorait l'art de feindre, et sa visible contrainte m'attrista plus qu'un refus brutal. Toute sa bienveillance ne l'empêchait pas de m'écouter distraitement ; son esprit rétif ne se laissa pas captiver : je vis l'instant où, las et rebuté, il se déroberait à mon étreinte. Je n'insistai plus. Ce fut entre nous le début d'une amère tragédie intime.

Marcelle était bonne, mais frivole. Du jour où naquit cette cause de mésentente, elle y voulut remédier par un redoublement de caresses : c'est la seule démonstration d'amour qu'elle trouva dans une conjoncture où je l'eusse au contraire souhaitée plus sobre. Elle ne réussit qu'à élargir l'abîme brusquement ouvert sous nos pas. Aussi, pressentant la ruine de notre bonheur, elle m'en attribua soudain toute la responsabilité.

Lorsqu'elle avait constaté que mon horizon ne se limitait pas au drapeau flottant de sa chevelure, elle avait été frappée de stupeur; peu à peu, un vague sentiment de rancune, qu'elle fut bientôt impuissante à combattre, s'était fait jour en elle. Il y avait eu méprise. Elle devint jalouse de je ne sais quelle entité supérieure, mystérieuse et hors d'atteinte, par qui elle se croyait supplantée. Elle eut des colères enfantines et des larmes qui m'emplirent de désespoir.

—

Sur ces entrefaites, je tombai tout à coup assez gravement malade. Pendant de longues semaines, je fus cloué sur ma couche.

Du jour au lendemain, l'attitude de Marcelle se modifia. Elle fut de nouveau affectueuse et loyale; attentive à mes moindres gestes, elle me prodigua les marques du plus tendre

Digitized by Google

et du plus intelligent dévouement. Ma guérison fut en grande partie l'œuvre de sa vigilance. Elle ne quitta pas mon chevet; elle voulut que tous les remèdes me vinssent de ses mains, elle compromit sa santé dans les veilles. Je connus en elle la sœur de charité qu'il y a dans toutes les femmes. Mon cœur s'épanouit de la retrouver telle : malheureux, je ne comprenais pas que, émue par le mal physique, elle devait rester indifférente à la douleur de pensée. Un discret orgueil apparaissait dans ses élans maternels : la satisfaction de me posséder sans réserve, chétif, dans l'inaction de mon cerveau, sans avoir à me disputer à mes livres.

Le temps de ma convalescence nous valut des heures exquises. L'hiver finissait, nous partîmes pour le Midi. Notre voyage fut un enchantement. Il me semblait renaître au bonheur en même temps qu'à la vie. Rentrés vers le printemps dans notre vieille maison, nous passions nos journées au jardin, employant joyeusement en des besognes bucoliques nos forces renouvelées. De blancs bouquets jaillissaient aux branches des pommiers; dans le ciel rajeuni s'éployaient de pâles soies. Nous fûmes heureux dans l'oubli de nos vicissitudes, comme au matin de notre amour.

Mais je perçus bientôt tout le néant de cette félicité végétative. Dès que le travail me fut permis, je sentis que Marcelle m'échappait encore. Cette fois, elle parut prendre son parti : ce fut comme si un armistice avait été conclu entre nous. Au fond, cette tranquillité était plus significative que ses larmes de naguère.

—

Un matin, je m'apprêtais à sortir, quand tinta la sonnette de la grille. J'allai moi-même ouvrir : « Je te découvre enfin, vieux cachotier! » clama, dès qu'il me vit, un élégant quidam que je reconnus aussitôt : c'était Albert, le camarade de mon adolescence tourmentée, mon « lanceur ». Tandis qu'il remportait au barreau ses premiers succès, moi, je m'enfonçais dans mes études solitaires, et nous nous étions naturellement

Digitized by Google

perdus de vue. Toujours verveux, exubérant, portant beau, il nous arrivait, ayant devant le tribunal du chef-lieu une cause sensationnelle à plaider.

J'eus quelque joie à revoir ce témoin des jours anciens. Le dîner fut gai, animé par sa faconde. Il vanta la capitale et ses plaisirs. Marcelle l'écoutait, comme suspendue à ses lèvres. Il parlait de tant de choses qu'elle ignorait encore... Elle souriait comme en songe : son attitude me fit penser au ravissement béat des enfants qu'on mène à la féerie.

Albert nous resta plusieurs jours. En nous quittant, après avoir brillamment gagné son procès, il promit de revenir bientôt. Pendant la semaine qui suivit son départ, Marcelle fut singulièrement nerveuse. Elle eut des silences absorbés, des distractions, des impatiences, des aigreurs qui ne lui étaient pas coutumières; elle récrimina plus d'une fois contre la monotonie de son existence.

Albert tint parole : il nous fit coup sur coup de nombreuses visites. Ses affaires, disait-il, l'appelaient fréquemment dans le pays, où il avait de gros intérêts à défendre. Marcelle, en le revoyant, manifesta quelque confusion; dans la suite, elle parut retrouver sa tranquillité, et tout son enjouement lui revint peu à peu.

—

La vie normale reprit son cours. Des mois s'écoulèrent. Marcelle prit prétexte d'une amie de pension, récemment installée dans le voisinage, pour s'absenter assez souvent. Rentrant de ces courses mystérieuses, elle cherchait une excuse pour s'isoler dans sa chambre. Une fois, je la surpris à son retour. Elle parut violemment troublée, rougissant et pâlissant tour à tour. « J'ai... la... fièvre..., balbutia-t-elle. » Je la considérais avec douleur, et voulus l'embrasser, mais, se dérobant vivement, elle se jeta dans l'escalier. Quand elle descendit pour le souper, son visage était décomposé, je vis qu'elle avait dû pleurer longuement.

Pendant une quinzaine, elle ne sortit plus, et je fus joyeuse-

Digitized by Google

ment étonné, réconforté, aussi, en constatant qu'elle était inopinément redevenue douce et tendre, et qu'elle semblait vouloir, par ses caresses discrètes, me faire oublier l'abandon sentimental dans lequel elle m'avait laissé. J'osais à peine jouir de cette trêve cordiale, quand j'eus à entreprendre un court voyage d'études.

—

Je revins au bout de trois jours. En franchissant le seuil de notre ermitage, je fus saisi d'un pressentiment sinistre. Les choses familières avaient un aspect étrangement morose et hostile. Le soir tombait, il planait un silence de mort. Le cœur battant, étonné de ne rencontrer personne, envahi d'un émoi grandissant, je courus d'une place à l'autre avec l'impression d'errer dans les détours d'une nécropole. J'appelai : tout resta muet. Dans la chambre de Marcelle régnait un grand désordre. Par la fenêtre ouverte, j'entendis le bruit d'une bêche : enfin, par notre vieux jardinier, j'allais peut être savoir quelque chose. Je hélai le brave homme, qui parut fort ahuri de m'apercevoir :

Madame est partie..., dit-il.

Et j'appris qu'après une courte visite d'Albert, Marcelle, munie d'une simple valise, vêtue comme pour une excursion, s'en était allée vers la gare voisine, sans permettre qu'on l'accompagnât, disant qu'elle comptait me rejoindre. Un peu pâle, elle semblait tout à fait calme...

Je crus que je devenais fou. Mes tempes bourdonnaient, un bruit d'écluse emplissait mes oreilles. En chancelant, j'entrai dans mon bureau. De tout cet ensemble des objets aimés, des livres consolateurs, une atroce ironie émanait.

Un rayon du couchant s'attardait sur ma table : j'y découvris alors la blancheur d'une enveloppe. Je rompis le cachet et, dans l'embrasure du rideau, à la suprême lueur du jour, je lus ces brèves lignes :

« ... Jacques, je pars. Nous ne pouvions plus être heureux ensemble. Laisse-moi vivre, et pardonne-moi le mal que je te fais. Avant de condamner mon souvenir, pense qu'il n'y a peut-être pas de ma faute, et que je n'aurais pas pu agir autrement... »

(*A suivre.*) CHARLES DELCHEVALERIE.

Digitized by Google

APERÇU HISTORIQUE ET ÉPISODIQUE

DE LA SITUATION DE LA BELGIQUE

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE

Dans la séance de la Chambre des représentants du 1er mars 1848, Delfosse lança cette phrase célèbre : « Pour faire le tour du monde, comme on affirme qu'elles le feront, les idées françaises n'ont pas besoin de passer par la Belgique, puisqu'elles ont déjà reçu leur application dans nos lois, dans nos mœurs, dans notre Constitution. »

Cette évolution, que Delfosse constatait ainsi, avait été la résultante du bouleversement provoqué par la grande tourmente de 1789. Tout le gothique échafaudage du passé s'était écroulé alors et cette métamorphose sociale avait eu sa répercussion parmi les diverses nations européennes. L'infiltration des idées synthétisées par ces mots fameux : *liberté*, *égalité*, *fraternité*, fut surtout sensible chez les peuples qui subirent momentanément la domination française. C'est ce qui se passa chez nous.

Mais si nous pûmes tirer profit pour l'avenir de la prodigieuse impulsion que la Révolution française donna à cette époque à la cause du progrès, il n'en est pas moins vrai qu'il ne nous fut donné d'aboutir à ce résultat qu'au prix de longues années de souffrances et de vexations de toute espèce. En un mot, nous n'avons bénéficié des idées françaises auxquelles Delfosse faisait allusion, qu'après de rudes épreuves.

A ce point de vue, il nous paraît intéressant d'esquisser le régime auquel la Belgique fut soumise à cette époque, tout en notant en passant les faits curieux qui se présentèrent durant

Digitized by Google

cette période. A peine les Français se sont-ils installés chez nous, que nous sommes à même d'apprécier les bienfaits qu'ils nous prodiguent.

Dès le 23 messidor an II, les représentants Richard et Guiton, envoyés près les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, arrêtent que les assignats de la République française auront le même cours que toute autre monnaie métallique dans la ville de Bruxelles et autres pays conquis. Il est fait défense aux habitants, marchands et autres, d'établir deux prix ou de refuser et discréditer les assignats, à peine d'être regardés comme ennemis de la République et envoyés en France pardevant les tribunaux révolutionnaires pour y être jugés.

Au même moment paraissait un ordre du jour du général Montaigu, en vertu duquel tous les citoyens armés étaient tenus d'apporter leurs armes dans un lieu qui leur serait indiqué dans le courant de la journée. Trois jours plus tard, il était enjoint à tous ceux qui avaient fermé leurs boutiques ou ateliers de les rouvrir sur-le-champ et de reprendre leur commerce, sous peine d'être réputés ennemis de la République et punis comme tels.

On met en réquisition les objets de première nécessité qui peuvent se trouver dans les magasins des particuliers. Défense est faite aux habitants de Bruxelles de renvoyer à l'auberge les soldats de la République qu'il leur est ordonné de loger.

Le 26 messidor, les Bruxellois apprenaient que Laurent, représentant du peuple, envoyé près l'armée du Nord, avait arrêté que les nobles, les ecclésiastiques, les maisons religieuses et les privilégiés de la ville de Bruxelles et de sa banlieue payeraient à la République française une contribution de 5 millions *en numéraire*. Cette contribution devait être acquittée dans les vingt-quatre heures chez le payeur de l'armée à la diligence des magistrats de la ville, sinon il serait pris des otages parmi les magistrats.

Mais les citoyens frappés par cette mesure montrent peu d'empressement à s'exécuter. On fait des appels réitérés. On déclare même qu'à défaut d'espèces l'on est autorisé à apporter de l'argenterie. Il faut croire que l'on continue à faire la sourde

Digitized by Google

oreille, car le 17 juillet 1794, le magistrat de Bruxelles informe le public que, dans la nuit précédente, plusieurs membres du conseil du Brabant et d'autres personnes ont été arrêtées par suite du non-payement de la contribution de 5 millions; qu'en effet, il n'avait été payé jusqu'alors que la somme d'un demi-million de livres, de sorte que si la contribution n'est incessamment versée, les malheurs qui viennent d'arriver ne tarderont pas à être suivis d'autres calamités. Cet avis est accompagné d'autres mesures de rigueur. Le représentant du peuple près l'armée du Nord prononce la confiscation des biens de ceux qui ont quitté le pays. D'autre part, il est ordonné à tous et un chacun des chefs-doyens des cinq serments de Bruxelles, à tous et un chacun des doyens des métiers, comme aussi à tous les receveurs ou administrateurs de corps et communautés religieuses de porter dans les vingt-quatre heures à la trésorerie de la ville tous les deniers appartenant aux serments et corporations qu'ils pourraient avoir en caisse, pour subvenir par là, autant que faire se peut, à la contribution de 5 millions.

Ce régime n'était pas de nature à combler nos concitoyens d'enthousiasme, aussi est-il besoin de leur apprendre à être joyeux malgré eux. Ceci résulte à l'évidence de la curieuse « avertence » suivante du 30 juillet 1794 :

« Le magistrat de la ville de Bruxelles prévient ses concitoyens que ce jour ayant été choisi pour fraterniser avec la République française, il s'attend que chaque habitant témoignera son allégresse en illuminant ce soir, et il invite les habitants, au surplus, à manifester toute l'étendue de la joie dont on doit être pénétré dans un aussi grand jour, attendu qu'il devient pour les Belges l'aurore d'une felicité sans fin. »

L'aurore de cette félicité est singulièrement assombrie par la proclamation du 31 août suivant, qui commine la peine de mort contre tous ceux qui entraveraient la circulation des assignats.

Ces menaces produisirent leur effet, car, le 3 septembre 1794, la contribution pécuniaire était à peu près entièrement acquittée. Il ne restait à percevoir que cent cinquante mille

Digitized by Google

livres dont le clergé était débiteur. Cette situation provoqua la mise en liberté des otages.

La tiédeur des Belges pour le régime nouveau persistant, le magistrat de la ville de Bruxelles, sur l'ordre de l'adjudant général Leclercq, enjoignit à tout individu des deux sexes de l'arrondissement de Bruxelles de porter d'une manière visible sur la tête ou sur la poitrine la cocarde tricolore, à peine d'être arrêté comme suspect et détenu pendant trois mois ou plus et même jusqu'à la paix, selon les circonstances. Il était toutefois loisible aux femmes de ceindre leur tête d'un ruban aux trois couleurs consacrées à la liberté, au lieu de porter la cocarde.

Comme les citoyens se refusaient à décorer leurs maisons d'un drapeau tricolore les jours de décade, le magistrat leur en donna l'ordre formel.

Le 11 nivose an III, les représentants du peuple font aux Bruxellois l'agréable communication suivante : « Considérant, disent-ils, que la contribution en numéraire imposée sur la ville et le quartier de Bruxelles n'est pas proportionnée à ses moyens, ils arrêtent que la contribution, portée d'abord à cinq millions, demeure fixée à dix millions en numéraire.

La contribution devra être versée dans la caisse du payeur général de l'armée à Bruxelles, et entièrement soldée le 30 du mois suivant.

Faute de payement à cette époque, la contribution augmentera de cinquante mille livres par jour de retard, et il sera levé des otages. »

Tandis qu'on pressurait ainsi la population, l'on prenait ombrage de bien singulières atteintes à la liberté. C'est ce qu'on peut constater en voyant, le 16 floréal 1795, le général de division Ferrand aviser ses concitoyens qu'une infraction à la liberté des costumes avait été commise dans le parc de Bruxelles à l'égard de quelques jeunes gens qui s'y promenaient ayant les cheveux relevés en tresse et soutenus par un peigne. Quoique ce costume ne dût rien annoncer de suspect, dit le général, ils ont été insultés et contraints d'abandonner leur promenade. En conséquence, les citoyens sont invités à ne

Digitized by Google

point gêner la liberté des costumes et à se rappeler que l'union entre les citoyens fait la force des républiques.

La presse de l'époque nous réserve aussi des surprises; c'est ainsi que nous lisons dans le *Républicain du Nord*, du 11 novembre 1795, le curieux problème à résoudre que voici : Les juridictions et les cours ecclésiastiques se trouvent absolument supprimées par l'article 5 de l'arrêté du 30 vendémiaire dernier. Or, une fille de Bruxelles, séduite par un jeune homme de Bruxelles, souhaiterait mettre obstacle au mariage de celui-ci avec une autre fille; mais le curé devant lequel veut se marier le jeune homme refuse de respecter la défense parce qu'elle n'est pas appuyée d'un ordre de la cour ecclésiastique.

Quel est le moyen de parer à cet inconvénient?

Aucun document ne nous donne la solution proposée au problème présenté par le journal.

Le calendrier républicain, à raison de sa forme inusitée, avait été l'objet de nombreuses critiques. Un bon républicain s'en fit le défenseur, et la thèse qu'il émit à cet égard est assez amusante. En voici la quintessence :

Le mot annuaire, substitué à celui de calendrier, est justifié parce que l'ancien mot calendrier ne pouvait être bon que chez les Romains, qui divisaient leurs mois en calendes, nones, ides.

Des mois inégaux entre eux composaient l'année; ils étaient consacrés à des divinités fabuleuses que nous n'adorons plus, à Janus, à Mars, à Mercure, ou portaient les noms de ces deux Romains qui doivent être en horreur à des Français, puisqu'ils renversèrent la République. Ce mois d'août qui blessait si fort les oreilles de Voltaire que, de son autorité privée, il lui en avait substitué un autre, méritait-il aussi d'être conservé? Et ce mois de septembre qui n'était point le septième de l'année, cet octobre qui n'en était point le huitième, etc.

Qu'ont fait les réformateurs? Ils ont divisé l'année en douze parties égales, ont donné à chacune de ces parties des dénominations harmonieuses, pittoresques, dont la seule prononciation indique la saison où ces mois sont placés, la température de l'air à cette époque.

Digitized by Google

Dans l'ancien calendrier, le commencement de l'année ne concordait ni avec les saisons, ni avec les signes : dans le nouveau, on l'a fixé à l'un des deux points que l'on peut trouver et déterminer le plus facilement dans l'orbite que parcourt notre planète.

La division du mois par décades est avantageuse. D'abord, cette division rend les jours de repos bien plus rares ; et c'est un grand bénéfice tant pour l'État que pour les citoyens. Ensuite, fallait-il conserver cette division par semaines, qui se fût mal accordée avec la division décennale ?

Quant aux nouveaux noms de primidi, duodi, etc., ils sont nécessaires pour indiquer plus facilement et par la seule prononciation, si l'époque que l'on veut désigner est au commencement, au milieu ou vers la fin de la décade — ceux qui sont attachés au dimanche doivent l'être aussi aux anciennes dénominations des jours de la semaine. — Cependant, n'est-il pas plus naturel de dire le deuxième, le troisième jour de la décade, que le jour de Mars, de Mercure, de Jupiter ? Car voilà ce que signifiaient les mots mardi, mercredi, jeudi, etc. En prononçant le mot Vendredi-Saint, on ne disait rien autre chose que le saint jour de Vénus.

Dans le nouvel annuaire républicain, les grains, les pâturages, les arbres, les racines, les fleurs, les fruits, les plantes sont disposés de manière que la place et le quantième que chaque production occupe est précisément le temps où la nature en fait présent à l'homme. Les instruments aratoires sont placés au temps précis où l'agriculteur s'en sert. Dans l'hiver, cette époque du repos de la terre, on a substitué aux productions végétales que l'on ne trouve plus à sa surface, les substances du règne animal et minéral immédiatement utiles à l'agriculture.

Ce dernier classement a le privilège d'exciter surtout la verve du défenseur de l'annuaire.

Qu'importe, s'écrie-t-il, que l'on ait attaché tels ou tels noms aux jours de l'année ? A-t-on fait de ces noms-là des objets de vénération ? A-t-on dit : Tel jour est consacré au froment, à la herse, au rateau, comme il l'était autrefois à saint Loup,

Digitized by Google

saint Luc, saint Gilles, saint Nicodème? Non certes. On n'a voulu que rappeler (et c'était souvent chose ignorée par des hommes qui se croyaient bien savants) que telle plante donnait à telle époque ses fleurs ou ses fruits; que dans ce mois-là on faisait telle récolte, ou plantait tel arbre; que dans un autre, on tondait les brebis, que l'on employait la charrue ou le sarcloir, etc. — Oh! si j'avais un fils, n'aimerais-je pas mieux lui enseigner l'histoire naturelle du bœuf ou du cheval, les propriétés de la luzerne, du sainfoin, les usages du van ou du crible que les historiettes de la Magdeleine, de Marie égyptienne? Et vous, mordant détracteur du calendrier nouveau, qui trouvez si ridicule de voir saint Bruno remplacé par un âne et sainte Ursule par un taureau, comment expliquerez-vous à votre fille ce qu'est la sainte fête de la Circoncision, celles de l'Incarnation, de la Conception, de la Purification et quelques histoires graveleuses de l'Écriture sainte?

On fait la chasse aux prêtres réfractaires, cinq d'entre eux sont arrêtés à Anvers. Un journal annonce qu'il y en a plus de trois cent cinquante qui se trouvent dans le seul département des Deux-Nèthes. Ils se servent, dit-il, d'un jargon mystique, auquel ils initient les nobles dévots qui leur donnent à manger. Ce n'est plus la soupe, mais la manne qu'ils vont prendre chez M^me^ L. Les médianites, disait dernièrement un grand lévite — ex-palestiniste — (c'est le mot mystique) dans une cène qui se donnait chez M^me^ V., les médianites ont été forcés de se replier en grand désordre en deçà du Jordan et Gédéon est à leurs trousses. Cela voulait dire en français que les carmagnols avaient été chassés en deçà du Rhin et que le général Clairfayt est à leurs trousses. Depuis ce temps-là, ce grand lévite est en vogue à Anvers. Il n'y a pas de maison comme il faut où il ne mange souvent et la manne et l'agneau pascal; il est devenu l'instituteur des jeunes filles et enseigne le jargon mystique aux gens du bon ton.

Notons en passant qu'on ne manquait pas de célébrer le 21 janvier, par une fête dite patriotique, l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Le récit de cette cérémonie est curieux, en ce qu'il fournit la note que l'on s'efforçait de donner aux

Digitized by Google

Belges. Voici en quel style emphatique l'on rapporte cet épisode :

« Que la réunion des patriotes présente un spectacle touchant, quand, confondus les uns parmi les autres, ils ne semblent faire qu'une seule famille de frères et d'amis et quelle différence entre un cortège de républicains, chantant gaiement les airs chéris de la patrie et une procession de bigots, marchant stupidement deux à deux, un cierge en plein jour à la main et nasillant des psaumes en mauvais latin, pour honorer le bon Dieu qu'un prêtre porte sous un dais, au bruit d'une centaine de clochettes et de sonnettes!

« Nous l'avons vue, la fête républicaine du 21 janvier, de ce jour mémorable dans les fastes de la liberté française, il n'y avait là ni prêtres, ni moines, ni chanoines. On n'y voyait ni le froc, ni la soutane, ni l'aumusse, ni la mître; mais on y voyait des fonctionnaires publics et des écharpes tricolores — des vieillards, des enfants; — là flottaient ces drapeaux, la terreur des despotes et des esclaves, là marchaient les héros du 14 juillet, du 10 août, de Jemappes et de Fleurus! Au lieu d'*Oremus*, de psaumes, une musique guerrière exécutant la *Marseillaise*, le *Ça ira*, le *Chant du départ*, la *Carmagnole*, et tous ces chants civiques, qui les premiers ont ébranlé le trône du despote français. Le peuple ne se prosternait pas au passage du cortège, mais il battait des mains. Des bannières tricolores étaient arborées partout.

« C'était l'anniversaire de la punition d'un roi parjure; jamais les Belges n'aimèrent les tyrans; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient pris part à la joie de leurs nouveaux frères, les Français; si, en 1790, ils eussent pu juger Joseph II, comme les Français en 1793 ont jugé Louis XVI, celui-là, nous n'en doutons pas, eût subi la même peine que celui-ci.

« Le cortège s'étant rendu au temple de la loi, le citoyen Malarmé, ex-membre de la Convention nationale et actuellement accusateur public du tribunal criminel du département de la Dyle, monta le premier à la tribune; un discours prononcé avec l'accent de l'enthousiasme républicain électrisa les âmes d'un nombreux auditoire.

Digitized by Google

« La journée s'est passée en festins et en banquets civiques, la soirée et la nuit en danses et en bals.

« Plusieurs patriotes de 89, et parmi ceux-ci plusieurs républicains belges, se sont réunis en banquet civique à la maison Perignon. »

Comme on peut le voir, les Belges sont peu nombreux, de l'aveu même de l'auteur du compte rendu de cette fête patriotique.

A Anvers, où une fête analogue avait également eu lieu, la presse républicaine se borne à constater que l'on a pu remarquer, en cette occasion, une espèce d'amélioration d'esprit public. Puisse-t-elle être sincère! s'écrie-t-elle. Ce n'est pas encore cela qui témoigne de l'enthousiasme des Belges pour le nouveau régime.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la rentrée de l'impôt forcé ne s'effectue que difficilement. Ce qui se passe à Louvain nous en donne la preuve. Les Dames blanches n'ayant pas payé le premier tiers de leur taxe dans cette imposition, la force armée se rendit au couvent à l'effet de présider à la vente des meubles. Les Frères cellites ne payant pas non plus, on logea quelques militaires dans le couvent, et le supérieur finit par s'exécuter.

Voici un autre exemple qui nous est narré de la façon dont on faisait rentrer le montant de l'emprunt.

La scène se passe à Anvers.

Une foule d'émigrés rentrés n'ayant pas encore payé leur quote-part de la contribution militaire à laquelle pendant leur absence ils avaient été taxés, on a dû prendre des mesures à leur égard. Or donc, le commissaire près la municipalité, accompagné de deux officiers municipaux, se rendit dernièrement chez Monsieur Le C... « Le citoyen est-il chez-lui? — Non, monsieur. — Et les citoyennes? — Non, monsieur. — Il n'y a donc personne? — Non, monsieur. — Eh bien, dans ce cas, il ne me reste qu'à faire mon devoir, d'apposer les scellés sur le salon, la cuisine, etc. etc. » Lorsque deux ou trois voix aigres et glapissantes se font entendre — « Ah! monsieur le commissaire, ne nous scellez pas, ah! mon Dieu, ne nous mettez pas sous scellé. »

Digitized by Google

— Et les dames de descendre précipitamment en craignant toujours qu'on ne les scellât. Comme elles s'étaient chargées d'une cassette, le commissaire, soupçonnant qu'elle contenait ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison, la fit mettre sous le scellé; il ne s'en trompait pas moins; pour atteindre ce but, il fallait sceller tout bonnement les porteuses mêmes de la cassette.

Déjà la renommée aux ailes rapides avait rempli la Belgique du bruit que les demoiselles Le C. étaient renfermées sous scellé dans leur chambre à coucher. Il fallait voir un millier de badauds passer, repasser devant la maison, saluer, faire des gestes et jurer qu'ils avaient aperçu quelque chose à travers la jalousie d'en haut. Et pendant ce temps, ces vertueuses personnes étaient à remercier Dieu dans l'église des Récollets de ce que le commissaire ne les avait pas scellées. Le lendemain, une partie de la quote-part fut payée.

Nous avons vu plus haut que les femmes montraient peu d'empressement à se parer des couleurs républicaines; leur attitude hostile provoque la mesure suivante annoncée par proclamation :

« Le commissaire du pouvoir exécutif près l'administration municipale du canton de Bruxelles aux citoyennes de ce canton :

. . . . . .

La Convention nationale décrète que les femmes qui ne porteront pas la cocarde seront punies la première fois de huit jours de prison.

Bruxelles, 6 floréal an IV.

N. ROUPPE.

Parmi les incidents piquants relatés par la presse de l'époque, relevons celui-ci, narré par le *Républicain du Nord* à la date du 29 mars 1796.

Le curé d'une paroisse de G... appelé dans un des faubourgs pour y administrer un moribond, se mit en devoir de sortir par une des portes de la ville. Il était, comme c'est l'usage, accompagné de plusieurs lucifères ou porte-flambeaux, de plusieurs porte-baldaquin, du porte-clochette, du corps de musique

Digitized by Google

attaché à la confrérie du *Vénérable*, de plusieurs chapelains *in albis*, qui pour 10 sous nasillaient des psaumes et des antiennes en faux bourdon ; suivait la queue composée du porte-cérémonial, des parents du moribond et de quelques voisins désœuvrés. Le cortège, arrivé près de la porte... *Halte-là*, dit le factionnaire, *vos passeports*. Et tout le monde de se regarder, de chuchoter. En avez-vous? — Moi non. — Et vous? Bref, personne n'avait de passeport. Et l'inflexible soldat continuait de barrer le passage. Alors des regards expressivement piteux se tournèrent vers celui qui d'un souffle... C'était bien le temps! Mais néant. Mon ami, dit doucereusement le sacristain, ne voyez-vous pas que c'est... là ..? Le militaire ne voyant là.. que des hommes bizarrement accoutrés, dépourvus de passeports, fut impitoyable et voilà le cortège qui toujours en chantant rebrousse chemin et se fait délivrer un passeport en masse, Il commençait par ces mots : *Permis au Bon Dieu de passer*. Et finissant par ceux-ci : *Bon pour une fois*.

On possède aussi le récit d'un voyageur qui se rend à Hal et qui croit en bon chrétien devoir aller rendre ses devoirs à Notre-Dame de Hal. Il est très étonné de voir deux vieilles femmes s'approcher de lui mystérieusement et lui demander s'il n'aurait pas la dévotion de leur laisser faire pour lui, moyennant finances naturellement, le grand tour que « notre chère petite dame » (*Ons lief-vrouwken*), selon leur expression, ne fait qu'une fois par an. Il refuse, sous prétexte qu'il est assez ingambe pour accomplir lui-même cette promenade, mais donne un gros sou à la plus vieille et voilà que ses compagnes se battent avec elle pour partager l'obole.

Le voyageur constate qu'on vend aux portes de l'église une foule d'objets sacrés qui ont *touché* la vierge et qui par suite ont leur vertu, notamment des petits cors ou cornets d'argent ou de cuivre qui préservent ceux qui en sont porteurs de mort subite ou violente, des scapulaires de soie indispensables aux femmes enceintes, des rosaires à dix grains excellents pour trouver des maris, etc. Le narrateur parle aussi des banderoles et des guidons de papier dont les pèlerins se parent au retour de leur voyage.

Digitized by Google

Et dire qu'en dépit du progrès qui suit une marche constante, nous en sommes à cet égard au même point qu'il y a un siècle! Il suffit de se rendre à Hal pour s'en convaincre.

Si nous examinons comment s'opérait l'administration du pays, nous constaterons que le régime en vigueur était loin de mériter les éloges. Prenons, pour le prouver, cet exemple que cite Lanzac de Laborie.

Le citoyen Boutteville fut chargé d'achever l'organisation des autorités et de presser la rentrée des contributions. Son rôle était assez vaguement déterminé. L'arrêté qui le nommait n'était pas moins discret au point de vue de ses émoluments. Mais Perès et Dortiez de l'Oise, qui avant lui représentaient le gouvernement, n'eurent garde, en quittant Bruxelles, de laisser leur successeur dans le besoin. Le 29 frimaire 1796, c'est-à-dire la veille du jour où ils devaient l'installer, ils prirent un arrêté qui lui attribuait gratuitement la jouissance de l'hôtel du duc d'Arenberg, l'usage de deux voitures et d'une paire de chevaux, et dont l'article 4 était ainsi conçu : « Il sera fourni audit commissaire, sous sa responsabilité et jusqu'à nouvel ordre du Directoire, par les agents respectifs de la République, la farine, le pain, la viande, le sucre, le bois, la chandelle, le foin, l'avoine, le son, et généralement tous les objets qui étaient fournis aux représentants eux-mêmes, et ce sur des mandats signés de lui et portant l'empreinte de son sceau. »

Plus tard, le 8 messidor (26 juin 1796), un arrêté du Directoire fixa définitivement le traitement de Boutteville à 500 livres par mois, valeur métallique, plus 1,000 livres par mois pour ses frais de bureau et secrétariat outre, et non compris ses frais de bureau et ports de lettres.

Mais lorsqu'il fut requis de justifier de l'emploi des bons de réquisition que les commissaires Perès et Dortiez lui avaient temporairement concédé, il fut amené à faire entrer en ligne de compte des réquisitions telles que celles-ci : 95 livres de sel, 90 de riz, 110 d'huile d'olive, 190 de chandelle, 291 de sucre blanc, 80 litres de vinaigre, et 160 d'eau-de-vie! Le tout pour

Digitized by Google

six mois d'exercice. Le ministre somma Boutteville de rembourser les deux tiers de ces dépenses.

Le commissaire fut relevé de son poste le 20 janvier 1797.

Comme les Belges ne mettaient aucun empressement à accepter des fonctions publiques, voici comment on s'y prenait pour les y contraindre.

L'arrêté de l'administration centrale de l'Escaut du 4 nivose (24 décembre 1796) nous en donne un curieux exemple. L'arrêté, précédé de considérants interminables, dit ceci :

ARTICLE PREMIER. — Conformément aux arrêtés des représentants du peuple des 10 et 11 prairial an III, qui mettent en réquisition les citoyens appelés à remplir des fonctions publiques, il se fait dans ce jour, par cette administration, une seconde sommation aux citoyens (suivent les noms) de venir remplir leurs fonctions dans les vingt-quatre heures.

ART. 2. — A défaut par eux de s'être rendus à leur poste ledit délai écoulé, il sera placé chez eux deux militaires, auxquels ils donneront la subsistance et le logement et qu'ils payeront en outre à raison de 5 livres par jour.

ART. 3. — En cas de continuation de refus, les militaires seront journellement augmentés de deux pendant dix jours; ces militaires devront être nourris, logés et soldés de la même manière.

ART. 4. — Si après ce délai la résistance est toujours la même, lesdits citoyens seront condamnés par cette administration et par forme de police à une amende de 500 livres par chaque jour de retard qu'ils mettront à se rendre à leur poste.

ART. 5. — La garnison ne sera ôtée aux réfractaires et les amendes ne cesseront que lorsqu'ils se seront rendus à leurs fonctions.

Ce moyen de « persuasion » devait vaincre toutes les résistances.

A la même époque, l'on procédait à l'évacuation des monastères, qui étaient nombreux dans le département de la Dyle. On cite, en effet :

Digitized by Google

Le prieuré de Bois-Seigneur-Isaac, l'abbaye de la Ramée (canton de Jodoigne), l'abbaye de Prémontrés de Heylissem (canton de Hoegaerde), les monastères de Daelenbroek et de l'Annonciade, à Tirlemont; les Récollets de Ledeberg, ainsi que les carmes chaussés (canton de Lennick-Saint-Martin), l'abbaye de Grand-Bigard, celle de Forest, l'abbaye d'Afflighem. A propos de cette dernière, voici le coup d'œil qu'un curieux donne de ses caves : « Les caves de cette abbaye sont peut-être les plus belles de l'Europe après celles du château d'Heidelberg. Une foule de curieux va depuis quelques jours admirer la longueur, la largeur et la profondeur du vaisseau, assez vaste pour que 3,000 hommes puissent y manœuvrer à leur aise. »

On compte dans ces caves 187 bacs à vin — chacun de ces bacs peut contenir environ 200 bouteilles — cela fait net 37,400 bouteilles. Or, c'est un fait, et tous les concierges de l'abbaye l'attesteront, qu'en septembre 1789 tous ces bacs étaient pleins, qu'en juillet 1790 les deux tiers étaient vidés, et qu'avant novembre suivant le déficit était de nouveau rempli; qu'on ajoute à tout cela l'énorme quantité de vin en futaille, et l'on se formera une idée de la masse du vin qui se buvait à Afflighem.

Il était réservé, à la fin du XVIII^e^ siècle, aux oratoriens de Montaigu, les seuls que la loi du 15 fructidor n'avait pas atteints, de nous offrir le spectacle d'un exorcisme. Voici le récit qu'en donne un témoin :

« Une fille d'environ 23 ans, assez jolie et portant dans toute sa physionomie des traits de douceur, altérés quelquefois par des convulsions auxquelles on la dit sujette, est entre les mains des oratoriens. Elle est possédée du démon, on l'exorcise. Voilà neuf jours, dit-on, que l'on conjure le démon de sortir du corps de cette créature et il ne sort pas! Ni les exorcismes, ni les bénédictions, ni l'eau bénite, ni l'image miraculeuse de la Vierge, rien n'a pu engager, jusqu'à ce moment, le tenace démon à dénicher. Plusieurs prêtres de Louvain, parmi lesquels des membres de la faculté de théologie, se sont, à ce qu'on assure, encore rendus sur l'endroit pour coopérer plus

Digitized by Google

efficacement à l'exorcisme. Il faut attendre le résultat de tous ces efforts qui ne laisseront pas de tourner au profit de la maison de Dieu.

« La démoniaque est native d'un faubourg d'Anvers. Elle est accompagnée d'une sœur à peu près de son âge et du vicaire de son village. Un chirurgien qui lui a tâté le pouls n'y a pas trouvé le moindre dérangement. Elle va seule à l'église et elle n'a des convulsions que lorsqu'on se met à l'exorciser. Alors, on la retient à force de bras, on la serre, elle souffre, on entend des hurlements. Les oratoriens et d'après ceux-ci les bons villageois assurent que si on ne prenait pas ces précautions, elle volerait par l'église, ferait le *saut de corps* et déchirerait en lambeaux tous ceux qui s'en approcheraient. Nous doutons si les noms de Jésus ou de Marie font entrer ce diable en convulsions; il paraît, au contraire, qu'il est d'une nature assez douce, endurante, pateline. Il n'a encore répondu ni en latin ni en grec aux exorcistes qui l'interrogent, il ne sait pas même le français, ce qui est assez étonnant dans les circonstances actuelles. Tout le mal qu'il fait, c'est de cracher au visage de ceux qui ne regardent la démoniaque que d'une certaine façon, et comme il est très naturel que le diable n'aime pas les juges de paix, celui du canton de Montaigu, le citoyen Van Elderen, doit avoir été honoré d'une marque particulière du souvenir d'Asmodée. On croit que c'est le nom du démon qui a gardé jusqu'ici le plus sévère incognito. »

Voici la façon dont on procédait à l'exorcisme :

On arrive à la chapelle tranquillement, décemment. On saisit la jeune démoniaque. On lui assujettit les jupes au bas des jambes et, au moyen d'une sangle qui lui passe autour des hanches, on l'attache à une table sous laquelle passent les deux bouts de la sangle, de manière à ne gêner en rien les mouvements de ses jambes et de tout le corps. C'est le docteur Havelange qui prête son ministère à cette scène. Il est armé d'un petit talisman de forme cylindrique de trois ou quatre pouces et recouvert d'un linge blanc. Ce petit talisman opère les effets les plus merveilleux. Lorsque M. Havelange tient cette machine miraculeuse de la main droite, il commande à

Digitized by Google

la possédée de lui donner la main dans sa gauche en traitant le diable de coquin. Le diable obéit sans difficulté à sa semonce. Mais, dès que l'exorciste présente la main où est placé le précieux talisman, le diable fait beaucoup de façons. Il faut alors employer les gros mots : *Au nom de Dieu, coquin, donne-moi la main!* Alors le coquin la donne, mais en frémissant. Lorsque M. Havelange repose le talisman sur l'estomac de la possédée, elle éprouve de violentes agitations, on entend un cri aigu sans qu'on aperçoive le mouvement des lèvres. Enfin, le moment le plus terrible approche. On descend la madone de Montaigu de sa niche, on place ce fétiche sur les jambes de la possédée... Frémissements, cris affreux, convulsions qui répandent une sainte terreur dans l'âme des fidèles Après une scène horrible, cette malheureuse approche les genoux de sa bouche et les mord avec violence. Sa force est telle, à ce que disent les hommes de l'art, que si on s'obstinait à placer la Vierge et à la tenir sur ses jambes, il y aurait tout lieu de craindre que le diable n'envoyât la statue miraculeuse se briser contre les murs du temple!

Toutes ces opérations sont interrompues par des génuflexions, des oremus. Après quelques simagrées telles que celles-là, on fait retirer tous les spectateurs de la sacristie, on la ferme... Le peuple en prières écoute ; le bruit redouble, les hurlements sont affreux; des légions de démons paraissent déchaînés...

Et voilà ce qui se passait chez nous à la fin du siècle dernier !

Veut-on avoir une idée des facilités de déplacement dont on disposait à cette époque? Voici de quoi nous édifier à ce sujet. Un avis annonce au public que : des berlines de Bruxelles pour Paris, moyennant 72 livres, sans passer la nuit via Gand, Lille, Arras, Amiens, Beauvais feront la route en quarante-cinq heures, les couchers devant avoir lieu à Lille et à Amiens.

Ces berlines, suivant l'avis en question, sont montées sur quatre bons ressorts sûrs et commodes tant pour les voyageurs que pour les effets. Les bureaux sont à Bruxelles, rue des Petits-Carmes, Hôtel de Londres; à Paris, rue de l'Oratoire, 147, près le Louvre.

Digitized by Google

Parfois une voiture « en retour » fournit l'occasion de se rendre dans des régions avec lesquelles on n'est pas en communication régulière. C'est ainsi qu'on annonce « qu'une voiture à quatre places, bien suspendue, de retour pour Paris et Rennes en Bretagne, partira sous deux jours à la commodité des voyageurs. S'adresser à l'Hôtel d'Angleterre, rue de la Madeleine, où on trouvera le voiturier. »

(*A suivre.*) ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU PAPE GRÉGOIRE

Malgré les travaux remarquables des médiévistes français et allemands, malgré les nombreuses éditions commentées et annotées des principaux mouvements de la langue romane, malgré la propagande incessante et les publications si soignées de la « Société des anciens textes », la littérature du moyen âge continue de laisser le public et les lettrés absolument indifférents et ne consent à découvrir entièrement son charme et sa poésie qu'aux érudits passionnés. La lecture des textes originaux réclame, en effet, une sérieuse initiation philologique. Les savants, familiarisés depuis longtemps avec la langue du monde féodal, sont eux-mêmes quelquefois arrêtés par le sens d'un mot. Une simple traduction, d'autre part, serait impuissante à communiquer l'impression de grandeur pittoresque et de réalité vivante qui se dégage de toutes les œuvres littéraires du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. La poésie épique et lyrique de cette époque n'offre qu'une peinture extérieure de la société contemporaine ; sa physionomie, admirablement plastique, ne recouvre à vrai dire que des sentiments conventionnels. La littérature romane n'exprime point, comme on le répète trop souvent, le fond de l'âme gauloise ; elle donne plutôt l'image minutieusement exacte de la France ancienne. Mais à cause même de ces qualités d'objectivité, elle ne supporte pas la traduction, comme les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, par exemple, dont le sens intérieur résiste aux transpositions les plus médiocres. Ainsi, sous le chiton aux mille plis de la Polymnie antique, on voit se dessiner les lignes harmonieuses d'un corps divin, tandis que sous les draperies merveilleuses et si dramatiques des vierges de Chartres ou de Reims, l'œil ne peut percevoir que des formes indécises, sans caractère propre et sans cohésion...

Un seul moyen s'offre de faire sentir à la masse des lecteurs la beauté si particulièrement pittoresque des poèmes du moyen âge : l'adaptation, soit en vers — mais il faudrait pour cela posséder le génie spécial que Victor Hugo déploya dans certaines pièces de la

Digitized by Google

Légende des siècles — soit en prose. C'est ce dernier parti que nous avons adopté pour un récit d'une grandeur et d'un pathétique étranges, dans lequel apparaissent les traits caractéristiques de ce moyen âge, « énorme et délicat », comme dit Verlaine, et qui n'est pourtant lui-même que la transposition d'une fable sublime de la mythologie grecque.

La *Légende du pape Grégoire*, en effet, emprunte ses principaux éléments aux tragédies de Sophocle : *Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone*. Le héros du poème médiéval est le pape Grégoire le Grand. Appelé à l'apostolat en l'année 590, Grégoire, qui redoutait sans doute le poids d'une telle dignité, demanda tout d'abord à l'empereur d'annuler son élection. Il parut singulier que ce fils d'une famille illustre — Grégoire descendait d'une ancienne maison patricienne — dont la vie fut un exemple de vertu et de travail, commençât par refuser la tiare. L'imagination populaire ne pouvait être satisfaite par l'explication toute simple de la vérité, et l'on se tortura l'esprit pour découvrir la solution du mystère. Vers le début du XIIe siècle, on continuait encore de se raconter les aventures extraordinaires auxquelles Grégoire le Grand avait été mêlé avant son élévation au trône papal; mais les versions sans doute étaient contradictoires. Un trouvère entre temps avait appris, soit en feuilletant les livres latins, soit en fréquentant les *clercs* de sa paroisse, qu'un « seigneur thébain » des temps reculés, poursuivi par une fatalité épouvantable, était devenu le meurtrier involontaire de son père et l'époux de sa mère. Notre « jongleur » interpréta à sa façon la légende païenne en attribuant à ce pape, dont la merveilleuse histoire s'entourait de voiles impénétrables, tous les malheurs du héros grec et même quelques autres. Il fit donc de Grégoire une sorte d'Œdipe chrétien, fils d'un amour criminel d'un frère pour sa sœur et devenant, sans le savoir, le mari de sa mère.

Dans la tradition mythologique, Œdipe est le jouet involontaire de l'*ineluctabile fatum*. « Mais je suis innocent! » s'écrie le roi de Thèbes dans *Œdipe à Colone*. Il ignorait, en effet, quel était son adversaire, et se trouvait en cas de légitime défense quand, après avoir quitté Polybe, son père adoptif, il rencontra le char du vieux Laïus. Son père l'avait provoqué, puis frappé à la tête avec son fouet garni d'un double aiguillon. Le malheureux descendant des Labdacides s'était ensuite crevé les yeux, non pas précisément à cause de son meurtre et de son inceste, mais parce qu'il avait honte d'être *maudit des dieux*. Œdipe, du reste, trouve une sépulture dans les bois sacrés de Colone et sa fin s'entoure d'une paix sereine et auguste, comme si les puissances de l'Olympe, longtemps liguées contre le vainqueur du sphynx, devaient faire pardonner par cette faveur suprême leur haine implacable et injuste.

La fatalité est remplacée dans la *Légende du pape Grégoire* par le

Digitized by Google

Diable, la force méchante et aveugle qui, dans tous les récits médiévaux, combat les bons instincts des hommes et lutte — souvent avec avantage — contre l'autorité divine. Mais le corps peut appartenir à Satan sans que l'âme consente à la chute, et dans ce cas, très fréquent, la victime du démon reste innocente aussi bien que la victime des oracles et des dieux. Grégoire, fils d'un frère et d'une sœur, époux de sa mère, n'est pas plus coupable que le monstrueux Œdipe. Néanmoins, pour « humaniser » complètement leurs récits, le dramaturge antique et le trouvère du moyen âge font de leur héros respectif un objet de réprobation générale. Littré, en parlant de la *Légende du pape Grégoire*, dénonce ce dernier trait, si juste et si réel, comme un effet littéraire, une complication artificielle, absolument en contradiction avec la morale du sujet. Nous y voyons, au contraire, un soutien indispensable à la bonne marche de l'action. Quelles que soient la pureté et la bonté d'un homme, n'inclinons-nous pas toujours à le rendre responsable des fautes de ses parents, et ne le condamnons-nous pas impitoyablement pour des fautes qu'il a commises involontairement?

C'est par des offrandes, par des libations propitiatoires et des prières qu'Œdipe éloigne le courroux des dieux; Sophocle nous le montre dans l'attitude d'un *suppliant*. Le moyen âge fera de Grégoire, de qui le destin fut identique, un *pénitent*, rachetant sa « forfaiture » et la « coulpe » terrible de ses parents, par une longue vie de sainteté et de renoncement. Ici la légende emprunte à la mysticité du temps l'une de ses plus saisissantes conventions morales. Grégoire s'afflige de sa naissance et de son inceste; mais à cette époque, il n'est pas de faute inexpiable, pas de péché, de honte qu'une prière sincère ne réussisse à effacer. Un repentir profond éloigne les remords les plus cruels, une larme d'un pécheur endurci rachète jusqu'au crime. Après dix-sept ans de souffrances, Grégoire est honoré comme un saint, et la voix publique, par l'organe du trouvère, le déclare seul digne de succéder à l'*apostole* défunt.

Nous croyons avoir résumé le curieux problème de morale que soulève cette singulière odyssée d'un grand pape. L'existence de cette légende prouve une fois de plus que la poésie médiévale ne naquit point spontanément comme on est trop porté à le croire et que les trouvères connaissaient assez bien la littérature antique. Ainsi que le dit M. Gaston Paris, « ils étaient les seuls historiens, les seuls maîtres, les seuls poètes, les seuls savants »; mais nous avons tort de parler de leur science avec ironie. Les clichés sur le « moyen âge ignorant et tout d'instinct » ont fait leur temps. Les poètes d'alors étaient souvent des lettrés; ce n'est pas toujours le cas aujourd'hui. Les imitations latines, allemandes et anglaises de notre *Légende* sont là aussi pour attester la force d'expansion de l'ancienne

Digitized by Google

langue française et pour montrer la véritable fascination que les écrivains des pays d'oc et d'oïl exerçaient sur les poètes étrangers. Pas plus que la traduction simple, notre adaptation de la plus ancienne version française ne saurait rendre le charme coloré, la naïveté gracieuse, la musique exquise des vers originaux ; on comprend, en les lisant, que Dante, un moment, put avoir la pensée d'écrire sa *Divina Commedia* dans la langue des premières gestes, et qu'un poète, en parlant des admirables créateurs de ce temps, ait dit

....ils ôtent le noir penser
Deuil et ennui font oublier.

Pour mieux nous conformer à la pensée originale, nous avons employé quelques mots et quelques tournures archaïques, et nous avons essayé de remplacer par de courtes descriptions de costumes, d'intérieurs, etc., la couleur locale que la *Légende* perdait en se transformant. Avant tout, nous avons cherché à respecter le « sentiment » de l'œuvre, nous attachant plus à l'esprit qu'à la lettre et nous appliquant, en outre, à reconstituer, en un tableau précis, le sombre milieu où se déroule la légende. Puissions-nous inspirer de nouveaux enthousiasmes pour la littérature du moyen âge ; nous nous estimerions, en ce cas, récompensé au delà de notre mérite !

Tant la colpe est oncques plus grande
Tant la deit hom plus reconter
Por l'autre peuple chastier.

Le puissant seigneur Hermond de Raimanol, duc d'Aquitaine, avait assemblé ce jour-là, dans la salle de garde donnant au-dessus de la galerie d'entrée de son château-fort, son fils Wencelaut, sa fille Yvore, et la plupart des barons de son vasselage.

Depuis la mort de sa femme, le duc ne quittait plus cette pièce voûtée, sombre et étroite, où des archers lui tenaient compagnie jour et nuit, et du haut de laquelle il pouvait voir à travers les meurtrières fleuronnées la vaste plaine environnante. Hermond pourtant ne redoutait aucun coup de main ; il vivait en bonne intelligence avec bourgeois et manants et depuis longtemps il avait enlevé aux hobereaux errants qui pillaient jadis la contrée, l'envie de continuer leurs déprédations et leurs voleries. Mais il aimait porter depuis le lever du

Digitized by Google

soleil l'armure de mailles et le haubert des anciens combats. Ce n'était pas sans regret qu'il voyait son fils se divertir aux joies efféminées de la lecture et de la musique, et perdre en distractions frivoles les heures qu'il aurait dû consacrer à l'exercice de la lance, du glaive et de la dague. La certitude que Wencelaut ne supporterait pas avec vaillance le poids de la puissante maison d'Aquitaine attristait la sereine vieillesse du duc.

Hermond de Raimanol voyait approcher sa fin. Comme tous les preux de ces temps de rudesse, il ne s'était jamais ressenti ni des fatigues des combats, ni des suites de ses blessures, ni des atteintes de l'âge. Il restait droit et fort comme les blancs peupliers qui reflétaient leurs troncs rigides dans les fossés du château. Mais il prévoyait bien que la mort le frapperait d'une façon soudaine, et c'est pourquoi il tenait à cette heure vespérale une sorte de haut conseil auquel il avait prié tous les vassaux directs et quelques vavasseurs de son duché.

Sa fille et son fils se tenaient à droite et à gauche de l'exèdre ducal. Wencelaut portait un garde-corps en velours pourpre et des chaussures à découvert qui serraient et découpaient ses membres avec une grâce suprême; sa toilette, qui convenait, du reste, à sa physionomie rêveuse et fine, contrastait singulièrement avec les robes sévères et les surcots de fourrure dont les feudataires du duc étaient vêtus. Yvore, d'autre part, toute blonde et frêle, le visage encadré de longues tresses mêlées d'orfrois, le corps enveloppé dans une draperie blanche où couraient des galons d'or, semblait une vierge descendue du paradis pour plaider quelque sainte cause.

Le duc la regardait avec attendrissement. Il lui prit la main, et comme tous les seigneurs étaient réunis, il éleva la voix :

« Merci, mes amis, dit-il d'un ton ému et grave; merci d'être venus. Je désirais vous avoir une dernière fois autour de moi avant de quitter ce monde. Un regret m'occupe; mon Yvore n'est point mariée. Ma mort la privera de secours et de conseil. Mon fils est jeune, inexpérimenté. Puis-je compter que vous

Digitized by Google

servirez loyalement et fidèlement les enfants de votre duc? Défendrez-vous les droits de vos jeunes maîtres comme vous avez défendu les miens? Respecterez-vous les féages comme par le passé? Protégerez-vous la grâce tendre de ma fille et le règne de votre nouveau suzerain comme vous avez protégé la vie d'Hermond de Roumanol, et puis-je mourir en paix? »

Il s'arrêta un moment. Les leudes aux longues barbes blanches laissaient couler des larmes abondantes. Les plus jeunes tendaient vers lui leurs mains vaillantes en un geste de dévouement et de ferveur.

« Je vois et je sens, reprit le duc, que mes enfants pourront s'appuyer sur vous. Du fond du cœur, je vous en exprime ma reconnaissance. »

Il prit ensuite le poignet de sa fille et, suivant le rite féodal, le plaça dans la main de son fils :

« Je te commande, prononça-t-il en s'adressant à Wencelaut, de l'aimer comme tu aimais ta défunte mère et de la respecter comme tu me respectais moi-même. Garde-la en honneur jusqu'à la fin de tes jours et sois en toute circonstance, à toute heure, en tous lieux, son chevalier féal et soumis. »

Pendant quelques minutes, le duc ferma les yeux comme pour cacher aux assistants l'angoisse suprême qui venait de les traverser. Lorsqu'il rouvrit les paupières, ses regards avaient perdu leur fermeté et leur éclat habituels. Hermond de Raimanol ne prononça plus que quelques mots d'adieu à ses vassaux qui lentement prenaient congé. Ses mains ne serraient plus avec la même vigueur les mains de ses amis ; son visage apparaissait très pâle sur la tenture sombre du faictier et semblait s'éclairer d'une lueur mystérieuse et paisible à mesure que l'obscurité s'épaississait dans les voussures de la salle...

Le duc s'éteignit tranquillement deux jours plus tard. On lui fit des funérailles magnifiques comme à tous les droituriers de son lignage. Aujourd'hui encore, on trouve dans l'église qui avoisine le château une merveilleuse tombe de cuivre, où les traits du puissant maître de l'Aquitaine sont gravés avec un art infini par un ymagier dont le nom n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

Digitized by Google

La sollicitude inquiète qui avait poussé le vieux duc à confier aux mains de Wencelaut le soin de sa fille Yvore devait amener des malheurs irréparables sur la noble famille d'Aquitaine. L'occasion parut bonne à messire Satan, l'ennemi de tous les honnêtes gens d'alors, pour entraîner dans la damnation éternelle les deux enfants que le seigneur trépassé laissait sans défense contre ses pièges et ses tentations. Le jeune homme, fidèle aux dernières recommandations de son père, ne quittait pas sa sœur ; il l'entourait de la plus prévenante tendresse et la suivait pas à pas dans ses promenades à travers la campagne. Ensemble ils allaient et venaient, et leur joie était grande de se sentir aussi étroitement liés. Ils buvaient dans un même hanap, se servaient de la même écuelle d'argent, et le soir quand, du haut des créneaux, ils suivaient dans le ciel la marche lente et molle de la lune, ils s'entouraient, pour se protéger du froid, du même pelisson doublé de chaude hermine...

Le frère peu à peu avait senti s'éveiller dans son âme une passion criminelle. L'amitié dévouée qu'il éprouvait tout d'abord pour sa sœur avait fait place à un amour monstrueux. Les plus coupables désirs se glissaient dans son âme, sans qu'Yvore, du reste, s'en aperçût ou les partageât. Un soir, Wencelaut, poussé par la suggestion démoniaque, pénétra dans le lit de la vierge. Plus surprise qu'effrayée, elle se blottit tout au fond de sa couche. Mais une caresse de son frère lui fit comprendre soudain toute l'horreur de sa position.

La certitude, si elle cédait, de commettre un péché mortel la remplissait d'une angoisse terrible ; et la crainte de déshonorer son frère à tout jamais, en appelant au secours, lui causait un effroi non moins grand. Hélas! tandis que cette affreuse lutte de sa pudeur et de sa tendresse se livrait en son cœur, Satan triomphait de son pauvre corps inerte et presque sans vie. L'œuvre incestueuse était accomplie et rien ne pourrait en effacer l'épouvantable souvenir...

Mais tous ceux qui lisent les anciens contes savent que le Démon est incapable de prévoir les conséquences de ses intrigues. Il n'a point le don de prescience. Quand il accom-

Digitized by Google

plit un acte, il en ignore les suites. Souvent la faute qu'il fait commettre contient le germe d'une vertu divine qui rachète les pénitents et fait s'évanouir les puissances sataniques. C'est ainsi qu'il put enchaîner deux pauvres âmes virginales dans les liens de l'inceste; mais de cette union criminelle résulterait un engendrement sacré. Yvore devait donner naissance à un être dont les vertus, infiniment reversibles, apporteraient la délivrance aux plus coupables et répandraient pendant toute une génération d'humains une bienfaisante lumière de sainteté et de rédemption...

***

La faute allait devenir visible; Yvore en fit part d'une voix tremblante à son frère qui, lui aussi, souffrait d'un cruel remords. Tous deux pleurèrent longtemps, ne sachant quelle résolution prendre, bouleversés à l'idée que bientôt leur déshonneur courrait de bouche en bouche et deviendrait la fable des baronnies. Gauthier se souvint enfin que son père lui avait souvent parlé d'un de ses vassaux auquel il avait confié maints secrets importants.

« Je manderai le baron Tangis, le féal et noble chevalier du duc défunt, et je lui révélerai le crime que j'ai commis. En lui je trouverai conseil et appui. Et la honte que j'éprouverai sera, en même temps qu'un nouveau châtiment pour moi, comme un premier pas dans la voie de notre salut. »

Ainsi parla Gauthier, et le lendemain il recevait dans cette même salle d'armes où son père avait fait ses adieux à toute sa suzeraineté, le vaillant Tangis, baron d'Ayrol, l'un des plus puissants leudes d'Aquitaine. Yvore, pâle, amaigrie, secouée de frissons, voulut assister à l'horrible confession. Ceux qui l'avaient vue quelques mois auparavant auraient eu peine à la reconnaître, tant son visage était altéré...

Quand le baron parut, les deux jeunes gens éclatèrent en sanglots. Le vieillard, surpris et ému, les regardait alternativement, se demandant quelle terrible nouvelle allaient lui annoncer les enfants bien-aimés de son ancien maître. Et comme il s'approchait d'eux pour les calmer, Wencelaut et

Digitized by Google

Yvore se jetèrent à ses genoux, en joignant les mains et en levant vers lui leurs yeux suppliants, d'où sans cesse jaillissaient les pleurs.

« Pourquoi vous agenouillez-vous devant moi qui suis votre homme? disait-il. Ce salut me paraîtrait excessif lors même que je serais votre compagnon. Levez-vous, au nom de Dieu! Pourquoi vous vois-je affligés? Quel malheur vous frappe et pourquoi ne pas tout de suite vous confier au vieux Tangis, qui trouvera peut-être quelque parole consolante et qui s'inspirera de l'amour qui l'unissait à votre père pour vous donner conseil? »

Péniblement, Wencelaut raconta qu'il avait à jamais souillé l'honneur de sa race... Le vieillard, à qui le bonheur des deux enfants était plus cher que le sien, se demandait, en écoutant le triste aveu, s'il ne faisait pas un mauvais rêve. De gros soupirs soulevaient sa poitrine, et quand Wencelaut eut terminé l'épouvantable récit de son péché, il pleura abondamment à son tour, ne trouvant ni une parole d'indignation, ni un reproche, et n'osant pas, tant la coulpe était grande, promettre espoir en l'infinie bonté de Dieu.

Mais lorsqu'il eut retrouvé son sang-froid, sa résolution fut vite prise. Feudataire fidèle, il n'abandonnerait pas ses seigneurs-nés dans leur affreuse détresse et réussirait par sa prudence à cacher la faute qui pouvait atteindre la mémoire de son ami défunt.

« Demain tu rassembleras tes barons, dit-il à Wencelaut. Tu leur annonceras que tu comptes partir au premier jour pour la Terre-Sainte avec tous ceux qui voudront t'accompagner, mais qu'auparavant tu tiens à assurer les fiefs d'Aquitaine à ta sœur bien-aimée. Tu prendras les serments et tu hâteras ton départ autant que tu le pourras. Tu serviras la sainte cause en Judée, où notre divin Seigneur fut placé en croix et percé de la lance. Si tu reviens, tu retrouveras ta terre; si tu meurs, tu seras sauvé. En partant, tu me remettras Yvore, que je conduirai dans mon baronnage. Le châtel d'Ayrol est haut et fort; ma femme prendra souci de ta sœur et l'enfant attendu naîtra dans le plus grand mystère. Ainsi toute souillure sera épargnée au nom vénéré de ton père. »

Digitized by Google

Quelques jours plus tard, Wencelaut partit avec plusieurs de ses barons, presque tous ses écuyers, sergents de bandes, archers, arbalétriers, fauconniers, piqueurs et varlets, pour Jérusalem la Sainte... Les étoffes des gonfanons et des bannières, les houppes des oriflammes, les reflets des écus et des targes, le feu des lances et des glaives, animèrent pendant quelque temps la plaine de leur étincellement joyeux. Puis la petite troupe disparut à l'horizon dans la gloire du soleil couchant. Yvore suivit longtemps les guerriers des yeux; et comme elle n'apercevait plus dans le lointain qu'une petite tache mouvante, elle s'évanouit dans les bras de ses femmes, l'âme emplie de funestes pressentiments.

***

Tangis d'Ayrol tint sa promesse. La jeune dame d'Aquitaine, soignée par la femme du baron, mit un fils au monde sans que personne en fût instruit... Yvore semblait éprouver la plus vive répulsion pour son enfant. Les yeux fixes, le front plissé d'une ride inquiète, elle restait des heures entières sans parler... Un jour, elle demanda à la baronne d'éloigner ses chambrières et ses varlets, à l'exception d'un serviteur dévoué.

« Je veux me séparer à jamais de mon fils, dit-elle à sa vassale. Si l'on refuse de m'aider, je ne toucherai plus à aucun aliment. Ma décision est irrévocable. Obéissez-moi donc si vous ne voulez me voir mourir bientôt. »

La femme du baron était effrayée au plus haut point, car elle ne doutait pas qu'Yvore voulût tuer l'enfant.

« Je vous supplie, bonne damoiselle, répondit-elle, de reculer encore de quelques jours cette séparation. Vous aurez vite fait de l'aimer, le chérubin... Vous ne regretterez point d'avoir écouté mon avis; vous me remercierez plus tard, tandis que vous ne me pardonneriez jamais d'avoir exécuté votre ordre... Vous me maudiriez si votre enfant n'était pas là à vos côtés pour vous sourire et vous tendre les bras... Ne l'éloignez donc pas, je vous en conjure... Vous en garderiez le remords éternellement. »

Mais la jeune mère l'interrompit avec froideur.

Digitized by Google

« L'angoisse de vos yeux me dit que vous me croyez capable d'un meurtre. Rassurez-vous, je n'en aurai point la force... Il faut pourtant que j'éloigne mon fils... On le transportera bien loin, dans quelque solitude ou sur la mer, à l'endroit où les eaux sont les plus profondes. S'il doit vivre, la protection divine s'étendra sur lui et l'aurore de son existence verra peut-être s'accomplir un éclatant miracle... S'il doit mourir, je veux qu'il meure loin de moi, pour que la vue de son visage glacé et blême ne vienne pas hanter à jamais mes nuits de douleur. »

Il fallut se soumettre aux volontés de la suzeraine. Elle ordonna que l'enfant fût emporté par un valet muet, et exposé sur la mer dans un simple panier d'osier. La femme du baron prépara le berceau et y déposa le petit être tandis qu'il dormait. Sous le chevet, on mit du sel pour faire voir que l'enfant n'était point baptisé, quatre marcs d'or, six marcs de bon argent et des tablettes d'ivoire sur lesquelles Yvore écrivit sa confession :

« Que celui qui trouve cet enfant sache et n'en doute, que « par péché et par folie un frère l'eut de sa sœur.

« O vous que le Seigneur envoie au secours de ce fils d'une « union maudite, veillez sur sa faiblesse, faites qu'il sache prier « Dieu pour ses méfaits et pour ceux de ses parents.

« Peut-être ainsi le sauverez-vous de l'éternelle damnation.

« Prenez l'argent déposé en cette nacelle, et qu'un clerc « pour ce prix apprenne à l'enfant abandonné l'art de lire et « d'écrire.

« Et quand il connaîtra le sens des lettres et des mots, « qu'on lui montre ces tables pour qu'il sache par elles le « mystère de sa naissance.

« Priez, priez pour le salut de ses parents misérables. »

Le berceau fut ensuite entouré d'un velours précieux et placé dans un baril solide. Puis le serviteur muet, qui seul connaissait la tragique aventure d'Yvore, transporta le fardeau dans une barque. A peine avait-il déployé ses voiles qu'Yvore sentit s'évanouir toute l'aversion qu'elle avait éprouvée jusque-là pour son fils. La barque s'éloignait rapidement, poussée par

Digitized by Google

un vent assez vif et dirigée par une main habile; il était trop tard pour songer à la rejoindre. En quelques instants, Yvore se rendit compte de son impuissance, et sentant qu'elle était irrévocablement séparée de son enfant :

« Adieu, beau fils, murmura-t-elle. Si tu vis assez longtemps pour que tu puisses prendre connaissance des tables, regarde-les souvent. Qu'un peu de l'âme de ta mère revive pour toi dans le livre douloureux de ta naissance. Et si tu songes à moi, — qui vais pleurer à jamais ta perte — que ma pensée ne te soit point odieuse. Dieu entendra tous les jours l'ardente prière qui montera de mes lèvres. Je l'implorerai tant qu'il ne pourra détourner de toi sa main puissante et qu'il te fera heureux et bon... »

Yvore devint à partir de ce jour d'une pâleur effrayante. Le petit souffle de vie qui l'animait semblait devoir s'éteindre à chaque moment. Mais elle ne restait plus enfermée dans les salles étroites et obscures du manoir barionnial. On la voyait se promener sur les chemins de ronde, sur les terrasses des bastilles et des tourelles; parfois même elle montait au haut du donjon et regardait d'un œil avide la plaine silencieuse qui s'étendait à l'infini. Une inquiétude étrange paraissait la torturer. Elle ne pouvait pourtant plus espérer le retour inattendu de son fils, car son complice muet était revenu et lui avait fait comprendre qu'il avait abandonné le berceau très loin, en vue d'un pays désert.

Songeait-elle à la possibilité d'un miracle! Souhaitait-elle revoir son frère?

Un jour, un cavalier qui portait l'étendard d'Aquitaine, traversa les champs au grand galop. Yvore l'ayant aperçu de loin, fit baisser le pont-levis, décrocher la herse, et se trouva à l'entrée du château au moment même où l'homme y pénétrait. En reconnaissant sa maîtresse, le gonfalonier descendit de selle, leva son heaume et mit un genou en terre.

« Dame, fit-il, votre cœur va saigner, car je vous porte la plus triste nouvelle qui se puisse apprendre. Votre frère, si pieux et si brave, est mort entre les bras de ses compagnons et dans son dernier soupir on l'entendit exhaler votre nom. Le

Digitized by Google

mal qui l'a tué lui est advenu le jour où il vous quitta. Depuis il n'avait point cessé de souffrir. Il est mort en Italie, avant d'avoir vu Rome la Grande, et nous avons ramené son corps pour l'ensevelir à côté de la tombe de son noble et glorieux père. Tous vos comtes, barons et chevaliers veillent pieusement les restes de Wencelaut dans la petite salle d'armes où le duc Hermond tenait lit de justice, et ils me mandent vers vous pour vous prier de venir recevoir leurs serments de féauté. »

Le héraut se releva, salua sa souveraine et attendit les ordres. Yvore pleurait, mais sa douleur était calme. Le baron et sa femme la réconfortaient par leurs sages avis et lui disaient de retourner au plus tôt pour déjouer les inévitables intrigues des vassaux. La jeune duchesse, après quelques instants de réflexion, chargea le messager d'annoncer son retour immédiat au pays d'Aquitaine. Et le soir même, montée sur un palefroi robuste, et suivie du baron d'Ayrol, la puissante dame regagna le castel où les gentilshommes de tous rangs accouraient pour lui rendre foi et hommage, et recevoir en échange nouvelle confirmation de leurs fiefs et biens fiscaux.

(A suivre.) H. FIÉRENS-GEVAERT.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Sillon. — Cercle artistique : M. et Mme Arden et M. Carl Nys.

Le salonnet du *Sillon*, qui ouvre la série des expositions de l'hiver, fournirait le texte d'une curieuse étude sur l'imitation. N'était la *Salomé dansant devant le roi Hérode*, vaste et clair panneau décoratif où M. Fernand Toussaint a agréablement ordonné, à la manière des Rochegrosse et des Benjamin Constant, la rosoyante richesse des accessoires et des architectures, la grâce théâtrale des attitudes, les tendres colorations d'un orient qu'on dirait lavé à l'aquarelle, ce sont encore les œuvres du bon peintre Jean Stobbaert, patinées déjà par les années, qui paraîtraient les plus récentes dans la brune atmosphère que dégagent, accrochées aux parois, les toiles à peine séchées portant la signature des jeunes parmi les jeunes. La plupart, pour ne pas dire tous, accentuant un mouvement déjà remarqué aux précédentes exhibitions du *Sillon*, retournent au chatoiement bitumé des romantiques. Il n'est pas jusqu'au pastel, aile de papillon et fleur en poussière, qui, sous la main de M. Léon Bartholomé, ne devienne noirâtre : c'est le seul reproche qu'on doive faire à son *Vannier*, à sa charmante *Idylle ardennaise*, et surtout à ses *Modistes*, consciencieusement typées autour de la table où elles travaillent sous l'œil vigilant de la « première ».

Ce retour à des traditions délaissées,— nous dirions ce recul, si le progrès tel que l'entendent les savants s'appliquait à la peinture, et si le temps faisait autre chose que dénouer et

Digitized by Google

renouer cette ronde éternelle de l'art qui tourne, toujours renouvelée et toujours semblable, autour des hommes et des choses de la nature — cette volontaire uniformité qui, ici, expose parfois le visiteur à confondre M. Bastien avec M. Blieck, M. Janssens avec M. Mathieu, seraient déplorables dans un salon d'artistes arrivés, qui se tiendraient pour satisfaits de reproduire de leur mieux des œuvres classées dans l'admiration. Mais il en va autrement quand il s'agit de jeunes gens cherchant leur inspiration et leur procédé.

Assurément, à chaque compréhension personnelle de la nature doit correspondre une technique spéciale, mais avant d'arriver à l'une et à l'autre (si l'on y arrive), que d'efforts dans le vide, que de tâtonnements dans l'obscurité! Pourquoi ne pas abréger le chemin en suivant, au départ, les maîtres qui connaissent la route? Ce que la plupart font inconsciemment, les membres du *Sillon* le pratiquent en quelque sorte délibérément.

Et s'il est rationnel de proscrire tout enseignement académique qui prétendrait plier d'autorité des générations entières à l'emploi d'une même formule, on blâme à tort, croyons-nous, des débutants groupés par leurs affinités et imitant de bonne foi telle manière de peindre, fût-elle ancienne. Peut-être vaut-il mieux qu'elle soit ancienne. Disciple des idéalistes ou des luministes, le jeune peintre, tout glorieux d'être enrégimenté dans l'avant-garde, n'attendra pas de connaître son métier pour se flatter de l'illusion qu'il est lui-même un de ces novateurs qu'il pastiche : imitateur des romantiques, il aura plus de chances de se créer une originalité : il apprendra d'eux la grammaire de son art, et, retourné dans la vie tumultueuse et changeante, verra bien vite ce qui lui manque. Encore une fois, nous parlons de ceux qui sont sincères, et qui cherchent : les autres...

Théodore de Banville raconte qu'un apprenti poète lui soumettant un manuscrit réclamait son indulgence en ajoutant : « Je dois vous prévenir, maître, qu'on me reproche de trop

Digitized by Google

imiter Victor Hugo. » Et Banville de répondre : « Mon enfant, ceux qui vous ont dit cela vous ont trompé. Sans avoir lu vos vers, je puis vous assurer une chose : non seulement vous n'imitez pas trop Victor Hugo, mais vous ne l'imitez pas assez ! » Banville, se promenant dans ce salonnet, aurait reproché à nos jeunes peintres de ne pas imiter suffisamment Géricault et Delacroix, qu'on les accuse de reproduire ; s'il avait été sévère, peut-être leur eût-il reproché de ne pas les imiter du tout. On blâme les membres du *Sillon* parce qu'ils s'efforcent de peindre comme Delacroix : le jour où ils seront arrivés à peindre en effet comme lui, personne à coup sûr ne leur en fera grief : d'autant plus que malgré eux, à leur insu, ils se trouveront avoir dégagé leur personnalité propre. En attendant, cette imitation en commun leur permet de mieux se comparer, et produit une bienfaisante émulation. Déjà l'on voit chacun des exposants aborder tous les genres : le portrait, le paysage, la nature morte ; quelques-uns s'essayent aux grandes compositions. M. Paul Verdussen est seul à se cantonner dans le paysage : son étang de Rouge-Cloître, avec la végétation reposant en plaques vertes sur l'eau endormie, a bien le calme et la douceur d'une *Fin de journée*, tandis que la petite toile qu'il intitule *Avant la pluie*, blafarde et sinistre, imprégnée d'humidité, montre le bas Escaut oppressé sous la menace des nuages qui vont crever.

Parmi tous ses confrères, M. Alfred Bastien marque par des dons plus généreux et une plus abondante facilité de brosse. Il est à supposer que c'est lui qui se dégagera le premier. Sa couleur est corsée, d'une sombre opulence, maniée avec une verve qui dégénère parfois en brutalité, quoique sa *Petite fille en deuil*, d'une ravissante désinvolture de pose, prouve que M. Bastien sait être souple et délicat lorsqu'il lui plaît. Les vues de nature, *Bouleaux*, *Crépuscule d'automne*, ont de l'élégance dans la mise en page avec du pathétique dans les tonalités, et la farouche *Vérité*, dont le corps plutôt trop puissant semble peint avec de l'or et du bronze liquides, le *Portrait d'une dame en blanc*, remarquable par sa grande allure et la franchise de l'im-

Digitized by Google

provisation à larges touches, annoncent un truculent teneur de palette. Inspirée de la pièce de Baudelaire, *Une martyre* intéresse par le raffinement des colorations romantiques. La bizarre atmosphère, étincelante et mortuaire, révèle bien

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux.

Mais très certainement le « dessin d'un maître inconnu », auquel pensait Baudelaire en écrivant son poème, donnait une importance plus réelle au cadavre de la mystérieuse décapitée. S'il se décide à transposer son esquisse en tableau définitif, M. Bastien montrera sans doute plus franchement ce tronc nu qui

. . . . sans scrupule étale,
Dans le plus complet abandon,
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don.

Peut-être la pose choisie par M. Bastien ne l'a-t-elle pas été sans secrète intention, mais un peintre ne doit-il pas chercher avant tout le pittoresque?

Un morceau à mettre hors pair est la marine de M. Maurice Blieck. La vague qui, traversant toute la largeur du tableau, vient briser avec fracas devant le spectateur sa volonté impérieuse, est puissante de ton en même temps que d'une matière souple et fuyante; le ciel en mouvement, les flots qui se heurtent, l'écume qui rejaillit, le vent qui vacarme, font rage sur cette toile d'une saisissante vérité. Tout en douceur, le *Jardin*, avec sa demeure rustique et son carré de grands iris roses, chante la bonne vie calme et reposée sous la caressante atmosphère de l'été finissant. Moins virtuose que M. Bastien, M. Blieck apparaît plus préoccupé de rendre exactement la réalité, tout en la poétisant par la couleur. Dans des genres très différents, son panorama de Dinant, traité par larges masses, son portrait en pied de M^me^ C. L., franc, solide, presque brutal, le montrent dans la bonne voie.

Digitized by Google

Tandis que M. Smeers aboutit à la boursouflure en se guindant au grandiose, M. René Janssens s'étudie à adapter sa manière aux divers sujets qu'il se propose. Ses portraits se recommandent par une ressemblance sans fignolage, et, variant sa palette, il lui donne l'éclat qu'il faut quand il s'agit de faire reluire les marbres précieux de Saint-Marc, la basilique « étincelante dans l'ombre violette de ses richesses », il l'atténue pour emprunter aux vieilles demeures bruxelloises l'humble et paisible poésie de leurs portes vermoulues, de leurs lattis peints en vert, de leurs façades de béguinage entre les petites fenêtres desquelles une vigne fait serpenter ses branchages défeuillés.

Bonne nature-morte de M. Paul Mathieu, encore que trop sommairement traitée, comme ses paysages. Quant à M. Servais-Jos. Detilleux, c'est le plus ténébreux des *tenebrosi* du *Sillon*. Son *Compositeur*, dont la tête est d'ailleurs aussi intéressante par le modelé que par l'expression, a l'air de méditer dans une soute à charbon la marche funèbre d'un croquemort. Le portrait de M^me^ D..., d'un charme réel dans sa très vivante simplicité, a mieux inspiré M. Detilleux, qui expose, en outre, des dessins, parmi lesquels un profil à la sanguine infiniment gracieux.

MM. Gaston Bouy, Henri Meunier et Gustave-Max Stevens apportent une note divergente au milieu de ces amoureux de la couleur assombrie. Les petits paysages du premier, *Lever de Lune*, *Nuages roses*, *Moutons dans la plaine*, d'une légèreté élégante et mélancolique, nuancent tendrement les heures indécises de la fin du jour. M. Henri Meunier poursuit surtout l'eurythmie des lignes : ses frontispices ont l'arrangement ingénieux, la pureté, le goût exigés par ce genre de travaux, où la perfection est plus difficile à atteindre qu'on ne croit. *Calme crépusculaire* — une figure féminine, muse, poétesse, ou simple rêveuse, que le cadre coupe à mi-buste et qui, vue de dos, se silhouette en vigueur sur un paysage d'eau et de frondaisons estompées par la paix du soir — est une élégie en peinture ; malheureusement, la figure n'est pas « dans l'air », la lumière qui enveloppe la chevelure tordue sur la nuque et frappe les

Digitized by Google

épaules nues barrées par le velours rouge d'une tunique, ne concorde pas avec l'atmosphère du fond.

M. Stevens est hanté par Burne-Jones et Rosetti. L'*Annonciation :* un ange agenouillé au pied d'un arbre où se perche un paon étalant, au milieu des fruits d'or, sa queue de pierreries, apporte le bon message à une Vierge en robe Liberty; la Vierge entr'ouvre d'un air naïvement effaré la porte de sa cabane à l'hôte mystique dont la tête s'entoure, comme dans les retables gothiques, d'une auréole en relief. Un préraphaélite ne trouverait rien à reprendre à cette scène, peinte avec le mélange de minutie et de noblesse mis en honneur par les maîtres anglais contemporains. Mais pourquoi dépenser son talent à transposer des œuvres dont le défaut capital est d'être elles-mêmes artificielles?

M. Stevens n'aura pas été le dernier à reconnaître qu'il est beaucoup plus heureux lorsqu'il cherche son inspiration moins loin : le portrait de jeune femme à bandeaux blonds, en robe ramagée, charme par le naturel de la pose, en même temps qu'il se particularise par un goût d'arrangement qui s'arrête à l'excentricité.

Un beau dessin de M. Van Haesendonck, *Voix spirituelles*, précis comme un bas-relief de style, nous fournit la transition pour passer aux sculptures. Cette fois, les statuaires sont moins intéressants que les peintres. M. Nocquet expose une bonne étude de vieillard en méditation; M. Marin, dont l'envoi est considérable, montre des bustes à la facture solide et décidée, mais à l'aspect bien massif. La fontaine de M. Matton ferait le meilleur effet dans un parc aux larges avenues, n'était la disproportion, facile à corriger, entre les figures qui en forment le soubassement, et la naïade qui la couronne. Mais nous avons noté surtout *Pureté*, de M. Louis Mascré, un plâtre frêle jusqu'à l'immatérialité, et l'*Ève* de M. Ch.-A. Vanderspiet : cette ligne onduleuse d'un corps délicat, cet expressif air de tête, ces mains si joliment maniérées, font penser aux petits maîtres du XVIII^e^ siècle.

Digitized by Google

Le *Sillon* a deux invités. M. Jef Lambeaux est représenté par trois morceaux, dont un inédit : projet de tombeau, encore à l'état d'ébauche, et qu'il serait prématuré de critiquer. Quant à M. Jan Stobbaerts, quelques-unes de ses meilleures toiles annoncent ce que sera, au Cercle artistique, la très prochaine exposition d'ensemble de son œuvre. Moins philosophe, moins fabuliste que cet autre maître Joseph Stevens, M. Jan Stobbaerts a consacré sa vie à raconter en tableaux prestigieux, d'un art sain, vigoureux et durable, les bestiaux de la ferme et les animaux familiers de la maison. C'est un grand peintre, à la manière des vieux Flamands; il figurera un jour à leur suite dans les musées de la Belgique et de l'étranger. En attendant, il n'est apprécié que par une minorité, et il subit l'ennui, qui pour des artistes comme lui, sûrs de l'avenir, ne doit pourtant pas aller sans une joie secrète, de voir le public lui préférer des médiocrités.

*
* *

Le Cercle artistique a repris la série de ses expositions partielles. Celle de M. et M^me^ Arden ne manquait pas d'intérêt. M. Henry Arden est un mariniste passionné, qui, à l'exemple de Joseph Vernet, se ferait lier au grand mât pour peindre en pleine tempête. Sa volonté acharnée ne connaît point d'obstacles matériels; il a horreur des paysages patiemment blaireautés sous la verrière de l'atelier, et c'est dans la rafale, du haut de la falaise, ou sur la grève, les pieds dans l'eau, qu'il achève ses grandes toiles, et lutte corps à corps, pourrait-on dire, avec ce « modèle » peu commode qu'est la mer tumultueuse. Ce procédé audacieux lui a permis parfois de saisir avec bonheur l'effet paradoxal ou l'impétueuse sauvagerie de quelques-uns des spectacles que chaque heure du jour renouvelle sur l'océan. Cette fois, l'on a remarqué un *Port de Boulogne,* où l'artiste a donné aux agrès et cordages des barques de pêche, au repos sur l'eau matinale, un aspect singulièrement pittoresque et vivant — et aussi le *Cap Gris-Nez :* brisées par le ressac, les vagues

Digitized by Google

courtes entrechoquent avec fureur leurs flots d'un vert livide : cette page excellente impressionne comme un instantané.

Mme Leo Arden a le pinceau plus timide, et l'inspiration plus sentimentale. Bien que sa couleur adoucie ne soit pas sans attrait, ses personnages (Mme Arden est peintre de genre) retiennent surtout par un charme d'émotion légèrement, mais très justement indiqué. L'*Adieu du pêcheur* est touchant sans mièvrerie. Le *Magnolia* est une ravissante idylle à laquelle il ne manque qu'une facture un peu plus experte pour devenir un tableau délicieux, de même que la scène intitulée : *Et je suis resté seul*, qui décèle des dons d'artiste, se transformera un jour, quand Mme Arden, après quelques progrès encore, voudra se donner la peine de la retoucher, en une œuvre définitive et charmante.

En même temps que M. et Mme Arden, M. Carl Nys exposait une quinzaine d'études, portraits, panneaux mythologiques, dont on peut louer la fraîche coloration et la grâce décorative.

MAURICE SULZBERGER.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Entre deux sessions, plus ordinaires l'une que l'autre — malgré qu'une d'elles s'intitule extraordinaire — nos honorables auront-ils eu le temps de penser aux prochaines élections? Jamais ce souci rongeur et vengeur n'a paru aussi peu les émouvoir. C'est là une justice à leur rendre, et une autre justice, c'est qu'ils n'ont pas fait de la politique de réclame, au contraire. Chaque parti semble s'être escrimé à se barbouiller de noir le plus possible pour effrayer la matière votante, qui va se mettre en mouvement dans huit mois. Les catholiques sont plus divisés que jamais : ils forment trois tronçons, qui s'efforcent de se disjoindre au lieu de se rapprocher : conservateurs intégraux, démocrates d'eau douce, parti daensiste. Quant aux socialistes, ils se délassent d'autres pitreries en s'injuriant à bouche que veux-tu. Après les dissidences du Hainaut et celles de Namur et de Verviers, voilà qu'à Liége on a boycotté M. Henaut et son groupe; le candidat de Waremme n'est même plus jugé digne de tremper dans son cirage la plume d'oie qu'il tenait au journal *le Peuple*. Pour peu que cela dure et que les De Witte multiplient leurs confessions révélatrices, il ne faudra pas désespérer de la clairvoyance rudimentaire des masses.

Tel le moment présent, et c'est ce moment que M. Abel, rédacteur en chef de la *Flandre libérale*, a choisi pour lancer son audacieux brûlot du « cartel ».

Il n'y a que les jeunes pour avoir de ces intrépidités-là. Le journal de M. Abel a joui et jouit encore, il est vrai, d'une

Digitized by Google

autorité très particulière dans le monde libéral. Il fut, pendant le dernier règne de nos amis, leur porte-voix le plus hautement officieux; il est resté pour eux un conseiller mûr, savant, ingénieux, de pondération et de dialectique à la fois, sur lequel ils se reposent de leur foi politique; la *Flandre libérale* est un peu la conscience du parti; elle en reflète les incertitudes, les variations en matière économique, l'inébranlable fermeté en matière religieuse. Son anticléricalisme n'est pas mesquin, quoiqu'il en paraisse; il se tient sur la défensive, monte la garde sur le rempart de nos libertés constitutionnelles; quand vous entendez siffler une balle et qu'un sacristain tombe dans le fossé, tout en bas, après avoir fait sa dernière et vilaine grimace, c'est que le sacristain a été l'assaillant, qu'il a voulu sournoisement, comme un Anglais à l'Acropole, déchausser quelque moellon, empocher un éclat de pierre des murailles. La *Flandre libérale* n'a pas que le respect de nos libertés civiles, elle en a le fétichisme. Par le temps de veulerie et de compromissions où nous vivons, c'est un éloge que je crois formuler.

Donc, M. Abel est d'avis que le « cartel » s'impose sous peine d'éternisation de la domination catholique. Le cartel, c'est l'entente des trois groupes anticléricaux sur un point bien déterminé, et ce point serait la représentation proportionnelle. Mais je donne la parole à mon aimable confrère : « Pourquoi « ne pas mettre fin à la crainte que l'on éprouve dans le corps « électoral de voir arriver au pouvoir un cabinet purement « socialiste, grâce au concours des libéraux, quelque absurde « que cette crainte puisse paraître? Il suffirait pour cela de « convoquer à Bruxelles une assemblée, où seraient repré- « sentés les chefs de tous les cercles politiques du pays qui se « rallieraient à cette combinaison, et de s'engager solennelle- « ment de n'aborder aucune autre question que la représen- « tation proportionnelle au cas où un ministère de coalition « arriverait au pouvoir. Ce gouvernement prendrait sa retraite « aussitôt la réforme votée par les Chambres. »

Je fais bon marché des appréhensions dont M. Abel tire tout

Digitized by Google

d'abord argument et sur lesquelles il insiste dans la suite de ses articles. Les électeurs libéraux de Waremme, qui ont voté pour M. Pitsaer, n'ont même pas envisagé la possibilité de rendre son concurrent ministrable. Il y a des ironies vraiment trop fortes et trop savoureuses pour des cerveaux de capacité moyenne. Ces électeurs ont pensé qu'entre un socialiste et un catholique il n'y avait pas d'hésitation possible ; plutôt papistes que Turcs, voilà leur devise. Et croyez-vous donc qu'il n'y ait qu'à Waremme des électeurs qui raisonnent ainsi? N'entendez-vous pas, à Bruxelles et en province, répéter chaque jour la même devise?

Que si l'on me demande mon avis sur le « cartel », je vous dirai que le voilà. Je suis d'accord avec la *Flandre libérale* qu'il faut faire quelque chose, que la situation présente est intenable, que nous marchons vers le découragement irrémédiable ou l'exaspération périlleuse des hommes de bonne foi. Mais l'objection reste debout comme une colonne. Comment déciderez-vous des gens qui sont plus papistes que Turcs à donner leurs voix à M. Anseele?

Ah! s'il ne s'agissait que de M. Denis, ou même de M. Vandervelde. Ce qu'on perd trop de vue, ce sont les mobiles humains, si indéfiniment variés, fins comme des chevelures, insaisissables parfois, énigmatiques toujours. J'ai fait de la politique électorale et j'ai confessé bien des gens. Ils votaient pour Pierre ou pour Paul, non parce que Pierre ou Paul étaient ce qu'ils étaient, mais parce que c'était Pierre et Paul. Il est incontestable que sans les abus de langage de M. Anseele et de M. Demblon, la question du cartel serait résolue en un tour de mains.

Au surplus, ce n'est pas qu'à l'extrême-droite de l'armée anticléricale — si tant est que ce soit une armée — qu'on devine des hésitations à vaincre, sinon des ténacités qu'on ne saurait réduire. Chez les collectivistes, on se montre également circonspect; on se tait — au *Peuple*, par exemple — ou bien on élève des obstacles pareils à des barricades, qui ferment la voie et ferment jusqu'au regard vers l'au delà.

Digitized by Google

M. Abel, dans sa courageuse franchise, a écrit ceci : « Si notre « moyen réussissait, le libéralisme, au lieu d'être réduit à ne « compter qu'une couple de députés à la Chambre, formerait « une minorité respectable de trente-cinq membres. » Il pensait rallier par là quelques-uns de ses amis, plus timorés ou plus dégoûtés qu'il ne convient. Mais qui donc a relevé le propos? C'est le *Vooruit*, suivi avec une fidélité de caniche par l'organe de la petite chapelle des radicaux gantois (1). Le *Vooruit* a dit : Nous voulons bien (je le crois, morbleu, car ses inspirateurs y gagneront trois ou quatre mandats de députés), mais il nous faut, en surplus, le suffrage universel pur et simple.

La prétention est amusante. M. Abel en a fait justice aussitôt par des considérations d'ordre légal, même constitutionnel; une nouvelle revision nous conduirait on ne sait où. Mais a-t-il cru à la sincérité de l'objection? A-t-il accepté pour de la monnaie de bon aloi cette monnaie de singe? Je n'en crois rien. Homme d'expérience déjà longue et de grand tact, M. Abel a dû être édifié, une fois pour toutes, sur les vrais desseins de ceux à qui s'adressait son appel. Plutôt papistes que Turcs, eux aussi le sont. Plutôt le gouvernement actuel qu'un ministère libéral qui ferait de sage et prompte besogne et aurait tôt réveillé le bon sens engourdi de notre peuple; trente-cinq députés libéraux à la Chambre, mais vous n'y pensez pas, monsieur Abel! Que nous resterait-il à nous, bons apôtres de la révolution sociale?

Partageurs tant qu'ils ne sont rien, les collectivistes ne le sont plus dès que le succès leur sourit. Leurs élus du Hainaut sont adversaires de la R. P. « Nous n'en avons pas besoin »,

(1) Je fais naturellement abstraction des diversions plus ou moins habiles du *Bien Public* et d'autres journaux, fort inquiétés par la tactique de notre confrère. Quant à la *Réforme*, qui n'est plus politiquement ce qu'elle fut, elle nous a donné un article imprévu, où M. Dumont, avec des mélancolies d'échassier, approuve, mais fait le dégoûté en ce qui concerne la prise de possession du pouvoir. Hélas! le dégoût est prématuré.

Digitized by Google

me disait, il y a trois ans, l'un des plus notoires. Et le fait est qu'à Mons, ils passèrent au premier tour à la barbe des autres partis. Cette fois, sûrs d'être ballottés, ils se montreront peut-être de meilleure composition. Mais ne demandez pas davantage, ni à MM. Defuisseaux, ni à M. Smets, qui professe, à Liége, le même dédain que les premiers pour la réforme dont il s'agit.

Est-ce à dire que le « cartel » ait en moi un adversaire résolu? Non certes, et je l'ai dit plus haut, je le croirais plus sûr de triompher dans l'opinion sans certaines préventions et certaines fautes. Et il n'est pas sûr qu'il ne triomphera point. Des associations s'emparent de l'idée de M. Abel et l'agitent; elle a fait, depuis le 21 octobre, un certain chemin. Si des hommes très respectables et très respectés du libéralisme et du socialisme voulaient jurer leur grand serment et se mettre d'accord à Bruxelles, peut-être décideraient-ils leurs lieutenants à les suivre dans cette campagne, et, pour ma part, j'en serais ravi. Mais le chiendent, c'est que dans les Maisons du Peuple les lieutenants obéissent aux caporaux et que les maréchaux baisent la savate des lieutenants. Pendant ce temps-là, m'est avis qu'il convient de travailler d'urgence pour nous et chez nous, de nous réconcilier partout, comme on le fait à Verviers et comme on y procède par étapes à Bruxelles, de centupler les ligues ouvrières libérales, qui sont notre meilleur espoir, et d'attendre le premier scrutin l'arme au bras. Le jour où nous aurons reconstitué l'unité du parti et assis celui-ci sur des bases à la fois populaires et bourgeoises, ce seront les collectivistes qui viendront nous reparler du cartel.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les Théâtres. *Snob* au THÉATRE DU PARC, au THÉATRE MOLIÈRE *Rosine*, d'Alfred Capus, et l'inauguration du NOUVEAU THÉATRE, voilà les événements dramatiques de ce mois à Bruxelles. Le *Nouveau Théâtre* est la très habile appropriation des étages du Musée du Nord; de deux étages on n'a fait qu'un, avec galeries superposées, le tout dans une note très souriante et très confortable à la fois. La *Vie de bohème*, jouée le 6 novembre, a paru presque neuve à force de bonne volonté du public et de talent des artistes. Ce retour aux bergeries estudiantines, après les pièces *rosses* des derniers vingt ans, n'est pas un symptôme, comme on l'a dit. Toutes les époques ont eu leur Trianon, pour s'y reposer doucement des neurasthéniques nuits de fête et du surchauffage mondain. Mimi Pinson servant de cataplasme et Schaunard de tisane pour nos migraines, quel signe des temps, comme eût dit Philarète Chasles! En somme, la *Vie de bohème* fera carrière, grâce et à nous-mêmes et aux interprètes, Mmes Maguera, Goldstein et Guymo, MM. Varnay, Mevisto, Garaudet et Tressy.

Snob, de Gustave Guiches, c'est notre vie moderne avant la tisane et les émollients, notre fièvre de sensations rares battant son plein; on y voit l'entrecroisement d'un ménage d'artiste et d'un ménage de grand seigneur, l'inévitable injustice du mari oubliant ses torts réels et sévère pour ceux de sa femme, qui ne sont qu'apparence; puis le bandeau tombant des yeux de l'homme, enfin réconcilié et repentant; la pièce vaut par les petites touches, les détails exquis. Elle est bien jouée par Mme Suger, M. Bras et les autres artistes de M. Alhaiza. Ceux de M. Munié, au THÉATRE MOLIÈRE, ont beaucoup contribué au succès de *Rosine*, la comédie troublante, indécise et charmeresse à la fois de M. Capus. A LA MONNAIE, on est encore dans l'ère des reprises. *Hérodiade* et *Lakmé* ont donné d'honorables soirées; *Phryné* a retrouvé les admirations d'Antan; Mme Landouzy y a le charme captivant du personnage, sa virtuosité impeccable fait merveille dans les scènes du IIe acte, notamment dans celle de la séduction. M. Isouard ne lui est pas inférieur, et quant à M Gilibert, il a joué le rôle de Décéphile avec la plus étonnante bonhomie, servie, d'ailleurs, par des moyens physiques et des ressources vocales qui ne sont qu'à lui. Et au mois prochain la première des *Maitres-chanteurs*.

A l'Université libre de Bruxelles. — L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES. — L'Université libre de Bruxelles fut la première, en Belgique, à tenter l'établissement d'un enseignement spécial des sciences sociales; elle vient d'améliorer et de compléter

Digitized by Google

son œuvre. Un règlement du 3 juillet 1897 organise trois licences et trois doctorats : la licence et le doctorat en sciences sociales, la licence et le doctorat en sciences politiques et administratives, la licence et le doctorat en sciences économiques ; les deux dernières licences seules sont organisées immédiatement ; l'enseignement des sciences sociales proprement dites est réservé pour un avenir prochain.

Chaque licence comprend deux années de cours. Les cours de la licence en sciences politiques et administratives comprennent : l'histoire parlementaire et législative comparée, le droit constitutionnel comparé, le droit des gens, le régime colonial et la législation du Congo, le droit administratif, la statistique, l'économie politique et financière et l'histoire diplomatique de l'Europe. Les cours de la licence en sciences économiques comprennent : l'histoire des doctrines économiques, l'économie politique et financière (matières spéciales), le régime du travail en législation comparée, le droit industriel, l'histoire et la géographie économiques, la statistique et les institutions civiles comparées. Les cours à donner pendant l'année académique 1897-98 sont confiés à MM. P. Hymans, P. Errera, Rivier, F. Cattier, H. Denis, Waxweiler et Wodon.

Il sera, en outre, donné deux cours libres : l'un, par M. Goblet d'Alviella (Principes généraux de l'évolution religieuse); l'autre, par M. Lameere (Notions de biologie en rapport avec les sciences sociales). C'est là la partie vraiment originale de cet enseignement, qui, à cela près, existe aussi dans les universités de l'État, où il est organisé depuis quelque temps déjà.

Le nouvel ensemble de cours est accessible aux simples auditeurs, n'ayant à justifier d'aucune condition de capacité, et aux élèves proprement dits. Le règlement détermine les conditions requises pour pouvoir se présenter aux épreuves des licences et des doctorats. Le titre de docteur ne sera conféré qu'aux licenciés qui, après un certain laps de temps, auront présenté et défendu un travail original. Nous nous bornons ici à appeler l'attention sur l'œuvre qui vient de se créer. Un prospectus spécial fait connaître avec précision les matières qui seront traitées dans chacun des cours énumérés plus haut; il met en lumière l'importance du nouvel enseignement, qui complète d'une manière heureuse le programme ordinaire des cours de l'Université de Bruxelles.

Livres nouveaux. A citer du duc de Broglie, *L'alliance autrichienne* (chez Calmann-Lévy) ; — de Mgr A. Fabre, *Les ennemis de Chapelain* (études littéraires sur le XVIIe siècle), Paris, Fontemaing, 2 vol. ; — *Pages choisies*, d'Alexandre Dumas, avec introduction de H. Parigot.

Parmi les romans, Remy St-Maurice, *Temple d'amour* (chez Lemerre); Jean Psichari, *Le rêve de Yaniri* (chez Calmann-Lévy), un nouveau Pierre Loti ; et dans la collection in-18 du MERCURE DE FRANCE, Gustave Kahn, *Le livre d'images*, poèmes; Georges Eeckhoud, *Mes communions,* et Marcelle Tinayre, *Avant l'amour*. — La même maison édite *Sous la Robe,* d'Eugène Demolder ; *Sources vers le fleuve*, poèmes de Robert de Souza, et les *Versiculets*, d'Alfred Poussin.

Nous avons reçu : Louis Franck, *La femme-avocat* (Paris, Giard et

Digitized by Google

Brière, 1898), un bel in-8° où sont synthétisés tous les faits d'ordre social et législatif concernant le rôle de la femme au barreau; — Louis Bridel, *Mélanges féministes* (même éditeur), où sont traitées les questions de droit et de sociologie que soulève le problème féministe; — de l'éditeur Fischbacher, *Jésus de Nazareth,* études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus, par Albert Réville. Les deux volumes seront analysés et critiqués dans un des prochains numéros de la *Revue;* disons dès maintenant qu'ils constituent une des plus importantes contributions, qui aient vu le jour depuis les travaux d'Ernest Renan, à l'étude des origines du christianisme.

Chez le même éditeur a paru un volume (in-8°) de polémique religieuse de Victor Sidermann, intitulé *L'avocat du diable.* L'auteur n'a pas craint de recourir à la forme, plutôt vieille, du dialogue pour montrer les antinomies doctrinales que le système des évangiles synoptiques n'a pas réussi à éloigner du Crédo de l'Église. D'une part, l'abbé Bougaud, les pères Lacordaire, Didon et Caussette, M. Wallon et M. Auguste Nicolas, de l'autre, l'avocat du diable, assisté de MM. Strauss, Renan, Reuss, Réville, etc., ferraillent énergiquement pour et contre l'unité de ce Crédo. M. Sidermann a des mots acerbes et heureux pour qualifier ses adversaires; mais il ne ménage pas non plus ses alliés, et il est difficile de ne pas s'associer à sa bonne humeur lorsqu'il caractérise les réticences sentimentales de MM. Réville et Renan, restituant de la main gauche au *divin* dans Jésus ce que leur main droite lui a retiré, de « morbidezza mystique », avec des attitudes de « Mignon regrettant sa patrie ». Comme il le dit justement, ce sont ces défaillances de la critique contemporaine qui ont rendu du cœur aux apologistes catholiques et facilité leurs bruyants succès en ces dernières années. Mais que n'ajoute-t-il qu'en grattant l'exégète chez les auteurs cités de *Vies de Jésus,* on retrouve le pasteur pontifiant ou le prêtre manqué d'antan?

Également reçu l'*Annuaire de la statistique et de l'économie politique,* recueil intéressant et complet, publié sous la direction de M. M. Block, et qui contient des renseignements sur la France, sa population, ses ressources, ses institutions économiques, financières et de bienfaisance. Il est divisé en parties distinctes concernant la ville de Paris, l'Algérie, les colonies et les pays étrangers, et renferme dans chacune de ces parties des documents statistiques du plus haut intérêt. Il se termine par le résumé analytique des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, et par un tableau des fluctuations des valeurs de bourse.

The last, not the least, vient le livre de M. Desmolins qui fit si grand tapage, il y a quelques semaines, dans la presse parisienne. Son titre est significatif : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.* L'auteur, qui a fait plusieurs séjours en Angleterre, parle d'expérience personnelle. Directeur de la revue *La science sociale,* qui procède de l'inspiration de l'illustre Le Play, il a voulu faire œuvre documentaire. Il oppose l'Anglais au Français sous les divers rapports sociaux; il le prend dans les prémices éducatives, dans la vie publique et privée; commerçant, industriel, colon, partout l'Anglais lui apparaît supérieur en raison du développement qu'il a donné à l'initiative propre, de son goût passionné pour la liberté et, corollaire précieux, de son éloignement pour le fonctionnarisme et le militarisme, ces

Digitized by Google

deux plaies de l'Allemagne et des pays latins. Livre suggestif, où tout n'est pas à louer, sans doute (le chapitre sur l'éducation allemande est évidemment partial), mais où il y a pour nous, Belges, bien à récolter aussi.

Parmi les publications éditées chez nous, citons le joli recueil de notre collaborateur, M. Paul André, *L'habit d'Arlequin*. On y trouve de l'humour, une note discrètement sentimentale et des intentions de philosophie qui charment. Sans vouloir médire des « Contes de la boîte » et des « Histoires quelconques », nous avouons que nos préférences intimes vont à ces croquis, intitulés « Rondes d'enfants », et qui, dans leur réalisme très aigu, font penser et souffrir.

***

D'Italie nous parvient le troisième volume du bel ouvrage de M. P. Orsi, *La storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei agli avvenimenti*. Le premier volume date de 1895; deux ans ont donc suffi à l'auteur pour mener à bonne fin une tâche gigantesque et originale. Sans doute nous possédons, en France, dans des compilations de Mme de Witt-Guizot et d'autres, des essais analogues à celui-ci; ce n'est pas la première fois qu'on donne aux écrivains du temps la parole, pour leur faire raconter eux-mêmes les événements auxquels ils ont pris part. Mais jamais travail de l'espèce n'a été fait avec autant de conscience que celui-ci. L'histoire d'Italie est particulièrement complexe; elle a des détours imprévus, des emmêlements pleins de péril; toutes les races et tous les appétits se sont abattus sur ce pays d'élection. M. Orsi a su être informé, exact, prudent, parler au cœur et à l'intelligence, ne pas châtrer le vrai, mais non plus ne pas s'abandonner à des complaisances périlleuses pour certaines époques, où le relâchement des mœurs a été dépeint en traits vengeurs parfois, railleurs souvent, toujours impudiques. Son livre s'adresse aux élèves des lycées; il les instruira en les distrayant; il les consolera du système suranné des manuels où il n'y a ni vie ni pensée, ni même vérité.

M. Orsi n'en est plus à ses coups d'essai; après avoir débuté, il y a quelque quinze ans, par une étude ingénieuse sur les terreurs de l'an 1000 (si exagérées par l'esprit de parti moderne), il a, notamment, écrit un livre de beau et bon patriotisme : *Come fu fatta l'Italia* (Rome, 1891); il a collaboré à toutes les grandes entreprises historiques de ce temps, en France comme dans son pays. C'est un maître qui vit à Venise, sans vaine ambition, dans le culte des vieilles et douces choses du plus noble passé.

Digitized by Google

UN PARTI SOCIAL

Ceux qui pensent — et ils sont nombreux — que le *principe libéral* renferme en lui-même tout ce qu'il faut pour permettre le progrès indéfini de la société doivent avoir une tendance à s'unir pour reconstituer le parti qui s'en prévaut, parti qui peut, à juste titre, s'enorgueillir d'avoir été jusqu'à nos jours le principal promoteur du progrès et qui semble appelé ainsi à constituer dans l'avenir le véritable *parti social*.

Le mot « libéral », pris sans restriction, a une signification double : être *libéral*, c'est préconiser à la fois l'*usage de la liberté* et *la pratique de la libéralité* dans la société. A toutes époques, le parti qui nous occupe a fait l'un et l'autre, quoique à des degrés différents.

Mais depuis l'époque de la splendeur du parti libéral, la société a évolué avec une telle intensité vers le côté économique général, laissant tout autre côté au second plan, qu'il est devenu indispensable de définir à nouveau le principe libéral en mettant particulièrement en évidence ceux de ses éléments qui concordent spécialement avec les nécessités des temps survenus.

Dans la lutte séculaire que la société a soutenue contre l'Église constamment en action pour asservir la liberté de penser, le parti libéral a sans trêve défendu le principe du libre examen, et il a, en même temps, enseigné et propagé la science, favorisé l'industrie, éclairé le peuple et diminué ses charges; en un mot, il a favorisé le progrès, défendu et protégé le prolétaire en relevant constamment son niveau intellectuel

Digitized by Google

et sa situation économique de manière à les rapprocher de plus en plus de ceux du privilégié.

Toutefois, légitimement absorbé par la lutte cléricale, tout à fait dominante jusque dans ces derniers temps, le parti libéral n'a pu suivre d'un œil suffisamment attentif les progrès énormes et rapides accomplis par la science et l'industrie, et, par conséquent, il ne s'est pas rendu compte à temps de la profonde répercussion que ces progrès devaient nécessairement produire dans l'ordre économique social.

Il n'a pu s'apercevoir assez promptement que, par la diffusion et l'universalisation de plus en plus accentuées des sciences positives, le retour de l'homme psychologique au passé rêvé par le cléricalisme, était devenu à tout jamais impossible. Tout pénétré encore de l'esprit de Pie IX, dont il avait eu à combattre sans relâche les tendances d'un autre âge, il n'a pas saisi d'emblée la portée de l'évolution ou plutôt de la révolution qui allait s'accomplir chez son adversaire et qui, à l'avènement de Léon XIII, devait l'amener à admettre du même coup et la science et la démocratie.

Là est la véritable cause du mal dont nous souffrons.

Le parti libéral est en retard, mais il n'est qu'en retard. Heureusement pour lui, il peut maintenant se détacher quelque peu de la lutte foncièrement anticléricale pour la liberté de conscience, et reprendre, avec toute son énergie et avec les vues appropriées aux exigences de l'heure présente, la campagne économico-sociale qu'il n'a jamais complètement abandonnée.

Certes, le parti clérical existe toujours, nous ne le savons que trop! Mais il faut reconnaître qu'il n'est plus le même. Déjà il a changé d'écorce et se chrysalide en science et en démocratie, bien qu'au fond il lui en coûte; bientôt l'évolution se poursuivant, fatale, indéfectible, on le verra, contrairement à son principe, cédant à son plus immédiat intérêt, se diriger avec des hésitations continuelles, péniblement mais inévitablement vers le progrès incessant, mais aussi vers son irrévocable déchéance, car il ne saurait se soustraire aux coups définitifs que doit lui porter la science positive.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, à l'heure où nous sommes, modifié ou non, le parti clérical est toujours devant nous dans toute sa puissance. Il reste toujours le parti qui, n'échappant pas à son origine fétichiste préhistorique, regrette franchement le passé et ne concède au présent que contraint et forcé. Il ne peut donc gouverner et diriger le pays que boiteusement, sans conviction aucune au point de vue de son avenir. Enfin, il détient les positions.

Il est donc indispensable de le contrebalancer, et il y a lieu pour le parti libéral de reprendre avec conviction son ancienne action vers le progrès réel, stable, et tel qu'il convient de le considérer actuellement. Pour cela, il paraît urgent de revenir, en premier lieu, à la vraie conception du *principe libéral* et de chercher ensuite à formuler, avec toute la précision possible, un programme économique théorique ainsi qu'un programme de réalisation immédiate qui soient appropriés à notre époque et qui puissent être acceptés par tous ceux qui se réclament du parti libéral comme étant en harmonie avec son principe.

Je crois bien faire, en vue de cette élaboration, en exposant succinctement mon opinion à ce sujet, mais en me plaçant au point de vue exclusivement théorique et en n'examinant pas, pour le moment, le côté réalisable immédiat.

Dans ce but, je vais rechercher ce que pourraient être les formules théoriques du progrès économique et de la morale sociale pour correspondre aux nécessités de notre époque et aux besoins d'un *parti social*.

Si l'on examine l'homme au point de vue social, mais indépendamment de toute organisation existante, on doit à première vue constater que s'il voit le jour, si on le laisse naître, c'est pour qu'il vive; que pour vivre, il doit se nourrir, se vêtir, se loger, se protéger; que pour se nourrir, se vêtir, se loger, se protéger, il doit travailler et que, s'il travaille, il doit non seulement se reposer, mais aussi se distraire : donc, que, *théoriquement, tout homme normal est forcément obligé de produire directement ou indirectement et sous peine de déchéance vitale, tout ce qui est indispensable à sa nourriture, à son vêtement, à son logement,*

Digitized by Google

à sa protection, à sa distraction en quantité et en qualité appropriées à son tempérament, à son état de santé, au lieu et à la contrée qu'il habite et à son genre de travail.

Ceci paraît fondamental et si nous appelons *production intégrale*, aussi bien, comme on voit, ce qui peut être immatériel et nécessaire à la distraction normale de l'homme, que ce qui est matériel et directement ou indirectement nécessaire au fonctionnement de son organisme, l'un et l'autre indispensables à la conservation de la vie dans sa plénitude, il faut reconnaître que cette production intégrale est à la base même de toute société humaine. Elle y est tellement que, du moment où l'on range dans la production, comme il vient d'être fait et comme il paraît absolument logique de le faire, tout ce qui est relatif à la distraction normale de l'homme, on est en droit de se demander si réellement il existe autre chose que la production à envisager comme étant une nécessité dans la société; si, en un mot, *le bien*, au point de vue social, n'est pas tout ce qui favorise la production intégrale, *le mal*, tout ce qui la contrarie.

Quoi que l'on puisse donc songer à ajouter ou à supprimer à ce qui existe dans une société telle que la nôtre, à quelque point de vue que ce soit, jamais il ne pourra être question de le faire en touchant, pour la réduire, à la *production intégrale* telle qu'elle vient d'être définie : ce serait toucher à la vie moyenne de l'homme; rigoureusement, ce serait supprimer à l'HOMME MOYEN des années de sa vie normale.

Or, si l'on recherche de quelle façon s'est effectuée jusqu'ici la production intégrale, il apparaît aussitôt qu'en général et grâce aux avantages y attachés, elle a été obtenue par la volonté et le travail d'un certain nombre d'hommes possédant des capacités spéciales pour faire travailler mieux que par eux-mêmes d'autres hommes de moindres capacités, ou pour faire travailler des machines ou appareils spéciaux qui peuvent s'y substituer.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on trouve, en effet, que *le bien-être général* MOYEN *de l'homme, c'est-à-dire le bien-être de l'homme moyen, d'où dépend sa vie moyenne, ne saurait être obtenu, surtout à notre époque, que par le travail de l'homme*

Digitized by Google

capable utilisant principalement sa force de volonté, son intelligence et sa puissance d'action sur d'autres hommes et sur des machines, travail associé, d'un côté, à celui de l'homme de moindre capacité agissant principalement comme moteur animé et, de l'autre, à celui de la machine.

Il en résulte que plus il y aura d'hommes capables et de machines et appareils spéciaux en activité dans la production, ceux-ci n'étant au surplus qu'un des produits de la science et de l'activité de ceux-là, et plus le même bien-être général sera obtenu facilement et avec économie plus grande du travail de l'homme moyen : travail intellectuel ou travail moteur.

La société, qui représente l'ensemble des hommes, a donc le plus puissant intérêt à accroître constamment, dans toutes les directions et à tous les degrés, *sans jamais entraver la production existante*, le nombre d'hommes capables, et, comme conséquence, le nombre de machines et appareils spéciaux en usage dans la production intégrale.

Et la loi d'application sociale devrait être — c'est là que je veux en arriver — que pour chaque journée d'homme que l'on épargne dans la production intégrale du fait de l'intervention de l'homme capable ou de celle d'un appareil qu'il a imaginé ou perfectionné, il y ait une journée d'homme en plus consacrée à augmenter la *capacité productrice intégrale* dans la société.

Ce qui reviendrait à dire que, *théoriquement, le temps économisé dans le travail de la production intégrale, grâce à l'intervention de l'homme capable et à l'usage de machines, doit être intégralement consacré à l'instruction capacitaire productrice intégrale, mais ne doit pas être perdu, dissipé : pour chaque homme qui devrait être supprimé pour cause d'amélioration réalisée dans le roulement courant de la production intégrale existante il faut qu'un autre homme qui devrait y entrer pour cause de son accroissement soit* CAPACITARIÉ *en vue d'une production quelconque ou serve à en capacitarier d'autres.* La production intégrale se sera accrue ainsi sans que se soit accru le nombre d'hommes y consacrés, et, en plus, de nouvelles capacités susceptibles de l'améliorer encore et d'amener un nouveau résultat identique auront

Digitized by Google

été créées. Et ainsi de suite jusqu'au moment où les capacités productrices ainsi créées étant devenues en véritable excès par rapport aux nécessités de la production, ne pourraient plus être utilisées pour leur vraie destination et devraient logiquement faire retour à celle du travail moteur humain proprement dit.

Alors seulement viendrait le moment où le temps économisé dans la production intégrale ainsi qu'il vient d'être dit, pourrait être franchement et intégralement employé à accroître la dose du repos ou de la distraction normale de l'homme : ce serait alors de la *distraction* et du *repos excédants* par rapport aux nécessités de la production intégrale.

Ce qui précède constituerait un véritable cycle économique théorique *progressionniste*, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur lequel devrait s'appuyer le parti du vrai progrès dans la société.

Il faut le répéter, ces considérations sont émises à un point de vue absolument général et indépendant de l'état de choses existant dans la société ; elles visent, si l'on veut, une société qui serait à créer plutôt qu'une société existante ; elles mènent à la conception d'une formule dynamique de la société ; elles sont une recherche de principe ou de point d'appui primordial du progrès social et rien d'autre, la question de la possibilité d'application étant entièrement réservée.

Si, au contraire, on considère la société telle qu'elle est, on aperçoit aussitôt combien les lois économiques que je me suis permis d'émettre sont troublées. Pour ce qui concerne la première, on constate de prime abord que chaque homme valide est très loin de fournir, directement ou indirectement, son quantum à la production intégrale, c'est-à-dire ce qui est indispensable à sa nourriture, à son vêtement, à son logement, à sa protection et à sa distraction : les uns travaillent trop et se distrayent trop peu, les autres travaillent trop peu et se distrayent trop. Cet état de choses nuit à la production intégrale, donc au bien-être général, et devra par suite être graduellement amélioré. Quant à la seconde, on s'aperçoit bien vite que malheureusement il n'y a pas que les capacités productrices qui

Digitized by Google

aient le pouvoir, d'elles-mêmes et en toute liberté, de s'occuper de la production intégrale; il y a aussi des incapacités réelles, parce que ces incapacités sont capitalistes et que le capital a *pouvoir d'action* dans la société, pouvoir d'action qui domine même celui des vraies capacités productrices ; et il faut remarquer, de plus, que le capital se transmet souvent d'incapables à incapables pendant une série de générations, ce qui accentue l'inconvénient capitaliste.

Il en résulte que l'hérédité capitaliste, aussi longtemps qu'elle subsistera légalement, apparaît comme un mal économique qui trouble la seconde loi en conférant souvent un pouvoir d'action productrice à ceux qui n'ont pas la capacité voulue pour l'exercer; la direction du progrès dans la société doit être telle que ce mal puisse se réduire de plus en plus. Et si l'on pouvait décréter le progrès économique à grands coups, si l'on ne devait pas tenir compte des situations existantes, ce qui précède montre que ce serait uniquement sur les transmissions de fortunes que devrait s'effectuer la perception de l'impôt nécessaire au fonctionnement de l'organisme social, et cela en rendant cet impôt progressif par génération, de façon à amener graduellement l'extinction du capital héréditairement transmis.

D'autre part, il est encore naturel et logique de reconnaître que ce n'est pas la fortune que laborieusement on acquiert et dont légitimement on jouit qui doit être frappée par l'impôt, mais seulement la fortune transmise : la première représente un bien aussi intégralement respectable que noblement obtenu; la seconde, au contraire, est un bien délaissé par son édificateur et par conséquent éminemment taxable ; c'est donc lui que doit viser l'impôt.

On arriverait, grâce à ce véritable impôt à longue échéance sur le désœuvrement, à ce double résultat : d'un côté, le capital serait finalement possédé par ceux qui sont capables de le gagner en concourant par leur travail à l'accroissement et à l'amélioration de la production intégrale et par conséquent à celle du bien-être général; de l'autre, l'homme privilégié lui-même serait obligé de se capacitarier sous peine de déchéance.

Digitized by Google

On verrait la sécurité vitale et le bien-être s'irradier de plus en plus, d'hommes à hommes, voire même de pays à pays, des foyers de la possession héréditaire vers les régions déshéritées.

Si l'on accepte cette manière de voir, il paraît essentiel que le parti du vrai progrès social adopte pour principe et introduise dans son programme d'abord l'accroissement général du capacitariat producteur utile, ensuite l'élimination graduée de tout ce qui est contraire à la loi de la production normale de l'homme, enfin la réforme des impôts dans le sens de leur plus juste proportionnalisation possible à la fortune réelle et, avec objectif final, l'impôt unique sur les transmissions de fortunes, tout autre impôt devant être alors supprimé.

Pareil programme me paraîtrait acceptable à la fois par ceux qui se réclament du socialisme et par ceux qui se rattachent à l'école libérale ; car, en y acquiesçant, ils agiraient libéralement autant que librement et surtout ils agiraient d'une façon scientifiquement pratique, à mon sens. Le vrai parti social doit être celui de la *liberté pratique*.

Ce dernier mot veut-il dire que l'on doive en principe être opposé à l'introduction de l'organisation dans la société là où elle n'existe pas encore ?

Ce serait aussi contraire aux lois du vrai progrès social qu'à la devise de l'école libérale qui signifie progrès incessant dans toutes les directions de l'activité humaine en faveur du bien-être général, c'est-à-dire aussi bien dans ce qui est relatif à l'organisation de cette activité que dans ce qui est directement relatif à la valeur de cette activité même. Partout où l'introduction de règles organisatrices pourra faire que la production, envisagée dans son intégralité, comme nous l'avons fait jusqu'ici, s'obtienne plus économiquement qu'autrement, le parti du vrai progrès social ne peut hésiter à agir. Là même où une exploitation par la commune, par la province, par l'État, par corporation, par groupement ou autrement sera reconnue nécessaire ou désirable, pratiquement réalisable et sûrement économique, la devise *libéralitaire* que nous préconisons veut que l'on agisse; elle veut même

Digitized by Google

que l'on fasse des efforts pour qu'elle devienne possible là où elle paraîtrait ne pas encore l'être, car la vie moyenne de l'homme, que l'on a avant tout pour mission de protéger et d'améliorer sans cesse, en dépend, ainsi que nous l'avons vu.

Mais si cette manière de faire libéralitaire est conforme à la devise et à la mission essentielle du vrai parti social, elle ne l'est au principe de liberté que s'il y a des raisons sérieuses ou une incontestable économie à agir de la sorte. Et encore, dans ce cas, la plus grande liberté possible d'action — en même temps qu'une responsabilité correspondante, bien entendu — doit être hiérarchiquement laissée aux chefs d'exploitation obligés en principe de posséder les capacités productrices spéciales à leurs fonctions.

Le parti du vrai progrès social a et doit garder pour principe de n'intervenir dans la production intégrale qu'en cas de nécessité, ce qui est très loin de vouloir dire qu'il ne doit jamais le faire. Son rôle essentiel est de créer en grand nombre et partout des capacités toujours prêtes à se jeter dans la production intégrale; il doit le remplir avec la conviction que c'est ce qui fait le plus défaut dans la société.

Il laisse à ces capacités la liberté de s'utiliser, de se classer, mais il crée les organisations nécessaires pour que cette utilisation et ce classement puissent s'effectuer avec la plus grande facilité. Il ne décrète pas le progrès, l'économie dans la production intégrale, ce n'est pas son rôle et jusqu'ici il n'en a pas la capacité, mais il s'ingénie à les favoriser de toutes façons, par tous moyens appropriés, persuadé que c'est la meilleure manière d'y arriver, — même à notre époque toujours en pénurie de vraies capacités productrices, quoi qu'en pensent des hommes de sentiment prêchant une égalité irréalisable avec un sûr mais inhumain succès — si l'on tient compte, comme il faut le faire, du champ immense d'application largement ouvert sur toute la terre à notre activité civilisatrice.

Car il n'y a pas que nos pays à envisager. Autant qu'on peut le prévoir, l'accroissement de la production intégrale, du bien-être général et de la vie moyenne ira maintenant plus

Digitized by Google

rapidement que jamais en se diffusant dans le monde entier, au grand profit des pays qui s'en occuperont le plus, autant qu'à celui de l'humanité entière qui a toute raison de bénéficier du progrès moderne. Ce serait une pensée étroite, égoïste, antihumanitaire que d'envisager seulement le progrès au point de vue national; le vrai parti social doit, par principe avoir en vue sa diffusion universelle, de manière à ce qu'aucune entrave ne soit ainsi apportée à l'utilisation des capacités productrices qu'il créerait et qui, libres de disposer de leur sort, trouveront pendant toute une période, plus facilement et bien plus fructueusement que chez nous, leur emploi à l'étranger. En présence du monde entier que les nations civilisées se partagent et qui s'ouvre avec une vive intensité aux longues et rapides communications, le temps n'est pas encore venu où il soit possible de songer à avoir en mains nationales le nombre de capacités productrices voulues pour socialiser la production, ces capacités devant inévitablement se diffuser d'abord par toute la terre. Qu'il y ait toutefois un parti spécial, une fraction de parti qui dès maintenant guette le moment où cette éventualité pourra se produire partiellement, graduellement, et s'occupe de corporiser la production, de faire de la coopération, etc., c'est évidemment une excellente chose et il n'y a que du bien à en attendre; le vrai parti social doit favoriser sans restriction, en ce sens comme en d'autres, tout ce qui est de nature à améliorer le bien-être général de l'homme.

Le parti du vrai progrès social doit-il intervenir dans les questions qui ont pour objet de limiter et de taxer officiellement l'activité de l'homme?

Il doit tout faire pour éviter l'abus et l'oppression; il doit protéger l'enfance, la vieillesse, l'incapable, le malade et le vrai sans-travail s'ils sont indigents; il doit aller franchement jusqu'à reconnaître dès à présent à ces derniers le droit à la vie tel qu'il existe pour tout autre homme et il doit chercher le plus vite qu'il pourra à leur assurer l'existence; mais il ne peut d'une façon générale intervenir officiellement dans des questions relatives à la production intégrale qui est libre et

Digitized by Google

contrairement aux lois qui dérivent de cette liberté même. Son principe doit être de rendre la production la plus économique possible et c'est dans ce but qu'il crée au maximum des capacités spéciales intellectuelles et matérielles dans toutes les directions et à tous les degrés de l'activité productrice. Son principe doit être ainsi d'*avantager le travailleur*, QUEL QU'IL SOIT, non pas en le payant cher en tout et en produisant par suite à haut prix toutes choses qu'il emploie, ce qui ne peut l'avancer, mais bien en faisant intervenir de plus en plus des machines et des capacités dans la production, de façon à lui offrir toutes choses sans cesse meilleur marché et à réduire de plus en plus son temps de travail en accroissant celui de sa distraction et de son repos, et cela, en le payant ce qu'il vaut au cours du jour et en s'arrangeant, grâce à l'instruction capacitaire, mais seulement par elle, de manière à maintenir ce cours.

Quant à l'accaparement capitaliste, à l'entente illicite des producteurs et à la hausse du prix des produits qui peuvent en résulter et rendre illusoire le bon marché des consommations, quant à l'avantage illégitime que pourrait éventuellement tirer le désœuvré de l'abaissement du prix des choses, ils doivent être combattus fondamentalement, ainsi que nous l'avons vu, et par l'impôt progressif sur la fortune héréditaire et par la création de capacités productrices.

En dehors des pouvoirs temporaires que peut donner la loi pour les cas d'oppression ou d'abus, l'impôt progressif sur la fortune héréditaire et la création progressive de capacités productrices et de machines sont les vrais et sûrs moyens de diminuer définitivement le capitalisme dans ses exagérations tant actives que passives et d'empêcher les ententes illicites de producteurs avec leurs inconvénients. Ils permettront d'arriver dans le temps légitime voulu, par l'accroissement du savoir humain, par le vrai progrès et la graduation scientifique qui doivent en dériver, au maximum de bien-être général et d'égalité que l'homme puisse espérer atteindre. La société évoluera ainsi universellement vers son but, qu'on l'appelle comme on veut, collectivisme ou autrement, et sans qu'il faille

Digitized by Google

recourir à des moyens illogiques, sans base positive, moyens antiprogressistes, antipratiques.

On peut être certain, et l'on commence d'ailleurs à s'en rendre très bien compte, que l'avenir est aux nations qui s'appuieront sur ces principes; par contre, la déchéance est en vue pour celles chez lesquelles existera la préoccupation de limiter ou de taxer purement et simplement les conditions relatives à l'activité de l'homme et à le pousser ainsi vers un désœuvrement ou un repos qui seraient illégitimes par le fait qu'ils ne correspondraient pas encore à l'état de situation de notre époque et mèneraient à la réduction et non à l'accroissement de la progression régulière du bien-être universel. En ce moment même des preuves se font jour : il n'est que trop visible, en effet, que les pays de race anglaise, qui sont inconsidérément entrés dans cette voie, ont à réfléchir en contemplant la prospérité de l'Allemagne qui, comme chacun peut le constater, en général ne veut pas de cette voie et, plus ou moins conformément à notre pensée, est entrée par tous côtés à la fois dans celle d'une large diffusion de l'instruction capacitaire utile. Vraisemblablement on verra bientôt les pays retardataires, préoccupés de leur état d'infériorité, s'ingénier à se protéger par toutes espèces de moyens; mais ils reconnaîtront assez vite qu'il n'y a d'autre remède pour eux que de revenir à la ligne logique, scientifiquement pratique et sûrement humanitaire que nous préconisons : la réalisation du capacitariat intégral.

Le vrai parti social, en cherchant à réaliser ce capacitariat intégral, devrait ne se considérer que comme étant purement et simplement le parti de la science positive, du travail et du progrès incessant de la civilisation toujours approprié à chaque époque; il n'a aucune raison de chercher à se désigner par d'autres appellations. Il doit sans hésiter rejeter la formule sentimentale, antiprogressiste, soi-disant égalitaire mais en réalité contre-humanitaire : « à chacun selon ses besoins », en adoptant pour devise cette formule économique, scientifiquement progressiste, humanitaire et absolument altruiste : *à chacun selon sa productivité utile au bien-être universel.*

Digitized by Google

Si du domaine économique, nous passons au domaine intellectuel, la considération première et supérieure sur laquelle doit s'appuyer le vrai parti social, c'est le principe du libre examen : ne rechercher que la vérité positive et rejeter l'arbitraire.

Par conséquent, si l'on envisage l'univers dans son ensemble, il est conforme à ce principe d'admettre qu'il est régi par des lois immuables et que la matière et l'éther qui le constituent — quels que puissent être d'ailleurs les phénomènes qui en dérivent et se manifestent à nos sens, tels, par exemple, que ceux relatifs à la vie et à la conscience animales, végétales et cellulaires — obéissent rigoureusement à ces lois qui doivent être regardées comme inhérentes à l'essence même de ces deux éléments ; sortir de là serait tomber dans l'arbitraire pré-scientifique. Il est par suite conforme à l'idée libérale, aussi bien qu'à celle du vrai parti social, d'aider de toutes façons la science à chercher et à formuler ces lois et à découvrir cette essence en accroissant sans cesse le domaine positif. Les progrès dans les sciences positives doivent permettre d'arriver un jour à la synthèse de l'univers et, chemin faisant, ont le résultat immédiat aussi considérable que nécessaire de procurer au travailleur supérieur l'outil moderne le plus précieux et le plus indispensable à la production intégrale ; ils paraissent donc devoir être l'objectif intellectuel le plus élevé du parti du vrai progrès social.

Mais quelle manière de voir doit-on adopter en ce qui concerne la religion et la morale ?

Puisque le vrai parti social aurait pour mission la recherche de la vérité en s'appuyant sur les lois immuables de l'univers et le rejet de l'arbitraire, son cadre sera nécessairement la science positive qui en découle ; ses garants, les savants qui universellement la professent ou l'admettent ; son but immédiat, l'extension graduelle de cette science à tout homme selon son degré de réceptivité et en raison du temps progressivement économisé dans la production intégrale.

En dehors de l'enseignement de ces vérités universellement

Digitized by Google

reconnues par l'élite des hommes constituant les sociétés civilisées, le vrai parti social doit désirer que l'on établisse, pour l'époque que nous traversons, un enseignement abrégé des « vérités de légende », si l'on peut ainsi dire, qui sont admises seulement par les adeptes des divers systèmes religieux correspondants. Mais il doit tenir essentiellement à ce qu'on les présente à la fois comparativement et pour ce qu'elles sont; c'est-à-dire qu'il doit vouloir que l'on enseigne qu'elles sont révoquées en doute et ne sont pas universelles et que l'on indique le nombre approximatif et la valeur intellectuelle de leurs partisans.

Le parti qui se donne pour mission la recherche de la vérité immuable ne peut vouloir que l'on trompe la jeunesse, que l'on fausse ou dénature son plastique cerveau en ne lui disant pas loyalement, honnêtement tout ce qui est vérité universelle et rien que ce qui est vérité universelle pour constituer son fonds intellectuel d'entrée dans la vie pratique; il doit vouloir, en un mot, que l'on crée des hommes vrais dans leur plus grand intérêt comme dans celui du pays.

Si l'on reconnaît qu'il y a lieu d'enseigner en abrégé à l'homme en formation les préceptes des divers systèmes religieux tout en le laissant libre de pratiquer celui qui lui plaît ou de ne rien pratiquer, à plus forte raison doit-on constituer son fonds à l'aide des notions élémentaires exactes et fondamentales d'où dérivent nos connaissances sur l'univers, la nature, la vie, la pensée : on enseignera donc ce qui est acquis et accepté partout ; on pourra enseigner aussi ce que des savants autorisés prévoient déductivement devoir être par la suite, mais en indiquant alors ce qui serait controversé.

Si les divers systèmes religieux ont leurs éléments que l'on peut réunir en quelques petites pages et faire apprendre à l'enfance, le déterminisme universel qui constitue la science positive actuellement acquise aura les siennes. Et, instruit de cette façon sincère et vraie, l'homme entrera dans la grande vie armé comme il convient pour la traverser, sachant déjà tout jeune avec exactitude, ne préjugeant pas et vraisemblablement étant ainsi intéressé à vouloir toujours connaître davantage.

Digitized by Google

En présence des progrès incessants de la science positive et malgré la réaction plus apparente que réelle du moment, le jour n'est pas éloigné où l'homme sincère, courageux et bon reconnaîtra avec franchise ce qu'il y a de malhonnête, de destructif de l'avenir de l'homme psychologique, à lui enseigner comme étant de suprêmes vérités, des choses qui n'en ont pas le moindre caractère, et cela mécaniquement, malgré lui, alors qu'il est incapable de protester, de comprendre et de juger. Il reconnaîtra aussi ce qu'il y a de pusillanime et d'enfantin, pour l'homme qui arrive à douter, à ne pas s'éclairer entièrement et ce qu'il y a de peu digne et de mauvais pour celui qui ne croit plus à conserver et transmettre à ses descendants des croyances abandonnées.

Le jour viendra, plus proche qu'on ne pense généralement, où l'on s'apercevra que l'idée religieuse, si elle pouvait être envisagée en dehors de l'évolution fatale qu'a dû subir la société humaine primitive d'où nous tirons notre origine, devrait être considérée comme le plus grand des fléaux qui l'aient jamais assaillie et cela rien que par le nombre de vies et de siècles immobilisés dans la pratique de tout ce qui la concerne et perdus ainsi pour l'amélioration du bien-être de l'homme et l'accroissement de sa vie moyenne qui en dépend.

Et si, au delà de ce qui vient d'être dit, le vrai parti social pouvait, à l'exemple de ce que l'on voit dans des pays voisins où deux religions différentes se pratiquent ou s'enseignent couramment l'une après l'autre dans le même temple, faire qu'il en fût de même chez nous, un jour prochain, pour le catholicisme et le déterminisme universel, il aurait rendu au pays un service qui devrait être considéré comme le plus grand des bienfaits.

Enfin, est-il nécessaire encore d'insister longuement sur la morale après ce qui vient d'être dit?

La morale, que l'on a dénaturée et outragée en la faisant abstraite, non effective, non sociale, ne consiste-t-elle pas tout entière à vouloir pour autrui, en général, ce que l'on veut pour soi, à vouloir *le bien*, à ne pas vouloir *le mal?*

Digitized by Google

Or, nous avons eu pour but de chercher à établir les formules du bien social et du mal social et les principes dont l'application permettrait à la société d'arriver le plus sûrement, le plus pratiquement et endéans le moins de temps possible, à cette situation finale : la plus grande égalité matérielle et intellectuelle entre les hommes, — la plus petite inégalité, si l'on veut — et, comme conséquence, l'accroissement universel de la vie moyenne de l'homme en lequel se résume pour nous toute la *morale sociale*.

Ces formules sont-elles exactes? Si oui, adoptons-les, pratiquons-les, enseignons-les; ainsi nous serons moraux et peu à peu la société tout entière deviendra morale.

Peut-être, enfin, en tant que recherche de principes, ces formules renferment-elles aussi les éléments du programme théorique fondamental du parti libéral que nous voudrions voir se reconstituer dans toute sa force et s'identifier avec ce que nous avons appelé le parti du vrai progrès social.

E. SOLVAY.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU PAPE GRÉGOIRE [1]

L'enfant, abandonné en pleine mer, flotta pendant quelques heures selon le commandement de Dieu, à la vie ou à la mort. Le poids du berceau, heureusement, maintenait le baril dans une position assez stable. Mais il eût suffi d'un léger coup de vent pour renverser la frêle nacelle et pour précipiter le petit être dans les flots. Enfin, deux pêcheurs qui étaient aux gages d'une abbaye et dont la barque ce jour-là n'était point trop remplie, aperçurent le tonneau et s'en emparèrent sans se douter qu'il renfermait un enfant. A peine avaient-ils mis leur capture en bonne place que la mer soudain se démonta. Obligés d'interrompre leur pêche, ils regagnèrent précipitamment le rivage où les attendait leur abbé, un saint homme que toute la population des côtes respectait et aimait. Ayant mis leur barque à l'ancre, ils étalèrent leurs filets sur le sable et s'apprêtèrent à mettre en tas leurs différents poissons. Mais l'abbé les interrompit dans leur besogne en les interrogeant sur le tonneau.

« Cette épave pourrait bien être un trésor, lui dit l'aîné des pêcheurs, qui s'appelait Pierre. Il m'a semblé que le baril était rempli d'étoffes précieuses. Nous allions nous en assurer quand la grosse mer nous a surpris et nous a forcés à rentrer sans retard.

— C'est un trésor mal acquis, répliqua l'abbé, et nous n'avons point le droit de le garder. »

Il sortit lui-même le tonneau de la barque abbatiale, et

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1897.

Digitized by Google

comme l'enfant au fond de sa nacelle s'agitait et poussait des cris légers :

« Seigneur, Seigneur ! s'écria le bon prêtre, votre grâce est infinie. Merci de m'avoir envoyé cette pauvre créature. Voyez, mes amis, le don que nous fait notre divin Maître. Non, vous n'êtes point des pilleurs d'épaves. Comme les saints apôtres, vous êtes des pêcheurs d'hommes, car c'est un beau garçon que vous me ramenez avec la poissonnaille habituelle. »

Et le saint homme ayant pris l'enfant dans ses bras, le balançait doucement et lui souriait avec tendresse. Pierre et son compagnon n'en pouvaient croire leurs yeux, et leur stupéfaction était aussi grande qu'était sincère la joie du bon abbé. Tous deux se mirent en devoir de vider le tonneau ; ils trouvèrent ainsi l'argent, les tablettes, le sel et les étoffes qu'Yvore y avait déposés.

Comme la pluie tombait maintenant avec violence et qu'un vent très froid grondait au-dessus de la mer, il fallut songer à s'abriter sérieusement. La cabane de Pierre n'était pas loin de l'endroit où la barque avait abordé. L'abbé y entra le premier. On ne laissa pas à la femme du pêcheur le temps de s'étonner et de s'émerveiller. Son mari lui demanda des linges pour l'enfant, tandis que le prêtre, après avoir compté les marcs d'or et d'argent, lisait avec stupeur les mots tremblants qu'Yvore avait tracés sur le diptyque d'ivoire.

Au dehors, la tempête continuait de faire rage. La voix du large arrivait jusqu'à la cabane par saccades rythmiques. Chaque fois qu'une poussée du vent venait ébranler les planches vermoulues de l'habitation, la cheminée était traversée par de longs mugissements. La flamme de l'âtre aussitôt se gonflait et montait jusqu'à la vaste hotte de bois, dont elle menaçait d'enflammer le manteau Mais personne ne s'inquiétait des violences de l'ouragan et du feu. Tous étaient rangés à présent autour de l'abbé et ne quittaient point des yeux l'enfant si miraculeusement sauvé. Le prêtre alors parla en ces termes :

« A toi, Pierre, je donne le petit être pour que tu l'élèves avec tes deux garçons. Ta femme en prendra soin comme de ses propres fils. Elle le fera passer pour l'enfant d'une de ses

Digitized by Google

parentes mariée au loin. Les dix marcs d'argent te reviennent, Pierre; mais, puisque ton compagnon de barque est plus pauvre que toi, donne lui le quart de la somme.

Demain, je baptiserai l'enfant à l'abbaye, et je lui donnerai le nom de Grégoire, qui est le mien. Je déposerai en lieu sûr les tablettes, les quatre marcs d'or et les étoffes précieuses pour que mon filleul les retrouve intacts plus tard. »

Ainsi que l'abbé l'avait souhaité, Grégoire fut élevé avec les deux garçons de Pierre. On le voyait courir déguenillé, toujours ardent à proposer des jeux qui réclamaient la force et la vigueur. A la tombée du jour, souvent il quittait tous ses petits compagnons et s'aventurait sur quelque tertre éloigné, d'où il regardait s'enfoncer dans une mer d'argent le globe splendide du soleil. Quand il eut six ans, ses traits, sa démarche, son langage trahissaient déjà sa haute naissance. La mâle beauté de sa figure, sa grâce robuste et fière éveillèrent d'année en année le respect de tout le village. Les vieillards disaient que « son corps, ses sens et sa vertu le rendaient digne de gouverner un grand empire ».

Un seul gars détestait le filleul de l'abbé : c'était le fils aîné de Pierre, qui voyait d'un œil jaloux l'affection dont on entourait Grégoire. Celui-ci répondait à ses brutalités incessantes par un calme obstiné. Un jour pourtant, — l'enfant de Wencelaut d'Aquitaine avait alors quinze ans, — le fils de Pierre frappa si violemment notre héros à la tête qu'il faillit le tuer. A peine Grégoire fut-il remis de son étourdissement, qu'il sauta à la gorge de son ennemi et lui laboura la figure de ses poings de fer.

« Je t'ai assez longtemps respecté, disait-il rageusement à l'aîné, qui se démenait en vain sous ses genoux; tu payeras toutes tes dettes aujourd'hui. »

L'autre écumait et poussait des cris entrecoupés. La femme de Pierre entra soudain; et voyant son fils aîné maltraité de la sorte, elle se mit à frapper Grégoire pour lui faire lâcher prise.

« Je te défends de toucher à mon enfant, criait-elle, je te le défends, entends-tu? Il n'est pas ton frère et tu n'es pas mon fils, misérable bâtard trouvé. »

Digitized by Google

En entendant ces mots, Grégroire avait bondi. Ses yeux brillaient d'un feu ardent, ses lèvres frémissaient, son visage était blême. La femme du pêcheur ne put supporter son regard, qui la faisait frémir jusqu'au cœur, et elle s'enfuit précipitamment avec son fils... Un chagrin immense remplaça bientôt la fureur dans l'âme de Grégoire. Il se rendit en pleurant à l'abbaye et raconta à son protecteur la scène qui venait de se dérouler.

« Hélas! hélas! pensait le bon prêtre, ils n'ont donc pu s'empêcher de nous trahir... Mon Dieu! inspirez-moi et faites que je détourne de mon cher enfant les chagrins et les navrances qui le guettent. »

« Redresse-toi, Grégoire, continua-t-il à haute voix. L'outrage qu'on t'a fait sera puni et ne se renouvellera plus. Je te garde auprès de moi. Tu connaîtras la paix sans nuage du monastère et tu aimeras notre vie de renoncement et d'éternelle adoration. Dès ce soir, tu prendras l'habit qui nous rend saint aux yeux des hommes et qui te fera l'égal des rois les plus puissants. »

Mais Grégoire écoutait à peine les paroles du bon abbé.

« Non, je veux fuir au loin, aller en des pays où ma honte ne soit point connue. Vous m'avez parlé souvent des chevaliers invincibles qui voyagent au gré de leur fantaisie et ne se détournent de leur route que pour secourir quelque dame en danger... Je veux être chevalier, acquérir los et renom, courir de fief en fief. Par le Seigneur qui fit le monde, je jure de ne prendre repos qu'après avoir découvert de quel lignage était mon père et quelle femme fut ma mère. »

Comme Grégoire achevait ces mots, son parrain se leva et alla prendre dans une niche percée au fond de la cellule, les tablettes d'ivoire qu'il avait soigneusement conservées. Lors, il lut la confession d'Yvore, et comme Grégoire demandait ce qu'était devenu le fils abandonné, l'abbé lui répondit :

« C'est toi-même, mon beau filleul. Ces tablettes furent trouvées dans ton berceau ; j'ai donné l'argent à Pierre et j'ai gardé l'or qui te sera rendu, si tu l'exiges. Mais ne nous quitte point. Songe à la cruauté des hommes. Tu perdras ton âme

Digitized by Google

si tu deviens chevalier. Demeure en ce paisible moutier; ta tâche est de servir Dieu, non de courir le monde. Ici, tu rachèteras des âmes de l'éternelle souffrance, tandis que tu sauveras seulement pour un temps éphémère tous ceux que ton épée protégera. »

Mais Grégoire sentait s'éveiller en son âme un désir fou de se mêler aux luttes du monde, de ressembler à ces preux infatigables dont l'abbé lui avait conté si souvent la mission de justice et de charité.

Le jour même, il partit après avoir embrassé tendrement l'abbé, qu'il ne devait plus revoir jamais.

***

Yvore, devenue duchesse d'Aquitaine, ne vivait plus que pour expier sa faute et pour racheter l'âme de son frère. Dieu n'avait point de servante plus fidèle et plus pieuse. Elle multipliait les jeûnes et les pèlerinages et souvent hébergeait dans son château les pauvres rencontrés sur sa route.

Mais le calme relatif dans lequel elle vivait allait être bientôt troublé par de graves événements. De nombreux seigneurs, princes, comtes et barons briguèrent sa main. Yvore ne voulut écouter aucun d'eux, tant était profond son besoin de solitude et de rédemption. Les plus vaillants barons du Poitou, du Berry, du Dauphiné, de l'Anjou, de la Touraine, accourus à la nouvelle de la mort de Wencelaut, furent éconduits les uns après les autres et s'en retournèrent dans leur terre sans avoir obtenu même un regard de la jeune duchesse.

Un des seigneurs les plus redoutés du Limousin jura, quoi qu'il pût lui en coûter, de briser la volonté de la dame. Il fut accueilli comme les autres par un refus. Ne pouvant obtenir Yvore de gré, il l'aurait de force. Il résolut donc d'entreprendre une guerre qu'il ne voulait terminer que par un mariage. La maîtresse de l'Aquitaine, bien décidée à ne jamais se livrer, s'enferma dans son château et répondit aux menaces de son ennemi par une sortie de ses hommes d'armes.

Cette campagne, si étrangement provoquée, allait durer longtemps. Pendant des années et des années, on se battit

Digitized by Google

sous les murs du castel d'Aquitaine. Les assiégeants, presque toujours repoussés, revenaient toujours avec de nouvelles forces. Pendant les courtes trêves, la garnison du château réparait les brèches et les lézardes des courtines, tandis que les chefs parcouraient le pays pour ramener des soudoyers. La contrée était entièrement ravagée. Des villages, des bourgs entiers avaient disparu, rasés complètement par les ennemis de la duchesse ou bien abandonnés et détruits par leurs habitants qui fuyaient vers d'autres régions. Il ne restait plus une maison entière en Aquitaine. Seule la terrible forteresse où s'abritait Yvore était debout au milieu de la plaine dévastée, présentant aux balistes, aux catapultes et aux mangonneaux des soldats du Limousin ses murailles barlongues, ses échauguettes donjonnées et ses hourds trapus, derrière lesquels se dissimulaient des chevaliers-archers dont chaque trait était mortel.

Mais la situation devenait critique pour les serviteurs d'Yvore. Les vivres manquaient et la famine disséminait les rangs de la petite troupe assiégée. Un jour, tandis que les bandes limousines s'étaient éloignées, on ramena pour tout renfort un jeune homme qui demandait à combattre au service de la duchesse. Il portait le casque des gentilshommes, d'acier à cinq barreaux. Bien qu'il fût très jeune et qu'il demandât à cacher son nom, on l'accueillit avec joie et sans méfiance. Les chefs le conduisirent auprès d'Yvore, qui reçut ses serments et lui promit en échange amitié dévouée, franc-alleu et contrat de féage après la guerre. La cérémonie était à peine terminée que les sentinelles postées au haut de la barbacane annoncèrent un retour offensif des troupes ennemies.

En effet, le seigneur limousin apparaissait au loin avec ses gens. Quelques heures plus tard, ses chevaliers étaient rangés en bataille. Un combat définitif allait s'engager entre les deux armées. Au dedans, on se demandait s'il fallait attendre l'assaut, ou bien tenter de battre l'ennemi en rase campagne pour le repousser définitivement. On adopta ce dernier parti, bien qu'il fût absolument téméraire et n'offrît

Digitized by Google

que peu de chances de succès. Le défi des guerriers d'Aquitaine fut donc accepté. On baissa les ponts-levis, et les escadrons d'Yvore se déployèrent dans la campagne. La mêlée s'engagea méthodiquement. Mais après que les archers eurent lancé quelques centaines de flèches, les chevaliers, ne pouvant plus réprimer leur ardeur, firent courir leurs chevaux vers les lignes ennemies et bientôt les deux armées se confondirent en un corps-à-corps acharné.

Au-dessus des blancs hauberts qui étincelaient au soleil, les panaches et les lambrequins, attachés à la torque des casques, volaient d'une place à l'autre comme de grands oiseaux effrayés par l'épouvantable choc des boucliers, des lances et des dagues... Le cimier blanc du chevalier inconnu ondulait fièrement au plus fort du danger. Rien ne résistait à la vaillance du jeune combattant. Sa longue épée, qu'il tenait à deux mains et promenait d'un geste régulier et cadencé, tantôt à gauche, tantôt à droite de son destrier, traçait une trouée sanglante dans la foule des soldats qui s'accrochaient à lui. Les lances volaient en éclats, les boucliers étaient fendus d'un coup, les mains étaient tranchées net aux poignets. « C'est un envoyé du diable », pensaient les gens du Limousin en regardant avec épouvante l'escrime terrible de ce glaive tenu par un enfant.

Le jeune guerrier enfin gagna l'endroit où se tenait le seigneur ennemi. S'il le tuait, l'Aquitaine redevenait libre. Ne tenant plus son épée que d'une main et présentant l'écu en chantel, l'inconnu devait se garer maintenant des coups terribles que lui portait le chef limousin. Mais celui-ci ayant voulu éviter à son tour une attaque à la visière, se baissa trop brusquement et resta renversé sur son cheval à cause du poids de son armure. Le jeune chevalier le maintint en cette position et s'apprêtait à lui trancher la tête. Mais voyant le vaincu sans mouvement, il le saisit par le nasal du heaume, le plaça vivement sur le cou de son cheval et s'éloigna au galop...

Privées de commandement, les bandes limousines perdirent pied peu à peu. Les hommes jetaient leurs armes pour fuir plus vite. A la chute du jour, l'ennemi avait complètement

Digitized by Google

abandonné le champ de bataille et la victoire restait aux mains des chevaliers d'Yvore d'Aquitaine.

Qu'était donc devenu le jeune preux à qui la duchesse devait le salut de son armée? D'une traite, l'inconnu était revenu au château. Comme le pont-levis était resté baissé pour faciliter au besoin la retraite des escadrons, il pénétra sans difficulté dans la forteresse. Au bas du portail intérieur, il trouva Yvore qui attendait des nouvelles du combat.

« Dame, dit-il, en montrant le seigneur vaincu, voici votre ennemi. Ses gens sont en fuite et l'Aquitaine est délivrée. Me jugez-vous digne de vous servir aussi longtemps que je vivrai? Depuis deux ans, j'errais à l'aventure, offrant l'appui de mon épée à quiconque en voulait; mais je jure de ne point vous quitter, de servir uniquement votre gloire, de vous sacrifier tout mon sang si vous dites un mot. Et je vous supplie de le dire. »

Il restait debout et parlait avec fierté et douceur. Comme la visière de son heaume était levée, Yvore voyait son beau visage empreint de majesté et de force, et tout brûlant encore de la fièvre du combat. Une émotion étrange et ineffable s'empara de la duchesse. Il lui sembla soudain qu'elle reconnaissait ces traits virils et mélancoliques... Mais elle ne put se souvenir en quelles circonstances elle avait rencontré le chevalier. C'était donc en rêve qu'elle avait vu apparaître souvent l'homme vers qui la poussait en ce moment tout ce que son cœur renfermait de tendresse et d'amour, et qui réveillait brusquement les désirs vagues de sa jeunesse. Yvore se sentit défaillir de joie et de honte, car elle pressentit l'instant même les tourments que lui apporterait cette tardive douceur d'aimer. Mais sa pensée s'engourdissait, toute sa raison vacillait au bercement d'une langueur jamais encore éprouvée... Comme elle allait tomber, éperdue, blessée jusqu'au plus profond de son être, l'inconnu la soutint, et sur son front pâle déposa un baiser dans lequel il fit passer autant d'amour que de chaste respect...

En grand bruit, bannières et écus déployés, les Aquitains victorieux rentraient au château. Dès qu'ils aperçurent celui

Digitized by Google

qui les avait soutenus de son invincible glaive, ils poussèrent de longs cris de joie. Et dans leurs clameurs on pouvait percevoir des mots que quelques-uns seulement faisaient entendre, mais que tous avaient dans la pensée et dans le cœur :

« Gloire au maître! gloire au nouveau duc d'Aquitaine! »

***

. . . . . .

La nuit même, les deux archers postés sur le fortin d'entrée virent se dresser au-dessus des créneaux, à l'heure où la lune atteint le zénith, une ombre bizarre qui glissait le long des archières et des merlons avec une agilité merveilleuse. Le fantôme était enveloppé d'un grand tabard gris dont la teinte se confondait avec la couleur de la pierre. Arrivé sur une dentelure aiguë, le mystérieux personnage s'arrêta et se dressa de toute sa hauteur. Pétrifiés de stupeur, les sentinelles reconnurent alors le démon. Mince, élancé, coiffé d'une chapechute, sa silhouette semblait s'allonger d'instant en instant sur le fond verdâtre du ciel. Les deux hommes d'armes, bien qu'en proie à la plus vive terreur, n'en pouvaient détacher leurs yeux. Le démon dégrafa son manteau et resta quelques instants à contempler les nuages laiteux qui se dispersaient devant lui... Soudain, il se frotta les mains et laissa éclater un rire bref qui passa sinistrement dans l'air. Alors il jeta son manteau dans le vide, et comme l'étoffe restait suspendue et se creusait mollement ainsi qu'une coque merveilleuse, le diable sauta dedans avec légèreté. Une brise s'éleva et la nacelle aérienne s'éloigna en grandissant à mesure qu'elle approchait de l'horizon. Elle finit par prendre la forme d'un gros nuage noir qui se promena longtemps dans le ciel, cacha un moment la lune, puis alla se perdre à l'endroit même où le soleil devait se lever quelques heures plus tard...

Le lendemain, les deux hommes d'armes furent trouvés morts côte à côte. Nul ne put expliquer jamais l'étrange simultanéité de leur trépas. Mais un vieux chapelain, qui s'occupait de démonologie, prétendit que le fait était de mauvais

Digitized by Google

présage. Personne ne le crut, car on était encore tout à l'exaltation du triomphe récent. Et pourtant de nouvelles calamités allaient fondre sur l'altière forteresse d'Aquitaine, où vivaient naguère les princes les plus heureux de la chrétienté.

. . . . . .

***

Yvore avait épousé le mystérieux chevalier. Elle ne savait rien de son sauveur, sinon qu'il s'appelait Grégoire... Par la volonté du démon, le fils était en effet devenu le mari de la mère.

Le nouveau duc avait conservé avec soin les tablettes que le bon abbé lui avait remises. Au bas du donjon, dans une galerie où l'on venait parfois respirer les parfums de quelques plantes rapportées jadis d'Orient par Hermond le Glorieux, Grégoire avait trouvé, sous une vasque de marbre, une cachette pour le dépôt maudit. Chaque jour, il visitait secrètement la galerie, regardant si les tablettes étaient là, et chaque jour, en les relisant, il pleurait de honte et de rage. Cela dura tant qu'il fut surpris par la damoiselle favorite d'Yvore. La jeune chambrière ne sut que penser de l'affliction où se trouvait son maître; aussi dès le lendemain, animée autant par la curiosité que par un désir sincère d'être utile à sa dame, elle demanda à Yvore s'il y avait entre elle et son seigneur ire et froissement. Étonnée par le récit de sa suivante, la duchesse voulut aussitôt voir l'endroit où Grégoire avait pleuré... Elle chercha, pensant que la présence d'un objet quelconque lui expliquerait le chagrin de son époux, et finit par trouver la cachette. Dès qu'elle eut reconnu les tablettes où se lisait son écriture, elle poussa un cri de désespoir. Lorsque ses serviteurs, émus et tremblants, accoururent auprès d'elle, ils la trouvèrent étendue sur les pierres, sans connaissance. Le vieux sénéchal Flori, qui l'aimait comme un père, réussit après de longs soins à la faire revenir à elle.

« Dame, lui dit-il, que vous est-il, hélas! advenu? »

D'une voix faible, mouillée de larmes, Yvore lui répondit :

Digitized by Google

« Faites venir tout de suite mon seigneur. Il faut que je lui parle. Allez. »

Bride abattue, un écuyer partit sur-le-champ à la recherche de Grégoire, qui chassait dans la plaine. Le jeune chevalier revint en hâte, troublé à la nouvelle du mal qui avait saisi sa dame et pressentant d'autres malheurs plus grands. Dès qu'il fut en présence d'Yvore, elle lui demanda brusquement, d'une voix angoissée :

« Chevalier, connaissez-vous votre lignage? »

Et comme Grégoire se taisait, ne sachant que dire ni que faire, elle poursuivit en lui montrant les tablettes :

« Est-ce de vous qu'il s'agit ici? »

Il comprit qu'il était inutile de dissimuler plus longtemps.

« Pour l'amour de Dieu, répondit-il, excusez ma félonie. Oui, je suis ce misérable enfant dont la naissance est racontée sur ces tables. »

Yvore vit s'évanouir son dernier espoir. Un épouvantable destin mettait devant ses yeux, en une même personne, son fils, le fils de son frère et son mari. Elle ne pleurait plus, mais dans ses regards secs brillait une flamme effrayante. De sa bouche contractée sortaient des cris rauques dont Grégoire ne comprenait point le sens. Puis elle se lamenta en répétant toujours les mêmes mots :

« Pourquoi ne suis-je pas morte! disait-elle. Hélas! hélas! L'enfer est ouvert pour moi. Déjà ses flammes me torturent! »

Elle regardait maintenant devant elle et broyait sa poitrine de ses mains crispées.

« J'étouffe! Oui, l'enfer est là! Je le vois! Éloignez de mes yeux ce feu rouge! Mais rien ne saurait me sauver de la damnation! A quoi serviraient désormais mes dévotions, mes aumônes et mes pénitences? »

Grégoire, comprenant enfin son crime, poussa à son tour des plaintes et des gémissements. Mais s'agenouillant devant Yvore :

« Mère, dit-il, ta volonté n'a point consenti au péché. Nous devons amender les fautes commises, par notre inébranlable foi en la justice céleste. Le déconfort seul est funeste. Dieu

Digitized by Google

nous fera merci s'il voit que nous avons repentance et que notre cœur embrasse l'expiation selon la coulpe et le péché. »

Puis, comme s'il avait vu se dresser dans l'enfer entrevu par Yvore, la figure grimaçante et odieuse du démon, il regarda à son tour devant lui et lança ces paroles :

« Haï, diable, traître, félon. Tu crois nous avoir enfin vaincu par tes sortilèges et tes cruautés. Tu te réjouis déjà de nous voir pris dans tes filets. « Il sont à mon service », te dis-tu. Non, non ! Je jure qu'en mon corps rien n'habite de tes vils désirs. Je ne m'appartiens pas, et si j'ai consenti au péché, je n'ai point agi à escient. Jamais, entends-tu, je ne te servirai, car je hais tes actes criminels. Et si Dieu me veut consentir, je supporterai avec joie toutes les mortifications et tous les châtiments pour qu'à ton tour tu doives souffrir sans trêve de me voir racheté et absous. »

Tandis que Grégoire parlait ainsi, le jour lentement était tombé. De faibles lueurs crépusculaires pénétraient à travers le vitrail lancéolé qui éclairait la chambre des époux; les meneaux sveltes et rampants semblaient s'enrouler autour des personnages translucides comme de longs reptiles noirs. En outre, la flamme qui s'éteignait derrière les landiers blasonnés ne projetait plus qu'une clarté tremblante. Des taches de feu semblaient glisser sur les crédences, sur les tapisseries de bestions et faisaient briller dans l'ombre grandissante les candélabres de cuivre et la lampe tréflée qui descendait de la clef de voûte...

Comme Grégoire terminait son apostrophe au démon, une bûche roula soudain avec bruit dans le contre-cœur de l'âtre. La flamme monta très haut et Grégoire en vit sortir une fumée opaque qui s'allongea à travers la pièce et frappa le fenestrage d'un coup sec. Les meneaux se tordirent, s'enchevêtrèrent un moment en des lignes confuses, puis dessinèrent la forme très nette du démon. Son manteau, sa chape, ses chausses étaient rouges comme du sang. La vision dura l'espace d'un éclair; puis, le feu s'étant éteint, le vitrail reprit dans la brume son aspect habituel.

Digitized by Google

Le diable, cette fois, avait quitté le château d'Aquitaine pour n'y plus revenir.

***

Grégoire n'avait plus d'espoir qu'en une dure pénitence. A l'aube nouvelle, il revêtit l'habit d'un mendiant et prit congé de sa mère.

« Adieu, mère, lui dit-il. Si tu veux le salut, fais de ton corps affliction. Applique ta volonté à jeûner, à prier Dieu, à réciter des psaumes. Ne quitte point ton châtel de toute l'année, sinon pour aller visiter les pieux moines et les ermites. Enlève tes riches habits de dame et couvre ton corps d'une haire. Sois charitable aux malheureux. Habille celui qui passe misérable et nu; donne la sépulture à ceux qui meurent pauvres et sans secours. Et quand viendra le jour du jugement et que Dieu pèsera nos bonnes et nos mauvaises actions, que les deux plateaux de la balance ne soient point également remplis, mais que le bien l'emporte sur le mal. Ainsi Dieu te couvrira de sa grâce éternelle. »

Grégoire quitta le château ancestral au coq chantant. Il traversa hâtivement la terre qu'il avait délivrée des bandes ennemies et marcha longtemps, au hasard. Finalement, il se trouva au bord de la mer, non point de celle qu'il avait connue jadis, mais d'une autre, plus calme et plus unie, dont la surface reflétait des teintes de saphyr et de turquoise, sous un ciel inaltérablement azuré. Notre pèlerin alla frapper à la cabane d'un pêcheur et demanda l'hospitalité pour une nuit.

« Ayez compassion, disait-il, du pauvre pénitent qui suit sa destinée et qui expie cruellement le mal qu'il a fait. »

Mais le pêcheur se mit à le plaisanter.

« Vois donc, dit-il à sa femme, comme il est gras, et blanc et tendre! Il n'a pas quitté ses chausses depuis longtemps. Ses pieds aussi sont tendres et blancs. Ce pèlerin-là me paraît surtout vouloir épier le bien d'autrui. Par la barbe qui me pend au menton, il n'entrera pas chez moi. Je n'aurais ni paix, ni repos s'il dormait sous mon toit. »

Digitized by Google

Mais sa femme se montra plus compatissante. Elle fit entrer Grégoire et lui offrit du vin et du poisson. Comme il refusait ces offrandes et demandait de l'eau et du pain d'orge, le pêcheur recommença ses gaberies.

« Ah! si tu étais seul, dit-il, tu mangerais le poisson jusqu'à l'arête et tu boirais un septier du meilleur vin de mon cellier. Jamais je ne vis corps mieux nourri. C'est avec du pain et de l'eau claire que tu as pris cet embonpoint? Tes ongles blancs et propres me mettent en défiance. Et tes jambes nues ne paraissent pas être exposées depuis longtemps au vent et au froid. Quoi! tu veux faire pénitence et tu restes parmi les hommes! Quand on se mêle au monde, on finit toujours par oublier les meilleures résolutions. Celui qui éprouve vraiment le désir d'entrer dans une vie de saintisme ne devrait même pas être d'abbaye, mais se cacher au loin dans un ermitage, dans un désert ou dans un bois. »

Grégoire écoutait ces paroles moqueuses. Elles le frappaient par leur justesse et il pensait que Dieu lui envoyait des conseils par la bouche de ce pêcheur.

L'homme poursuivit, toujours de son ton railleur :

« Je connais un rocher que la nature a creusé et que la mer isole, que jamais homme ni femme ne foulèrent. L'ermite qui l'habiterait y serait chenu de bonne heure, car la vie y est dure et l'on n'y voit âme qui vive.

— C'est le Ciel qui te fait parler, répondit Grégoire. Je veux suivre ton conseil et j'accepte la peine rigoureuse que le Seigneur me dicte en ce moment. Conduis-moi à ton rocher, sans retard. Je verrai Dieu de plus près dans la solitude, et la mort me sera plus douce ainsi, qu'au milieu de l'agitation vaine des hommes. »

Le pêcheur semblait poussé par un vouloir malicieux, plus fort que le sien, car au fond il n'avait point l'âme méchante, mais soupçonneuse seulement. Il amena Grégoire dans sa barque et le déposa sur le plateau le plus élevé du roc solitaire. Puis il lui mit aux pieds des cercles de fer qui l'empêchaient de se mouvoir. Grégoire se livrait avec joie à la volonté de cet homme. Qu'importait le supplice de sa chair et

Digitized by Google

de son sang? Il avait devant lui la mer et le ciel infinis; aucune joie de ce monde pouvait-elle égaler la contemplation de cette immensité, où l'on prenait mieux qu'ailleurs sa part de divine béatitude? Grégoire n'avait pu se maintenir de corps dans l'innocence première, mais le maître souverain ne lui enlèverait pas la grâce; pénitent sans faiblesse, il rachèterait sa faute par une épreuve suprême, et comme nul bruit de la terre ne le distrairait de sa conversation avec Dieu, il obtiendrait sûrement sa délivrance entière...

Le pêcheur jeta à la mer la clef avec laquelle il venait de fermer les entraves, puis s'éloigna sans même jeter un regard en arrière.

Grégoire resta, dit-on, plus de vingt ans étendu sur son lit de pierre, nourri uniquement par l'eau du ciel, mais retrouvant chaque jour, après ses longues heures d'extase, de nouvelles forces qui l'aidaient à supporter miraculeusement les privations et les atteintes de l'air.

. . . . . .

***

Le trône papal étant devenu vacant, les légats romains s'assemblèrent pour choisir un successeur à l'apostole défunt. Et comme ils invoquaient l'assistance céleste avant de fixer leur choix, un ange leur apparut dans un nuage d'or.

« Dieu vous commande, leur dit-il, de désigner pour maître de son royaume terrestre le plus pieux des hommes, Grégoire d'Aquitaine, que vous trouverez enchaîné sur la roche solitaire où je vais vous conduire. Que les plus jeunes d'entre vous me suivent et voient les premiers l'élu du Seigneur. »

Les yeux fixés sur l'ange qui volait devant eux, les messagers du conclave marchèrent longtemps. Arrivés à la cabane du pêcheur dont Grégoire avait suivi les conseils, leur guide divin disparut soudainement. Ils pénétrèrent dans la maison et, comme ils avaient grand'faim, ils se firent préparer à souper. Tout en attendant le repas, ils expliquèrent à leur hôte l'objet de leur mission; le pêcheur devina qu'ils cherchaient Grégoire. Pris de peur et de remords, il se jeta à leurs pieds et confessa son inhumanité.

Digitized by Google

« Peut-être a-t-il cessé de vivre, disait-il en se lamentant. Ayez pitié de moi, mes bons évêques ! »

Mais sa femme vint interrompre ses gémissements. En découpant un poisson pris la veille, elle avait trouvé la clef des forges qui enchaînaient Grégoire. Ce miracle redonna confiance aux messagers romains. Conduits cette fois par le pêcheur, ils se rendirent au rocher. Tout en l'escaladant, ils se mirent à appeler Grégoire, tant leur zèle à le découvrir était grand.

« Je suis ici », leur répondit le pénitent.

En quelques instants, ils furent devant lui. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs, et sa maigreur, au premier moment, les effraya. Revenus de leur surprise, ils s'agenouillèrent devant le saint homme et lui expliquèrent pourquoi ils venaient le chercher dans sa sauvage retraite. Grégoire, qui ne cessait de s'émerveiller à la vue des messagers, pensait qu'il était le jouet d'une illusion. Puis, quand il entendit les évêques insister et le supplier de les suivre :

« Je ne puis, hélas ! répondit-il, je suis enchaîné à jamais, car le tenon de mes entraves gît au plus profond de la mer. »

Mais cet obstacle avait disparu et l'on eut vite fait de débarrasser Grégoire de ses anneaux de fer.

Tous reprirent le chemin de Rome. Sur le passage du pieux serviteur de Dieu, les miracles les plus surprenants s'accomplirent : les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les malades guérissaient en un instant. Le jour de l'intronisation, toute la cité papale fut sur pied. Ducs, princes, vassaux se pressaient à la cérémonie. L'empereur même y assistait et, suivant la coutume, il usa de sa dignité plénière pour conduire le nouvel apostole jusqu'au cathèdre sacré et lui poser sur la tête le saint trirègne...

Dieu étendit sa grâce jusque sur la mère de Grégoire, restée pénitente dans le sombre château d'Aquitaine. Yvore, un jour, partit pour Rome afin de se confesser au nouveau pape. Elle ne reconnut point tout de suite son fils, et comme elle demandait un châtiment tel que sa conscience enfin fût déchargée, Grégoire lui dit :

Digitized by Google

« Dame, Dieu vous a mise en bonne route en vous envoyant ici, car je suis Grégoire votre fils. Je sais à présent que le divin Seigneur nous veut mener à bonne fin. Abandonnez votre comté, entrez en religion et que la grâce spirituelle vous soit à jamais acquise. »

Lors il embrassa sa mère, qui ne pouvait contenir sa joie.

On sait que Grégoire, par ses vertus innombrables et sa douceur envers les humbles, devint le plus grand des papes. Quant à Yvore, elle acheva sa vie dans les bonnes œuvres :

Et desservit, après sa mort,
Aveir el ciel verai confort
Et la corone pardurable
Ensemble o vie espiritable.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

Digitized by Google

APERÇU HISTORIQUE ET ÉPISODIQUE

DE LA SITUATION DE LA BELGIQUE

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE (1)

Enregistrons en l'an VIII divers ouragans qui désolèrent le pays. On renseigne, le 18 brumaire, une tempête qui occasionna de grands désastres dans les campagnes des environs de Bruxelles. Plus de douze cents gros arbres furent déracinés dans la forêt de Soignes. Beaucoup de ceux qui bordaient les grands chemins ont aussi été abattus. Des fermes, des maisons furent détruites de fond en comble. Plusieurs personnes périrent par ce funeste événement. Environ soixante gros arbres de la belle avenue qui borde le canal jusqu'au pont de Laeken furent renversés.

D'autre part, une lettre de Mons, en date du 4 prairial, relate le fait extraordinaire suivant, qui peut être rapproché des phénomènes qui se sont produits à Paris lors du cyclone qui y éclata l'an dernier.

« Ces jours passés, le citoyen Desjean, homme de loi, se trouvant sur le sommet du mont Panisel situé près de cette ville, y fut enlevé par un coup de vent violent qui le précipita sur une chaumière placée au bas de la montagne. Le toit de cette chaumière, qui n'était que de mauvaise paille, ne put résister au poids du corps de l'avocat qui le traversa; ce qu'il y eut de singulier dans cette aventure, c'est qu'il tomba sur

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1897.

Digitized by Google

ses pieds sans ressentir aucun mal. Un pauvre paysan qui se trouvait près de la cheminée eut une telle frayeur de cette apparition, qu'il s'enfuit dans les champs, croyant que le diable était tombé chez lui. »

En 1803 se produisit un événement qui mit Bruxelles sens dessus dessous et éveilla la curiosité de tous les habitants. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de la visite du premier consul et de Mme Bonaparte. Le récit des fêtes qui furent données à cette occasion présente un curieux tableau. Voici la version que l'*Oracle* nous a conservée de ces cérémonies :

« Depuis hier soir, 1er thermidor 1803, jusqu'à ce matin, nous avons vu arriver successivement en cette ville le ministre des relations extérieures Talleyrand-Périgord, le ministre de l'intérieur Chaptal, le secrétaire d'État Hugues Maret, le préfet du palais, de service, l'ambassadeur français auprès de la République batave Semonville, le lieutenant général Victor, le général Moncey, premier inspecteur de la gendarmerie, ainsi que beaucoup d'autres, précédant le premier consul. Notre ville offre dans cet instant l'image la plus riante et la plus animée. Tous les ateliers sont déserts, chacun s'empresse pour jouir de la solennité de ce jour...

« C'est par la belle Allée-Verte que le premier consul doit faire son entrée à Bruxelles. A son extrémité, près du pont de Laeken, est placé, entre les arbres, un superbe arc triomphal dans le style romain, orné de peintures et de statues représentant quelques-unes des brillantes actions du héros de la France. La façade qui regarde le nord est dédiée à Bonaparte victorieux, celle qui est au midi est dédiée à Bonaparte législateur. Immédiatement après, on lit l'inscription suivante: « La ville de Bruxelles a érigé cet arc triomphal le 15 messi- « dor an XI. Qu'il soit surnommé le Grand! » A l'autre extrémité de l'Allée-Verte, à l'entrée du chantier de construction, est placée une belle arcade surmontée d'un vaisseau de ligne ayant ses pavillons déployés. Sous le portique se trouve un bateau plat sur ses deux ancres. A la droite du chantier s'élèvent plusieurs mâts portant les noms des bateaux plats dont le conseil général du département de la Dyle a fait

Digitized by Google

hommage au gouvernement pour le soutien de la guerre contre l'Angleterre ; le premier consul doit passer le long du chantier à une distance de quelques pas pour arriver à la porte de Laeken.

« Dès le milieu de l'après-midi, une foule immense s'était portée sur la route par laquelle le premier consul devait arriver, ainsi que dans toutes les rues servant de passage au cortège. Huit bataillons d'infanterie, les grenadiers des quatre demi-brigades, les chasseurs à cheval et les cuirassiers attendaient Bonaparte au delà et en deçà du pont de Laeken.

« Les volontaires bruxellois, commandés par le ci-devant prince de Ligne fils, s'étaient rendus sur la frontière de ce département pour y recevoir Bonaparte. Le préfet, le maire et toutes les autorités constituées attendaient le chef de l'État près de l'arc triomphal situé à l'extrémité de l'Allée-Verte. De chaque côté de cet arc se trouvaient des gradins où une foule de dames étaient placées. Entre 7 et 8 heures, le premier consul est arrivé au pont de Laeken où, tandis que Mme Bonaparte et sa suite continuaient leur route sur Bruxelles, il est descendu de voiture pour monter un superbe cheval blanc. Bonaparte était vêtu d'un simple costume de garde national. Le maire de la ville de Bruxelles (M. Rouppe, qui avait été nommé le 29 thermidor an VIII) lui a présenté alors les clefs de cette cité en lui offrant, au nom de ses concitoyens, la belle voiture construite ici comme un échantillon de l'industrie bruxelloise. Le premier consul a continué sa marche au milieu du brillant cortège par l'allée qui borde le canal au bruit de plusieurs musiques militaires appartenant à tous les corps de la garnison. La soirée était superbe, les derniers rayons du soleil doraient les arbres et les prairies et venaient se réfléchir dans les ondes tranquilles du canal bordé de bâtiments marchands garnis d'une multitude de curieux. Pendant ce temps-là, une barque où se trouvait placée une nombreuse musique côtoyait le rivage et faisait retentir les airs de sons harmonieux ; des chaloupes ornées la suivaient de loin en loin. Il serait difficile de peindre le charme ravissant de cette belle soirée ; tout conspirait à la rendre enchanteresse

Digitized by Google

et le calme n'en fut troublé que par le bruit de l'artillerie et les cris multipliés de « Vive Bonaparte! ». C'est dans cet ordre que le premier consul est arrivé devant le chantier de construction; tous les ouvriers étaient réunis et travaillaient avec la plus grande ardeur à la construction d'un bateau plat; chaque coup de cognée ou de marteau répondait à une musique placée sous le portique. Ce tableau pittoresque est au-dessus de toute expression.

« Vers les 9 1/2 heures, le premier consul est entré dans nos murs, où les mêmes acclamations l'ont suivi jusqu'à son hôtel.

« Le 3 thermidor, les tribunaux en grand costume, l'état-major, les corps d'officiers de la garnison furent admis successivement à l'audience du premier consul, qui leur fit un accueil distingué. A 2 heures de l'après-midi, les vins d'honneur furent amenés dans un char élégamment orné devant l'hôtel occupé par le premier magistrat de la République; c'est le maire qui les offrit à Bonaparte comme un hommage de la reconnaissance des habitants de Bruxelles.

« Le soir, la tragédie de Cinna fut jouée au théâtre. La loge destinée au premier consul, ornée de draperies bleu céleste garnies de franches d'argent avec un fond étoilé de même; la salle élégamment illuminée en bougies, la foule des spectateurs, l'élégance des dames, tout cela formait un coup d'œil ravissant. La pièce était commencée; Cinna faisait ce récit admirable des misères publiques de Rome pendant les guerres civiles et il achevait ces deux vers si connus :

> Romains contre Romains, parents contre parents,
> Combattaient seulement pour le choix des tyrans,

lorsque Mme Bonaparte est entrée dans sa loge. Des applaudissements nombreux et répétés se sont alors fait entendre et ont arrêté l'acteur Talma au milieu du beau morceau qu'il récitait.

« Mme Bonaparte se retira à la fin de la pièce, et les mêmes applaudissements se firent entendre à son départ.

« Le premier consul n'assista point à cette représentation, empêché par d'importantes occupations.

Digitized by Google

« C'est Mlle Romberg, âgée de 12 ans et fille du banquier de ce nom, qui présenta à Mme Bonaparte la belle robe de dentelles de Bruxelles qui lui était destinée comme un chef-d'œuvre de délicatesse et de goût. Cette robe était renfermée dans un joli bateau construit sur le modèle de ceux qui étaient alors sur le chantier voisin de l'Allée-Verte ; le corps en était de bois rose, le mât d'or, les voiles en gaze, les cordages en fil d'or et l'ancre en argent. Sur un côté du bateau, on lisait cette inscription : « Barque de Bruxelles. » Mme Bonaparte embrassa et caressa l'aimable enfant, qui s'était acquittée avec beaucoup de grâce de son compliment.

« Le 7 thermidor, le premier consul, dans l'après-midi, monta à cheval et, suivi de quelques officiers, d'un petit détachement de chasseurs à cheval et de quelques volontaires de la garde d'honneur, fit une promenade aux environs. Il rentra en ville à 6 1/2 heures. Le soir, il y eut un cercle nombreux et brillant au palais consulaire.

« L'Allée-Verte avait été illuminée. Deux barques avec de nombreux orchestres montaient et descendaient le canal et faisaient retentir l'air de leurs accords mélodieux. Des chaloupes élégamment illuminées sillonnaient la surface des eaux. Le premier consul, accompagné de Mme Bonaparte, s'y rendit vers 11 heures et parcourut la promenade en voiture dans toute sa longueur. La foule était immense.

« Le 8 thermidor, le premier consul assista à la représentation de *Britannicus*, de Racine. En sortant du théâtre, il se rendit avec Mme Bonaparte à la salle du Grand-Concert, où le commerce de Bruxelles avait organisé une fête magnifique.

« Dans la nuit du 10 thermidor, nouvelle fête donnée au Parc. Le massif du Waux-Hall, où la salle de réunion était installée, se trouvait éclairé en verres de diverses couleurs et lampions mêlés ensemble, en festons, en guirlandes et en dessins de toutes espèces, ce qui formait un coup d'œil ravissant. Le Parc entier, illuminé d'une extrémité à l'autre, avec autant de profusion que de goût et de symétrie, présentait le plus riant tableau. Ici, des allées, des portiques, magnifiquement éclairés, plus loin, des bosquets charmants et mystérieux, plus faible-

Digitized by Google

ment éclairés; d'un autre côté, une nappe d'eau argentée, où venait se réfléchir l'éclat de mille lampions, tandis qu'un superbe jet d'eau retombait en perles liquides dans le bassin. Au delà de l'enceinte du Parc, tout le contour richement illuminé, surtout la belle façade du tribunal d'appel et l'ancien bâtiment de la chambre héraldique, formaient un horizon éclatant de lumière; des orchestres placés de distance en distance, exécutant une musique agréable; enfin, une foule nombreuse de dames élégantes parcourant les allées et les bosquets, tout cela formait un tableau que la plume ne saurait exprimer.

« Vers 11 heures, le premier consul, Mme Bonaparte, le troisième consul et quelques autres personnes entrèrent au Parc dans quatre voitures, escortées par un détachement de la garde d'honneur. Pour la première fois, on vit alors s'avancer sous les belles allées du Parc des équipages au milieu d'une foule immense qui faisait retentir l'air de ses acclamations, tandis que plusieurs musiques exécutaient l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Le premier consul descendit au bas de la rampe qui mène au massif du Waux-Hall et se rendit à la salle préparée pour sa réception. C'est dans ce lieu qu'un bal brillant et un souper superbe ont été donnés. Le premier consul et Mme Bonaparte y restèrent une heure. Ils furent reconduits en voiture par l'intérieur du Parc au palais consulaire. »

Pendant son séjour en cette ville, le premier consul donna des ordres pour l'exécution de plusieurs travaux importants :

1° Pour l'établissement d'un petit port de commerce à Breskens;

2° Pour l'établissement dans le port d'Ostende d'une écluse de chasse, d'un pont de hallage et d'une jetée à l'ouest;

3° Pour l'établissement dans le port d'Anvers d'un bassin d'échouage, d'un bassin à flot et de douze cales pour la construction des bâtiments de guerre à deux ponts;

4° Pour l'ouverture du canal qui joindra le Rhin, la Meuse et l'Escaut;

5° Enfin, le premier consul arrêta toutes les mesures nécessaires pour le canal de Charleroi à Bruxelles.

Digitized by Google

Il donna 8,000 francs pour la réparation de l'église des SS. Michel et Gudule, et 5,000 francs aux sœurs noires. Il fit présent à Mgr de Roquelaure, archevêque de Malines, d'une tabatière en or garnie de diamants et du portrait de Bonaparte. Le maire de Bruxelles reçut un joyau semblable et Mme Bonaparte offrit un beau diamant à la jeune demoiselle Romberg, qui lui avait offert la robe en dentelles au nom des Bruxellois.

En 1804, l'Empire est proclamé.

Le 2 prairial, les troupes se réunissent sur la place d'Armes, par ordre du général de brigade Sionville, commandant le département de la Dyle, pour prêter serment d'obéissance aux Constitutions de l'Empire et à Napoléon élu empereur.

Le 21 du même mois, l'on célébra un *Te Deum* solennel à l'église Sainte-Gudule, et le soir, il y eut illumination générale de la ville, à l'occasion de la proclamation de l'Empire.

Napoléon ne tarda pas à passer par Bruxelles. Il y arriva en fructidor. Le récit que nous possédons de son séjour ici est intéressant en ce qu'il prouve combien grand était le prestige du nouvel empereur. Notre population se laissa véritablement griser par l'influence qu'exerçait cet homme extraordinaire, qui étonnait alors l'Europe. Les détails qui suivent nous édifient à cet égard.

Dès le matin, le son des cloches de toutes les églises annonçait la prochaine arrivée de l'empereur. Une foule immense se transporta de suite dans les rues où l'on présumait qu'il passerait. Le faubourg d'Anderlecht et la route jusqu'à une lieue de la ville étaient encombrés de monde; la garde d'honneur, composée des jeunes gens des familles les plus distinguées, tous revêtus de leur brillant uniforme, et commandée par M. Ferdinand Del Marmol, s'était portée à la rencontre de Sa Majesté. Elle lui fut présentée par le général Sionville. A 4 heures, S. M. l'empereur se trouvait à 500 pas de nos murs, à l'endroit où le maire, ses adjoints, le secrétaire général de la mairie et le conseil municipal l'attendaient pour lui présenter les clefs de la ville et lui rendre les honneurs qui lui sont dus. A l'instant, des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur! »

Digitized by Google

font retentir les airs. Le peuple se précipite à la tête des chevaux pour les dételer et la voiture de Sa Majesté fut traînée en triomphe.

Le cortège ne pouvait avancer, tant l'affluence était grande. Toutes les rues étaient décorées d'arbres et de feuillages ; des enfants et des jeunes filles jonchaient de fleurs les endroits par où passait Sa Majesté. Les cinq serments avec leurs doyens étaient rangés en files à l'entrée et à la sortie de la ville, drapeaux déployés et tambours battant. Chaque doyen portait un flambeau allumé.

Les autorités constituées civiles et militaires s'empressèrent de se rendre au palais de l'empereur, à Schoonenberg. Avant le dîner, Sa Majesté visita le palais et les jardins. Son départ de Laeken eut lieu à 8 heures du soir. Une illumination brillante était préparée jusqu'à un quart de lieue de la ville ; l'Allée-Verte offrait le plus charmant coup d'œil ; la porte Napoléon, monument que la ville de Bruxelles a consacré à la mémoire de son auguste souverain, était décorée et illuminée avec la plus grande élégance.

A 8 1/2 heures, l'empereur traversait la ville pour se rendre à Aix-la-Chapelle ; sa voiture était précédée par un nombre infini de personnes portant des flambeaux.

Des bals et des réunions particulières se sont prolongés toute la nuit et ont terminé cette mémorable journée.

Peu après, de grandes fêtes furent célébrées à Bruxelles et dans les principales villes de Belgique, à l'occasion du couronnement de Napoléon.

Mais cet emballement ne fut que momentané, comme nous le verrons par la suite. Et voici précisément un simple fait qui montre combien nos compatriotes avaient toujours la tête près du bonnet. Le correspondant d'un journal de Paris s'étant avisé de ridiculiser quelque peu les Brugeois, voici la riposte qu'un de ceux-ci adresse aussitôt au journal *l'Oracle :*

« *Aux rédacteurs de l'*ORACLE,

« Messieurs, je viens de lire dans un journal de Paris, du 24 nivose (1805), un article de Bruges, sous la date du 19, ainsi

Digitized by Google

conçu : « Une troupe de comédiens débuta ici dimanche « dernier par la *Femme Colère*, de laquelle ces messieurs, « comptant sur notre ignorance, retranchèrent tout le rôle de « la soubrette. Ils jouèrent ensuite *Maison à Vendre*, dont ils « estropièrent les paroles et la musique. Mais quand cette « troupe serait aussi bonne qu'elle paraît mauvaise, nos bons « habitants s'embarrasseraient fort peu de l'encourager par « leur présence. Ils préfèrent au spectacle les estaminets où « ils vont s'enivrer de bière et de fumée de tabac, tandis que « leurs chères moitiés bâillent ou médisent en faisant leurs « tristes parties de reversi. »

« Je ne doute pas, messieurs, que vous ne partagiez ma juste indignation en voyant traiter avec un mépris si insultant les habitants d'une cité célèbre par son commerce, ses manufactures et son industrie. Ne semblerait-il pas en lisant une pareille diatribe que l'auteur parle des sauvages de la Nouvelle-Zélande ou des Hottentots qui s'enivrent en buvant des liqueurs fortes et en fumant? Qu'il apprenne, s'il l'ignore, que les habitants de Bruges ne vont pas dans les estaminets pour s'y enivrer de bière et de fumée de tabac; ce sont des lieux de réunion où l'on s'assemble après les travaux de la journée et qui tiennent lieu, dans ce pays, des cafés de la capitale; tant qu'à leurs chères moitiés, nous ignorons si elles bâillent ou médisent davantage que les Parisiennes, ce qui, en effet, serait très fort.

« Vous savez comme moi, messieurs, que les habitants de tous les pays ont des habitudes différentes qui tiennent souvent au climat; ainsi, en France, un habitant des côtes de la Méditerranée n'a pas la même manière de vivre que celui des bords du Rhin. Tourner en ridicule ces habitudes diverses, c'est le comble de la légèreté. En finissant, vous me permettrez une dernière réflexion, c'est que toutes les mauvaises plaisanteries faites sur les Flamands par des gens qui ne savent ni les connaître, ni les apprécier, sont aussi insipides que dégoûtantes; elles ne mériteraient pas d'être relevées si, d'ailleurs, on ne les retrouvait aujourd'hui dans un journal répandu.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« UN VIEUX FLAMAND. »

Digitized by Google

Constatons, en passant, qu'à cette époque les voyages ménageaient parfois de bien désagréables surprises à ceux qui se mettaient en route. C'est ainsi qu'en cette même année 1805, le courrier de la malle de Paris à Bruxelles n'arriva ici qu'avec un retard très considérable. Il avait été arrêté et pillé dans la forêt de Compiègne dans la nuit du 28 au 29 germinal. Un voyageur qui l'accompagnait avait été volé de 1,200 francs et une dame qui se trouvait aussi dans la voiture perdit tous ses bijoux dans l'aventure. Les bandits, auteurs de ce coup, étaient au nombre de sept.

Quelques mois plus tard, le courrier de la malle de Liége à Namur tomba dans la Meuse avec sa voiture à une demi-lieue de cette dernière ville. L'équipage entier, composé, outre le courrier, d'un voyageur et d'un postillon, périt dans les eaux du fleuve.

En 1810 eut lieu le mariage de Napoléon avec Marie-Louise. En cette occasion, des fêtes furent données à Bruxelles. Signalons cette réjouissance qui avait au moins le mérite de l'originalité. La mairie distribua 1,500 prix par voie de tirage au sort. Ces prix consistaient en 50 dindons, 250 langues fumées, 100 gigots de mouton, 100 jambons, 100 épaules de mouton, 300 cervelas, 200 pigeons, 200 saucissons, 200 filets de mouton.

Quelques jours après ces fêtes, le 29 avril, Napoléon et Marie-Louise arrivèrent à Bruxelles, vers 7 heures du soir. Le maire, accompagné du conseil municipal, attendait les augustes personnages sous une tente placée hors de la porte d'Anderlecht. Le son de toutes les cloches et des salves réitérées d'artillerie annoncèrent l'entrée de Leurs Majestés. La garde d'honneur à cheval ouvrait la marche. Suivaient les lanciers polonais escortant les voitures ; l'empereur se trouvait dans l'une d'elles avec l'impératrice. Toutes les rues depuis la porte d'Anderlecht jusqu'à la porte Napoléon étaient décorées avec la plus grande élégance et remplies d'une foule immense qui faisait retentir les airs des cris mille fois répétés de Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Le clergé des paroisses ou succursales du Bon-Secours, de Saint-Nicolas et du Finistère,

Digitized by Google

en habits sacerdotaux, se trouvait rangé sous les portails de ces temples.

C'est dans cet ordre que les augustes souverains ont traversé la ville entière de Bruxelles et sont sortis par la porte Napoléon pour se rendre au palais impérial de Laeken en passant par l'Allée-Verte, qui était entièrement illuminée, quoiqu'il fît encore jour. La garde d'honneur à pied, de Bruxelles, faisait le service d'honneur au palais de Laeken, conjointement avec les grenadiers à cheval. Parmi les personnes du plus haut rang qui accompagnaient Leurs Majestés se trouvaient le roi et la reine de Westphalie, ainsi que la reine de Naples.

Les armes de France et d'Autriche réunies ornaient beaucoup d'édifices publics ou particuliers. Le soir, toute la ville fut illuminée.

Le maire de Bruxelles ainsi que les principaux membres des autorités constituées furent admis le lendemain matin au château impérial de Laeken à l'audience de l'empereur. Vers midi, les souverains et leur suite s'embarquèrent sur le canal à bord d'une grande et superbe barque pour se rendre par eau à Willebroeck, où un bâtiment était préparé pour les conduire à Anvers.

Les souverains, à leur retour d'Anvers, séjournèrent encore à Laeken. Le 16 mai, l'impératrice visita les plus beaux quartiers de la ville ainsi que le musée, la bibliothèque publique et la manufacture de dentelles de la maison T'Kint et Vanderborght.

Le soir avait lieu à l'hôtel de la mairie une fête magnifique. Vers 9 heures, Leurs Majestés arrivèrent à l'hôtel de la mairie. Le maire à la tête du conseil municipal vint recevoir Leurs Majestés Impériales et Royales au bas de l'escalier. A ce cortège se joignirent huit dames distinguées autant par le rang qu'elles tiennent dans la société que par leur amabilité. Elles eurent l'honneur d'accompagner l'impératrice jusqu'au salon, où se trouvaient réunies 600 personnes des plus notables de Bruxelles qui avaient été invitées à cette fête: le coup d'œil de ce cercle était vraiment imposant; jamais on n'avait étalé

Digitized by Google

autant de richesse, de profusion et de goût dans la parure que dans cette occasion.

C'est en traversant cette brillante réunion que Leurs Majestés se rendirent sur le trône qui leur avait été préparé au fond de la grande salle. Une cantate fut alors exécutée par les plus habiles musiciens. Sa Majesté l'impératrice ouvrit le bal avec le roi de Westphalie, tandis que la reine de Westphalie donnait la main à M. le baron d'Audenaerde.

Vers 10 1/2 heures, Leurs Majestés ont quitté l'hôtel de ville pour retourner au palais de Laeken.

Le lendemain, elles se rendirent à Gand.

Napoléon croyait qu'il suffisait d'établir des fêtes par ordre pour entretenir l'enthousiasme des populations. C'est ainsi qu'une grande victoire, la fête de Saint-Napoléon, etc., devaient être célébrées dans toute l'étendue de l'Empire.

Comme ces fêtes portent l'empreinte des mœurs du temps, elles présentent un intérêt de curiosité. Voici le spécimen d'une de ces solennités d'après un extrait du procès-verbal officiel relatant celle qui fut célébrée à Liége en décembre 1810 (1):

« En exécution du décret impérial du 19 février 1806, le maire de la ville de Liége, chevalier de la Légion d'honneur, et ses adjoints se sont réunis à l'hôtel de ville, dimanche 2 décembre 1810, à 9 1/2 heures du matin, pour y recevoir MM. les fonctionnaires invités à assister au mariage de la jeune fille dotée par la commune. Dès la veille, la fête était annoncée par des salves d'artillerie et le son des cloches, et ces signaux d'allégresse se répétaient depuis le lever du soleil.

« La rosière, son futur époux et leurs parents étant introduits dans la salle disposée pour la cérémonie, M. le baron de Micoud, préfet du département, a dit : « Messieurs, depuis dix ans, il ne s'est pas écoulé un jour, un seul instant qui n'ait été marqué par un acte mémorable pour la gloire et le bonheur des Français. Je ne rappellerai point seulement les merveilles

(1) *La Belgique sous l'Empire et la défaite de Waterloo*, par SYLVAIN BALLAU.

Digitized by Google

opérées dans ce court espace de temps, les victoires éclatantes et les traités qui ont placé la France à ce haut degré de gloire et de puissance auquel les temps que nous nommons héroïques ne sauraient être comparés. Je ne parlerai pas seulement de ces nombreux encouragements qui ont ranimé l'étude des sciences, qui ont donné une nouvelle vie à tous les états, à tous les genres d'industrie; de ce projet conçu et exécuté pour soustraire l'Europe à ce honteux assujettissement auquel le monopole de l'Angleterre l'avait asservie. C'est encore le retour à l'ordre, ce sont les idées de conservation, les principes d'une justice plus éclairée que nous devons à Napoléon le Grand. Il a tout fait pour nous et la société aurait péri dans des convulsions toujours plus horribles sans ce génie tutélaire. La fête de famille à laquelle nous assistons et qui se répète dans chaque ville, au même moment, nous fait éprouver un sentiment de reconnaissance en nous rappelant de touchants souvenirs. Quel spectacle plus imposant, plus digne d'admiration que cette main toute-puissante qui règle les intérêts des nations, qui trace les devoirs des peuples et des souverains, qui dispose des trônes et daigne en même temps couronner la vertu modeste et l'unir à la gloire! Vous êtes dotée et choisie pour rosière parce que vous avez été la consolation de vos parents et l'exemple de vos compagnes. Vous allez contracter l'obligation de rendre heureuse celle qui vous sera unie; vous serez bon époux, bon père et vous prouverez que les vertus domestiques ne sont point étrangères aux qualités qui distinguent le soldat français. »

« Ce discours fut couvert d'applaudissements.

« Le mariage fut ensuite célébré entre le sieur Jean Wibrin et la demoiselle Palante. Le maire, s'adressant alors aux époux, dit : « Jean Wibrin et Marie-Joseph Palante, je viens « de vous unir sous les auspices du Grand Napoléon. Je « pourrai encore vous offrir, à vous brave militaire, le laurier, « et à votre épouse, la rose emblème de la vertu. Ce que je fais, « sans doute, mon cœur me le dicterait. Mais le monarque « bienfaisant qui nous gouverne l'a décrété. Sans vous con- « naître individuellement, sa sollicitude s'étend sur vous

Digitized by Google

« comme sur ses enfants. Ah! comment sur le rapport qui sera « fait à Sa Majesté ne vous aimerait-il pas? Vous, digne soldat « des armées de la plus glorieuse des nations et du premier « des monarques, vous avez bravé tous les dangers; vos cica- « trices honorables, le dirai-je, une amputation nécessaire pour « la conservation de vos jours prouvent assez votre bravoure « et votre dévouement à votre patrie et au héros immortel « qui la ferait chérir s'il était possible qu'un Français la vît d'un « œil indifférent. Vous, vertueuse et aimable épouse, ne « reconnaît-on pas déjà l'élévation de vos sentiments dans le « choix que vous avez fait pour votre époux de ce brave mili- « taire! Ne voit-on pas que la privation qu'il a éprouvée a été « pour vous un motif plus puissant de vous attacher à son sort « que tous les prestiges de l'amour vulgaire! Soyez heureux, « dignes et estimables époux, et répétez avec nous : Vive « l'Empereur!

« Cette acclamation a été répétée de toutes parts.

« Après ce discours, le cortège se mit en marche pour se rendre à l'église cathédrale, où M. l'abbé Leyens, nommé à l'évêché de Liége, a donné la bénédiction nuptiale aux époux, après l'office divin qu'il a célébré en actions de grâces suivant le décret du 19 février 1806. A 3 heures, les époux et leur père et mère sont rentrés à l'hôtel de ville, où l'on avait fait préparer un banquet de septante couverts par souscription des premiers fonctionnaires et des membres des différentes autorités. La plus douce gaieté, une cordialité franche ont régné pendant le repas. Les toasts à l'empereur et à l'impératrice et aux braves armées françaises y ont été portés au milieu des acclamations et des salves d'artillerie. Un des convives a chanté des couplets en pur hommage à Leurs Majestés Impériales et Royales. On a vivement applaudi aux sentiments d'amour qu'ils exprimaient. A 6 heures, on s'est rendu au spectacle et les époux et leurs parents ont été placés dans une loge particulière. Le bal paré invité s'est ouvert à 11 heures; il y avait affluence et les danses n'ont cessé que vers les 6 heures du matin. Les édifices publics et beaucoup de maisons particulières étaient illuminés, mais le mauvais temps et un vent

Digitized by Google

assez fort sont venus contrarier les projets et les préparatifs des habitants.

« A la mairie, le 4 décembre 1810.

« *Le maire, chevalier de la Légion d'honneur,*
« H.-G. BAILLY. »

Les discours publiés à l'occasion de cette fête disent assez à quel point les personnages officiels cherchaient à entretenir le prestige de la gloire militaire parmi la population, mais il s'en fallait qu'on y parvînt. Les levées en masse nécessitées par les luttes incessantes qui ensanglantaient l'Europe irritaient le peuple. Taine nous apprend (1) qu'en 1810, on comptait déjà 160,000 réfractaires condamnés nominativement; de plus, 170 millions d'amendes avaient été imposées à leurs familles. En 1811 et 1812, les colonnes volantes en ramassèrent 60,000 que l'on poussa par troupeaux de l'Adour au Niemen le long de la côte; arrivés à la frontière, on les versait dans la Grande Armée, mais dès les premiers mois ils désertèrent, eux et leurs compagnons de chaîne, au nombre de 4,000 à 5,000 par jour.

Veut-on avoir une idée de la façon dont ces levées s'exécutaient en Belgique? En voici un exemple : Dans le département de l'Ourthe, le même bulletin qui annonçait aux populations la naissance du roi de Rome, fit connaître par un avis sévère l'arrivée dans le département du général Le Marrois à la tête des colonnes mobiles : « Aucunes excuses, disait cet avis, aucunes représentations ne seront écoutées; il faut que les déserteurs, les réfractaires et les retardataires soient représentés sur-le-champ et tous les individus qui les auraient protégés ou qui même n'auraient pas contribué à les arrêter seraient traités militairement. »

M. Genard, d'autre part, nous retrace, d'après le témoignage des contemporains, ce qui se passa à Anvers, le 1er avril 1811, au moment même où l'on s'apprêtait à fêter par des réjouissances officielles la naissance du fils de l'empereur : « Le

(1) *Le régime moderne.*

Digitized by Google

1er avril fut, dit-il, pour un grand nombre un jour de deuil. On arrêtait les parents, les frères, les sœurs et même les amis des jeunes gens qui, pour se dérober à la conscription, s'étaient cachés ou évadés. Ils devaient rester prisonniers jusqu'au moment où les fugitifs se représenteraient. Il y eut des scènes de désespoir indescriptibles et ce spectacle se renouvela plusieurs jours de suite, tant dans la ville que dans la campagne. Des réfractaires qui étaient venus se dénoncer spontanément pour délivrer leurs parents furent introduits en ville pieds et poings liés. L'exaspération du peuple était à son comble; on savait que peu de soldats revenaient des armées impériales et que le départ d'un conscrit équivalait presque toujours à un dernier adieu (1). »

L'étoile de Napoléon pâlissait. C'était la dégringolade. Les événements allèrent s'accélérant et, le 8 février 1814, la presse bruxelloise annonçait la nouvelle suivante :

« La journée d'aujourd'hui fera époque dans les annales de la ville de Bruxelles. Déjà l'on était informé depuis hier de l'arrivée du prince d'Orange, du duc de Saxe-Weimar et du général prussien de Bulow. Ce matin, vers 11 heures, ces illustres personnages ont fait leur entrée dans nos murs au son de toutes les cloches et aux acclamations des habitants. Notre garde bourgeoise, tant à pied qu'à cheval, enseignes déployées et suivie de troupes de la plus belle tenue, composait le cortège. Le prince d'Orange, le duc de Saxe-Weimar et le général Bulow étaient à cheval au milieu des troupes. Les Bruxellois, en voyant paraître au milieu d'eux un prince d'Orange, les armes à la main pour les protéger, se sont rappelés les illustres ancêtres de cette maison nés parmi eux. »

Et le 11 février l'on apprenait qu'il venait d'être nommé une commission administrative pour ce département. Elle est composée de MM. d'Anethan, Van der Fosse, d'Hamecroix, Vilain XIIII et Meeus. M. Barthels en est le secrétaire.

Enfin, à la suite des succès remportés par les armées alliées, on publia la proclamation suivante, le 14 février 1814 :

(1) Voir aussi *La Belgique sous l'Empire*, par SYLVAIN BALLAU. Paris, Louvain, 1894.

Digitized by Google

« Les vœux des habitants de la Belgique viennent d'être exaucés : l'indépendance leur est rendue, le bonheur va renaître. C'est à la Providence que leur cœur portera en premier lieu le tribut de leur reconnaissance. C'est par là qu'ils se rendront plus dignes de mériter de nouveaux bienfaits. On chantera, à cet effet, le *Te Deum*, dimanche 13 février, à 11 heures du matin, dans la cathédrale de Bruxelles, ainsi que dans les églises des autres villes occupées par les troupes alliées. »

Nous voilà bien loin du jour où l'on s'attelait à la voiture de l'Empereur! A la suite de cette heureuse délivrance, le gouvernement français n'existe plus pour la Belgique comme gouvernement légitime, et tout individu quelconque est, par là même, délié du serment de fidélité et d'obéissance qu'il a dû lui prêter. Tous les employés en particulier sont déclarés libres de leurs engagements envers les autorités jusqu'ici constituées, et tous ceux qui désirent être continués dans l'exercice de leurs fonctions doivent en faire incessamment la déclaration par écrit au gouverneur militaire résidant à Bruxelles, en s'offrant de prêter le serment de fidélité et d'obéissance aux hautes puissances alliées.

Notre pays échappait à la puissance française. Est-ce à dire qu'il échappait du même coup aux tribulations? Non pas. La lutte entre l'Empire à son déclin et la Sainte-Alliance lui en valut de nombreuses et de cruelles. C'est chez nous que devait se produire la tourmente suprême. Les plaines de Waterloo allaient devenir le tombeau de la puissance de Napoléon. Entre Austerlitz et Waterloo, quel abîme! D'une part, la plénitude de la gloire après laquelle on pouvait dire de cet homme aux destinées si extraordinaires : *Sic itur ad astra ;* d'autre part, l'écrasement épouvantable avec toutes les affres du calvaire de Mont-Saint-Jean, qui justifie si pleinement le fatidique : *Sic transit gloria mundi.*

ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

LA MAISON DES ROSES TRÉMIÈRES[1]

(Mémoires intimes de Jacques Fabien, naturaliste.)

Je m'étais laissé choir sur un siège. Je demeurai longtemps atterré, sans comprendre. Je passai des heures dans l'état de morne hébétude que donne l'absorption d'un stupéfiant. Je ne pensais à rien ; je ne voyais rien : on eût dit que les rouages de ma pensée avaient été brisés. Tout à coup, je fus secoué de frissons : l'air frais de la nuit m'avait insensiblement glacé. Je sortis de ma torpeur ; l'obscurité était profonde. Il me fallut quelques minutes avant de reconnaître le lieu où je me trouvais.

Dans le réveil graduel de ma conscience, machinalement, je rallumai ma lampe de travail. Mes regards tombèrent aussitôt sur le billet de Marcelle. Alors, une colère subite me saisit, une colère de cris et de larmes, un désespoir expansif, inépuisable, où se dépensa toute ma force d'homme.

Quoi, elle me quittait, la malheureuse enfant à qui j'avais voué la vie de mon cœur ! Elle m'abandonnait ainsi, tranquillement, sans pitié... Elle, que j'avais été chercher dans sa solitude morose, elle, dont je m'évertuais à rendre l'existence paisible et fleurie ! Le bonheur intime que je lui offrais avec toute la ferveur de mon être, elle n'en voulait plus ! Elle était excédée par la sérénité — pourtant bien précaire — de notre tête à tête ; avide de nouveauté, elle partait à l'aventure...

Partie, elle était partie... Et sans elle, qu'allais-je devenir, moi ? Dans quel affreux isolement moral me trouverais-je

(1) Suite et fin, voir la *Revue de Belgique* des 15 octobre et 15 novembre 1897.

Digitized by Google

plongé? Dans quelle lande déserte, aride et pétrée étais-je condamné à errer? Qu'allait-être ma vie? Sans doute, notre union était parfois orageuse, mais quelle douleur n'eussé-je pas adorée dans l'espoir de son sourire? D'ailleurs, nous avions eu tant de jours d'amour et de bonne entente... Pourquoi, me demandais-je avec angoisse, s'est-elle ainsi désespérée, sans rien m'en dire, quand rien n'était perdu?...

Mais non; le désespoir ne paraissait pas avoir dicté sa conduite. Marcelle était calme avant mon départ, elle était calme aussi en s'en allant; sa lettre ne décelait pas l'anxiété d'une résolution subite et tumultueuse, mais plutôt un sentiment de délivrance, la tranquille énergie d'une décision silencieusement et longuement mûrie. Son écriture un peu troublée révélait-elle l'émotion ou simplement la hâte? Elle était tracée posément, de propos bien délibéré, sans arrêt, sans hésitation. L'examen du fatal billet déchaîna de nouveau ma colère. La tête en feu, je me levai et me mis à marcher à travers ma chambre. Marcelle, m'écriai-je, mauvaise Marcelle, pourquoi donc as-tu fait cela?

Et, cette fois, l'ironique, l'atroce évidence s'imposa despotiquement à ma pensée. L'image que mon amoureuse lâcheté tentait vainement d'éloigner de mes yeux, remplit tout à coup, victorieuse, ma cervelle hallucinée. Un rideau sanglant s'interposa devant ma vision.

Marcelle avait suivi Albert. J'avais à présent le secret de telles intelligences surprises, et dont ma confiance n'avait pas voulu prendre ombrage : je m'expliquais les absences de ma femme, son embarras, ses sautes d'humeur, ses attitudes étranges. Et cet Albert aux gestes pleins d'aisance, au regard assuré, qui paraissait si joyeux de venir s'asseoir à notre foyer, que j'avais accueilli avec une cordialité sans réserve, en souvenir de nos jeunes années, il m'avait donc trahi de la façon la plus habile et la plus désinvolte, en homme vraiment discret et exercé. Triste imbécile, j'avais été le propre ouvrier de mon malheur...

Ils avaient fui ensemble. A l'heure où je râlais, où, sous la nuit

Digitized by Google

froide, dans ma chambre solitaire, je mâchais inlassablement mon amertume, ma Marcelle, la maîtresse de mon cœur et de ma chair, celle à qui j'avais dédié le meilleur de moi-même, l'enfant merveilleuse qui n'avait qu'à sourire pour que mon âme s'épanouit, s'abandonnait aux baisers d'un autre... Je me tordais sous le sarcasme de cette vision : des gémissements de bête s'étranglaient dans ma gorge. Je suffoquais de douleur. J'ouvris la fenêtre, sur l'hostile et glaciale obscurité du jardin. L'air pur s'engouffrant dans ma chambre me procura quelque apaisement.

Les nerfs encore vibrants, je m'accoudai à la croisée, le front cinglé par les rafales. Où étaient-ils, les deux traîtres? Peut-être là-bas, au bout de mes regards, dans la capitale aux murs tutélaires, par delà les vieux arbres, les plaines et les collines, bien loin de la paisible maison où si souvent j'avais goûté le bonheur sous les yeux de Marcelle, où j'allais désormais rester seul, esprit morose, cœur vacant, âme rageuse et endolorie...

—

Ces pensées m'induisirent à faire une constatation dont je fus quelque peu interloqué : pas un instant, je n'avais songé à me ruer à la poursuite de l'infidèle. Car telle est la dominante de mon esprit en matière d'affection : je souffrais affreusement, la fugue de Marcelle m'avait fait une blessure vive qui devait longuement saigner, mais, respectant la chose accomplie, la détermination librement arrêtée, l'idée ne me pouvait venir, fût-ce au prix de la sérénité perdue, de vouloir contrarier dans l'expansion de son cœur celle que, au matin de cette journée terrible, je pouvais encore appeler ma femme. Elle avait disposé d'elle : je lui rendais mentalement son indépendance, quelque douleur qu'il m'en coûtât, et sans que j'eusse à discuter avec moi-même. Ce sacrifice ne pouvait faire de doute à mes yeux, tant j'avais le respect du libre arbitre de chacun dans les aventures sentimentales.

Lentement, mon état d'âme s'élucida à la façon des eaux qui, violemment remuées, présentent l'image du chaos, mais

Digitized by Google

qui recouvrent insensiblement la limpidité primitive. Dès lors, un peu de calme s'établit dans mon cerveau. Il me parut que mon infortune s'extériorisait, pour ainsi dire, qu'elle prenait de l'éloignement et me devenait étrangère...

—

Inconsciemment, une décision s'élabora dans mon esprit. Mon existence désormais défleurie allait couler entre les murs de ma petite maison. Le silence planerait dans les chambres où naguère encore sonnait le rire de Marcelle. Puisque le sort me réservait l'horreur de vivre seul, je m'absorberais dans le travail, je demanderais à mes livres l'austère consolation de l'étude. J'aurais sans doute à réprimer les élans de mon cœur, de ce cœur dont la folie m'avait jeté aux pieds de l'infidèle. Et peut-être parviendrais-je à goûter quelque tranquillité...

Le temps neigea sur la triste aventure. Ma douleur perdit de son acuité. La marée des jours identiques propagea son flux sur mes pensées. L'homme arrive à épuiser la souffrance aussi bien que la joie.

Et pourtant, au cours de cet atroce hiver, je fus secoué par des crises terribles. J'avais beau me raidir dans mon stoïcisme : j'avais adoré Marcelle, je l'aimais encore profondément, et le fantôme du vieil amour à certains moments s'imposait à mon esprit, impitoyable et charmeur. La hantise ironique et douce des jours heureux m'envoûtait alors, et je sanglotais dans les ténèbres vides, lamentablement affamé de tendresse.

—

Un matin de gel lumineux et salubre, Claire m'arriva. Elle venait seulement d'apprendre la fuite de Marcelle, au retour d'une longue villégiature. Sa venue me fut un réconfort inespéré. Avec un tact infini, accru par son expérience de la douleur, elle entreprit ma guérison.

La chère âme était fée, je crois. Elle s'installa chez moi et s'y attarda plusieurs semaines. Doucement opiniâtre, elle s'appliqua à soulager mon cœur, à lui faire mollement saigner le sang extravasé d'une souffrance qui s'aigrissait en rancune. Elle pro-

Digitized by Google

voqua la confidence de mes souvenirs, elle fut attentive à la lente évocation de mon morose roman. Elle trouvait les mots qui revigorent, son silence même était consolateur. Aux jours de noire mélancolie, elle se faisait plus tendre et plus discrète encore; elle parlait de notre commune enfance; dans les chambres familières, par les allées anciennes du jardin qui s'allait parer d'un nouveau printemps, sa voix chantait plus nostalgique et comme berceuse, sa beauté meurtrie consacrait le décor, sa présence donnait aux choses un air fraternel. Ainsi, nos heures se prolongeaient en causeries.

Paisiblement se succédèrent les stades de ma convalescence morale. Ma colère était tombée; latente encore, elle s'était amortie; pour qu'elle se rallumât, il fallait un soudain rappel de ma confiance trahie. Marcelle, dans ma mémoire, apparaissait comme une morte jadis chérie, comme une amante en allée depuis longtemps au lointain des mers et des contrées, si loin que son existence était devenue incertaine.

—

Au soir d'un jour d'énervement, je fus amené à montrer à Claire la lettre d'adieu de Marcelle. Il y avait des mois que je n'avais plus relu moi-même le cruel papier, enserré dans un tiroir avec d'autres vestiges du vieil amour. Je me surpris à considérer sans fureur ce billet qui m'avait fait tant de mal. Je parcourus l'écriture : elle avait un aspect inconnu; les mots aussi prenaient un sens différent. Ils avaient perdu leur air de bataille. Je n'y voyais plus d'insulte; j'y cherchais vainement un défi. Humble, simple, sincère, la lettre s'étalait sous la molle clarté de la lampe. Il faisait bon vivre dans la chambre close. Claire, un bras autour de mon cou, lisait par-dessus mon épaule. Suivant sa pensée, elle murmura : Pauvre petite, où est-elle à cette heure-ci?

Cette réflexion, qui traduisait ingénûment mon état d'âme, m'émut violemment. Mais Claire continuait de parler :

Elle a raison... elle a dû longuement lutter, et si elle est partie, ce n'est pas sa faute, à elle... Ce n'est pas non plus la

Digitized by Google

tienne, mon frérot, aussi ignorant qu'elle... C'est peut-être votre faute inconsciente à tous les deux... et celle de la destinée... Vous vous étiez mépris l'un et l'autre. Tu pensais, toi, qu'avec son être avide et neuf, elle pourrait se contenter de ton amour tranquille, de sa vie étroite et monotone... Malheureux, tu n'as pas prévu qu'un jour, elle serait vaincue par sa jeunesse et sa curiosité.

Tu l'as aimée, vois-tu, selon ton âge et ton caractère. Elle aussi t'a aimé, sans feinte, de bonne foi, dans l'expansion de son petit cœur juvénile... Tu étais le prince Charmant pour elle, mon pauvre Jacques, le beau héros qui hanta ses rêves de pensionnaire, celui dont elle attendait tous les baisers dont son enfance avait été privée. Toi, tu espérais que sa tendresse serait naturellement compréhensive, tu la voulais moins amoureuse qu'aimante, respectueuse surtout de la liberté de ton intelligence. Tu ne soupçonnais pas qu'elle préférait tes caresses à tes idées, qu'elle serait jalouse de cette science dont la vénération a imprégné de piété tous les actes de ton existence. Pendant quelque temps, grisés tous deux, vous vous êtes mutuellement donné le change. Et c'est elle qui, la première, a nettement compris que chacun de vous demandait à l'autre précisément ce qu'il n'était pas en son pouvoir de lui offrir...

—

La lumière entrait dans mon esprit avec les paroles de Claire. Intarissablement, ma grande sœur laissait chanter son cœur lucide : Jacques, disait-elle, j'ai moi-même assez souffert d'un malentendu sentimental pour pouvoir élucider ton cas. Tu te croyais de force à diriger cette enfant confiante... elle t'a d'abord suivi, pensant avoir trouvé le bonheur, puis, elle a senti qu'elle désirait encore quelque chose. Ce qu'elle voulait, vois-tu, c'est vivre! Plus éprise que toi de réalités extérieures, elle voulait prendre sa part, toute sa part du festin, tandis que toi, tu avais à peine touché à la tienne. La fête de vivre l'attirait despotiquement, inéluctablement, quand tu étais, toi, requis par le silence...

Digitized by Google

Il y a eu un drame entre vous, n'est-ce pas? L'amant démonstratif et romantique, toujours préoccupé d'elle, apte à lui décrire les prestiges du monde, elle s'est figuré que tu l'étais, pour comprendre ensuite qu'elle s'était trompée.

Alors, toujours désireuse, encore ignorante, elle s'est lentement détachée de toi qui la délaissais pour t'absorber dans tes livres. Ton indifférence lui semblait hérétique, elle ne pouvait, sans amertume, considérer ta sagesse; que veux-tu? Elle ne savait pas; tu n'étais pas parvenu à donner ton empreinte à son âme. Et un jour, à l'approche d'un autre homme, de cet audacieux et charmant Albert, toute sa force d'illusion lui est revenue. Celui-là serait le héros qu'elle attendait encore, que tu n'avais pas songé à devenir... J'imagine qu'elle s'est fait violence, mais le tentateur était éloquent, il magnifiait si chaleureusement les séductions inconnues, les joies du poème d'être... Avec son tempérament d'amante, comment n'aurait-elle pas été faible!

Claire se tut; un silence indulgent flottait dans la chambre tiède. Nous nous tenions embrassés sous la lampe. Nous pleurions ensemble, et nos yeux troubles, rivés sur la lettre de Marcelle, n'en pouvaient plus déchiffrer l'écriture.

—

Des jours, des semaines, des saisons s'écoulèrent. Claire la guérisseuse m'avait depuis longtemps quitté pour rejoindre ses enfants sortis de pension à la faveur de Pâques fleuries. J'avais à peu près retrouvé la paix intérieure; le travail, d'ailleurs, occupait tous mes instants. Je comprenais désormais la faute de ma vie, et comment, par péché d'inexpérience et d'irréflexion, j'avais, serviteur d'une destinée maligne, détourné de sa voie naturelle un être que je prétendais aimer.

Le malaise de notre union, nos querelles d'enfants malades, la fugue logique de Marcelle, j'étais de tout cela le premier responsable. Chacun, pensais-je, doit vivre selon sa norme. J'en arrivais à étudier notre passé comme les mœurs de ces animaux dociles à l'instinct qui les conduit à l'harmonie de

Digitized by Google

leurs fonctions vitales. Une plus large et plus vivante compréhension du monde se faisait jour en moi; en des méditations prolongées, j'en vins à saisir, par la raison d'indulgence, le pourquoi de bien des anomalies. Nul n'est parfait, me disais-je, et chacun s'évertue. Tout effort est haut et salutaire. La vanité seule est haïssable et tout être est vain qui, pour se considérer avec complaisance, néglige de regarder autour de soi.

—

Ces pensées m'agitaient à l'époque où s'éteignirent, l'un après l'autre, la femme du tuteur de Marcelle et mon vieux maître lui-même. La disparition de leur pupille avait amèrement contristé ces deux vieillards qui, chose étrange, à partir de ce moment, m'avaient témoigné une indéfinissable froideur. Mes visites à leur demeure jadis familière s'étaient espacées. Leur décès nécessita, au sujet de formalités testamentaires, mon passage par les chambres où l'infidèle m'était apparue dans la candeur de ses vingt ans. Rien n'était changé dans le solennel salon de nos fiançailles. Les meubles vétustes, les antiques lithographies des murailles, le cartel aux aiguilles paresseuses, tout était encore à sa place. Seules, les jardinières étaient vides et, dans les vases de la cheminée, d'anciens bouquets fanés éternisaient leur mélancolie. On eût pu croire que Marcelle était partie à la cueillette, et qu'elle allait rentrer comme autrefois, les bras chargés de fleurs, espiègle et souriante.

Cette visite aux choses du passé me troubla longuement. Chez moi, je n'étais pas ému de la sorte. C'était autre chose : tant de souvenirs s'y mêlaient à ceux de Marcelle, et, dès le premier jour, j'avais inconsciemment pris en défiance tout ce qui devait trop vivement me la rappeler. A la maison des roses trémières, je n'avais pas réintégré notre chambre commune, et si quelque heure fortuite ramenait vers moi ses pas, elle y retrouverait tous les témoins de notre amour, tels qu'elle avait pu les embrasser du regard si, en s'en allant, elle s'était retournée sur le seuil.

Digitized by Google

La vision rajeunie du lieu de la rencontre me valut de nostalgiques rêveries. Est-ce Marcelle, me demandais-je, ou mon bonheur que je regrette?...

—

Promenant dans la solitude ma paix endolorie, j'avais voué une neuve tendresse à l'amicale maison de mon enfance. Une honte me venait d'avoir songé à la délaisser au moment où l'infidèle s'en était allée; l'idée de ce départ m'apparaissait comme une autre trahison semblable à celle de Marcelle. Et pour expier ce projet un instant arrêté, j'exaltais en mon esprit l'histoire de mes jeunes années.

Bassin d'eau verdie que mon imagination puérile transformait en lac, vieux tilleul ami, témoin de tant de folles équipées, massifs dont, au crépuscule, m'inquiétait la profondeur sombre, pelouse ceinte de nos chères roses trémières, couronne fleurie, si douce aux yeux!

Chambre de ma mère où j'entrai au soir lointain des noces de Claire, refuge exigu tapissé de mes herbiers et de mes bouquins, cabinet d'étude et de songe avec sa vue sur le jardin mouvant, belvédère d'où s'envolèrent mes premiers rêves!

Allées que foulèrent les porteurs du cercueil de mon père, par où ma mère morte fut emmenée aussi, après la grande horreur. Grille des départs et des arrivées, d'où Claire, qui venait de dépouiller sa robe d'épousée, nous jeta son cœur fervent, par où Marcelle, rose et ravie, était entrée un soir, par où depuis elle est partie...

Ma mémoire déroulait ainsi ses prestiges, mais bientôt, devant mes yeux, une vision se dressait, effaçant les évocations étrangères, et je ne pouvais m'empêcher de penser : Comme Marcelle était fière et jolie au milieu de tout cela!...

—

Un ami d'antan m'apporta un jour de ses nouvelles. Je n'ignorais pas qu'Albert, après quelques mois, l'avait quittée sans vergogne. Je savais aussi que, demeurée seule, Marcelle, déçue et pourtant toujours illusionnée, avait tenté une autre expérience...

Digitized by Google

Elle s'était éprise, me révéla mon ami, d'un éphèbe opulent et cruel qu'elle avait accompagné dans ses voyages. Ce jeune homme, qu'elle adorait pour sa beauté de héros antique, était vaniteux, volage et bête. Elle n'attendit pas pour le quitter qu'il fût rassasié d'elle. Elle avait trouvé un modeste emploi dans un magasin français de Pétersbourg où elle gagnait durement sa vie...

Ce récit, qui avait rouvert en moi des blessures à peine fermées, m'emplit l'âme de douleur et de remords. Je me reprochai de ne pas avoir occultement suivi Marcelle. Depuis un an, ayant compris son erreur, elle peinait courageusement, perdue dans la grande ville hostile, et je n'en avais rien su! A l'évocation de ses souffrances, je sentis tout mon amour ancien me refluer au cœur. Ma faute était assez grande sans l'aggraver encore... Un malaise violent m'enfiévrait. Un tohu-bohu de questions faisait bouillonner mon cerveau. Que faire pour la secourir? Mon aide arriverait-elle à temps? Et *Elle,* se déciderait-elle à revenir?

Il faut qu'elle revienne, me disais-je, maintenant qu'elle est malheureuse et qu'elle a besoin d'amour. Tu te dois de l'accueillir, car elle n'a fait qu'obéir à son impulsion d'être libre; elle reconnaît qu'elle s'est trompée de route : l'avais-tu aussi suffisamment guidée?

Ne lui garde pas rancune. N'as-tu pas abdiqué l'absurde, la cruelle jactance du possesseur? Oui, elle a été à d'autres; mais oublie! N'as-tu pas, toi, le rôle de beauté? Ne peux-tu pas être son refuge, ta paisible maison ne sera-t-elle pas, après tant de tempêtes, le port où elle s'en viendra pour toujours amarrer sa vie? Et nargue des rieurs au cœur sec, ne prends conseil que de toi-même et fais acte de bonté...

Je courus au télégraphe et j'expédiai ces lignes : « Si tu veux revenir, la maison des roses trémières n'a jamais cessé de t'attendre. Jacques. »

—

Les trois jours qui suivirent, je les vécus dans l'anxiété d'un

Digitized by Google

amant de seize ans dont la belle tarde à venir au rendez-vous. Au matin du quatrième, je me trouvais dans le vestibule quand, le cœur sonnant d'émoi, je vis la porte s'ouvrir silencieusement. Marcelle parut, tout de noir habillée. Interdite, elle s'arrêta, pâle comme une morte, et ses beaux yeux se fermèrent. D'un mouvement spontané, je courus vers elle. Elle se raffermit en me confiant sa main glacée. Marcelle, lui dis-je, d'une voix tremblante, vous êtes chez vous comme autrefois...

Sans parler, nous montâmes à l'étage. Un gai soleil d'hiver éclairait la chambre intacte où nous nous étions aimés. Sur le pas de la porte, ses forces la trahirent, sa tête roula dans ma poitrine. Les traits contractés, elle sanglota longuement. Je la portai vers un fauteuil, en face de la fenêtre où se profilaient les arbres parés des mille aigrettes du givre. Alors, sous la lumière crue, mes regards se fixèrent sur elle; je la vis humble et ridée, et j'aperçus de nombreux fils d'argent parmi l'orgueilleux trésor de sa chevelure. Et je m'enfuis pour pleurer à mon tour....

—

Notre existence, pendant quelque temps, fut singulière. Retenu par la crainte de la froisser dans ses effarouchements, je laissais Marcelle à ses pensées. Confuse, elle évitait ma présence. Vivant l'un près de l'autre, nous nous voyions à peine. Et cependant, la retrouvée semblait peu à peu s'intéresser à son entourage. A ma prière, elle avait repris la direction de la maison; sous sa vigilante initiative, toutes choses composèrent le plus riant ensemble domestique. Marcelle était redevenue plus fraîche; des roses nouvelles fleurirent son teint, une sobre entente de sa mise me prouva que sa beauté n'était point déchue. Nous ne parlions pas du passé.

Un soir d'avril, je la persuadai de ne point se retirer après le souper, comme elle en avait l'habitude. Malgré la douceur de mes paroles, je lus une crainte dans ses yeux. Alors, saisissant à deux mains sa tête, je me mis à l'embrasser follement, sans me lasser. Mes larmes avaient jailli, et la gorge étranglée, je répétais dans le délire de ma joie :

Digitized by Google

« Marcelle, chère Marcelle, n'as-tu pas compris que tout est oublié, que tu n'as pas à t'humilier devant moi, que je désire que tu me pardonnes comme je t'ai pardonné... »

Marcelle alors s'est redressée. Elle m'a longuement regardé, belle d'une beauté auguste et comme lumineuse d'une clarté intérieure. Entr'ouvrant les lèvres, elle a murmuré avec une douceur infinie :

Je t'aime....

—

Or, c'est un nouveau printemps qui se lève sur les coteaux. Dans les branches des pêchers fleuris, un essaim d'oiseaux s'égosille. Il est notoire qu'ils m'empêchent de travailler, avec leurs démêlés qui n'en finissent pas, mais comment fermer la fenêtre sur cette joie de vivre, comment défendre de pénétrer jusqu'à moi aux parfums que la saine terre m'envoie? Mon bonheur m'a rendu expansif, j'ai besoin de communier avec l'âme des choses, avec la vie des Univers.

Et voici Marcelle qui entre dans ma chambre, belle et sereine, et qui pose sa main sur mon épaule :

« Travaille, mon Jacques, dit-elle doucement. Tantôt, tu nous conteras tes rêves... »

Car nous sommes trois maintenant, nous avons un fils qui dort à quelques pas, dans son berceau, sans souci de la vie qui le guette. Rose et blond, qu'il repose sans alarmes! Pourquoi craindrait-il quelque chose? Marcelle et moi, nous avons souffert. Nous nous sommes égarés dans les chemins de l'erreur; enfin, comprenant la morale de la fable, la loi d'énergie et d'indulgence, nous avons pu gagner le pays d'harmonie. Jeunes, aimants, résolus, nous nous inclinons sur cette existence qui s'éveille, tandis que la brise, en passant, jette à nos pieds des fleurs de pêcher avec des brins de chaume détachés d'un vieux nid...

CHARLES DELCHEVALERIE.

Digitized by Google

LA MÉTHODE DE TAINE

II

LE RÔLE DE LA PERSONNALITÉ.

Mon article du mois dernier s'achevait par quelques mots sur la poésie lyrique. Elle est assurément ce qui contredit le plus la rigueur des théories de Taine, et pourtant la belle étude sur Shelley nous prouve qu'il n'était point rebelle à sa haute éloquence. Il n'en a pu, sans doute, ressentir toute l'exaltation, ni s'émouvoir de son mystère; mais Taine sait presque tout comprendre, et nul critique de sa taille n'a plus noblement parlé des beaux vers. Ce philosophe ne remplissait pas, je crois, la réputation de froideur que l'on donne aisément aux logiciens; il n'avait point l'âme desséchée malgré son labeur infini, — malgré, surtout, les habitudes prudentes que donne l'éducation positiviste.

Cette prudence-là, qu'il faut certes louer dans la science, étouffe malheureusement assez vite les élans spontanés, et c'est le grand malheur des critiques de se devoir astreindre aux froids scrupules du jugement, — lequel ne veut marcher que sur la terre ferme, — lorsque la poésie, à ses suprêmes sommets, nous soulève et nous fait perdre pied et signifie sa puissance en nous emportant d'un bras surhumain au delà de ce que l'on peut toucher. Le critique est un piéton qui se trouve mal à l'aise si on lui donne des ailes.

Mais la prudence, chez Taine, n'est qu'une chose apprise,

Digitized by Google

et peut-être mal apprise. Il a gardé en dépit de l'école normale une sorte d'ardeur qui se manifeste par l'allure intransigeante de ses théories et qui, d'autre part, allume chez lui presque de l'enthousiasme lorsqu'elle est effleurée par le grand souffle d'un poète. On ne s'expliquerait point, sans cela, que ce logicien méthodique ait pu sans grand effort pénétrer la beauté du lyrisme.

Mais s'il l'a pénétrée, c'est par le dehors, en ce qu'elle nous offre, plutôt qu'en ses origines secrètes. Rien de plus simple qu'une œuvre lyrique, puisqu'elle n'est en somme qu'une émotion exaltée. Mais rien de plus complexe si l'on y regarde de près, puisqu'elle est une effusion, — puisqu'au milieu des images soulevées une âme humaine se révèle, — puisqu'il s'agit d'une énergie individuelle, d'une « personnalité ». Taine, qui est un simplificateur, a compris le premier de ces deux termes. Nous allons voir ce qu'il a fait du second : ce que l'homme qui pense et ressent est devenu dans sa méthode.

Cette méthode est fondée sur le déterminisme. Malgré les illusions de ce qu'il appelle volonté, l'homme y paraîtra donc tel qu'un irresponsable esclave, asservi à des lois inconsciemment obéies. C'est là le centre véritable de tout le système, que l'on pourrait inclure en un axiome déjà cité : « Quand l'homme marche, c'est qu'il est poussé (1). » Or cet axiome se rattache à une conception sans doute partiellement très juste de notre nature. En effet, l'âme n'est pas une substance; elle nous apparaît infiniment variable, mouvante sans cesse et telle qu'une eau courante. L'hypothèse du *moi* inaltérable et indivisible des spiritualistes, des idéalistes et de Schopenhauer lui-même, qu'on la trouve inscrite dans la « conscience » ou dans le « caractère », ne me semble assurément pas admissible. « L'homme, comme toute chose vivante, change

(1) Taine a voulu, il est vrai, sur le tard, se défendre d'une pareille rigueur. L'un de ses derniers livres reconnaît « que les aptitudes et les penchants fondamentaux d'une âme lui appartiennent », et affirme qu'elle agit « d'après elle-même, par sa force propre, spontanément, avec une initiative complète, avec une responsabilité entière. » Mais ne contredit-il pas alors l'ensemble de son œuvre, et peut-on oublier que « la vertu est un produit comme le vin et le vinaigre » ?

Digitized by Google

avec l'air qui le nourrit », dit Taine; c'est parfait et cela peut s'entendre aussi bien des hommes un à un que des races entières qu'ils ont formées Mais on nous convie à aller plus loin, et jusqu'à nier qu'il y ait dans l'individu une personnalité distincte qui, à travers les choses, cherche sa propre fin.

« En tant que composé de forces et de pouvoirs, le *moi* n'est qu'une entité verbale et un fantôme métaphysique. » Ailleurs : « Le moi n'est que la trame continue de ses événements successifs. Si on le considère à un moment donné, il n'est rien qu'une tranche interceptée dans la trame, c'est-à-dire un groupe d'événements simultanés, en train de se faire et de se défaire, telle sensation saillante parmi d'autres moins saillantes, telle image prépondérante parmi d'autres qui s'affaiblissent. A tout autre moment, la tranche est analogue; il n'est donc rien d'autre ni de plus (1). »

Car il n'y a rien de solide sous cette « trame des faits ». Imaginons, dit Taine, — je cite de mémoire, — une planche de dimensions quelconques. Nous pouvons en diviser la surface par des lignes, la couvrir de signes géométriques, — cercles, triangles, ellipses et parallélogrammes qui vont s'y enchevêtrer à notre guise. Il y aura des rapports de quantité entre les diverses figures que nous aurons ainsi tracées, mais la planche en elle-même est indépendante de ces rapports-là. Qu'elle soit épaisse ou mince, les triangles et les cercles seront identiques, et absolument distincts de ce morceau de bois qui n'a servi qu'à les rendre visibles. Ces signes entrecroisés, voilà toute l'âme humaine. La planche n'y est pour rien.

La comparaison est ingénieuse. Elle offre pourtant quelque contradiction, puisqu'aussi bien sans planche on ne pourrait écrire. Elle me paraît avoir surtout cet inconvénient qu'elle n'existe que *dans l'espace*. Et — sans vouloir donner trop d'importance à une image explicative, — voyez combien curieusement se trouve ici révélée toute une tournure d'esprit! Malgré la méthode qu'il emprunte aux sciences expérimentales, la pensée de Taine procède naturellement de la géométrie. Il faut

(1) *De l'Intelligence*, p. 378 et suiv.

Digitized by Google

qu'il pose un axiome et en déduise des conséquences : on l'a bien vu à l'inflexibilité de sa théorie lorsqu'il s'est agi de la race et du milieu.

En dépit des restrictions du « moment », il se plaît à examiner les choses comme figées dans un état qui demeure identique et les objets qu'il étudie s'immobilisent dans ses mains. J'en ai déjà fait remarquer quelque chose à propos de la race : il existe pour lui un certain individu qui est *le* Saxon, *le* Normand, et il raisonne rigoureusement là-dessus comme s'il y avait un type *constant* déjà définitivement formulé pour chacune des familles humaines, au lieu qu'elles contiennent ce type *en puissance*.

Certes, il affirme que « l'homme change comme toute chose vivante », mais pour l'oublier bientôt. Encore qu'il ne soit pas toujours resté identique à lui-même, la grande idée de l'évolution n'a pas trouvé place dans son œuvre. Il en résulte des surprises comme celle-ci : Pour nous figurer une âme, il la dessine dans l'espace, et nous donne une image fixée de ce qu'il y a peut-être au monde de moins immobile.

Je ne veux pas, et ne pourrais, faire le siège de la psychologie qui nous est ici proposée : je m'userais assez ridiculement les ongles aux murailles grandioses du traité *De l'Intelligence*. Mais je me risque à formuler une objection dont c'est ici l'endroit, puisqu'elle tient à l'esthétique. Dans les arts qui empruntent leurs moyens à la durée et à l'étendue, les éléments qui montrent le mieux la personnalité de l'artiste, son originalité si l'on veut, sont précisément ceux qui participent du Temps ; ceux qui dépendent le moins de la volonté du créateur, de son génie individuel, appartiennent tous à l'Espace. Les arts les plus « objectifs » (peinture, sculpture, architecture réalisée) sont en fonction directe de l'étendue ; la musique, le plus « subjectif » de tous, est tout entière dans la durée (1). Cela suppose donc, dans la personne humaine, une succession

(1) S'il était encore permis de citer Aristote, on aimerait à rappeler qu'il avait établi déjà une classification des arts selon le temps et l'espace. J'ai tâché moi-même de développer cette analyse dans mes *Propos de Littérature*.

Digitized by Google

d'efforts, la présence d'un *rythme* particulier qui progresse dans les choses.

Puisque j'ai cité une comparaison de Taine, j'en veux faire une autre pour rendre ma pensée plus claire et en préciser les limites. Et j'aimerais à dire que notre âme est pareille à un thème musical qui va et se « développe » dans une symphonie. Jamais absolument identique à lui-même, — car le compositeur est un savant musicien, — le thème se transforme, presse ou allonge son rythme et fuit et revient tandis qu'il se meut à travers les harmonies qu'il suscite ; et si dissemblable qu'il soit maintenant de ce qu'il fut, de modulation en modulation, de forme en forme, pourtant c'est toujours le *même* thème pour celui qui de proche en proche a suivi ses déviations graduelles. Et tout se noue ainsi en nous, d'instant en instant, de mesure en mesure, parmi des sonorités nouvelles, des alliances de timbres qui nous modifient encore. Auditeurs toujours attentifs, puisqu'il s'agit de nous-mêmes, nous proclamons l'identité du thème dont chaque état nous représente, en effet, l'état précédent à peine transformé, — et nous ne nous apercevons pas que la voix qui affirme *je suis* à l'heure où va s'arrêter l'archet, n'est plus semblable à celle qui, d'un si bel élan juvénile, s'écriait *je suis* lorsque d'abord l'archet toucha la corde...

Comme le thème musical, nous évoluons sans cesse ; mais comme dans ce thème aussi, il y a en nous je ne sais quoi de vivant qui progresse, — ce rythme mystérieux qu'on aperçoit dans la race, et par quoi l'enfant garde un peu de sa mère, bien qu'il nous montre un visage nouveau.

Malgré qu'au bout de sept ou huit années, toutes les cellules de son corps soient remplacées par des cellules nouvelles, l'homme garde quelque chose de l'homme qu'il fut avant cela ; les cellules ne sont remplacées que successivement, et la « forme » de l'ensemble subsiste, pour l'homme moral aussi bien que pour l'homme physique. Il est certes dangereux d'affirmer ici, même avec prudence. Pourtant, ce quelque chose que nous étions en naissant, ce quelque chose d'assez vague, mais *animé déjà d'une tendance*, cette âme encore incertaine fut un centre d'impression où se répercutaient les images extérieures.

Digitized by Google

Chacune de ces impressions, chacune de ces images a laissé d'elle-même un vestige plus ou moins distinct, et il semble bien que l'âme est ainsi peu à peu devenue. Toutes nos émotions demeurent en nous, et sont comme la substance de notre esprit. Nous sommes tout ce que nous avons ressenti, nous sommes tout ce que nous avons pensé. Mais nous n'étions pas inertes sous les impressions. Si elles nous ont révélés à nous-mêmes, si elles ont ainsi construit la demeure de notre être, c'est qu'elles ont été des occasions de vie pour cet obscur vouloir qui nous porte à notre destin. C'est en réagissant contre elles que nous les avons connues; et chaque nouveau contact nous donna une certitude nouvelle, — accrut encore l'idée de cette personnalité consciente que nous cherchons. L'enfant se plie aisément; l'adolescent résiste déjà plus, comme pour s'assurer de ce qu'il a acquis : et plus on vieillit, plus on est rebelle aux conseils et aux influences. On dirait que l'éponge mentale s'est peu à peu durcie par les sels calcaires qu'y ont déposés les reflux de la vie; on dirait que le thème initial, ayant certifié toutes ses formes par son propre effort épanoui à travers les événements, à travers les harmonies et les timbres, se repose à la fin en un rythme plus stable. Et pour prouver qu'il y a en nous non pas une unité substantielle, mais une certaine essence persistante, ne suffirait-il pas, encore une fois, de rappeler que nous avons la notion du *temps?*

Si l'âme humaine n'est rien que la trame des faits qui se rencontrent en elle, il va de soi qu'il n'y a plus de place en art pour l'idée de la « personnalité » ; celle-ci doit disparaître. Il ne s'agit plus de dire qu'elle est changeante, qu'elle se transforme sans cesse, qu'elle évolue selon ses fins; elle n'est que le lieu de contact d'un moment de l'espace et d'un moment de la durée... On voit aisément qu'ainsi la psychologie devient une étude sans objet, ou du moins que son unique objet fut la découverte de ce mécanisme mental extraordinairement simple. Que sert-il d'analyser des sensations, — des sentiments surtout, — puisqu'il suffit de dénombrer les faits, les événements dont la réunion fortuite se trouve, par un curieux

Digitized by Google

miracle, former l'âme d'un penseur? Si l'on veut, par exemple, s'enquérir d'un sentiment, ce sera « en naturaliste et en physicien, en faisant des classifications et en pesant des forces ». Pesons, calculons, mesurons des événements, et nous aurons Phidias, Platon, Vinci, Pascal ou Wagner. N'oublions pas que pour Taine la vie « est un laboratoire », et l'art un laboratoire aussi. Nous voilà loin de la vie vivante!

Taine croyait y être resté. L'homme est un tissu de faits subordonnés à certaines énergies physiques. En étudiant celles-ci, on pourrait apercevoir l'individu, comme on va de la cause à l'effet. L'opération inverse doit y conduire encore, car les œuvres ne sont que les signes des hommes, disait-il, et c'est l'homme que l'on regarde à travers les récits du passé. De très bonne foi, il s'imaginait y atteindre, puisque les grandes forces de l'histoire, race et moment, « ne sont que la somme des penchants et des aptitudes des individus »... Mais n'est-il pas évident qu'on n'arrivera jamais ainsi qu'à des fantômes d'hommes, dont tout ce qui fait la vie individuelle aura disparu sous un manteau égalitaire? Ne voit-on pas qu'ainsi, malgré leur diversité naturelle, les personnes humaines deviennent pêle-mêle les simples unités de cette « somme de penchants », — une sorte de matière fongible, comme des pièces d'or amoncelées qui, regardées d'aussi près qu'on voudra, ne cesseront pas d'avoir des effigies toutes pareilles?

Je suis, je le crains, un peu obscur. Je voudrais un exemple, même burlesque...

Supposons un médecin, à qui je me plains d'une douleur aiguë à l'estomac. Il me palpe, m'ausculte et m'administre enfin un long discours sur la sociologie. Et si je m'en étonne : « Mais je m'occupe de *vous*, dira-t-il. L'humanité ne comprend-elle pas tous les hommes? » — « Ah! dirais-je, vous avez raison docteur, et l'expérience me prouve, hélas! que le concept *homme* comprend le concept *estomac*. » Le docteur fera signe qu'il m'approuve et me quittera l'âme haute, car il possède à fond sa *philosophie de l'art*.

Il est à peine utile de faire remarquer qu'en dehors même de sa psychologie, la méthode de Taine devait pratiquement

Digitized by Google

aboutir, en littérature, à la négation de la personnalité s'il l'eût poussée logiquement à l'extrême : il suffit d'invoquer l'action décisive de la race et du milieu, la force absolue attribuée aux lois physiques. L'homme vivant — cet élément irréductible, en art, d'une pensée qui choisit, qui compose, qui *invente* — se trouvait écrasé parmi elles. Et la recherche expérimentale de ces lois dans les romans, dans les drames, dans les poèmes surtout, ne pourrait que conduire à un résultat identique. Ce qui importe en effet, dès qu'il s'agit de lois, ce sont les grandes synthèses. Chaque auteur n'est plus qu'un simple maillon parmi les autres, dans le réseau des faits. En comparant les œuvres entre elles et les écrivains entre eux, on aura donc une irrésistible tendance à en affaiblir les caractères particuliers, pour rechercher surtout les caractères communs par où se vérifient les lois; on s'inquiétera de ce qui les fait se ressembler plutôt que de ce qui les distingue, et ce qui sera négligé, c'est précisément ce qui fait leur raison d'être.

***

Voilà donc l'erreur décisive où devait aboutir la théorie de Taine. J'y ai insisté longuement, parce qu'il s'agit, en cette suite d'études, de discuter les modes divers de la critique plutôt que leurs applications connues, — et qu'il fallait prévoir l'emploi nouveau qu'on en pourrait faire. Entre des mains maladroites, cette méthode deviendrait désastreuse. On verrait annuler soudain l'effort individuel de l'artiste. La nouveauté d'une œuvre, les trouvailles du génie et ses qualités les plus ingénues paraîtraient choses de peu d'importance, si l'on consentait encore à ne les pas oublier. Les lois se chargeraient de tout. — Mais ce n'est pas à dire que Taine ait lui-même absolument conclu de cette sorte.

Il y a heureusement, chez lui, un artiste sous le philosophe. Cet artiste-là s'est formé une idée très haute de l'originalité; et ainsi se trouve combattue la force des grandes lois anonymes qui devaient niveler le monde de l'esprit sous une contrainte uniforme. J'ai dit que Taine avait évolué. Mais dès son premier grand ouvrage, le souci de la vérité l'oblige, à

Digitized by Google

son insu, à suspendre les conséquences les plus rigoureuses de ses propres règles. Comme le Micromégas de Voltaire, on dirait qu'il découvre les individus humain; il en schoisit quelques-uns, il les tire de la masse où ils n'étaient qu'une molécule docile, et voici qu'il examine avec curiosité ce quelque chose qui s'agite...

Mais en élevant l'homme vers les hautes et arides régions où se meut sa pensée, il ne s'aperçoit pas qu'il l'arrache à la vie. Le psychologue *littéraire* qui se révèle ici est un psychologue presque simpliste, parce qu'il est surtout un théoricien. Il y a dans la force abstraite de sa logique une sorte d'inflexible beauté qui le transporte, et l'ampleur de sa vision s'accommode mal des minuties de l'analyse. Si la critique des livres est une branche de l'histoire, il va de soi que nulle œuvre ne doit plus être envisagée en elle-même, mais comme un signe de l'homme qui l'a conçue; or, cet homme, lui aussi, est un signe; il exprime d'autres hommes avec qui il communiquait et qui, tous ensemble, composaient le milieu moral où il s'est développé. Voici donc l'homme devenu un *document;* on lui demandera d'être expressif, de caractériser vigoureusement les mœurs qu'il représente. Désormais, les nuances s'effacent (1). L'analyse psychologique se réduit à la recherche du trait saillant, de « l'inclination directrice » où est censé se résumer le monde inexprimable et complexe qu'est un esprit humain; les autres penchants peu à peu découverts se joindront d'eux-mêmes à ce penchant dominateur, et il se trouvera « que les diverses formules ainsi obtenues *dépendent* les unes des autres et se conditionnent réciproquement », — « que si l'une variait, les autres varieraient d'une manière proportionnelle ». Cela suppose que tout homme ait un seul « penchant dominateur », et qu'il puisse apparaître ainsi et s'imposer... Savons-nous s'il

(1) On sentira l'analogie de cette phrase typique : « De même qu'en minéralogie les cristaux, si divers qu'ils soient, dérivent de quelques formes corporelles très simples, de même en histoire les civilisations, si diverses qu'elles soient, dérivent de quelques formes spirituelles très simples. Les uns s'expliquent par un élément géométrique primitif, comme les autres par un élément psychologique primitif. »

Digitized by Google

est en nous-même un sentiment qui règne toujours sur les autres, si c'est la vanité qui nous mène, ou plutôt l'appétit sensuel, ou la lâcheté, ou l'amour, — ou encore si notre habitude mentale comporte « un certain état psychologique dominateur et persistant »? Le propre des définitions de cette sorte, c'est de ne définir jamais qu'un aspect de ce qu'elles doivent étreindre, et dans la pratique cette opération conduira simplement à voir un homme sous un certain angle, à raison ou à tort, à exagérer les caractères que lui donne ce point de vue, et à violenter un peu les traits secondaires pour les raccorder mieux au premier grand trait décisif.

La personnalité, précédemment trop affaiblie, prend ici une sorte de raideur qui est aussi loin de la vérité. On le voit tout de suite : l'évolution de l'individu est supprimée, — il n'y a plus place pour les « manières » successives d'un artiste. Pareil au modèle d'un sculpteur, l'homme est fixé en une attitude décisive qu'il n'a pas constamment gardée sans doute; mais en la faisant immuable, on la juge authentique, car, avec l'impartialité de la Science, on a analysé son œuvre, on a analysé sa race et son milieu, et dans ces éléments divers on a découvert des lignes convergentes, lesquelles (on s'en persuade) ont dessiné d'elles-mêmes la figure qu'on nous montre. Ce travail est assurément très digne d'intérêt. Mais fût-il fait le plus soigneusement du monde, sans une erreur, sans une pensée préconçue, le critique n'aurait pas ainsi pénétré jusqu'au fond de l'esprit de l'écrivain qu'il juge. Il aurait obtenu une manière de schéma psychologique, puis d'autres schémas qu'il grouperait autour du premier (1). L'auteur serait ainsi représenté par une série d'abstractions qu'on déclare solidaires et que l'on

(1) Par exemple : Bonaparte est le *condottiere;* par suite, il a de l'énergie, le don de commander, une vue précise des choses, peu de scrupules, etc., etc. Balzac, en sa méthode, est un naturaliste; en lui-même il est *l'homme d'affaires;* comme tel, il fréquente certaines gens, à qui son style s'adresse, certains milieux qu'on voit dans ses romans; il aime la force, ce qui fait réussir; ses héros sont souvent des ambitieux, des intrigants; il parle d'argent, d'affaires; son mauvais goût est celui du commis voyageur, etc., etc. Cette étude sur Balzac est un chapitre admirable, mais Balzac n'est-il pas trop multiple pour se laisser enfermer tout entier entre les quatre murs d'une catégorie?

Digitized by Google

peut manier comme des formules algébriques. Or, la psychologie est un art plus compliqué, infiniment plus délicat! Il y faut des souplesses du regard qui glisse de ligne en ligne, de nuance en nuance, et s'éparpille comme une errante clarté sur le paysage mental. Taine dédaigne ces subtilités. Il est plus viril, joserais presque dire qu'il est plus brutal, parce qu'il sacrifie tout à ses grandes vues d'ensemble. Il a de grandes vigueurs; et s'il n'aperçoit pas certaines menues choses fragiles, c'est qu'il les a écrasées tout d'abord.

Je viens de citer en note sa critique de Balzac. Il est intéressant de la comparer à l'étude de Sainte-Beuve sur le même sujet : nul n'est plus fin que Sainte-Beuve; il est tout en nuances, et c'est visible même en cette page où il y a, on le sait, une charmante perfidie. Le grand mérite de Taine et les défaillances de sa méthode apparaîtront grossis par le contraste.

Le volume des *Lundis* refermé, il nous reste surtout l'opinion d'un homme sur un homme qu'il n'aimait point, et parallèlement son opinion sur l'œuvre. On nous a conté des traits bizarres de la vie de Balzac, on nous a dit de certaines anecdotes qui nous révèlent un petit côté, ou même le petit côté de son caractère. Nous avons bien saisi quelques similitudes qu'il y a entre cet homme et une partie de ses écrits. Nous nous sommes réjouis à suivre des « vues judicieuses », mais des vues un peu courtes, — ou peut-être des courtes vues, qui sont telles à dessein, — tout cela parmi des détails choisis qui font, de ci de là, en quelques coins, une lumière infiniment pénétrante. On nous a fait saisir plusieurs défauts, et des qualités aussi, avec le sentiment que tout cela est exact. Et voilà que Balzac s'est mis à vivre au fond de je ne sais quel lointain où il paraît tout petit, mais où nous l'apercevons aller et venir, s'agiter, se parer, écrire. Au demeurant, nous avons aperçu distinctement une partie de son cerveau, et très incomplètement ce qu'il y a dans la *Comédie humaine*. Et tout de même nous serons ravis, car ces vingt pages étaient bien dites et finement pensées, et, si Sainte-Beuve est incapable de comprendre toute la beauté, nous ne douterons pas qu'il est très sagace à démêler ses petites raisons de ne la point voir.

Digitized by Google

Ce que Taine nous montre à merveille, c'est le « contenu » de la *Comédie humaine*. Il nous fait faire la connaissance des personnages principaux, mais en les isolant de tout ce qui les rattachait à la vie quotidienne et leur donnait les proportions de la nature. Quelques-uns des milieux où se meuvent ces personnages sont admirablement rappelés, et nous savons quel est le moment, quel est le lieu de l'histoire sociale qu'ils sont chargés de nous montrer. Salons et fumoirs, gargotes et cabinets d'affaires, maisons de bourgs provinciaux, nous connaissons tous ces endroits et les gens qu'on y trouve. Nous apprenons que tout cela c'est le monde de Balzac, et pourquoi Balzac a pris certaines allures, et pourquoi son style est tel, et sa méthode de naturaliste, et pourquoi sa philosophie elle-même, et comment il fallait que Balzac fût ainsi. — Ai-je dit que cette étude est peut-être la plus parfaite de toutes celles que Taine a signées? — Voilà donc, bien connus, les caractères les plus saillants de quelques livres choisis parmi les plus « expressifs » ... je dis les plus expressifs au point de vue où le critique s'est placé, car il en est d'autres. Les déductions sont solidement tramées, et l'on sent ici une vigueur d'esprit admirable; le philosophe a mis sur son œuvre l'empreinte de son pouce créateur.

Mais que penserons-nous après cela de Balzac lui-même? Il semble que désormais nous le connaissions, et pour toujours, aussi bien que la *Comédie humaine*. Pourtant, si l'on y réfléchit, on n'est pas bien sûr que ce Balzac-là soit le véritable. Je ne puis plus penser que l'auteur de *Séraphitus* fut un mystique, l'auteur de *Rastignac* un individualiste irréductible, et tel et tel que l'on voudra, selon ses livres, — ou que ce fut un nerveux, un imaginatif d'une sensibilité extrême, qui vécut en un rêve et vécut par ses rêves, apôtre de l'idéale naïveté, ou de la volonté sans scrupules, épris de l'ardente vie ou du renoncement suprême, exaltant la beauté de la douleur ou celle de la joie à son paroxysme, et toute la vie en toutes ses formes, jusqu'au mystère des choses invisibles, — cela, parce qu'il songeait, et qu'il suivit éperdûment toutes les images qu'il avait songées... C'est un autre Balzac qui s'impose, et avec

Digitized by Google

une si soudaine puissance qu'il me faut obéir. Dans ce nouveau Balzac, je découvre certaines lignes qui m'avaient déjà frappé; je le reconnais encore aux contours de sa haute silhouette, et pourtant je ne l'avais jamais vu ainsi. C'est que Taine en a fait un portrait selon ses vues. Balzac est devenu un type humain, image agrandie d'une centaine d'hommes que j'ai connus ou rencontrés. Tous les traits secondaires ont disparu, annihilés par les traits qui avaient une valeur de démonstration, et ce que j'ai devant moi, c'est une stature humaine que le bronze a fixée en une attitude rigide.

Les figures que Taine a ainsi dressées ont perdu leur intimité, leur tiédeur de chair, ce qu'il y a de plus finement secret dans l'homme. Nous les voyons tracées à grands et rudes coups d'ébauchoir, d'une main qui fait saillir l'ossature et qui, en exagérant les traits caractéristiques du visage, oublie le modelé, l'élasticité de la nature. Il n'y a plus surtout cet arrière-plan auquel Sainte-Beuve excellait. Le rôle de ces puissantes statues n'est plus tout à fait de montrer les artistes tels qu'ils sont, en êtres vivants et qui pensent; ce sont des monuments qui signifient un état de l'histoire. Ce sont des types d'une valeur expressive souvent surprenante et qui satisfont notre désir de certitude, malgré qu'il nous revienne à l'esprit, de ci, de là, certains détails un peu contradictoires dont nous ne retrouvons plus la trace. Au lieu d'être éclairées par la lumière naturelle, qui voltige en révélatrice légère, de contour en contour, et pose des ombres comme une autre lumière plus faible, on dirait que ces formes humaines ont été placées de profil sous l'embrasement d'une lampe électrique, qui projette avec violence la blancheur des reliefs et y oppose le noir tranchant des ombres portées.

J'ajoute bien vite qu'il vaut mieux, mille fois, user d'un procédé pareil que de dessiner mollement un visage selon la coutume la plus répandue. Lorsqu'il se fait psychologue, Taine nous donne un Zurbaran au lieu d'un Vélasquez, — au lieu d'un portrait de M. Whistler, une sorte de masque à la manière de M. Valloton. Mais ce masque est de proportions grandioses. Il étonne par sa force, il s'impose comme un

Digitized by Google

aspect nouveau et révélateur d'une figure connue, et on ne l'oublie plus. Si j'ai insisté sur les défauts, c'est que les qualités sont célèbres; et l'on voudrait seulement que cette vigueur fût appuyée sur je ne sais quoi de mieux en vie, qu'il y eût plus de chair sous ce masque.

***

Rien ne vaut, en critique comme en histoire, les synthèses; c'est pour atteindre à des synthèses que l'on rassemble un à un les faits dispersés. Tels qu'ils étaient, de ci, de là, ils formaient une sorte de matière inutile. Réunis et ordonnés, voici qu'ils ont pris forme, qu'ils existent et nous parlent. Mais si la synthèse agit avec cette puissance sur notre esprit, c'est qu'elle est une image multiple. Si nous avons connu les cent unités qui la composent, nous les revoyons toutes à la fois en l'idée plus grande qui les noue entre elles et les organise. Un mot évoque tous les autres, une synthèse est une bouche à cent voix. Or, on peut remarquer qu'ici le premier travail d'analyse s'est fait loin de nous; on nous en donne le résultat tout net et nous ne savons pas très bien s'il fut obtenu par les voies légitimes. Il nous faut donc l'accepter de confiance, et raisonner ensuite comme sur un mot dont le contenu réel nous demeure ignoré.

Cette sorte d'incertitude se retrouve dans la méthode tout entière, — et aggravée de ce que le milieu, la race, le moment, nous sont imposés comme des lois. Il ne s'agit plus ici, comme nous venons de le voir pour la psychologie, d'une analyse que l'on nous tait, mais qui fut faite impartialement, — d'une synthèse dont on paraît exagérer les caractères, mais qui se trouve au moins tirée des objets auxquels on en applique les résultats. Pour le milieu comme pour la race, la synthèse s'est formée loin de nous. Ce n'est pas chez les hommes qu'on l'a cherchée et découverte. Race ou milieu, c'est dans les animaux et dans les plantes qu'on l'a vue tout d'abord inscrite, et l'on prétend, par un simple raisonnement d'analogie, la transporter du monde physique jusqu'au monde moral, de la chèvre et du sapin jusqu'au savant, jusqu'à l'artiste!

Digitized by Google

Certes, la formule définitive qui règle l'évolution de l'art n'est pas encore posée. Avec sa rigueur infrangible et l'appareil formidable qui l'appuie, celle-ci était peut-être de toutes la plus oppressive. Elle n'est pas la mieux démontrée; car on a dû, pour la tracer, oublier systématiquement que l'art est lui-même une force. Or, cette force se perpétue par sa propre énergie; et de même qu'il y a dans le corps humain, parmi les cellules mortelles, des cellules immortelles d'où naissent les générations, il est ainsi, dans les chefs-d'œuvre, une impérissable substance qui d'âge en âge transmet la vie à des œuvres nouvelles.

***

Ce matin, je lisais par hasard les jolies *Pensées* de Xavier Doudan; l'une d'elles me revient à propos : c'est que, lorsqu'un homme a trouvé une idée, « il ne la quitte pas qu'il n'en ait fait une erreur par l'imagination ». Ne dirait-on point qu'on nous parle de Taine? Rien de plus vrai que les théories de la race et du milieu, s'il s'agit du monde physique. Mais transportées dans le monde de la pensée, elles sont comme un vaisseau construit pour la mer et que l'on engage dans un estuaire aux eaux douces. Bien qu'il soit chargé à pleines cales, il flotte encore, assurément, mais le flot effleure ses bastingages, et la première brise va le faire sombrer. Il faut lui enlever de son lest si l'on veut qu'il navigue légèrement, avec l'aisance hardie qu'il avait sur la mer. — Il en va de même pour le grand vaisseau d'Hippolyte Taine. Délestons ses doctrines de leur rigueur, elles prendront l'aspect de la vérité. Mais il ne s'agira plus de conditions déterminantes, ni de ce qui *règle la production* de la Beauté : voici déjà longtemps qu'en économie politique on s'est mis à douter de la force absolue des règles de cette sorte...

Et si, maintenant, j'envisage comme un événement de l'histoire l'œuvre de Taine, au seul point de vue, pourtant bien réduit, de la critique littéraire, je me trouve saisi de respect. « Depuis Hégel, dit M. Brunetière, personne peut-être en Europe n'a jeté dans la circulation, sur l'histoire de la littérature et de l'art, plus d'idées nouvelles, fortes ou profondes,

Digitized by Google

— et vraies ou fausses d'ailleurs, mais en tout cas *suggestives* et provocatrices... »

A nous tous, qui parlons des lettres, il en est resté quelque chose. Pour beaucoup c'est une empreinte ineffaçable qui se révèle par une disposition à voir plus largement les choses dans le relief des grands traits, — à chercher, dès l'analyse, un certain « parti pris de lumière », comme disent les peintres.

Taine vit profondément en nous. La critique littéraire ne sera point satisfaite pour avoir admiré l'ampleur de son œuvre, où les vues d'ensemble sont d'une sérénité merveilleuse, où certaines pages, comme l'étude sur Racine, sont pareilles à des vallées de clarté parmi les forêts touffues et luxuriantes des grands paysages de l'histoire. Certes, en un jour de malveillance, elle pourra lui reprocher de n'avoir jamais considéré les écrits en eux-mêmes, de n'avoir pas compris qu'un livre est une individualité, et à cause de cela, d'avoir montré parfois, malgré ses dons intuitifs, plus de puissance logique que de tranquille pénétration. Mais la critique reconnaîtra aussi que Taine a inventé pour elle un plan nouveau, qu'elle lui doit une ampleur inconnue et qu'il lui a donné la dignité hautaine de la philosophie. Elle a appris, par son exemple, qu'il est bon de se défier, en art, des classifications de laboratoire. Mais si l'on ne peut admettre comme impérieuses les lois qu'il a dictées, il faut au moins s'inquiéter désormais des vastes *influences* dont il a démontré l'énergie. Un livre n'apparaîtra plus isolé que par exception; on se réjouira d'apercevoir la vive guirlande des circonstances se balancer tout à l'entour, et mêler des ombres à sa lumière.

La méthode de Taine, c'est une sorte d'armure qu'il avait trouvée un jour, tandis qu'il méditait dans les champs de bataille de l'histoire. Elle lui parut belle et solide, et il en revêtit — un peu de force — les artistes. Beaucoup la portèrent sans malaise; pourtant elle n'était pas à la taille de tous. Quand le génie en eut couvert son torse, il lui suffit de gonfler la poitrine pour faire éclater soudain les mailles métalliques du haubert... Mais le brillant réseau n'est pas tombé, et de grands lambeaux d'or pendent encore aux épaules, et chatoient sur les flancs. ALBERT MOCKEL.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le 38e Salon de la Société des Aquarellistes. — M Álex. Marcette au Cercle artistique.

Après avoir passé en revue, durant une fort agréable demi-heure, la plupart des œuvrettes délicates ou banales qui, souriant de toute la gaieté de leurs couleurs dans les passe-partout de bristol et d'or, composent cette 38e exposition des Aquarellistes assez semblable à celles qui l'ont précédée, on éprouve une émotion plus profonde en arrivant dans la troisième salle. L'envoi de M. Jacob Smits y surgit avec une vigueur inattendue en un pareil milieu : c'est une parole virile troublant le charmant jabotage environnant. On ne songe plus au procédé, ou, si l'on y pense, c'est pour déplorer que la dédaigneuse insouciance de l'artiste ait confié au papier et à la couleur à l'eau, relativement éphémères, le sort d'œuvres aussi fortes. Le pinceau de M. Smits, qui évoque la touche large et enveloppée des grands Hollandais du XVIIe siècle, obéit à un cœur douloureux d'homme moderne, et son interprétation rustique de l'Évangile fait penser à Millet et à Von Uhde. L'*Adoration des bergers* a la simplicité décorative et l'éclat adouci d'un vitrail, mais ce sont les moindres qualités de ce lavis puissant comme les plus belles peintures : on ne sait ce qu'il faut admirer le plus — du rendu magistral qui fait vivre cette scène familière que l'artiste a dû voir un jour dans quelque cour de ferme — ou du sentiment religieux qui, sans rien atténuer de la stricte réalité, donne à ces humbles paysans campi-

Digitized by Google

nois la noblesse des héros de légende : les deux bergers, inclinant dévotieusement leurs têtes incultes de tâcherons flamands, la Vierge, qui pourrait être la première paysanne venue, n'était le sourire délicieux de tout son profil, et le regard de tendresse ingénue dont elle enveloppe le *bambino* assis sur ses genoux : il occupe le centre de la composition, et son crâne chauve de nouveau-né resplendit d'une clarté qui illumine le vague paysage du fond et semble révéler le dieu destiné à « mourir en l'arbre de la croix pour la mondation de nos consciences ». Voilà une œuvre d'art vraiment religieuse; l'orthodoxie la plus ombrageuse pourrait l'admettre dans un temple catholique sans craindre qu'elle affaiblisse la piété des fidèles. La *Mater Dolorosa* — une tête de matrone monastiquement encadrée dans le capuchon noir d'une mante brugeoise — ne justifie son titre que par un fond de ciel sombre, barré d'une nuée sanglante sur laquelle se détachent, à l'horizon, les croix du Golgotha; mais quelle robuste coloration, quel caractère dans la mise en page, et comme ce visage grave et charnu de vieille religieuse est grassement traité! M. Jacob Smits est, en effet, un portraitiste de race, ainsi qu'en témoignent les *Deux sœurs* et une *Tête d'étude* modelée par larges plans, d'expression subtile et vivante. Il expose encore deux morceaux de genre : des *Peleuses de pommes de terre*, charmantes de grâce paysanne, et une *Jeune fille à la fenêtre*, penchée sur sa couture, dans l'intimité d'un clair-obscur à la Pieter de Hoogh.

M. Alfred Delaunois s'adonne à un genre tout différent, puisqu'on n'aperçoit pas une figure dans ses huit lavis, mais la gravité et la sincérité de son inspiration font qu'on peut le citer, sans trop de disparate, immédiatement après M. Jacob Smits. La série de *Béguinages*, qu'il sous-intitule les *Ames solitaires*, est d'un rare intérêt. En peuplant de personnages cette nef sombre dont les arceaux surélevés se devinent à peine à la lueur perdue d'un cierge se consumant dans la solitude, ces parloirs silencieux, ces chambrettes écurées où une branchette de buis rompt seule l'uniformité d'un mur blanchi à la chaux, ces minuscules escaliers creusés sous les

Digitized by Google

pas précautionneux des recluses, il eût diminué la singulière poésie de ces intérieurs proprets et mystiques : tels qu'ils sont là, dans leur couleur usée et leur lumière fade restituées avec la pénétrante fidélité d'un portraitiste étudiant un visage expressif, ils vivent : ils sont déserts, mais non inhabités : l'on devine, dans l'atmosphère cléricale, le marmottement des oraisons et l'odeur de l'encens vieilli.

Mais voici venir, printanier et fringant, le quatuor des aquarellistes brabançons : MM. Uytterschaut, Stacquet, Binjé et Cassiers. Au premier, le croquis nettement « écrit », alertement lavé, qui fixe avec sûreté le souvenir d'un rayon de soleil dans l'enclos du verger, ou des ailes d'un moulin qui tournoient sous un ciel d'automne. A M. Stacquet les grâces mièvres et les coloriages légers : ruisselets filtrant entre les saules à peine reverdis, blancs carrés de Wathman qu'il suffit à l'artiste de zébrer de quelques touches en vigueur pour y faire apparaître, à son gré, la neige boueuse que sillonnent les *vigilantes* d'un carrefour bruxellois, ou bien émergeant, du tapis étincelant qui recouvre la prairie, les arbres grêles enfloconnés par la bourrasque. Et, tandis que M. Cassiers continue à promener dans ses claires ruelles hollandaises de fraîches commères aux bras nus, dont la frimousse épanouie fait une si jolie tache rouge sous la coiffe immaculée, M. Franz Binjé est, des quatre, celui qui se renouvelle le plus : il vise, dans des paysages grands comme la main, à concilier la profondeur de l'impression avec la voltigeante légèreté de main qu'exige l'aquarelle; il y réussit, témoins la *Saison dorée*, où les frondaisons vermeilles exhalent, entre le ciel et l'eau, les dernières ardeurs de l'été finissant; *Breskens*, un nocturne fuligineux, un Gilsoul édition diamant, les *Barques*, la *Plage*, dont les flaques reflètent un ciel pittoresque et tumultueux.

Les œuvres de nos autres compatriotes, sans rien nous apprendre de nouveau, gardent leurs agréments coutumiers. Le marché aux fleurs de la Grand'Place et les rues londonniennes les plus caractéristiques fournissent toujours à M. Hoetericckx le sujet d'images exactes, mouvementées à

Digitized by Google

souhait par le grouillement du populaire. M. Maurice Hagemans applique avec le même bonheur à la marine et au paysage un procédé bien personnel, sorte de compromis entre l'aquarelle, la gouache et le pastel. Du *Golfe Juan* M. Théo Hannon a rapporté un de ses meilleurs lavis, lumineux, sec et précis. La sécheresse, voire la dureté, reste le défaut de M. Franz Van Leemputten, qui a pourtant réussi cette fois à envelopper d'une blonde atmosphère la petite ferme ensoleillée devant laquelle, sur la pelouse verdoyante, une paysanne, les bras plongés dans le cuvier de lessive, surveille un môme en robe vermillon, piaillant et gesticulant à cœur-joie. De M. Constantin Meunier une simple « carte de visite », de M. Pecquereau quelques agréables souvenirs de voyage, de M. Léon Abry un petit portrait en pied, qui a de la vie et de la distinction, et, sans oublier les pioupious obligés, des études agrestes qui dénotent une recherche nouvelle chez cet artiste. Enfin, une marine, fluide et éclatante, des paysages demi-deuil renouvellent les regrets causés par la mort de G. Den Duyts.

Les Hollandais fournissent, comme tous les ans, un contingent précieux. Des vagues tempêtueuses et des mers démontées, signées Mesdag; des bestiaux de M. Willem Maris; des vues de feu Roelofs, — prairies grasses, gonflées d'humidité, où se promènent indolemment les vaches laitières tachetées de blanc et de roux — mornes marécages sous un ciel d'encre que trouble seul le vol inquiet des mouettes. D'avenantes figures féminines de M. Van der Waay, le plus Français des Hollandais.

La France, qui possède tant d'aquarellistes experts, n'est représentée que par un invité, M. Gaston Guignard : ses trois petits cadres sont d'une finesse charmante, à la fois mélancolique et spirituelle.

Parmi les Anglais, MM. Bartlett et Nico Jungmann, avec des aptitudes très différentes, s'approvisionnant tous les deux en Zélande. Le premier en rapporte des études savantes, d'une belle couleur assourdie, à la Whistler; le second, des dessins simplifiés, naïfs comme de vieilles gravures sur bois, et que de transparentes teintes plates colorent à peine. M. Nisbet

Digitized by Google

expose des paysages dont les dimensions et la vigueur font concurrence à la peinture à l'huile. Les *Commères* de M. Herkomer sont un des succès du Salon : ces deux vieilles tâcheronnes, se prélassant dans la cuisine où elles bavardent à la faveur d'un quart d'heure de repos, sont impayables; pour un peu, l'on devinerait l'histoire qu'elles racontent; par exemple, il faudrait savoir l'anglais, car elles sont britanniques jusque dans le pétillement railleur de leur regard. M^lle^ Clara Montalba, qui expose une exquise vue de Vicence, dorée de soleil et de poésie, continue aussi à se faire l'historiographe pictural de Venise, et la magie de sa couleur de rêve parvient à ajouter à la magie de ce décor sans pareil.

Trois exposants allemands, MM. Hans Hermann, Skarbina et Max Uth, se recommandent par une extrême habileté; leur parti pris des colorations violacées est caractéristique, et ne déplaît point.

Le salon se complète par une collection de nombreux dessins de M. Xavier Mellery. Il suffit du crayon noir à l'excellent artiste pour se montrer maître de toutes les ressources du clair-obscur dans ces études d'intérieurs bourgeois, parfois sans personnages, mais toujours imprégnées d'un rare sentiment d'intimité. Deux autres séries de croquis, cursives notes de voyage, offrent infiniment moins d'intérêt.

***

M. Alexandre Marcette exposait au Cercle artistique une trentaine de toiles choisies dans son œuvre déjà considérable. Il y avait là les pages fraîches, matinales, idylliques, que l'artiste rapportait il y a quelque dix ans de l'Italie, alors son pays d'élection; il y avait surtout les peintures plus vigoureuses auxquelles il s'est enhardi depuis, morceaux excellents où sa grâce de coloriste délicat se joue dans les prestiges de la lumière et de la nuit. Ces cadres, de dates fort différentes, n'avaient pas besoin d'être signés pour témoigner d'une inspiration constamment fidèle à elle-même. Le plus ancien, une vue du *Quai de la Batte*, portant le millésime 1875, prouvait par la fluidité de son ciel que depuis le début de sa

Digitized by Google

carrière M. Marcette a persisté dans sa volonté première. Ou plutôt, ne parlons pas de volonté, devant ces marines limpides et chantantes qui ont, avec la justesse de l'effet, la spontanéité ingénue de l'improvisation : A. Marcette n'a eu qu'à traduire d'une main légère les impressions du charmant poète qu'il est; et c'est — heureusement — sans philosopher, qu'il a retracé, comme il les voyait, les quotidiennes fantasmagories de la lumière et de l'eau, la brume du matin suspendue sur l'onde frigide, le rayon du midi réchauffant, au bord de la rivière, les pommiers en fleurs et la maisonnette aux tuiles rouges, les nuits sombres sur la mer sinistre, les barques de pêche voguant sous la clarté lunaire du ciel que troue l'auréole du halo, la douceur du crépuscule dans une ruelle de village hollandais, les plages mondaines et leur papillonnement versicolore, et aussi ce soleil amarante se couchant sur les scintillantes vaguettes d'une mer vert-véronèse, instantané bizarre et captivant, qui fait penser, de même que la *Rafale*, à un Turner atténué.

L'aquarelle, qui traduit si prestement, quand on a de la prestesse dans la main et dans l'inspiration, un fugace effet de nature, n'a pas moins heureusement servi M. Marcette que n'a fait la peinture à l'huile : *le Quai des tilleuls*, que l'artiste a peut-être « lavé » à la diable et pour se délasser de travaux plus ardus, est aussi juste d'atmosphère qu'un tableau patiemment étudié.

M. Marcette est dans la pleine maturité de son talent, et l'on peut attendre de lui des œuvres de plus en plus distinguées.

MAURICE SULZBERGER.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

On se voit, on s'aborde dans les milieux politiques, on s'interroge : Que pensez-vous de l'*Alliance?* Est-ce un fœtus? — Au contraire, l'enfant se porte bien. — Et la mère? Et le parrain? — Dites les parrains, plutôt. — A quand le baptême? — Mais c'est fait, depuis le 28 novembre! — Il paraît qu'il y a eu du tapage. — Où cela? — Mais à l'église... je veux dire à l'Olympia, temple peu austère où l'on a gaiement arrosé d'eau lustrale le nouveau-né, comme on l'a arrosé de vieux vin le 12 décembre. — Quelle erreur! Il n'y a eu qu'une note discordante, si petite, si basse, si honteuse, qu'elle s'est éteinte dans le concert d'unanimes hosannahs.

Voilà qui défraya pendant plusieurs jours la chronique des clubs, des rédactions de journaux, des salles des pas-perdus du Palais, des fumoirs de sleeping-cars et même de quelques restaurants bien notés. De tout ce remuement, il reste maintenant une impression nette, dégagée, harmonique, celle de tout le monde : c'est que l'*Alliance* est viable, qu'elle vivra.

Et pourtant il y avait de si grosses raisons pour qu'elle étouffât dans le sein maternel! Non seulement en dehors du libéralisme, mais, pire chose, dans le libéralisme même, de fort braves gens rêvaient cela, cette disparition avant l'être, cette éternisation d'un divorce qui est plus que décennal et qui nous a coûté tant! N'avait-on pas échoué en 1893? N'était-on pas sûr d'échouer encore une fois? Et puis, qu'y avait-il à faire entre des gens qui pensent diversement, qui veulent des choses dissemblables et même contradictoires? Car, vous le savez, parce que M. Lorand est féru des Suisses

Digitized by Google

et de leurs institutions archaïques, il est certain que nous ne pourrons jamais nous entendre sur la question militaire! Nous ne pourrons jamais nous entendre sur la question électorale parce que les uns veulent la représentation proportionnelle et les autres le scrutin uni ou binominal. Et l'adjectif *progressif* qu'il faut adjoindre au libellé de la réforme de l'impôt! Pas d'adjectif, pas de réforme. La guerre, toujours la guerre entre l'Association et la Ligue! Pendant ce temps, on cléricalisera tranquillement le pays.

Depuis les assemblées de l'Alliance, il faut rabattre de ces humeurs chagrines et de ces dispositions belliqueuses. M. Feron a mis les choses au point; il a montré que les mots étaient des mots et les actes des actes. Déjà il avait (et M. Lorand aussi) écrit dans son journal que peu lui importait le titre à donner à la réforme militaire, pourvu qu'elle se fît dans le sens de l'égalité des charges et de la réduction du temps de service. Le 28 novembre, il déclarait que, si bon partisan qu'il fût de la R. P., il préférait le scrutin uninominal à rien du tout, et que ses amis devaient sagement raisonner comme lui. Ç'a été, pour les gens encore mal informés, la rosée rafraîchissante du matin.

Et ce que M. Feron a dit, tous le pensent. Dans la *Liberté*, M. Hymans, que je suis vraiment heureux de féliciter ici, après l'échange de coups de griffe de l'été dernier, a écrit des choses excellentes, toutes d'apaisement et de vérité. D'autres ont suivi ou fait chorus. A part une ou deux sottises d'un journal liégeois, *l'Express*, qui manque de boussole parce qu'il n'a pas de rédaction politique, on n'a guère eu à enregistrer dans la presse du parti que des déclarations pacifiantes et optimistes.

Mais nulle part mieux que dans le rapport présenté par M. Goblet d'Alviella, on n'a perçu les dessous profonds et solides de cet édifice qui s'élèvera lentement, à la sueur de nos mains, en lieu et place de l'ancienne forteresse libérale. Oui, nous aurons un Palais du peuple bien à nous, là où il y avait une sorte de Bastille, et de grandes baies remplaceront les meurtrières par où l'on regardait la foule, pour épier ses pensées et ses sentiments!

Digitized by Google

Voici notamment ce qu'a dit M. Goblet :

« Quand la séparation du parti en deux tronçons s'est officiellement affirmée, chacun d'eux s'est donné un programme qui marquait sa façon de traduire les aspirations du libéralisme en même temps que sa conception des prochaines nécessités électorales. Un examen comparé de ces deux programmes, séparément rédigés par les congrès des deux fractions, montre clairement que les points où le parti se trouve d'accord l'emportent de beaucoup sur ceux où il se divise et, en ce qui concerne ces derniers, des faits ultérieurs ont déjà établi qu'un rapprochement n'était nullement irréalisable.

« Les deux programmes, en effet, ont d'abord, comme partie commune, tout ce qui a trait à la mission historique du libéralisme belge et qui, loin d'avoir perdu son importance, semble devenir chaque jour plus nécessaire et plus ardue : la défense de la liberté de conscience et l'indépendance ainsi que la neutralité du pouvoir civil en matière religieuse. Même accord pour ce qui concerne l'organisation de notre enseignement public et l'emploi officiel des langues. Les deux fédérations ont également adopté avec enthousiasme deux des réformes qui ont le plus agité l'opinion depuis quelques années, à tel point qu'on a songé, plus d'une fois, à en faire l'objet unique d'une plate-forme électorale sans distinction de nuances ni même de partis : la représentation proportionnelle et l'égalité des charges militaires.

« Si nous abordons l'ordre d'idées que les circonstances actuelles ont rendu le plus brûlant : la législation ouvrière, nous constatons que les deux programmes abordent les mêmes questions, presque dans les mêmes termes, avec le même désir avoué de trouver un terrain de conciliation entre les exigences de la démocratie et la nécessité de ménager des situations légitimement acquises. Sans doute les solutions ne sont pas toujours les mêmes et il serait puéril d'en dissimuler les divergences. Mais ces divergences sont en grande partie le résultat de ce que le Congrès libéral avait voulu y mettre plus de prudence et le Congrès progressiste plus de précision. Voici, du reste, un fait qui prouve à quel point elles engagent

Digitized by Google

peu de questions de principes : deux des principaux points où diffèrent les programmes concernent la réglementation du travail et les assurances ouvrières.

« Le programme du Congrès progressiste porte :

« Limitation légale de la journée du travail suivant la nature des diverses industries ; journée de huit heures dans les charbonnages ; interdiction du travail de nuit pour les femmes ; repos hebdomadaire.

« Introduction, dans les cahiers des charges des adjudications publiques, d'une clause établissant un maximum d'heures de travail et un minimum de salaire. »

« Eh bien, à quelques mois de la réunion du Congrès libéral, nous voyions les Associations libérales de Louvain, de Gand, de Bruges et d'autres localités encore, inscrire dans leurs programmes particuliers toute la première partie de cette rédaction, alors que la dernière a été déjà mise en pratique par de nombreuses administrations communales dont on ne peut suspecter la modération.

« Il est de même pour la question des assurances ouvrières où nous trouvons, à un moment donné, les Associations libérales de Gand et de Bruges réclamer l'« assurance obligatoire des ouvriers », tout comme le Congrès des libéraux progressistes.

« Les promoteurs de l'Alliance ont-ils donc trop présumé, quand ils ont pensé qu'il suffirait d'un peu de bonne volonté et de condescendance réciproques pour que les libéraux progressistes et les libéraux modérés en arrivent à se mettre d'accord sur les nécessités essentielles et immédiates de la politique? »

Il semble qu'après cela tout malentendu soit dissipé, sinon dans le parti libéral entier, du moins parmi les premiers adhérents de l'*Alliance*. Il le semble, mais à l'assemblée du 28 novembre et surtout dans la séance plus intime qui a suivi à une quinzaine d'intervalle, on a pu mesurer le chemin qui reste à parcourir, non pour unir des aspirations — c'est chose faite — mais pour unir des convictions. Chez les uns, ces convictions sont nourries d'une pensée personnelle, de lectures et d'expérience ; chez les autres, il faut bien le dire, elles sont le

Digitized by Google

fruit de circonstances, de contingences, de contacts personnels ; elles sont influencées par des causes locales aussi éphémères et mesquines que leurs effets sont durables et périlleux. Tel délégué, qui fait bon ménage avec les hommes sensés — il en est — du parti collectiviste, craindra qu'on ne jette la zizanie dans son groupe, si groupe il y a; un autre, arrivé au Parlement avec le concours discret du Parti ouvrier, supputera, non sans mélancolie, la réduction de chances électorales qu'implique le reniement de tout compromis avec ceux qui lui firent son appoint.

Ce sont les petits malheurs d'un début de vie commune. Nous sommes pareils à des conjoints, longtemps incompatibles d'humeur et séparés comme tels, qui reprennent l'existence à deux et refont, non sans quelque aggravation, l'expérience froissante et même douloureuse de l'accommodation lente et progressive de deux caractères. Persévérons et nous arriverons à la tout à fait bonne entente. Mais pour Dieu, qu'on ne perde pas de vue que nous sommes réunis pour nous occuper de nous et non du Parti ouvrier !

Ce souci de ménager des alliances extra-libérales a parfois des effets assez plaisants. N'a-t-on pas contesté aux ouvriers libéraux le droit d'entrer dans l'*Alliance?* Ils y étaient pourtant, dès le premier jour; ils lui donnaient déjà et le nombre et cette robustesse et cette belle ardeur que les classes neuves possèdent seules. En déjeunant, le 12 décembre, à l'*Hôtel du Grand Miroir*, un de mes amis progressistes incorrigés, sinon incorrigibles, dit à son voisin : « Mais il y a donc des ouvriers libéraux? » Ce voisin en était un, et il le lui fit bien voir ! Savoureuse et véridique anecdote, en vérité.

Le mal n'est pas dans ces petites ignorances, il l'est dans la réserve que gardent encore certains libéraux avancés vis-à-vis de l'*Alliance*. Or, c'est précisément la politique de ménagement envers les collectivistes qui, à Gand, à Liége et à Verviers, a retenu bien des bonnes volontés et qui, si l'on n'y prend garde, nuira le plus à l'œuvre des *Cinq*. Sous quelle forme que ce soit — et M. Feron a choisi, par exemple, la plus courageuse et la plus nette — faisons donc, à cet égard, nous tous pro-

Digitized by Google

gressistes, notre *mea culpa!* Quand on voit des hommes, qui ont blanchi au service de la cause du peuple, se déclarer partisans d'un « libéralisme intégral », ce qui implique la condamnation formelle du collectivisme, quand on voit M. Feron et M. Houzeau et dix autres *leaders* progressistes couper le câble d'un seul effort, il devient inintelligible que de petits officiers de province, frais émoulus dans l'armée que ces vétérans honorent en la commandant, se gonflent la voix et se haussent le col pour clamer, ou signifier par leur pantomime, leur peu de décision en cette affaire. A moins que ces officiers à la Dreyfus n'attendent que le Parti ouvrier ne tranche tout d'abord le câble de son côté et ne les jette à la mer, avant d'entrer dans l'esquif où nous sommes déjà montés! Vraiment, ce jour-là, il faudra beaucoup de mansuétude pour ouvrir les bras et serrer les mains. Mais la mansuétude est, hélas! la première et la plus essentielle vertu des forts; tâchons de l'acquérir avec la force!

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

La Revue de Belgique, en annonçant, il y a un an, certaines améliorations d'ordre littéraire, ne croit pas avoir promis plus qu'elle n'a tenu. Des chroniques artistiques, musicales et dramatiques ont informé nos lecteurs, aussi régulièrement que possible, des œuvres nouvelles apparues dans tous les domaines des arts ; le *mois politique* a reflété, avec un sentiment très personnel comme il convenait dans un recueil libéral, les sentiments et les idées qui agitaient l'opinion, soit au sein du Parlement, soit dans les associations de parti, soit même dans la presse ou dans la rue. Des articles plus courts, plus nombreux partant et plus variés aussi, ont, tout en conservant à notre périodique sa physionomie traditionnelle de sérieux et de sincérité, contribué à renouveler un peu son genre d'intérêt par la nature multiforme des thèmes traités. A nos collaborateurs belges sont venus s'adjoindre, en nombre respectable, des collaborateurs français autorisés — : il suffira de rappeler les noms de MM. Dauriac, Fiérens-Gevaert, Mazel, etc. Parmi nos compatriotes, l'élément jeune et combattif a été brillamment représenté par MM. André, Daxhelet, Mockel, Paschal, Van Zype, Vierset et d'autres nouveaux venus.

Les omissions, dans ce raccourci du souvenir, sont aussi inévitables qu'involontaires. Nos amis nous les pardonneront.

Pour 1898, nous pouvons annoncer deux innovations qui plairont à nos lecteurs : une chronique trimestrielle des livres et une chronique sociale, qui sera confiée à l'un de nos jeunes savants les plus distingués. Ajoutons à nos anciens et à nos nouveaux collaborateurs, qui forment déjà une petite armée, intrépide et indépendante, quelques recrues nouvelles, MM. Albert Arnay, Louis Dumont, Edmond Glesener, parmi nos littérateurs, MM. Abry, Discailles, Duchesne, Aug. Gittée, Hubert, Hoffmann, G. Jorissenne, G. Meyer, Sidermann, parmi les professionnels de l'érudition ou de la critique. Au lieu d'énumérer des titres d'articles, bornons-nous à inscrire ces renforts à l'actif de la *Revue de Belgique*.

***

Digitized by Google

Les **théâtres** du mois offrent, en somme, peu de nouveautés à Bruxelles. La Monnaie a remporté, avec les *Maîtres chanteurs*, un succès d'autant plus appréciable qu'il fallait lutter, et contre les souvenirs glorieux du passé et contre l'inévitable parallèle de l'Opéra de Paris. L'orchestre a été ce qu'il devait être. Mlle Mastio a fait d'Éva ce type de « pucelle » que les derniers siècles du moyen âge avaient créé si semblable en pays latin et en pays germanique, parce que conventionnel et dérivé de l'idolâtrie de la vierge. MM. Imbart de la Tour, Seguin et Soulacroix, le second surtout, ont été à la hauteur d'une tâche vraiment difficile.

Au théâtre Molière, on a joué de notre collaborateur, M. Van Zype, quatre actes où il y a bien du talent et quelques audaces inutiles. *Le Patrimoine*, le bien acquis par le labeur intelligent d'un père, aussi tendre qu'inexpérimenté dans les choses de l'âme, serait, de son vivant, déchiqueté à belles dents de jeune fauve par ses fils, si une séries de circonstances banales ou tragiques ne précipitait l'action vers un dénouement conforme aux données réalistes. Le troisième acte est merveilleusement écrit et fut seul bien défendu par les artistes. Moins achevée à certains égards que *Tes père et mère...*, cette nouvelle œuvre de M. Van Zype accuse des maturités d'observation plus profondes et nous rapproche sensiblement de l'œuvre vraiment accomplie, que Paris, sans doute, applaudira avant Bruxelles.

Si l'on ajoute que le *Nouveau Théâtre* a fait des débuts un peu tâtonnants, comme il était inévitable, que le *Parc* se maintient et que l'*Alcazar* s'enlise dans le marais aux canards... à trois becs, on aura tout dit, sauf que le premier concert Dupont nous a valu deux heures délicieuses de grande musique moderne, deux heures consacrées à M. Richard Strauss et que la présence de l'illustre compositeur n'a pas peu aidé à faire encore plus brèves.

***

Des **Revues**, à extraire quelques articles seulement. Dans la Revue des Deux Mondes (15 novembre), à méditer *Les marchés financiers de l'Allemagne*, par Raphaël-Georges Levy, contre-partie, restreinte à un seul domaine, du livre de Desmolins sur la prédominance des Anglais; notre collaborateur, M. Fiérens-Gevaert, parle du style moderne, notamment des efforts vers la beauté des rues, dans la Revue de Paris (15 novembre), tandis que Robida décrit dans la Revue encyclopédique (27 novembre) *L'œuvre d'enlaidissement du* XIXe *siècle;* ce même et dernier numéro contient d'intéressantes analyses d'œuvres historiques. La Revue des Revues, du 15 novembre, a publié une étude rapide de M. H. Bérenger sur les *nouveaux romanciers français;* le même a commencé, dans la Revue bleue (4 décembre), une curieuse enquête sur les *Responsabilités de la presse*. En

Digitized by Google

fait d'enquête, à lire le referendum du MERCURE DE FRANCE (décembre) sur *l'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits* (136 réponses d'académiciens, de littérateurs, d'épiciers et d'ouvriers).

***

Les livres. En première ligne, signalons, avec promesse d'y revenir, de reparler de l'ouvrage et de l'auteur, la troisième série des *Essais et études* d'Émile de Laveleye (Paris, Alcan. In-8°). Ce tome III renferme un curieux travail sur « les lois naturelles et l'économie politique »; une étude sur « la neutralité du Congo », qui fut insérée en 1883 dans la *Revue de droit international et de législation comparée;* d'autres qui parurent dans diverses revues, plus une série d'articles dont notre recueil eut la primeur, de 1883 à 1892. Chez Colin, de Henri Doniol, *M. Thiers, le comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel,* récit documenté des négociations qui précédèrent la signature du traité de paix entre la France et l'Allemagne; d'Edme Champion, *La France d'après les cahiers de 1789;* ces cahiers, que Chateaubriand signalait déjà à l'attention des historiens et des politiques en 1828, ne sont pas encore publiés complètement; M. Champion a essayé d'en extraire une histoire concrète de la France à la veille de la Révolution; il passe successivement en revue la royauté, les ordres, la justice, les finances, la ville et la campagne, l'industrie et le commerce, l'armée et la religion; l'avant-dernier chapitre est, non sans ironie, intitulé : « La douceur de vivre sous Louis XVI »; le dernier chapitre est consacré à l'esprit des hommes de 1789, et il les montre unis dans cette pensée de liberté qui a survécu à tous les orages politiques. — Chez Leroux, à Paris, dans la même note grave, *Ce que l'Inde doit à la Grèce,* par le comte Goblet d'Alviella. Dans l'art, au moins sur un espace restreint et dans le sein d'une certaine école, dans les sciences et jusque dans le symbolisme religieux, l'Inde fut l'élève de la Grèce; c'est ce que le savant recteur de l'Université de Bruxelles met en lumière en illustrant son exposé de preuves nombreuses et même de reproductions très bien venues des monuments, des monnaies, etc. Strictement, la dernière partie du livre ne s'imposait pas ici; il s'agit des rapports entre le bouddhisme et le christianisme; c'est pourtant celle qui passionnera le plus l'esprit du lecteur. — Chez Fischbacher, une remarquable conférence de M. Auguste Sabatier. *La religion et la culture moderne.* Nous laissons à un collaborateur le soin d'aborder ce grave sujet qui se rattache à celui qu'a traité récemment le même savant dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion.*

Nous rentrons dans la littérature avec les volumes de vers de MM. de Souza et Vierset. Du premier, *Sources vers le fleuve* (édition du *Mercure*), et du second, *Vers les lointains* (Bruxelles, Lebègue),

Digitized by Google

qu'il ne nous appartient pas d'analyser, puisque désormais la critique des livres d'art aura, comme les autres critiques, son représentant attitré dans la *Revue*. Même renvoi pour le livre d'un autre collaborateur et ami, M. Arthur Daxhelet, *Cœur en détresse* (Paris, Havard).

En revanche, il convient de signaler ici, avec un peu moins d'avare concision, le recueil de vers d'un poète patois de Liége, M. Vrindts; ce recueil, intitulé : *Pâhules rimais* (Liége, Gnusé), est le second de cet auteur, qui est, en outre, connu par des ouvrages dramatiques dont quelques-uns ont fait fortune. *Pâhules rimais* est un livre de haute et saine poésie; la personnalité de l'écrivain, faite de délicatesse, de mélancolie, d'intentions rares et de savoureuse écriture, se donne ici plein essor; depuis Defrecheux, aucun livre ne mérita autant que celui-ci la sympathie et le succès.

Nous avons également reçu : *Le devoir présent de la jeunesse libérale,* conférence par P. L., étudiant (Liége, Pierre); *Loi sur les règlements d'ateliers du 15 juin 1897,* commentée par Gustave Abel, 2e édition (Gand, Hoste); E. Baudoux et H. Lambert, *Les syndicats professionnels et le régime général des associations modernes,* brochure in-8° (Bruxelles, Janssens); Eugène Lameere, *Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas* (Bruxelles, Bruylant-Christophe); le même, *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'origine et des attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas* (Bruxelles, Hayez, extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*); André de Paniagua, *Le peuple des dolmens* (Paris, Leroux); le même, *Sanctuaires de Karnak et de Locmariaker* (ibidem).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

Léonard Willems. Charles Ledeganck. 5
F. Moll. L'exil politique en Russie 20
Alfred Lavachery. L'inconsolé. (*Fin.*). 39
A. Sluys. L'évolution de l'éducation populaire à Bruxelles 50
Ch. Rahlenbeck. L'empire sous les Luxembourgeois. (Jean l'Aveugle.) (*Suite.*). 62
M. Wilmotte. Le mois politique 83
Petite chronique 91

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

Albert Mockel. Réflexions sur la critique 93
Émile Coemans. Les croyances religieuses dans l'Inde antique . . . 113
Charles Delchevalerie. La maison des Roses trémières 125
A. Sluys. L'évolution de l'éducation populaire à Bruxelles. (*Suite.*) . 142
F. Moll. L'exil politique en Russie. (*Suite.*) 158
M. Kufferath. Peter Benoît 176
M. Wilmotte. Le mois politique 184
Petite chronique 191

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

Henri Mazel. La guerre 195
Albert Mockel. Réflexions sur la critique. 208
Édouard Romberg. La fin des Cent-Jours 225
Charles Delchevalerie. La maison des Roses trémières. (*Suite.*) . . 233
Albert Du Bois. Aperçu historique et épisodique de la situation de la Belgique sous la domination française 242
H. Fiérens-Gevaert. La légende du pape Grégoire. 259
Maurice Sulzberger. Chronique artistique 272
M. Wilmotte. Le mois politique. 280
Petite chronique 285

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

E. Solvay. Un parti social. 289
H. Fiérens-Gevaert. La légende du pape Grégoire. (*Fin.*) 305
Albert Du Bois. Aperçu historique et épisodique de la situation de la Belgique sous la domination française. (*Fin.*) 322
Charles Delchevalerie. La maison des Roses trémières. (*Fin.*) . . . 339
Albert Mockel. La méthode de Taine 351
Maurice Sulzberger. Chronique artistique. 367
M. Wilmotte. Le mois politique. 373
Petite chronique 379

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google